



Repousse-moi

Collection KAMA



**ERATO
EDITIONS**

**Sonia Eska
&
Noémie Loréna**

REPOUSSE-MOI

Romance

Noémie LORENA - Sonia ESKA

REPOUSSE-MOI

Romance

ਟਰੀਬਟਿਓਨ ਕਲਾ ♥



*Aux femmes fortes, mais écorchées, à
fleur de peau, mais combattives.*

À nous toutes...

Rien qu'un instant fougueux,

Exacerbons nos sens.

Profitons de ce feu

Oubliant la démente

Unifions-nous, je veux

Sentir ta jouissance

Sans aucun autre enjeu

Et partir en silence

Mais dans ce jeu dangereux

Omettons la romance

Ignorons nos aveux

Repousse-moi par prudence

Errances et pensées,

Les échos de mon âme de DouceMutine

Octobre - Jour 1

« Diamond » de Rihanna

Élisa

Samedi 10 octobre

Le brouillard... Les bulles de champagne me pètent dans le cerveau les unes après les autres. Bordel de merde, jamais plus je ne bois, jamais plus je ne cache mes sentiments dans l'alcool...

Jamais plus.

Je me détourne dans ce lit de fortune et essaie de me souvenir du salon de mes amis. Tout est sombre ici et j'ai du mal à distinguer quoi que ce soit. Je squatte le canapé convertible et je me sens groggy par une soirée de retrouvailles.

L'idée de départ était sympa. Retrouver ma pote de fac, son mari et son gosse. Juste histoire de comprendre que ma vie est une putain de roue qui ne tourne pas dans le bon sens. Juste pour me rappeler que je suis célibataire, sans gosse et désespérément seule. Juste une soirée pour revivre quelques souvenirs et rire jusqu'au bout de la nuit.

Il y a combien de bulles dans une bouteille de champagne ? Parce que j'en ai pour un mois avant qu'elles explosent toutes. Ça me broie le cerveau. Je gémiss un peu et tente de me redresser.

On a vraiment des idées de merde quand on est bourrée. Je me laisse retomber en arrière, lourdement, salement, alcooliquement.

– Mal à la tête ?

Qui me parle ? Je sens du mouvement à côté de moi et... Par pitié, les bulles, laissez-moi au moins quelques secondes pour atterrir et réfléchir ! Elles m'obéissent et un film à vitesse grand V me scie les méninges.

Je me vois entrer dans l'appartement gigantesque de Marie. Bien sûr, en plus d'être casée et d'avoir une parfaite petite famille, elle gagne bien sa vie ! Je l'ai embrassée, nous avons ri à nos retrouvailles et je me suis avancée dans le couloir. Je devais dire bonjour à Charly, embrasser le petit Maxence, mais...

... Mais je suis restée plantée dans le couloir en face d'un type immensément excitant. Grand, brun, barbu, ses yeux bleus m'ont scrutée et son visage fermé m'a étonnée. Je me suis avancée en retenant ma respiration.

– Bonjour, enchantée, je suis...

– ... Élisa. Oui, je sais, ma frangine parle de toi en boucle depuis une semaine. Je suis Nathan, on a dû se croiser une ou deux fois à l'époque, peut-être ? Je suis là pour quelques jours.

Ah non, mon pote, on ne s'est jamais vus ! Je m'en rappellerais !

– Nat vit en Australie. Il est venu pour les dix ans de Maxence.

Marie s'est collée à cet homme qui a passé son bras autour de ses épaules. Je lui ai tendu la bouteille de vin amenée pour mes hôtes, il a souri immédiatement. Son rictus était intensément connecté à mon vagin. Plus ses lèvres s'écartaient, plus les miennes se contractaient !

– Merci, mais cette bouteille n’est pas forcément pour moi, si ?

Non, tu as raison, la bouteille, tu peux la jeter ! Elle m’a coûté un bras, mais je m’en tape ! Largue-la de tes grandes mains habiles, déchire mes fringues et prends-moi maintenant !

Il a fallu que je me ressaisisse avant de devenir rouge... de honte ? Non, d’excitation !

– Non, mais tu es là pour faire le service, j’imagine !

– Je peux te rendre bien des services, j’en suis certain...

Cette voix, sombre, délicieuse, celle qui m’a parlé hier soir, c’est la même que ce matin. Ou cette nuit ou... Bref, c’est celle du moment, celle qui se trouve à quelques centimètres de moi, dans ce pieu de fortune, dans le salon de Marie !

– Je... J’ai mal au...

Sa main vient se balader sur mon ventre et remonte vers mes seins qu’il empoigne avec fermeté.

– Hmm, j’ai peut-être été un peu brutal tout à l’heure mais, tu n’avais pas l’air de te plaindre !

Il malaxe ma poitrine, approche son visage et lèche le lobe de mon oreille. Moi, je voulais dire que j’avais mal à la tête, que j’avais juste une belle gueule de bois en prévision, mais...

Maintenant qu’il en parle, je retrouve mes esprits et me vois le déshabiller du regard toute la soirée, me forcer à garder mon attention sur Marie qui me vante la joie d’être maman, jouer avec Maxence qui me paraît un peu trop turbulent, rire aux plaisanteries de Charly que je trouve ennuyeuses. J’ai parlé de mon boulot d’agenceur, de la reprise de mes études dans un mois pour obtenir mon diplôme d’architecte.

Je ressens encore mon embrasement lorsque Nathan s’est approché trop près de moi dans la cuisine, qu’il m’a susurré quelques mots cochons à l’oreille.

– Tu as un regard qui me fait bander, Élisabeth. Arrête de me fixer sans cesse, ou je ne vais pas pouvoir résister longtemps.

J’étais dos à lui et je me suis mordue les lèvres de plaisir.

– Résister à quoi ?

Il a déposé un petit baiser entre ma nuque et mon épaule, juste là, où mon tee-shirt s’arrête.

– À te goûter. J’aime déjà ton odeur, je suis certain de m’abreuver avidement de son effluve...

– Je devrais être choquée. On ne se connaît pas.

– Tu es troublée, je suis certain de te connaître assez pour te faire hurler...

Marie est entrée à ce moment-là et pour la première fois, j’ai ressenti un sentiment de haine envers elle. Pour avoir mis un terme à ce petit jeu coquin qui a finalement continué toute la soirée.

Son souffle est contre moi, ma respiration prend un élan nouveau. Son corps nu se colle au mien et mes émotions arrivent à se frayer un chemin dans cet océan éthylique. Je me tourne vers lui, lui prend la bouche. Il n’est pas tendre, ni romantique et me bouffe littéralement les lèvres. Ses dents pincent ma langue, son râle se mélange au mien. Son corps se raidit, ses mains sont de plus en plus directives.

Je n’ai jamais été fan du trip des dominants-dominées, mais je me laisse faire et arrive maintenant à revivre la suite des événements de la veille : le repas interminable, les au revoir et rires incessants d’une Marie trop bourrée, son mari qui m’installe mon plumard, les regards pressants de son frère. Je me suis approchée de lui avec un air détaché, le plus possible avec trois grammes dans chaque poche, pour le questionner.

– Où dors-tu ?

– Avec le gosse. Tu me piques mon pieu !

– Je peux te faire une petite place...

– Je saurai te remercier ! J’ai plusieurs idées, mais le lit est bruyant.

Il s’est assis lourdement sur le coin de la table, a croisé les bras et penché un peu la tête de côté. Ce sourire carnassier est revenu sur son beau visage et je me suis crispée.

– Elle paraît très solide, et silencieuse avec ça !

C’est le rouge aux joues, que Charly m’a fait la bise et a quitté le salon. Il a rejoint sa femme dans l’immense couloir en nous souhaitant une bonne nuit.

Ai-je dormi depuis ? Quelle heure est-il ? J’ai du mal à réfléchir tandis que ses doigts, que je sais experts, glissent sur ma peau déjà brûlante. Il descend et joue habilement avec mes lèvres, pince mon clitoris. Je sens son sourire contre ma peau au moment où je sursaute.

– Je pensais que le lit n’était pas très discret ?

– Tes cris, cette nuit, l’étaient encore moins.

Merde ! Merde ! Et meeeeeerde ! Oh puis, je m’en cogne lorsqu’il commence à se faufiler entre mes lèvres, je n’ai que faire des remarques de mon amie. Je m’en soucierai plus tard et puis, dans notre ancienne colocation, Marie et Charly se sautaient dessus sans arrêt. La bouche de mon amant englobe mes seins et je pars à la découverte de son corps. L’alcool me donne un peu d’élan, de spontanéité et apaise mes appréhensions. Je veux me laisser aller, savourer, découvrir le plaisir charnel à l’état brut. C’est ce qu’il est. Mes doigts caressent ce torse bien musclé et peu poilu, et rejoignent son membre dressé.

Oh oui ! Je me souviens de nos ébats. Nous deux, debout dans ce salon trop grand. Son sexe, dur, vigoureux qui me martèle, ses gestes, forts et rageurs, qui me retournent, mes mains qui s’écrasent contre cette maudite table en face de moi quand la sienne pousse mon dos pour que je me cambre en avant. Sa façon bestiale de venir en moi, de m’arracher des gémissements de plaisir, de délivrance...

Je veux le retrouver maintenant. À peine réveillée, encore bourrée, je veux ressentir, user de lui jusqu’au petit matin. Je ne veux perdre aucune seconde et le sentir me maîtriser. Je veux être son jouet, sa poupée, ce qu’il veut.

Ses mains reviennent le long de mon ventre, tournoient autour de mes seins et terminent dans sa bouche.

– J’étais sûr d’aimer ce goût !

– Arrête de parler, bordel !

J’entends son rire, son sexe se fendre un passage à l’intérieur du mien lorsque son corps s’allonge sur moi. Je suis complètement saoule et c’est la meilleure baise de ma vie. Mes jambes terminent au-dessus de ses épaules lorsqu’il me fait perdre pied. Enfin, toutes les bulles de crémant se dissipent tel un feu d’artifice lorsque je jouis. C’est fort, presque brutal tellement ses poussées sont importantes. Il n’en a pas terminé avec moi et continue à me baiser furieusement. J’aime sa férocité à mon égard. Je n’y suis pas habituée, mais déjà accro... Il en faudrait peu pour que...

Je suis essoufflée, allongée sur le dos et contemple son beau visage. Il est dans la même position que moi, mais fixe le plafond. Ce type vient de me faire vivre un conte de fées des temps modernes en une nuit. J’y ai ressenti tout ce que chaque nana attend d’une relation. Se sentir belle, désirée, cochonne, délicieuse, perversie... Je sais que l’ivresse m’aide souvent à décupler mes sentiments, mais, et si... Et si c’était le bon... Et si... Je commence à paniquer et j’ai du mal à respirer. Je me redresse d’un geste rapide et me prends la tête entre les mains, tout à coup à fleur de peau.

– Encore ce mal de crâne ?

Nathan s’assied également et me caresse le dos d’une délicatesse qui me fait fondre tant elle est différente de l’homme viril qui m’a baisée quelques minutes auparavant.

– Non, cette fois c’est... J’ai... Mon cœur...

– Tu vas être malade ?

– Non. Je crois que c'est pire que ça.

Je relève la tête et passe ma main dans cette barbe un peu trop fournie, mais si douce. J'ai du mal à respirer et à reprendre mes esprits. C'est si fort, si impromptu, si inconcevable.

Impossible même...

– Tu vis en Australie...

– Tu reprends de longues études dans quelques semaines...

Nous nous fixons un long moment, nos visages à quelques centimètres l'un de l'autre, nos souffles se mêlant pour un dernier échange. L'aube arrive par l'interstice des volets et m'aide à voir des sentiments étranges lui assombrir le regard.

– Alors, disons juste que mon cœur ne supporte pas l'alcool.

Il approche sa bouche et pose un baiser tendre sur mes lèvres tremblantes.

– Disons ça. Le mien réagit mal également. Foutu alcool, n'est-ce pas ?

Il se lève et me laisse pantelante dans ces draps qui me paraissent instantanément froids et austères. J'entends la porte de la chambre du gosse s'ouvrir et se refermer. Je m'habille à la hâte et quitte ce logement où j'ai tout gagné et tout perdu.

Non, c'est certain, jamais plus je ne me saoulerais. Car cette sensation me ramènera à lui, à ce morceau de cœur qu'il m'a arraché pour l'emporter dans son pays lointain. À cette flamme que je pense ne plus jamais retrouver ailleurs.

Un coup de foudre et une gueule de bois plus tard, je suis célibataire, sans gosse, et plus seule que jamais.

« U-turn » d'Aaron

Nathan

Mardi 22 décembre

J'arrive enfin devant l'appartement de Marie ! C'était épuisant ! Vingt-quatre heures de vol à entendre brailler une dizaine de gosses bien trop capricieux, à devoir laisser mamie Jacqueline aller pisser au moins trente fois... Il faut vraiment que je les aime pour faire cet aller-retour, pour seulement quelques jours de festivité.

Je l'entends encore râler au téléphone, avec sa voix de fausse énervée, et m'imposer un comportement plus adapté que lors de mon dernier passage chez eux. À la simple évocation de ce souvenir, percutant trop souvent le cours de mes pensées, mon cœur s'emballe, se serre, se tord en même temps... C'était dément ! C'est vrai que nous nous sommes laissés porter par le feu qui brûlait nos chairs, mais ça en valait la peine.

J'ai su ce soir-là, à la minute où ses yeux se sont posés sur moi, qu'il me la fallait. Pour dix minutes, pour une heure, pour une nuit, pour quelques jours... Ça m'était égal, il fallait que je la possède, durement, pleinement, douloureusement... Ça n'aura duré que quelques heures délicieuses, sombres, folles, jouissives. Cette femme a fait remonter en moi tous les sentiments détestables que je peine à stabiliser, ceux qui m'empêchent de vivre sans contrainte. Et pourtant, j'y retourne, la boule au ventre, mais j'y retourne.

En grimpant les escaliers qui mènent à l'appartement, je tremble presque. Il faut que je vide ma valise, et vite ! Ma mâchoire se crispe en sentant déjà cette souffrance lacérer chaque muscle de mon corps, jusqu'à détraquer mes inspirations.

Je me dépêche de frapper à la porte, et continue en appuyant lourdement sur la sonnette. Je contrôle mon souffle en entendant les pas rapides de Maxence traverser le PVC. Un sourire s'étire largement sur mon visage lorsque sa petite bouille apparaît et instantanément, mon pouls se régule. Ses bras se resserrent autour de mes jambes et sa petite voix adorable chasse définitivement les vingt-quatre dernières heures.

– Tonton Nathan !

– Hey hey, Max ! Du calme... Viens plutôt ici que je t'embrasse comme seul un tonton chiant sait le faire !

Son sourire adorable me réclame le câlin musclé dont nous seuls avons le secret. Je l'attrape par les bras, et le hisse sans peine sur mon épaule, en sautant sur place comme un gamin. Son rire d'enfant emplit la cage d'escalier, et mon cœur par la même occasion. Ce petit bonhomme est une vraie bouffée d'oxygène, si seulement je pouvais le mettre dans mes bagages dimanche... Il serait le meilleur des antidépresseurs.

– Surveille ton langage, Nat ! Et pose-le, il termine à peine son dîner !

Je capte le sourire en coin de ma sœur, épaulée au chambranle de la porte, un torchon essuyant ses mains trop rêches. Elle fronce les sourcils, qui rident son front exagérément et lui donnent cet air

d'emmerdeuse en chef. J'aurais presque envie d'ajouter qu'elle n'a pas à se forcer, c'est une emmerdeuse, comme toutes les nanas d'ailleurs.

Je repose Max à terre en lui soufflant que sa mère n'aura pas toujours un œil sur nous. Rapidement sa main glisse dans la mienne et m'attire dans l'appartement.

– Charly n'est pas là ?

Marie m'embrasse furtivement et retourne dans sa grande cuisine ouverte en répondant.

– Non, une partie de squash avec ses collègues de bureau, mais il ne devrait pas tarder. Ça va, toi ? T'as l'air tendu...

Je sais ce qu'elle sous-entend, elle me connaît mieux que personne. Elle a toujours été mon alliée, mais je déteste la façon qu'elle a de me mater. Je gère !

– Ça va, le vol était long et chiant.

Après un regard entendu, elle retourne à ses casseroles sans un mot. Je n'ai pas envie de passer pour un connard, elle s'inquiète, à juste titre, mais franchement ça va. Refusant que nos retrouvailles commencent sur une prise de tête, je laisse Max rejoindre la table du salon pour terminer son dessin, et prends place sur une des chaises hautes. Accoudé à l'îlot de la cuisine, je la regarde s'affairer à la préparation du dîner. J'aime ma sœur, profondément, elle a été là tellement de fois, elle a su lire en moi quand j'en étais moi-même incapable, elle avait compris avant que d'autres ne le fassent. C'est une sœur formidable et une femme incroyable. Charly a une chance dingue de l'avoir auprès de lui, et le plus chouette dans tout ça, est qu'il semble en être convaincu.

Sans un regard, Marie est la première à briser le silence en demandant :

– Ça va le boulot ? Toujours dans les mêmes bureaux ou vous avez trouvé d'autres locaux ?

– Eliott est sur le coup pour un étage entier, dans un bâtiment commercial, sur Surry Hills. Une localisation parfaite pour la boîte, mais tu te doutes bien que le loyer va avec, en plein Sydney. Bref, on espère que la banque suivra.

– Il n'y a pas de raison, si ?

– Non, elle devrait suivre, surtout maintenant que le contrat avec Harvey's Technologies est signé.

Elle bloque son regard déçu dans le mien, laissant la culpabilité m'envahir une fois de plus. J'avais promis de lui donner des nouvelles plus souvent, de lui parler de mes projets, de mes besoins, et je m'en veux ! Parce que c'est comme ça à chaque fois, je lui promets, et le plus souvent, je ne le respecte pas. Mes muscles se contractent de nouveau, jusqu'à durcir les traits de mon visage.

– Pardon, Marie, mais... J'ai la tête dans le guidon avec le boulot !

– Tu m'engueules, en plus ? Raconte-moi au moins !

Je soupire bruyamment et m'enfonce un peu plus sur ma chaise en agrippant mes cheveux en vrac. Les minutes me sont comptées... Ses lèvres se pincent, ses yeux brillent... Je l'ai blessée. Je ferme les yeux quelques secondes et lui débite un condensé du dossier.

– C'est une boîte spécialisée dans les services pour le cinéma numérique. Leur chiffre d'affaires est juste dément, et ne cesse de grimper. Bref, il leur fallait un gestionnaire d'événementiel. On a proposé l'agence, on s'est saigné, je te passe le jargon spécialisé, et on a signé la semaine dernière.

Elle ne me regarde plus, baissant volontairement les yeux sur sa planche à découper. Je sais qu'elle a compris que ce contrat est une énorme opportunité pour Elite Events, pour moi, et pour tout ce nous nous sommes si souvent souhaités quand nous étions gosses... Mais je sais aussi qu'elle voulait en faire partie, qu'elle méritait sa place. Alors que je quitte mon siège et contourne l'îlot pour la rejoindre, elle murmure, les yeux fixant maintenant vaguement le plan de travail.

– Je suis contente pour toi.

Mon cœur se serre en la devinant anéantie par cette perspective d’avenir qui s’offre à moi. Pourtant elle ne craque pas, ne pleure pas, comme elle a eu l’habitude de le faire. J’approche plus rapidement et l’enlace avec force, elle sait que je l’aime, elle sait que je peine à exprimer mes sentiments, elle sait...

Nous restons une bonne minute enlacés, sous le regard intéressé de Maxence, nous nourrissant l’un et l’autre de toute la tendresse, de tout l’amour, qui émanent de ce moment complice. Elle me manque aussi, mais il fallait que je parte, c’était nécessaire, vital...

Le bruit sourd de la porte d’entrée met un terme à nos trop rares démonstrations affectives. Maxence se met à courir pour rejoindre son père qui annonce son retour avec fracas. J’attrape le visage délicat de Marie et dépose un rapide baiser sur son front. J’y glisse silencieusement tous les mots d’amour que je n’arriverais sûrement jamais à lui offrir, et m’éloigne en forçant un sourire. Charly arrive à ce moment-là, la bouche en cœur, prêt à se refaire une partie de squash verbale avec moi.

– Salut l’Australien ! Content de te revoir. La forme ? Les filles ? Le taf ?

– Salut Charly, ouais, on a un tas de trucs à se raconter.

Je lui rends son accolade avec plaisir, sans trop de chaleur dans ma voix, mais suffisamment pour que le récent malaise entre Marie et moi passe inaperçu. Alors qu’il chahute avec son fils après cette journée d’absence, j’attrape ma valise et demande à Marie :

– Je squatte la chambre de Max ?

– Non, pas cette fois, on t’a aménagé le bureau pour la semaine. C’était ça ou changer le canapé, alors...

Son clin d’œil discret me ramène instantanément soixante-treize jours en arrière. Ses longs cheveux ébène reviennent hanter mes pensées, jusqu’à me donner l’impression de pouvoir humer leur odeur sucrée, mélangée à celle de sa peau moite. Sentir ses doigts se resserrer sur ma queue... Bordel ! Je me dirige vers le bureau d’un pas rapide, sous le regard attentif de Marie, et referme la porte dans un claquement sourd.

– Nathan ? On va dîner... Tu as faim ?

Non je n’ai pas faim, mais je suis venu pour passer un maximum de temps avec eux, et j’entends déjà mon filleul hurler mon nom pour sa revanche à Mario Kart. Je me redresse alors et inspire profondément en essayant d’enterrer son visage dans cette partie de mon âme, obscurcie par le désir. Je savais qu’en revenant ici, mon corps la réclamerait, je le savais... Je passe énergiquement les mains sur mon visage durci par le souvenir, et me lève pour rejoindre ma famille. La seule qu’il me reste.

C’est seulement en pénétrant dans le salon que j’aperçois l’immense arbre décoré, trônant près du canapé. Je reconnais l’âme d’artiste de Maxence en découvrant une guirlande de polystyrène, enroulée autour de ce gigantesque sapin, et accompagnée de quelques boules artisanales en plastique transparent, remplies de bonbons et de chocolats de Noël. Je souris et hausse les sourcils en croisant le regard complice de Marie. Tout ça sent l’indigestion assurée !

Je prends place autour de la table et revois presque l’empreinte de ses doigts se crispier sur le bois verni alors qu’elle hurlait sous mes coups de reins puissants. Le sang afflue en quelques secondes dans ma queue, parce que, sérieusement, c’était dingue ! Elle était dingue... J’avais trop bu, elle aussi, j’avais déconné ce soir-là, comme trop souvent d’ailleurs.

Charly s’installe à côté de sa femme et dépose un doux baiser sur sa joue avant de déboucher la

bouteille de Sauvignon. Mon estomac se serre en observant ma sœur et son mari si attentionné. Elle a l'air comblée, choyée, et tellement amoureuse. Elle l'a, son bonheur, celui qui nous a longtemps fait défaut. Son foyer semble heureux, sans larme, sans peur, sans doute. Elle mérite tout ça, nous avons trop galéré pour qu'elle y arrive...

Je regarde le liquide jaunâtre remplir mon verre, presque déçu de ne pas pouvoir en boire la moitié, puis suis du regard la bouteille approcher du verre de Marie. Sa main vient stopper l'écoulement de vin avant même qu'il n'emplisse son verre. Charly s'étonne que sa femme ne trinque pas à mon séjour, mais rapidement, il ancre un regard fier dans le sien, souriant comme un gosse devant le plus beau des cadeaux de Noël. Elle porte sur elle le plus magnifique des sourires, celui qu'elle n'a pourtant porté que rarement, celui d'un bonheur sans faille, sans limite et sans accroc, puis annonce d'une voix tremblante :

– Le test est positif chéri... Dis adieu à nos nuits calmes, bonjour aux couches sales et aux biberons de quatre heures du matin !

Elle est enceinte... Alors qu'ils s'embrassent avec amour devant moi, une bouffée de chaleur me surprend, animant une à une les cellules de mon corps ensommeillées par le voyage et perverties par mon âme. Je suis sincèrement, et assurément content pour elle, pour eux. Mais mon cœur s'emballe, ma respiration aussi... Pas maintenant ! Je m'oblige à sourire malgré ce combat intérieur qui œuvre en moi et les félicite pour cette bonne nouvelle. Parce qu'elle est bonne, hein ?

Je peine à suivre les conversations ce soir, plongé dans une espèce de transe étrange et difficilement contrôlable. Mais plutôt m'enfoncer la fourchette dans la paume de ma main que gâcher ce moment qui leur est si précieux. Je me force à avaler la moitié de mon assiette malgré la boule qui entrave ma gorge, mais laisse le Sauvignon couler entièrement dans mes veines. Je le regretterais sûrement, mais pour le moment, je m'en tape, j'ai besoin de chasser les émotions désagréables qui arpentent ma poitrine.

Trente minutes passent avant que nous ne rejoignons le salon pour le café. En m'enfonçant dans le canapé, les ressorts gémissent et résonnent en moi. Merde, il faut que je la revoie, je ne tiendrais pas ! J'ai essayé de la faire dégager de ma tête, j'ai sauté une dizaine de nanas pour ça. Certains soirs, je n'y pensais presque plus... Mais ce soir, je la vois partout, je la sens, je la devine, je la veux !

Marie revient quelques minutes après avoir couché Maxence et se love dans le canapé contre son mari. Mes mains s'humidifient, ma tête cogne. J'ai besoin de savoir.

– Dis Marie, t'as des nouvelles d'Élisa ?

Elle se redresse d'un coup, devant le sourire appuyé de Charly, et pointe son index vers moi en me grondant du regard.

– Hors de question, Nathan ! C'est une fille bien, toi comme moi savons qu'elle n'a pas besoin de vivre ça !

– Je ne t'ai pas dit que j'allais lui demander sa main ! Je veux juste son numéro...

J'en ai besoin...

« Chandelier » de Sia

Élisa

Mercredi 23 décembre

J'entends mon téléphone sonner au loin, mais je ne me sens pas du tout la force de me lever. Jamais plus je ne picolerai comme ça. Jamais plus, jusqu'à la prochaine fois ! Merde, j'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette scène. Je me roule sur le côté et recherche le réconfort de mes draps soyeux. Je bute sur une masse molle et sursaute rapidement.

Mais qu'est-ce qu'il fait encore dans mon lit !

Je pousse son corps un peu trop fermement et contemple ses paupières s'ouvrir difficilement, laissant découvrir des iris marron dépourvus de charme.

– Salut toi...

Cet air enamouré m'épuise. Je ne le connais que depuis quelques heures et ses yeux doux me font monter en pression. Son bras passe sur mon flanc et glisse sur mon dos.

J'en ai la chair de poule.

Je sais qu'il m'a touchée cette nuit. Qu'il m'a sautée avec puissance, que j'ai mimé cette perdition. Je me souviens avoir simulé mon orgasme, je deviens très forte à ce jeu. Mais là, je n'ai ni l'envie ni le besoin de l'avoir dans les pattes.

– Tu sais ce que j'aime chez toi, Lisa ?

– Élisa ! Bordel, tu n'es même pas fichu de te rappeler le prénom de celle que tu baises !

– Oh, ça va, t'es pas du matin, toi ! Donc, je disais, ce que j'aime le plus chez une femme, c'est la bouche. Merde alors, la tienne est pulpeuse à souhait. Bandante et... J'adorerais l'admirer autour de ma queue.

– Et toi, tu sais ce que j'aime le plus chez l'homme ? Sa rapidité !

Il me fait un grand sourire, prêt à dégainer sa bite et me l'enfoncer au creux de la gorge.

– Sa rapidité à foutre le camp de chez moi ! Dégage, je t'ai assez vu !

Je me lève et fais des gestes pour qu'il m'obéisse rapidement. Pourquoi les mecs ne comprennent-ils pas que les nanas aussi aiment les coups d'un soir ? Je passe un short et un débardeur et ouvre la porte de mon appartement en grand.

– Bonjour l'accueil ! Alors t'es quoi toi ? Une gonzesse qui couche et jette aussitôt ?

Mon pote, ne viens pas sur ce terrain avec moi, tu vas perdre. Tu ne le sais pas encore, mais tu es déjà foutu.

– Tu en as bien profité, alors laisse tomber les remarques dégueulasses et rentre chez toi.

– Si je te revois au Cassel, je te promets de t'offrir la réputation qui te colle à la peau. Celle d'une belle salope !

Je m'approche de lui et le plaque contre le mur du couloir. Mes mains remontent lentement sur son jeans à peine boutonné et coulissent le long de son torse encore nu. Je souffle contre sa bouche, mime

l'excitation et le sens se tendre rapidement.

Ils sont tous pareils ! Il me traite de la pire des garces, mais dès que je pose mes mains sur lui, son côté animal reprend le dessus et je sens sa queue se raidir lentement.

– La salope que je suis ne mettra plus jamais les pieds dans ton rade pourri. Pour te garder, il te faudrait beaucoup plus que ce que tu es. Tu n'es pas assez bien pour moi, tu ne le seras jamais.

Je m'écarte en contemplant son petit air de chien battu. Sa demie-molle est sans doute en train de fondre aussi vite qu'elle est apparue et je suis fière de mon petit effet.

– Maintenant tu dégages et tu m'oublies.

– Pauvre fille. T'es cinglée !

Il porte son tee-shirt en boule sous le bras et file de chez moi sans se retourner. S'il savait à quel point je suis cinglée... Et seule... À quel point je ne pourrais jamais trouver d'homme assez bien pour mon corps, pour ma peau, pour mon âme abîmée.

Je verrouille la porte, j'aimerais me laisser tomber dans mon canapé, déjà lassée de cette journée merdique. J'entre dans ma chambre, glisse les draps hors du lit et les jettent dans la machine à laver. Je ne supporte pas leurs odeurs, je ne supporte pas de les avoir sur moi. Je file sous la douche et me frotte énergiquement sous un jet d'eau bouillant.

Pourtant, c'était une belle soirée, froide mais agréable. J'avais prévu de prendre un seul verre, profiter du petit concert jazz donné dans les rues et rentrer bien sagement chez moi. Je m'étais habillée joliment. Je voulais me plaire, je voulais qu'on me regarde, qu'on me veuille, ensuite, il me suffisait de faire un choix. Mon chapeau m'aide à me donner le style que je veux. J'ai une collection impressionnante. Ça et les sous-vêtements, mes deux péchés mignons. Il y a aussi le sexe, mais...

C'est plus une drogue, un substitut, une échappatoire.

La population allait et venait, parlant, riant, criant même. J'aime observer ce petit monde heureux, les fêtes de fin d'année donnent une nouvelle perspective enjouée. L'innocence de cette jeunesse, l'amour complet des couples de trentenaires, les regards envieux des plus âgés.

J'étais comme ça avant, heureuse...

Moi, personne ne me remarque et c'est tant mieux. Je ne parle avec autrui que si je le veux bien, je ne réponds aux sourires que si je suis d'humeur, aux avances qu'avec trop d'alcool.

Maintenant, je suis seule.

En finissant mon verre, je soupirais à ce constat, acceptant ma sentence. Mais je l'ai vu, une fraction de seconde, déambulant de l'autre côté de la rue. Lui, celui qui a creusé un peu plus ma solitude. Celui qui a fait naître un flot de sentiments puissants en moi. Celui qui a marqué ma peau, mon corps, mon esprit en une nuit. J'ai cherché sa silhouette dans la foule, mon regard désemparé se posant sur chaque visage masculin, espérant le retrouver, j'ai buté sur une ou deux personnes, dans la précipitation.

J'ai reconnu sa carrure, cette petite barbe, ses yeux d'un bleu fulgurant. Je me suis élancée encore, prête à pousser n'importe qui sur mon passage. En me concentrant, j'étais certaine de pouvoir retrouver son odeur, sentir ses doigts, son souffle, sa force et tout son être, sur moi, en moi.

Je ferme le robinet d'eau chaude et laisse quelques larmes se confondre avec le reste. Je repense à lui chaque jour. Je n'arrive pas à passer outre et je n'en peux plus. Hier soir, j'ai cru mourir en le voyant, je me suis écroulée lorsqu'il m'a échappé. J'ai déambulé comme une conne dans les rues en espérant le retrouver. Jusqu'à ce que je passe la porte du Cassel et que je trouve celui qui m'a aidée à l'oublier pour quelques heures.

Je m'habille rapidement et m'installe à mon bureau. J'ai pas mal de cours à réviser et je dois terminer

mon dossier sur « *La naissance de la ville moderne aux XVIIe et XVIIIe siècle.* ». Rien de tel pour ne plus penser, l'oublier, le laisser là où il est...

En Australie.

J'ai regardé les sites Internet en long en large et en travers, j'ai détaillé les billets d'avion, le temps qu'il me faudrait pour le rejoindre, les endroits que nous pourrions visiter ensemble. Cette vie qu'il me ferait partager. Sa vie.

Quelle romantique je fais. Rêver, ça fait mal ! Rêver, c'est surfait, et la chute est trop lourde. Le réel, penser, être logique, terre à terre, voilà ce qu'il me faut, voilà ce à quoi je dois me raccrocher. Parce que notre nuit ensemble, nos ébats passionnés, la fougue dont il fait preuve pour me faire jouir si intensément, il l'offre sans doute à une Australienne trop bronzée, trop belle et trop lisse. Une nana avec moins de bagages que moi, qui peut lui offrir un équilibre instantané, propre et sans vague.

Pourtant, je n'ai besoin de me concentrer que quelques instants pour sentir ses mains sur moi, sa queue entrer lentement dans mon intimité, sa voix chaude me dire que je suis bonne, ses doigts qui pincent ma peau, ses dents qui mordent, ses lèvres qui sucent... J'ai gardé les marques de sa bestialité pendant quelques jours. En me regardant dans le miroir, je ne voyais pas la douleur ou la soumission. J'appréciais l'excitation, la fièvre de ces corps-à-corps érotiques au possible.

Je suis lamentablement en train de m'exciter sur ma chaise. Je relève la tête et ressers les jambes pour me reconnecter à la réalité. Hier soir, j'ai rêvé, mais maintenant je dois reprendre le contrôle de ma vie. Il m'a fait décoller pendant plusieurs jours et je ne veux pas que ça recommence. Je lis mon bouquin, les quelques lignes rédigées et me maudis d'avoir repris mes études.

Putain de caractère, putain de revanche à prendre sur la vie. Il faut que je réussisse. Pour les faire taire, pour qu'ils sachent que je vau mieux que ça. Pour que tout le monde comprenne que mes années de perdition sont derrière moi, que je me suis reconstruite, seule, et que j'avance encore, seule, pour arriver au but ultime de ma vie.

Seule !

La sonnerie de mon téléphone retentit et je fouille dans mon sac pour le trouver. Je n'ai même pas regardé le message qui m'a réveillée il y a quelques heures. Je ne sais pas encore qui me contacte, mais je le remercie déjà de m'aider à sortir de cette fichue transe post-cuite.

**« Je comprends que tu ne veuilles pas, mais peux-tu au moins me donner
une réponse qu'il sache à quoi s'attendre »**

Je ne comprends pas un traître mot au message de Marie. J'imagine qu'elle s'est trompée de destinataire. J'aimerais lui envoyer une petite réponse pour me moquer, mais je consulte au préalable l'avant-dernier message.

Encore Marie.

Nous ne nous sommes pas parlées depuis plusieurs semaines et je ne comprends pas son empressement soudain. Je n'ai pas à craindre ses remarques concernant ma nuit avec son frère. Nous en avons discuté et j'ai feint d'être peu intéressée par Nathan. Je vois encore son air moqueur à la fin de notre échange. Je remonte le fil de discussion et télécharge son premier message. Le petit curseur m'indique que la photo qu'elle m'envoie arrive. Trop lentement, comme à chaque fois.

Il faut vraiment que je change de portable, il rame trop ! Je le balance sur le canapé et vais me chercher un truc dans le frigo. À la vue de la bière, mon estomac se retourne. J'empoigne fermement une bouteille de jus de fruit et le frais s'insinuant dans mon corps me procure une sensation bienfaisante.

Un petit « *bip* » m'indique que mon portable a enfin fait son job. Il est temps, j'ai failli attendre.

Je m'installe en tailleur sur le canapé, le sourire aux lèvres. J'imagine que Marie m'envoie une énième photo de son morveux, déguisé, maquillé, ou un des superbes dessins qu'il a faits spécialement pour moi. Je suis contente d'avoir gardé cette relation d'amitié avec elle. C'est la seule personne qui ne m'a jamais quittée, qui ne m'a jamais repoussée, ni jugée. Mais si elle pouvait arrêter de faire sa maman un peu trop fière de son gosse, ça m'arrangerait. Non, en vrai, j'aime voir cette joie de vivre, les regards innocents et emplis de douceur de cette famille trop heureuse pour moi.

Mes pensées se stoppent net en essayant de comprendre la bombe qu'elle m'envoie. Mon cœur s'arrête, repart, manque un battement et décuple ses forces pour résonner en moi. La fraîcheur de la boisson avalée n'a plus aucun effet, j'ai chaud. De partout. Je ferme les yeux un instant et repense à cette nuit torride où ce type m'a volé une partie de mon âme. Je vois la silhouette de Nathan sur le cliché un peu flou, et ce message.

« Mon frère est chez moi. Il veut te contacter. Je fais quoi ? »

Comment ça, « *je fais quoi ?* » ? Elle ne lui donne pas mon numéro ! Si, qu'elle le lui donne, qu'il m'appelle et qu'il me fasse du bien, partout sur moi. Non ! Je ne peux pas. Il ne peut pas m'atteindre, je me suis jurée de ne plus devenir dépendante, et cet homme me fera perdre la raison en quelques instants. Je n'ai pas le temps de réagir que mon doigt a ripé sur la touche d'appel.

Je déteste mon téléphone !

– B... Bonjour Stéphanie, attends deux secondes, tu veux ?

J'entends parler derrière elle et patiente donc. Une porte claque et je l'entends à nouveau respirer dans le combiné.

– Salut Élixa, pardon, mais Nat était à côté de moi alors... Ça va toi ?

– Ça allait plutôt pas mal, mais j'ai reçu des textos qui m'emmerdent un peu. C'est qui Stéphanie ?

– Oh, une collègue, chiante à mourir... Tu ne veux pas revoir Nathan ? Quoique, je comprends, il est particulier, et puis... Bon, ne t'inquiète pas, je vais lui parler.

– Je n'ai pas dit que je ne voulais pas, j'ai dit que ça me perturbe, bordel ! Je ne pensais pas devoir choisir de le rencontrer à nouveau si soudainement.

– Attends. Avant que tu ne prennes une décision, laisse-moi te dire qu'il a parlé de toi en arrivant hier. Mais, il est fragile, tu sais, alors si tu veux juste t'amuser...

– Je ne l'ai pas senti fragile la dernière fois... Pas du tout même !

J'entends soupirer Marie et ça me fait marrer. Elle a l'habitude et ne s'étonne ni ne s'offusque plus de mes réflexions. Je reprends rapidement.

– Vous étiez en ville hier ? J'ai cru l'apercevoir et puis...

– Oui. Est-ce que je peux me montrer honnête ?

– C'est vraiment une question ?

– OK. Je sais qu'on en a déjà parlé, mais... Tu penses à lui parfois ? Tu te sens assez forte pour repartir dans une relation ? Assez... stable ?

Je ferme les yeux un instant pour contrôler mon chagrin et ma rage. Je la sens pousser en moi. Toute cette colère que je maîtrise plus ou moins bien en société. Toute l'agitation qui me définit depuis trop longtemps. Je lui réponds dans un souffle, n'attendant pas que mon esprit déchaîne mes idées sombres.

– Je suis aussi stable que je peux. Mais, je comprends que tu ne veuilles pas...

J'entends une porte s'ouvrir avec fracas et cette voix que je n'ai jamais oubliée, qui hante mes nuits, mes jours, mes orgasmes, mes rêves, se fait entendre au loin, dans le combiné.

– Marie ! Donne-moi ce téléphone !

« *Behind blue eyes* » de Limp Bizkit

Nathan

– Marie ! Donne-moi ce téléphone !

J'ai les boules ! S'enfermer dans la chambre de Max pour répondre, c'est puéril, c'est moche, c'est... C'est juste dégueulasse ! Sérieux, je tourne en rond comme un connard depuis douze heures, presque treize, sans parvenir à me raisonner ! Marie n'a pas eu d'autre choix que me promettre de l'appeler, et là, elle se planque, mais franchement de quoi a-t-elle peur ? Mon estomac se serre douloureusement lorsque la réponse à cette question résonne en moi. *Elle a peur de toi... Elle veut te préserver et prévenir la crise...*

Je ne chiale jamais, en tout cas, ça n'est pas arrivé depuis des années mais là, lorsque la voix d'Élisa traverse le combiné jusqu'à percuter ma poitrine, des larmes de colère, de frustration et de peur s'annoncent. J'inspire profondément et les chasse, bien décidé à ce qu'elles ne visitent pas mes joues aujourd'hui. Ni aujourd'hui ni jamais.

Le regard de Marie brille un peu plus alors qu'elle prend conscience de l'ampleur de la situation. De MA situation, de ce qui m'a empêché de fermer l'œil cette nuit. De mon obsession. Je me fais violence pour adoucir le ton de ma voix, et tends la main vers elle.

– Donne-moi le téléphone, s'il te plaît...

Contrôlant toujours mes inspirations, je l'entends demander son autorisation à Élisa. Puis, sans un mot pour moi, elle me tend le téléphone et quitte la chambre. Je fixe l'écran quelques secondes, et me laisse tomber sur le petit lit de Max. Je ferme les yeux en amenant le portable à mon oreille. Son souffle appuyé traverse le téléphone et amplifie chacune de mes émotions. Mais qu'est-ce que je fous ? Je devrais raccrocher ! Dégager d'ici sans même m'excuser, retrouver l'équilibre de ma vie à dix-sept mille kilomètres de Nice et faire taire tout ce merdier. Je n'ai pas besoin de ça ! Et pourtant...

– Salut, Élisa...

– Salut.

– Comment tu vas ?

Je frappe violemment la paume de ma main sur mon front et grimace de cette phrase juste improbable que je viens de prononcer à voix haute. Il n'y a pas pire comme phrase de dragueur compulsif en manque, et son petit rire méprisant me le confirme.

– Sérieusement, Nathan ? Vas-y, viens-en aux faits, ça me gonfle déjà !

Je souris de l'entendre m'assassiner avec sa grande gueule, parce que je ne peux pas imaginer une seconde qu'elle ne ressente rien. Pas après cette nuit-là. Elle est juste comme ça, brute, dure, entière, et c'est aussi ce qui me plaît chez elle.

– Nan, t'as raison, je m'en tape de savoir comment tu vas ! C'était de la politesse. Est-ce que ça te dit qu'on se voit ?

Mes mains tremblent légèrement alors qu'elle tarde à répondre. Mais merde, il y a deux secondes, la

pression dans ma poitrine s'allégeait sans difficulté, et maintenant j'ai peur qu'elle refuse. Jamais une nana ne m'aura réduit à néant si facilement... Mais elle est aussi la seule à me faire revivre si rapidement.

– OK.

Non ! Elle est d'accord ! Mon cerveau carbure à plein régime à la recherche d'un endroit, d'une date, d'un truc à faire... Il ne faut pas que je me plante !

– Tu connais le Nessie, avenue Notre Dame ?

– Pour qui tu me prends ?

Cette nana me rend déjà complètement dingue... Et je crois que j'adore ça !

– Parfait, vingt heures demain ?

– Nathan, c'est Noël demain !

– Ah ouais, merde... Vendredi, vingt heures ?

– Je ne peux pas vendredi.

– Samedi ?

Je ne peux décemment pas lui proposer ce soir, c'est trop tôt, et puis j'ai promis à Marie de lui donner un coup de main avec ses cartes de vœux. Ça me paraissait être une attention sympa envers ma frangine, mais maintenant j'en viens à me détester d'avoir accepté. Il n'empêche que ça me saoule d'attendre trois jours avant de la revoir, je vais être un connard irritable pendant ces soixante-douze prochaines heures, c'est sûr !

Elle réfléchit quelques secondes, puis me ressort son « ok » désagréable. Peu importe qu'elle s'essaie à jouer la garce avec moi au téléphone, elle m'en donne déjà plus que ce que je n'espérais en m'accordant sa compagnie le temps d'une soirée. Je ne devrais pas avoir besoin de plus...

– On se voit là-bas, alors ! Ah, et si tu galères à me trouver, cherche le mec qui t'a fait jouir tellement de fois que tes jambes ne pouvaient plus te porter...

Son rire sincère retentit dans le combiné et se faufile sous ma peau jusqu'à s'insinuer dans ma chair. J'aime quand elle rit...

Juste une soirée, juste assez pour me nourrir de son rire...

Mais sans prévenir, riant encore à plein poumon, elle dégaine son Beretta, et vient me tirer une balle dans chaque genou.

– Ça ne va pas être simple, Nathan, ce n'est pas comme si tu étais le seul ! Bon, c'est pas le tout, mais j'ai des cours à bosser ! À plus.

Le sang qui court dans mes veines se met à bouillir, mon estomac se tord en sentant la nausée s'annoncer... Elle vient de me tuer ! Je lâche le téléphone lorsque la tonalité « occupé » me transperce les tympans, et la jalousie prend possession de mon corps tout entier. Je suis dans un état de rage, tout juste contenu, je l'opresse, je le tasse, je fais en sorte qu'il reste en moi et ne vienne pas annihiler des années de boulot. Mais j'ai juste envie de fracasser le crâne de tous ces enfoirés qui ont osé la toucher !

Mes poings se serrent douloureusement lorsque mes paupières se ferment pour laisser mes souvenirs m'envahir. Je revois son visage se tendre, ses lèvres délicieuses s'entrouvrir, j'entends encore ce son exquis quitter sa gorge enrouée de désir, je la sens presque se resserrer autour de moi, et jouir...

Mais tu t'attendais à quoi, Nathan ? Tu t'es barré de son pieu alors qu'elle venait de te dire que... que t'avais bouleversé son cœur. Et t'es parti !

Bien sûr que je suis parti ! Elle et moi, c'est impossible, pour des millions de raisons ! Même si elle reste ma plus belle rencontre, mon meilleur plan cul, c'est impossible. C'est toute l'équation de ma vie.

Pas d'accroche, pas d'attache, pas de sentiment... Pas de douleur, pas de crise, pas de regret...

Samedi 26 décembre

Le liquide ambré glisse sur les parois de mon verre, accompagné par le bruit des glaçons qui cognent les uns contre les autres. Je suis là depuis dix minutes, et pas elle. La pression monte en moi seconde après seconde, et toutes ces techniques de respirations que m'a conseillées Marie n'ont aucun effet sur mes nerfs à vif.

Je n'ai fait qu'y penser, chaque heure de ces trois derniers jours. Ce qu'elle fait naître en moi ne doit pas continuer, tous les sentiments décuplés par cette foutue pathologie me consomment de l'intérieur, et m'entraîneront de nouveau dans les limbes de mon enfer. Je ne peux laisser faire mon corps. Je ne peux pas laisser faire mon cœur...

Je ne devrais même pas être là. J'avais décidé de lâcher l'affaire, tout était devenu douloureusement limpide. Il fallait que je me blinde, plus jamais sa peau ne devait entrer en contact avec la mienne, ni même son regard plonger dans le mien. Mais ça, c'était avant les deux heures de sommeil de cette nuit. J'ai rêvé d'elle, encore, mais cette fois c'était différent. Elle comprenait, elle souriait. Elle n'était pas agressive, ni même en colère, mais douce, tendre... Sa main survolait mon visage épuisé et elle souriait... Encore, et encore.

J'avale le reste de whisky d'une traite, me punissant d'être si faible et d'avoir cédé à l'envie de revoir ce sourire une dernière fois. Parce que ce sera la dernière fois, il le faut !

Le bar est baigné d'une masse humaine impressionnante, ce soir. Noël, les vacances scolaires, tout paraît être prétexte à se réunir et boire jusqu'au coma. J'avoue avoir mal choisi l'endroit pour ce « rendez-vous ». À moins de rester assis au comptoir, le brouhaha général ne nous permettra pas de discuter sans nous hurler dessus. Ouais, enfin ça, c'est si elle vient...

J'aurais dû prendre son numéro de téléphone avant de rendre le portable à Marie, ne serait-ce que pour confirmer...

– Salut !

Mes muscles se tendent, un à un, alors que cette voix vient mettre le feu à chacune de mes terminaisons nerveuses. Je me sens en colère, dévasté, heureux, et putain ! Complètement stressé ! Je ne tiendrai jamais la soirée... Mes doigts se resserrent sur mon verre vide lorsque mon corps ne m'autorise qu'à tourner la tête dans sa direction.

La voir là, celle avec qui j'ai partagé mes songes pendant plus de deux mois, me brûle littéralement la peau. Je ne sais pas si je suis soulagé de la savoir ici ou si, finalement, j'aurais préféré qu'elle ne vienne pas. Parce qu'au moins, elle aurait mis un point final à toute cette folie.

Je m'oblige à esquisser un sourire de convenance et réponds sur le même ton impersonnel que le sien. Intérieurement, mon sourire grandit en la voyant fuir mon regard et saisir le tabouret d'une main peu assurée. Au moins, nous sommes deux à être parasités par nos émotions...

Sans un mot, elle tapote du bout des ongles le comptoir en chêne clair, et essaie d'attraper le barman du regard. Mes yeux ne la quittent pas, je n'y arrive pas ! Je suis aimanté par sa beauté naturelle. Elle a relevé ses cheveux bruns à l'aide d'une pince, me donnant une vue parfaite sur la ligne de son cou, celle que je me souviens avoir léchée sur toute la longueur. Rien que ces quelques centimètres de peau me retournent le cerveau !

Qu'est-ce que je fous ici ?

C'est le moment, Nathan, tu dégages de là, tu lui dis poliment que tu n'as rien à faire avec elle... Et surtout, tu tais que tes entrailles se déchirent de sentir son odeur, que ses yeux magnifiques te donnent envie de mourir pour eux, et que sa bouche, légèrement ourlée lorsqu'elle la pince d'impatience, fait ressurgir tout ce contre quoi tu t'es battu trop longtemps...

Mais non, je reste là à regarder commander son verre, plonger ses iris magnifiques dans les miens sans un mot, et demander la même chose au barman pour « le mec aphone » assis à côté d'elle. Mon crâne cogne de plus en plus et me hurle de la laisser, de ne pas la salir, de me conduire comme un mec sain d'esprit. Mais mon corps, lui, ne répond pas et se détache complètement de ma conscience. Parce qu'il la veut, il la désire, il s'en imprègne...

– Et sinon, on se fait la politesse ou il y avait vraiment un truc dont tu voulais me parler ?

– Ouais, nan, rien. Écoute, Élixa, je suis désolé, mais faut que j'y aille...

C'est mieux pour tout le monde... Je me lève et récupère ma veste sur l'assise en cuir élimé du tabouret, et contemple une dernière fois la profondeur de son regard. Malgré ses traits de visage impassibles, une étincelle de colère se réveille dans ses prunelles soudainement sombres. Mon bide se tord de savoir qu'elle puisse ressentir ce sentiment envers moi, mais tant pis, je dégage tout d'un coup de main précis, je la sors de ma vie, je ne veux plus revenir ici, jamais !

– T'es pas sérieux, Nathan ?

– Désolé...

Je traverse la salle, bousculant une dizaine de corps animés par la bonne humeur, l'euphorie, l'espoir, et sors du bar ! Les cinq degrés extérieurs devraient frapper ma peau durement, anesthésier la douleur, mais rien ! Je m'arrête après seulement quelques mètres et m'appuie contre le mur en pierres. Ma tête tourne, j'ai envie de gerber, de dégueuler ce sentiment écoeurant qui oppresse ma poitrine et me retourne l'estomac. Ma respiration déconne complètement, ma peau me démange, brûle...

Pourquoi ai-je ce sentiment terrifiant de laisser mon âme, celle qui pourrait être belle et saine, dans ce bar ?

Avant que je n'essaie de trouver une réponse à cette question, mon dos rencontre la brique froide violemment. Je ne me débats pas, je n'en ai même pas envie. Parce qu'à la seconde où ses doigts ont malmené mon torse, j'ai su que cette chaleur presque douloureuse était la sienne.

J'accroche son regard toujours dilaté de colère, mélangé maintenant à de la détermination, et me sens immédiatement soulagé. Elle m'en veut, elle me veut ! Et ça a de l'importance finalement, elle ne m'aurait pas rattrapé sinon...

Toujours sans prévenir, son corps tout entier se plaque contre le mien, sa main attrape ma nuque avec force et m'oblige à presser mes lèvres sur les siennes. Elle m'a eu, en une seconde à peine, elle m'a eu... Je lâche prise et enroule mes bras autour d'elle, jusqu'à sentir les battements rapides de son cœur heurter ma poitrine, et laisse ma langue combattre la sienne. Aucune douceur, juste du besoin.

Après une minute d'une intensité dingue, ma tête tourne toujours, mais la raison en est complètement différente. Nos souffles sont courts, nos fronts collés l'un à l'autre. Mes mains cherchent ce contact nécessaire à ma survie, la touchent, l'empoignent, la redécouvrent... Elle est mon évidence...

Son rire soudain me tire un sourire, et vient apaiser un peu plus mes nerfs à vif. Son front recule de quelques centimètres seulement, et ses yeux trouvent les miens. La colère n'en fait plus partie, ce baiser l'a chassée et a ravivé la petite flamme que j'aime tant voir briller dans son regard... J'aime ce que je vois, j'aime ce qu'elle est, et pourtant je ne la connais pas...

– C'est bon, Nathan ? On peut discuter maintenant ?

« *Lost On You* » de LP

Élisa

Il se prend pour qui ? Il pense vraiment pouvoir me siffler et se barrer comme le connard qu'il est avant de m'avoir parlé, avant de m'avoir baisée ?

Le serveur pose mon verre sur le comptoir au moment où « *Monsieur Connard* » se barre la queue entre les jambes. J'avale mon verre rapidement, c'est chaud, c'est bon et ça m'offre l'énergie qui me manquait.

Après m'être levée, avoir ramassé les couilles de Nathan, écrasées au sol, je m'avance vers lui, folle de rage. Je n'ai pas besoin de pousser très fort sur mes bras pour le faire vaciller, la surprise et ma colère sont des aides précieuses. Je l'écarte de la rue pour le coincer contre un mur et assouvir le désir que je refoule depuis trop de temps.

Soixante-dix-neuf jours sans le voir ! Des dizaines de blaireaux pour essayer de le remplacer sans y arriver, et ces trois dernières journées à l'attendre !

J'ai passé la veille de Noël avec un sourire de façade, écoutant mes collègues de travail parler de leurs repas familiaux, des cadeaux choisis, des cadeaux obligatoires. J'ai dû mentir et m'inventer une famille et un bon repas de fête. Tout ça pour rentrer dans mon appartement vide avec une pizza surgelée en guise d'accompagnement.

Heureusement, j'ai repris une scolarité, la seule onde positive de ma nouvelle vie. Deux jours par semaine, je me casse de ce cabinet d'architectes où je ne suis qu'agenceur pour pouvoir obtenir le diplôme qui les fait tous se pavaner devant moi. Tous ces archi', ces fumiers qui signent les plans que JE dessine, qui présentent les projets que JE prépare.

J'ai la rage depuis toujours, mais j'ai décidé de changer la donne. De troquer le négatif pour le positif, de transformer la malchance en succès. De déborder d'énergie positive, alors que je ne rêve que de crier, frapper, mordre.

Pour l'instant, ce sont les lèvres tendres de Nathan que je mords, c'est son corps que je serre contre le mien, sa langue qui caresse la mienne. Je suis plaquée à lui car je n'ai que ça, car je suis en manque depuis notre furieuse nuit. La rage qui m'habitait il y a encore quelques secondes s'évapore à son contact. Je me délecte de lui, mais j'en veux plus, j'ai besoin de sentir sa peau sur la mienne, ses mains contre mes flancs, sa queue entrer en moi lentement, ou violemment, comme il préfère. J'ai juste besoin de l'avoir en moi, et pourtant je vais me montrer civilisée.

Je vais essayer, du moins.

Je me détache de lui et l'observe. Les lumières tamisées de la nuit et celles un peu plus lumineuses venant du bar m'offrent un condensé d'ombres et de beauté qui me font chavirer. Il ne faut pas qu'il le remarque. Je ne dois pas flancher, je ne dois pas me laisser aller, céder à ces sentiments grandissants. Je ne veux plus avoir mal, j'ai assez dégusté. Je me protège depuis trop longtemps pour craquer maintenant. Juste une nuit, juste cette nuit et tout sera terminé.

Ce type est la menace que j'évite depuis toujours et je plonge dans ses bras. Je suis incapable de lui résister, je n'en ai ni la force, ni le courage.

– C’est bon, Nathan ? Nous pouvons discuter maintenant ?

Dire son prénom à voix haute me fait un effet dingue. J’ai envie de le crier, de le répéter, encore et encore, j’ai envie qu’il me prenne sur n’importe quelle table de la terrasse autour de nous. Qu’il fasse preuve de virilité, de force, d’audace. Qu’il me saute et me secoue assez pour me décharger de cette pression inqualifiable. Il retrouve ce sourire d’homme sûr de lui et plaque son bras derrière ma taille. En un seul mouvement, je me retrouve à mon tour plaquée contre la paroi froide. Sa bouche a pris possession de la mienne avec une impatience exquise. Ses mains sont partout et je n’en ai pas assez. Il glisse ses doigts sous ma robe, pourtant moulante, et remonte un peu le long de mes cuisses. Je suis haletante, complètement soumise à sa cause. Son sexe est contre mon bas-ventre et nos fringues ne m’empêchent pas de le sentir, dur, chaud, fier et impatient. Sa voix gorgée de désir me susurre des mots obscènes et je ne peux contenir ce petit cri d’extase. Il se recule et me laisse pantelante.

– Tu es sûre de vouloir parler ?

– Tu m’as prise pour une pute ou quoi ?

Je n’attends pas de réponse et rejoins ma place à l’intérieur de l’établissement. Avoir une belle gueule sert toujours puisqu’à peine installée, le serveur vient vers moi et prépare ma commande. Nathan s’installe, mais je ne le sens pas à l’aise. Il mène une bataille intense, il veut partir, tout comme il veut rester.

– Qu’est-ce que tu fais en France ?

– Je suis venu fêter Noël en famille. Ça se fait, tu sais.

Encore un qui va me saouler avec son repas de famille ennuyeux. J’aurais dû le laisser partir et choper le premier type venu pour déverser ma frustration.

– C’était sympa. Être avec Marie l’est toujours et Maxence est là pour me faire marrer un peu. Oh, tu m’écoutes ?

– Là, non, je m’ennuie.

– C’est toi qui voulais qu’on discute ! Alors, je suis poli, sociable et je te fais la conversation. Qu’est-ce qui ne va pas chez toi ?

Là, mon gars, c’est la question de ma vie et tu n’en sauras rien. Tu ne peux même pas imaginer, même pas comprendre ce qu’a pu être ma vie. Les douleurs qui ne me quittent plus, les années de dérive que j’essaie d’oublier. Cette terre que je veux reconquérir... Cette vie que je veux vaincre.

– Bon, et tes études ? Tu fais quoi déjà ?

Je lui parle rapidement de mon boulot, de mes cours en espérant ne pas trop bavarder. J’ai tendance à déblatérer un peu, mon boulot, c’est tout ce que j’ai. Je lui explique le cabinet d’architecte et ces dix collègues que je ne peux pas encadrer. Je lui parle des projets en cours, des contrats que j’espère décrocher. Il m’écoute religieusement. Moi, je ne contemple que sa bouche, avalant le whisky, sa langue qui passe lentement d’une extrémité à l’autre de ses lèvres que je sais exquis. Ses yeux bleus électriques me fixent. Je suis belle, attirante, ça je le sais, mais à travers son regard, je suis bien plus et ce beau mâle me captive d’autant plus. Il est là, pour moi, il va finir entre mes jambes dans quelques instants.

Je me lève et glisse contre lui. Il est assis sur un tabouret haut et écarte les genoux pour me laisser la place qu’il me faut. Je suis exactement à la bonne hauteur pour sentir son entrejambe contre mon ventre. Mes mains glissent sur le tissu rêche de son jeans et remontent lentement. Je m’approche encore et colle ma bouche à son oreille.

– Maintenant, on peut aller baiser.

Je m'écarte pour sortir, mais je sens sa main attraper fermement mon bras. Je suis tirée en arrière et reprends ma position initiale. Nathan a le visage fermé, je vois sa mâchoire se crispier. Moi, j'ai envie de lui lécher cette barbe presque trop longue.

– Arrête de me traiter comme ça, Élisabeth. Je ne suis pas un foutu toy-boy !

– Tu as raison, je ne leur fais pas la conversation à eux. Tu es donc privilégié.

Je me détache de son emprise d'un geste sec et rejoins rapidement la sortie. Je n'ai plus d'air, j'ai peur, j'ai mal. Je ne veux pas le traiter comme ça, mais je ne peux pas m'en empêcher. J'ai juste envie d'être avec lui et de me laisser aller, mais je suis terrorisée. Lors de notre dernière rencontre, il a brisé le dernier petit morceau de cœur qui arrivait difficilement à battre. Mon cerveau bourdonne et je manque de me ramasser par terre en butant contre un homme immense et hideux. Je ne le regarde pas plus et fais quelques pas. À bout de souffle, je me laisse aller contre un mur, l'air frais nocturne m'aide à reprendre contenance.

Je suis si triste... Mon cœur est vide, il est le seul à pouvoir le réparer, je le sais, et ça me fiche une trouille d'enfer.

Je commence à compter. S'il n'est pas là dans dix secondes, je m'enfuis, je cours et me jette dans cette rue pour rejoindre mon appartement et ma tristesse. Cette solitude que je ne connais que trop, qui me colle à la peau, qui est ma seule compagne depuis... Trop de temps...

Un... Deux...

Je ne sais pas ce que je préfère. J'ai besoin de lui, c'est indéniable. C'est animal, féroce, frustrant. Mais pour quoi, combien de temps ? Je vais me ramasser, j'en suis sûre... Il va me baiser, me briser, encore. Me laisser seule avec mes espoirs broyés.

... Trois... Quatre...

Putain, Nathan, sors de ce rade ! Viens me retrouver, viens m'aimer et m'offrir ce que tu sais si bien me faire.

... Cinq... Six...

Vas-y, reste prendre un autre verre, connard ! Tu trouveras bien une autre nana qui écartera les cuisses devant toi et ton sourire charmeur. Encore une petite Française que tu pourras secouer avant de reprendre ta vie parfaite en Australie !

... Sept... Huit...

Je t'en prie... Viens... Pars... Sauve-moi... Laisse-moi...

... Neuf...

– On fait quoi ? Chez toi ou contre la table, chez ma frangine ?

Je me redresse, heureuse... Tant que je me jette à son cou. Il ne bouge pas d'un millimètre et m'enlace fermement.

– Chez moi... Et je veux une nuit complète.

– Tu l'as. Il va bien nous falloir tout ce temps pour venir à bout de ta fougue !

J'ai du mal à garder mon esprit saint et serein. Nous marchons côte à côte, sans parler, sans se toucher. Il n'y a que nos pas, les rires des gens heureux et le bruit du tram au loin. J'aimerais parler, lui dire les choses qui me brûlent le corps, le cœur, mais je ne peux pas. Il va fuir et me laisser là alors que j'ai tant besoin de lui. Je sens cette fièvre me consumer, à chaque pas, à chaque impulsion nous approchant de

chez moi.

Je ne comprends pas pourquoi son attitude est si éloignée de moi, si détachée. Il y a quelques minutes, lorsqu'il est sorti du bar, ses yeux me déshabillaient, ses mains me touchaient, me dominaient et j'aimais ça... Tant et tant que j'ai froid de ne pas sentir son contact. Je compose le code de mon immeuble, il me suit, toujours à quelques pas de moi. Je devrais enrager de ne pas sentir son excitation pour moi. De ne pas le sentir si impatient que moi, mais ma tristesse prend le pas sur la colère.

Ma clef entre dans la serrure, tourne et déclenche l'ouverture. Je n'ai jamais eu de mal à laisser qui que ce soit entrer chez moi. Ce n'est pas mon antre, ce n'est pas vraiment chez moi. C'est un espace clos qui me permet de poser mes affaires. Ni plus, ni moins. Pourtant, avant de pousser cette porte en bois, j'ai peur de ce qu'il pourrait penser, de ce que cet appartement peut refléter de ma pauvre existence. Je me retourne, la main posée sur la poignée. Il ne me regarde pas, fixe un point imaginaire en face de lui.

Mais touche-moi, bordel ! Montre-moi que je te plais, que ton désir pour moi est aussi fou et destructeur que le mien pour toi !

– Si tu as changé d'avis, il est encore temps de...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase. En une seconde, tout son corps se jette sur moi et m'englobe complètement. Sa bouche absorbe la mienne, ses mains glissent sur mon dos, son torse a capté le mien. Je me laisse faire. J'aime dominer les échanges, mais lui... La façon qu'il a de m'amener avec lui, de faire de moi sa chose, son objet sexuel, est plus que grisante. Il pousse la porte qui s'éclate contre le mur à grand fracas. J'entre à reculons sous l'impulsion de Nathan. Je n'allume pas la lumière, mais les grandes baies et la lumière de la ville nous offrent la luminosité nécessaire. Je frémis de le sentir partout sur moi et il s'écarte brusquement.

NON !

Il reste m'observer un moment en essuyant ses lèvres avec son pouce. Il est si... Il est trop...

– Ferme la porte, Élisabeth !

– Nathan, je n'ai pas l'habitude de me laisser commander !

– Ferme.La.Porte.

Ma respiration devient pénible, je devrais avoir peur, mais je suis excitée au maximum, mes sens sont en éveil permanent lorsqu'il est près de moi. Je pousse le battant et me colle à lui après la fermeture. Nathan s'avance comme un chasseur vers la proie qu'il ne va pas tarder à dévorer. Ses mains se posent sur mes hanches et remontent le long de mes flancs en flattant mes seins. Il joue, il me fait languir, je suis excitée, réceptive et complètement offerte.

– Je mène la danse, Élisabeth. C'est compris ?

J'aimerais répondre, mais je ne peux que hocher la tête de haut en bas. Son corps reste loin de moi, je veux prendre ses hanches, tirer sur sa chemise, l'enlacer, le coller à moi, mais je ne peux pas.

Je me laisse aller et je crois que j'aime ça !

Ses doigts glissent sur mon cou et se frayent un chemin entre mes seins. Nos regards sont fixés l'un à l'autre, nos respirations rapides sont difficilement contrôlables. Je sens ses doigts sur mon ventre, mon nombril, à la lisière de ma culotte... Je n'en peux plus, j'ai mal d'être si excitée. Aucun type ne m'a jamais procuré ce plaisir, aucun n'aura réussi à me faire frémir avec une seule caresse. Aucun à part lui, cet homme si beau, si fou, si dangereux pour moi. Aucun depuis lui...

Je ferme les yeux très fort, il ne faut pas que je parte dans mes souvenirs, dans cette vie d'avant, dans cette histoire trop douloureuse à supporter alors que les mains de Nathan me caressent par-dessus le tissu qui me semble maintenant trop épais.

Passe dessous Nathan... Je t'en prie, touche-moi.

Alors que je suis à la limite de jouir à cette simple caresse, son sourire me laisse un instant d'hésitation quant à ses intentions. Ses deux mains sont sur mon corps, sur mes seins, sur...

– Putain !

En un mouvement, ce connard a déchiré ma robe par le milieu. Je suis en rage, estomaquée par cette attitude violente. Excitée par ses gestes si fermes. Électrisée par son regard de désir.

– Encore ses sous-vêtements sexy, ma belle.

Ses mains caressent la dentelle de ma tenue. C'est mon péché mignon, de beaux sous-vêtements, et cet ensemble a été acheté spécialement pour lui. J'ai pris mon temps pour choisir ce qui pourrait l'exciter, lui plaire, me rendre irrésistible.

– Interdiction de déchirer ce que tu vois.

Aura-t-il compris que je ne parle pas seulement de ce bout de tissu ? Aura-t-il compris que je ne veux pas qu'il me fasse du mal ?

– Je vais me régaler de toi.

Il défait lentement chaque petite attache de mes bas. C'est une torture, mais je me laisse faire. Parce qu'il me l'a demandé, parce que je suis complètement à sa merci, et ça me fait un effet de dingue. Ses doigts passent sous ma culotte et je frissonne comme une folle. Si je ne me retiens pas, je vais jouir avant de le sentir en moi. Nathan s'agenouille et m'embrasse le bas-ventre, en tenant mes hanches fermement. Une fois débarrassé de ma culotte, il glisse sa main jusqu'à ma cheville qu'il encercle de ses doigts, fait monter ma jambe et la pose sur son épaule. Je suis complètement ouverte, prête à me faire dévorer par sa bouche. Ma tête se pose sur la porte derrière moi.

Oh, je suis complètement...

– Tu es totalement mouillée ma belle. J'aime ça, j'aime ton odeur, et je me souviens adorer ton goût.

... Je suis complètement à lui.

– Et tout ça pour toi, alors sers-toi, Nathan...

– Impatiente ?

– Dépêche-toi !

– C'est moi qui gère, bébé, n'oublie pas.

Son souffle s'écrase doucement sur mes lèvres, elles sont si sensibles qu'il ne faudrait pas grand-chose pour que je jouisse fort, longtemps, puissamment. Ce type est le meilleur coup de ma vie et le peu qu'il m'a déjà procuré est mille fois plus intense que tous mes autres coups d'un soir.

Sa bouche entre en contact avec mon sexe, il est loin d'être tendre, loin d'être patient, mais je ne lui en veux pas, au contraire. Parce qu'il sait se servir de sa langue, de ses mains, de son souffle, parce qu'il me fait monter rapidement vers cette libération tant attendue.

Il souffle sur mes lèvres gonflées, il lèche, suce, aspire, mord. Je n'en peux plus et cette boule de feu jaillit en moi. Je vais exploser, je vais chavirer. Je dois faire un effort immense pour tenir sur ma seule jambe valide. Mes mains poussent sur ses épaules, je lui demande de continuer, d'arrêter, de m'aider, mais à quoi ? À venir à bout de cette jouissance, à m'aider à faire de ma vie autre chose que ce chaos qui me côtoie depuis trop longtemps ?

Ma jambe tremble, en équilibre sur mes talons hauts. Je vais venir, je le sais, la boule qui se forme, monte, augmente, elle est énorme, elle n'attendait que lui pour revivre, pour se déchaîner dans mon corps meurtri.

Au moment où sa langue s'imisce entre mes lèvres, où il me pénètre de cette façon si intime, je me sens défaillir complètement. Toutes mes défenses s'épuisent, mes boucliers tombent, mes alarmes se mettent en sommeil. Je ne pense qu'à lui, je ne veux que lui...

Il le sait, j'en suis certaine, lorsque ses mains robustes me tiennent les hanches, qu'il se relève et me porte jusqu'à mon canapé, lorsqu'il me fait l'amour d'une façon si exquise...

Lorsqu'il m'aime, tout simplement.

Je crois que je suis foutue.

« *Hallelujah* » de Jeff Buckley

Nathan

Dimanche 27 décembre

Le soleil se lève... Les quelques rayons s'immiscent entre les lattes usées du volet et m'aveuglent presque. J'imagine que c'est le moment, que les éléments eux-mêmes m'imposent de mettre un terme à tout ça. Sa respiration est calme et caresse la peau nue de mon torse à chacune de ses inspirations. Je sais que je dois y aller, que je dois franchir la porte de son appartement sans me retourner, et enterrer toute cette folie au plus profond de mes entrailles bousillées. Je sais...

Mais mes doigts continuent de survoler la chute de ses reins inlassablement, comme une promesse, celle de lui laisser la vie sauve, celle d'être son plus beau souvenir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je n'ai pas pu. Elle était là, ses bras enroulés autour de moi avec détermination. Plus elle serrait, plus je me sentais vivant. Vers trois heures du matin, elle a murmuré mon prénom, profondément endormie, et j'y ai cru... L'espace de quelques secondes, j'ai cru que ce moment, cette nuit dans ses bras, cette soirée dingue, pouvaient ressembler à la vraie vie...

Mais rapidement, ma poitrine s'est oppressée, mon souffle s'est durci, mon cœur s'est emballé. Parce que non, tout ça n'est qu'utopie. Elle a beau ressembler à ce que je cherche d'une relation, je ne suis définitivement pas ce à quoi elle aspire. Et je ne le serai jamais. Elle souffrira, à cause de moi, à cause de nous. Je ne veux pas voir l'aversion dans ses yeux, ni même les regrets, ou encore la peur.

Elle m'oubliera... Elle vivra heureuse, avec un mec sans bagage qui pourra lui assurer un niveau de vie convenable, une tranquillité financière. Il sera amoureux d'elle, la fera rire, lui fera tout oublier. Tout, jusqu'à cette nuit. Merde, j'ai mal, parce qu'au fond de moi, j'aimerais qu'elle se souvienne, qu'elle n'oublie jamais combien notre « nous », bien qu'il ait été bref, était dingue. Jamais je n'oublierai la prunelle de ses yeux, s'élargissant un peu plus alors qu'elle jouissait à même le tapis du salon, hier. Je garderai gravé en moi le son de sa voix chaude me suppliant perversement d'y aller plus fort. Je m'endormirai chaque soir avec la marque de sa peau sur la mienne, m'emportant toujours plus dans l'obscurité contrôlée.

Elle oubliera... Pas moi...

Je dépose délicatement mes lèvres sur ses cheveux chocolat, et la sens remuer. Elle laisse glisser sa tête sur le matelas, et pivote sur le flanc jusqu'à me montrer son dos, mais garde mon bras contre elle. Sans trop de mouvements brusques, je me cale contre son cul, réveillant cet afflux sanguin salace, mais me retiens de bouger. Je ne veux pas la réveiller, je ne veux pas avoir à lui dire des choses atroces, sans même les penser, juste pour la pousser à me laisser partir, à me haïr, à m'insulter et me briser un peu plus.

J'inspire l'odeur délicieuse de sa peau, et mon cœur se serre. Mes paupières s'abaissent, et je m'efforce de caler ma respiration sur la sienne, calme et paisible. Je ne connais presque rien de cette nana, et finalement je m'en fous, parce que je n'ai pas besoin de la connaître pour sentir mon âme liée à la sienne.

Mon souffle se détraque doucement, mes terminaisons nerveuses s'électrisent... La crise n'est pas loin,

je la sens envahir vicieusement les cellules de mon corps, bientôt livré à lui-même. Il faut que je parte, c'est une question de minutes maintenant. Sans vraiment comprendre pourquoi, mes lèvres articulent :

– Trouve-le, ce mec, Éliisa... Trouve-le, celui qui te rendra heureuse, insouciante, et qui chassera cette colère qui transpire dans tes beaux yeux verts. Je ne suis pas ce mec, je te ferai souffrir, je ne sais faire que ça, c'est comme ça, ça fait partie de moi, de mon cerveau malade. Cette pathologie bouffera ta vie comme elle bouffe la mienne. Je suis condamné, mais pas toi. Vis. Aime. Accomplis-toi. Sans moi...

Je libère délicatement mon bras de son emprise, et me glisse hors du lit. Bordel, j'ai envie de chialer, de hurler, de disparaître ! Pas après pas, mes pensées morbides se réveillent, comme souvent lorsque mon sang redevient impur, et je sombre tout doucement dans ma folie.

Toujours sans un bruit, j'enfile chaque pièce de tissu amassée sur le sol de l'entrée et quitte son appartement, malmené par la nausée remontant ma trachée avec rudesse. Les bouffées de chaleur brûlent ma peau, la lacèrent, la déchirent. Une fois sur le trottoir, mon estomac se tord et je laisse mon corps se secouer de spasmes en dégueulant sur le bitume.

La clozapine se répand enfin dans mon sang, et me réanime doucement. Mon corps reprend peu à peu ses marques, mes organes se calment, ma température se régule, ma boîte crânienne s'aère... Il aurait fallu que je dégage direct, mais impossible, la crise était déjà là lorsque j'ai passé la porte de l'appartement de Marie. Elle m'a vu foncer jusqu'au bureau, sans un mot, et n'a rien dit. Elle savait qu'en découchant je me mettrais en danger, comme elle sait qu'Éliisa est l'élément déclencheur, et qu'avec elle, sans mon traitement, je ne gagne pas contre mon esprit détraqué.

Je ferme ma valise, les écouteurs toujours nichés dans mes oreilles, malgré la crise vaincue. Cette chanson m'accompagne à chaque fois, juste le temps de la descente, elle m'aide à combattre le chaos, à dépressuriser en attendant que la molécule fasse son job. Nous étions encore gamins le jour où Marie, à bout de forces, terrorisée par l'image d'adolescent aliéné que je lui renvoyais, avait bloqué son casque sur mes oreilles, son regard aimant dans le mien, et avait immobilisé mes mains en les serrant durement contre sa poitrine. Il n'y avait pas de traitement à l'époque, ni même de diagnostic, mais je l'avais elle. Les premières notes s'étaient insinuées peu à peu dans mon corps en souffrance, et l'avaient presque apaisé. Depuis, à chaque crise, à chaque moment de stress, Jeff Buckley devient mon meilleur ami. C'est devenu nécessaire, comme partie intégrante du processus.

Je sors de la chambre après avoir rapidement glissé mon baladeur MP3, avec mes comprimés, dans la poche avant de mon bagage, et rejoins Marie, toujours en robe de chambre, adossée au comptoir de la cuisine. Elle tient une tasse entre ses mains, remontées sous son menton, comme pour humer l'odeur de café fumant. Je m'approche de ma sœur, osant enfin affronter son regard, et viens entourer sa nuque de mon bras avant de déposer un baiser furtif dans ses cheveux. Son souffle s'allonge, je la devine les yeux fermés, regrettant de ne pas pouvoir m'aider plus.

Elle ne peut pas m'aider, c'est ma bataille, mon fardeau, personne ne le peut, et personne ne le fera.

Je lâche l'air contenu dans mes poumons et m'écarte en plantant une dernière fois mon regard désolé dans le sien, puis souffle d'une voix pleine de regrets :

– Faut que je dégage, Marie...

– Je sais, Nat. Tu m'appelles quand t'auras atterri...

Le tremblement de sa voix se mélange à son doux sourire. Elle comprend, comme elle a toujours

compris. Elle ne m'en veut pas. Elle ne m'en veut jamais. J'acquiesce et l'embrasse de nouveau avant de prendre la porte, sans un regard en arrière, sans même saluer mon filleul encore endormi.

Je n'ai eu aucun mal à changer mon billet pour aujourd'hui, et n'ai eu qu'à patienter une heure quinze avant d'embarquer sur le vol qui me ramène chez moi. Enfin, là où est ma vie. Celle que je me suis construite loin d'ici, loin de ces souvenirs, loin de mon passé. Jusqu'ici ma vie sur Sydney me plaisait vraiment, j'adore mon boulot, je m'éclate avec Eliott, autant dans le pro que dans le perso. Mais ça, c'était avant ce samedi huit octobre.

Mais Nathan, dégage-la de ton crâne, fais en sorte qu'elle disparaisse elle aussi, comme une foutue crise. Elle doit quitter ta peau, ton corps, ta tête... Ton cœur...

Mes mâchoires se resserrent brutalement et mon estomac se tord de nouveau. J'imagine que la piste qui s'éloigne peu à peu sous mes yeux fatigués en est la cause. Sans réfléchir, je sors mon baladeur, et rejoue cette chanson en boucle jusqu'à ce que le sommeil m'emporte enfin. D'habitude, je n'en ressens le besoin qu'en pleine crise... Et si ma nouvelle pathologie s'appelait Élisabeth ?

Lundi 28 décembre

– Merci d'être passé me chercher mec, mais j'aurais pu prendre un taxi !

Ce grand mec, à la peau bien trop bronzée pour un pure souche, s'avance vers moi et pose son bras sur mes épaules en souriant, comme à son habitude. Immédiatement, je retrouve toutes ces émotions positives qui m'ont transporté dans ce beau pays. Tout semble s'atténuer, se flouter, s'envoler, et ça me va. Voilà ma vie, celle que j'ai appris à aimer, à embellir jour après jour. Je ne rentrerai plus jamais, ou en tout cas pas avant que mon cœur ne se soit remis de cet épisode désastreux.

Nous grimpons dans son Tiguan blanc immaculé, et nous insérons dans la circulation dense de ce lundi soir. J'écoute d'une oreille distraite Eliott me raconter son réveillon, avec quelques-uns de nos potes, sur Bondi Beach. Noël les pieds dans l'eau me paraît presque improbable, mais finalement pas étonnant du tout venant d'El ! Il est cette folie qui me manquait en arrivant ici. Quelle veine d'être tombé sur ce mec, un compatriote exilé qui, comme moi, occupait l'une des chambres de notre grande coloc. Nous nous sommes tout de suite super bien entendu, et deux mois plus tard, nous nous trouvions un appart chacun. Nous avons monté notre agence d'événementiel très peu de temps ensuite, et baisions autant de nanas l'un que l'autre.

Avery est une perle, toujours de bon poil, jamais stressé, avec une imagination débordante. Le retrouver aujourd'hui me fait un bien fou ! J'abaisse complètement la vitre et laisse le vent chaud pénétrer l'habitacle, jusqu'à frapper mon visage brutalement. Merde ! J'aime ces odeurs, ce mélange légèrement épice d'iode et d'eucalyptus. J'aime cette ville gigantesque, touristique à mort, en perpétuel renouvellement. J'aime cette population bienveillante, altruiste et fêtarde. Les gens ici sont zen, certaines fois un peu trop peut-être, mais tellement chaleureux qu'on en oublie vite leur manque de réactivité.

C'est Sydney, quoi ! L'antre de ma reconstruction, de ma renaissance !

– Sinon, j'ai sauté ta sœur hier soir !

QUOIIIIII ? Mon sang ne fait qu'un tour et mon cerveau s'embrase alors qu'il sourit de sa mauvaise blague. La tension qui oppressait ma poitrine redescend aussi vite qu'elle est montée, et la seconde

suiivante, la paume de ma main claque violemment l'arrière de son crâne.

– Pauvre con ! J'imagine que c'était important pour que tu manques de me mettre en boule ?

– Ouais, c'est toujours important quand je parle ! Je disais que, demain après-midi, on a rendez-vous avec la banque pour finaliser l'offre de prêt !

– Nan ? Eliott, t'es sérieux ? On l'a ?

– Ouais, ma poule, à nous l'étage tout entier sur Surry Hills ! Y a plus qu'à aménager tout ça !

On l'a ! C'est dingue ! Quelle opportunité incroyable pour nous d'avoir pignon sur rue, et pas dans n'importe laquelle. LA rue ! Cette artère principale est professionnellement « *the place to be* » ! Tout va s'accélérer maintenant, les contrats risquent de s'enchaîner, les possibilités d'ouverture de nouveaux bureaux... Bref, que du positif !

Mon sourire est sincère, vraiment, je me sens comblé, et balaie d'un gros coup de pied l'état semi-dépressif qui s'était emparé de moi à la minute où mes Converse avaient foulé le sol niçois. Tout ça, c'est derrière moi maintenant... Elle oubliera...

J'attrape mon téléphone et compose le numéro de Marie. Je dois lui annoncer la nouvelle, c'est ce qu'elle voudrait, et finalement c'est aussi ce que je veux. Je n'ai qu'elle et Eliott avec qui partager ce genre de moment exaltant. La sonnerie bascule sur répondeur une première fois. Je regarde rapidement l'heure sur mon portable et calcule le décalage. 19h10 chez nous, 09h10 chez eux. Elle doit être partie se balader au parc... Par acquit de conscience, je relance l'appel, mais cette fois elle raccroche avant même que je ne tombe sur sa messagerie. Franchement, ça m'étonne de ma frangine, qui guette habituellement mes appels comme le Messie. Au moment où je capitule et range mon portable, la notification d'un message retentit. C'est Marie...

« Peux pas te parler. Je suis avec Éliisa ! T'as les oreilles qui sifflent, j'espère ? »

Ces cinq lettres me font l'effet d'une gifle et bloquent ma respiration quelques secondes. Je range mon téléphone sans prendre la peine de répondre. Je balaie tout d'un grand coup de pied, hein ? Mon cul !

« *C'est ma faute* » de Kyo

Élisa

Jeudi 30 juin

Je termine mon oral d'une façon magistrale. Je tiens le sujet sur le bout des doigts alors que le jury ne regarde que le bout de mes seins, je le sais. Je fais une démonstration impeccable et il s'en contre balance. J'ai besoin d'obtenir mon année grâce à mes compétences et mon savoir-faire. Je veux l'obtenir parce que je suis douée, parce que je ne vis que pour ça, que je me nourris de ces études pour oublier de penser, pour avoir un but.

Et ça fonctionne.

Ma maquette est sur la table devant moi, j'ai passé des nuits entières à fabriquer cette maison sur deux étages, y incorporant tous les détails demandés, coupant, mesurant le carton plume et le balza. Ça m'a coûté un bras en fourniture, je me suis ruinée les mains à scier, coller, raboter ces petits morceaux de bois, alors il n'y a pas moyen que je me plante. Je termine mon exposé et claque la table du plat de la main. Ils lèvent enfin leurs regards vers mon visage. Certains se concentrent, s'intéressent à la fin du Power-Point qui défile sur le mur en face d'eux ; le gros bedonnant à droite doit encore penser me sauter, à vouloir claquer mon joli cul, comme le pervers qu'il est sûrement.

Désolé mon gars, je ne baise plus.

– Je conclurai donc, en vous précisant que la construction en bois permet de stocker du carbone, ce qui contribue favorablement à la diminution du réchauffement climatique. Le traitement du bardage, ainsi que son transport sur de longues distances, peut réduire à néant l'effet écologique recherché. Son emploi pour la construction des maisons participera au développement durable, si comme nos anciens, nous utilisons ce merveilleux matériau à bon escient et avec sagesse.

J'ai terminé, enfin, déjà ? Je n'en sais rien. Je sors sous les regards lubriques de tous ces connards, j'espère au moins qu'ils ont entendu quelques phrases. À peine sortie, je me colle au mur du couloir et me laisse glisser sur les fesses.

C'est fini. J'ai tout donné, et j'espère passer en deuxième année. Reprendre ses études à trente-trois ans, alors que je bosse cinq jours par semaine, ce n'est pas une vie. Je suis exténuée, explosée, défaite. Je bosse le jour, et révise la nuit, m'octroyant trois à quatre heures de sommeil. Le samedi, nous avons une journée de cours intense, j'aime ce rythme et ça me manque déjà. À quoi vais-je penser ?

Corinne vient s'installer à côté de moi et commence à parler. Ça, j'aime déjà beaucoup moins, je n'en peux plus d'elle. C'est un véritable moulin à paroles, je ne sais pas pourquoi, mais elle veut que l'on soit amie. Sans doute parce que nous sommes les deux seules trentenaires de la classe.

– Tu as terminé ? Ça s'est bien passé ? Oh, moi, j'ai peur de ne pas avoir été assez en profondeur dans le sujet. Tu vois de quoi je parle ? En même temps, ce n'est pas facile de gérer ses études avec mes deux enfants à la maison, je n'ai pas d'emploi à proprement parler, mais c'est quand même un boulot à plein temps !

– Corinne, je ne suis pas d'humeur.

Et c'est vrai, je ne suis vraiment pas d'humeur, presque plus que d'habitude. Parce que, contrairement à elle, à partir de maintenant, je me retrouve seule. Je vais rentrer chez moi sans but, sans présence, sans cours. Deux énormes mois à attendre pour enfin recommencer et se saouler d'informations nouvelles. Pour avoir un truc à faire en rentrant du boulot le soir, autre que picoler et m'envoyer en l'air avec le premier homme venu.

– De toute façon, tu n'es jamais d'humeur ! Ça ne m'étonne pas que tu sois seule, Éliisa.

Faudrait pas qu'elle me chauffe trop, je suis restée gentille avec elle tout au long de notre cursus, mais elle commence à dépasser les bornes. Pourquoi me donne-t-elle des leçons de morale ? Qui est-elle pour me dire comment je dois me comporter ? J'en ai ma claque de devoir rentrer dans un moule parfait. Être la gentille collègue, douce, attentionnée. Être une fille cool, souriante et heureuse de vivre. Je n'ai jamais demandé à avoir cette vie de merde, alors personne n'a à me dire comment la gérer !

– Parfois, je me demande ce qui a pu t'arriver pour que tu sois si...

– Si quoi ? Tu m'intéresses.

J'ai peut-être parlé un peu trop sèchement, je sais déjà que la suite de cette conversation ne va pas me plaire.

– Heu... Si, triste ? En colère ?

– Je ne suis pas triste, je suis solitaire. Je ne suis pas en colère, sauf quand tu es avec moi, tu m'épuises. Je ne suis pas ton amie, et je n'ai pas l'intention de le devenir ! Si ma présence te dérange, barre-toi !

Je me lève, fais quelques pas, car je dois arrêter de parler. Je me connais, je suis la pire des garces. Au fond, elle est plutôt sympa et elle a sans doute raison. Mais je ne peux pas m'en empêcher, je suis ce qu'elle dit, et méchante en plus. Alors je me retourne, souris et attends. Elle esquisse un rictus ridicule pensant que je vais m'excuser, je me lance.

– Un conseil, si tu n'arrives pas à gérer, arrête de faire des mômes, en plus de te gâcher la vie, tu gâches la leur à ne pas pouvoir t'occuper d'eux correctement. Ou au pire, arrête la formation, au moins j'aurai la paix !

Je reprends mon chemin, comme si ma vie allait être plus douce après avoir fait du mal à cette nana. Elle n'a rien demandé, elle venait avec de belles attentions, mais à quoi bon ? Je lui rends service de toute façon, ceux qui s'approchent de moi souffrent, disparaissent... Je ne suis pas la moitié d'une connasse, j'en suis une vraie. Ce n'est pas de ma faute. Je n'ai pas toujours été si méchante, mais les événements ne m'ont pas aidée à être heureuse. La vie ne m'a pas permis de me réjouir du bonheur des autres, car elle m'a enlevé le mien. Je veux juste rentrer chez moi, ouvrir une bonne bouteille de vin rouge et m'abrutir pour ne plus penser, ne plus souffrir.

Jeudi 14 juillet

La sonnerie d'entrée me ruine les tympans. Qui peut sonner à cette heure ? Qui peut venir me déranger ? J'entends une voix, au loin, mais je dois être encore trop bourrée pour me reconnecter à la réalité. De toute façon, je n'ai ni l'envie, ni la force de me lever.

Sonne si tu veux l'ami, je ne suis là pour personne, puisque je n'ai personne.

Je sens une main me caresser la joue. Cette tendresse, j'en rêve depuis longtemps. Et si j'avais fait un bon dans le passé, si j'étais revenue à mes vingt ans... À l'époque où j'étais heureuse, amoureuse, folle oui, mais de joie. Ivre oui, mais de bonheur. Je crois que je souris en ouvrant les yeux. Je pense voir ces visages que j'ai tant aimés, retrouver ce sentiment de sécurité perdu.

Ma vision est trouble, ma bouche est pâteuse. Ma triste réalité me saute aux yeux en voyant le visage

effrayé de Marie. Elle s'inquiète. Je n'ai pas besoin de sa pitié, ni de son amitié débordante.

– Éliisa, je m'inquiétais. Charly a réussi à forcer ta serrure. Nous... Heu... Nous te rembourserons les frais, bien sûr, mais...

Je pousse sa main et tente de me lever du canapé où je me suis écroulée cette nuit.

Mauvaise idée.

Je tangué et me ramasse le coin de la table basse dans la cuisse. Des mains solides m'aident à me relever et je fixe Charly, toujours aussi sympa, toujours aux petits soins.

– Dégagez de chez moi, je ne vous ai rien demandé !

Charly m'installe sur mon canapé, Marie a déjà préparé un café et pose une serviette humide et fraîche sur mon visage. Ça fait du bien, mais je ne peux l'avouer.

– Éliisa, je sais que cette date est compliquée pour toi, je voulais que tu saches que nous sommes là, pour toi. Tu peux compter sur nous.

Voilà pourquoi je bois depuis deux jours. Non, en vérité, voilà pourquoi je bois, pourquoi je me détruis depuis toutes ces années. Pour cette putain de date, qui me ramène à mon passé, à cette journée désastreuse où j'ai tout fait foirer, où j'ai tout perdu. Où le destin m'a tout pris. Je déteste ce jour de fête nationale, où toute la France fête la belle vie que nous offre notre beau pays... Des larmes montent en moi, je ne veux pas craquer. Pas devant eux, pas maintenant, mais c'est plus fort que moi.

C'est de ma faute, j'ai cette culpabilité intense qui me broie la santé, qui inonde mon âme de passion négative. Je ne suis pas triste, c'est bien au-delà de ça, bien pire, moins palpable, moins contrôlable. Je ne pleure pas, c'est bien plus odieux, bien plus profond qu'un simple chagrin. Beaucoup trop douloureux. Alors des cris jaillissent de je ne sais où, des larmes, chaudes, gonflées de tristesse, sillonnent mes joues. Je me recroqueville, Marie tente de me prendre dans ses bras. Je me débats, m'époumone, mais elle ne lâche pas prise.

– Je n'ai pas besoin de toi ! Je n'ai pas envie de voir votre pitié ! Foutez-moi la paix ! Retournez dans votre joli appartement, dans votre jolie petite vie bien rangée, avec votre enfant trop sage, trop beau, vos boulots qui payent bien et votre ennui démesuré.

– Éliisa, tu ne nous feras pas fuir en étant désagréable !

Je suis debout, au centre de mon salon, en colère contre le monde entier et pourtant, mes sanglots se transforment en rire. Ce rire triste, salutaire, moqueur, je ne peux plus le contenir et continue sur ma lancée en pointant mon amie du doigt, tout en oscillant dangereusement.

– Tu vois ? Même quand tu m'engueules, tu le fais avec un balai dans le cul, Marie ! Tu fais quoi ici, ta bonne action de l'année ? Ça t'aide à mieux dormir le soir de me voir comme ça ? Dans un appartement délabré, avec une vie décousue ? Tu cherches quoi en venant ici ?

Je ne parle plus, je crie. J'extériorise toute la rage qui me bouffe la vie. Je tremble de tout mon être. Je sais que je ne devrais pas être si dure envers elle. C'est ma seule amie, la seule qui ne m'a pas tourné le dos, qui est restée auprès de moi et m'a soutenue. La seule main tendue assez douce, assez réelle, pour m'aider à retrouver un monde identique.

– Ne me pousse pas à bout, Éliisa. Moi aussi j'ai mon lot de merde dans la vie ! Alors ne me fais pas chier, et laisse-moi t'aider ! Merde !

Je suis étonnée, surprise et ça me stoppe net dans ma lancée. Pourtant, j'avais encore un bon paquet de saloperies à lui balancer.

– Je crois que c'est la première fois que je t'entends jurer !

Et c'est vrai. Normalement, Marie est une fille plutôt cool, douce et tempérée. C'est l'amie qui est

toujours là pour t'épauler et te montrer la voie de la bonne décision. Nous nous retournons en même temps en entendant Charly parler, étonnées.

– Tu ne viens pas assez à la maison, Éliisa. Parce que Marie est devenue une championne de la vulgarité... Même si elle ne joue pas dans la même catégorie que toi !

– Non mais, de quoi il se mêle, lui ? Je rêve où mon mari vient de me défoncer ?

– C'est le but du mariage, non ? J'espère qu'il ne le fait pas que verbalement...

Marie commence à rire, Charly lève les yeux au ciel, fait demi-tour en me saluant et quitte mon appart². Je m'assieds à côté de mon amie, je voudrais m'excuser mais, après tout, c'est elle qui est venue me voir.

– Tu as validé ton année ?

– Évidemment, vivement la prochaine. L'agence ferme pendant un mois à compter de vendredi. Je ne sais pas trop ce que je vais faire. À part picoler, bien entendu...

– Pourquoi ne pars-tu pas un peu ? Tu devrais te faire un petit voyage.

– Seule ?

– Oui ! Personne ne te supportera de toute façon.

Je lui souris, cette fois sincèrement. Elle n'a pas tort, un voyage, je n'y avais même pas pensé. Je suis vraiment une loque. Ado, je voulais partir avec mon sac à dos pour découvrir l'Europe, ou l'Amérique du Sud. J'avais de grands rêves à cette époque.

– Pourquoi pas, après tout. J'ai un mois devant moi, et je dois mettre mon temps libre à profit.

– Et continuer sur cette note positive. Tu m'as dit vouloir donner un nouveau sens à ta vie, et tu le fais. Avec ce nouveau boulot, avec tes études. Maintenant, il faut t'ouvrir au monde.

Je souffle, hésite à lui parler de mes craintes. Ça me ferait sans doute du bien, mais je ne veux pas l'accabler avec ma peine.

– Dis-moi... Je ne suis pas en sucre, Éliisa. Fais-moi confiance.

– Nan, t'es enceinte, et ce n'est pas mieux !

Elle se marre, m'embrasse sur la tempe et insiste pour que je parle.

– C'est juste que... J'ai peur. De souffrir, d'espérer, de me planter. Je ne suis pas assez forte pour ça.

– T'ouvrir au monde ne va pas forcément être une expérience négative.

– Je serais de ton avis, si je n'avais pas croisé ton frère, il y a quelques mois. J'ai morflé, tu sais... Et pas seulement grâce à ses fessées.

Marie rigole. Mon Dieu, elle semble si heureuse, si libre et sereine. Je l'envie et ça me fait mal, là, où mon cœur devrait normalement battre. À cet emplacement vide, je souffre de ne pas connaître son bonheur.

– J'admets que c'était une erreur. Mon frère n'est pas un type... Enfin, il n'est pas fréquentable, pas pour une fille comme toi.

– Une fille comme moi ? Je devrais mal le prendre et recommencer à t'engueuler, mais je crois que je suis trop fatiguée pour ça.

– Nathan est... je ne sais pas... Disons...

– Laisse tomber. Entendre son prénom est douloureux, arrête de parler de lui, s'il te plaît. La journée est suffisamment merdique comme ça ! Est-ce que je peux te demander comment il va. Juste ça ?

– Tu te contredis dans ta phrase, ma belle. Il va bien, il vient d'installer sa société sur une artère très en vogue à Sydney... Surry-je-ne-sais-pas-quoi. Ça roule au niveau boulot. Mais je ne sais pas ce qu'il fait de son temps libre. Enfin, tu vois, s'il a ... heu...

– S’il baise ? S’il secoue beaucoup de salopes !? S’il trempe sa queue où il peut ?

– Dit comme ça, c’est extrêmement vulgaire, mais c’est l’idée, oui.

– Ça m’est égal, de toute façon, il peut bien faire ce qu’il veut. Ne me regarde pas comme ça, je sais que je ne suis pas crédible. Je n’ai pas baisé depuis Noël, personne depuis lui. J’en ai même pas envie !

– Ah, c’est plus grave que ce que je pensais alors.

– Il faut que je me casse ! Un voyage, c’est une bonne idée, sinon, je vais devenir encore plus folle que je ne le suis déjà.

Marie est restée un temps infini. J’ai réussi à refermer ma porte d’entrée tant bien que mal et j’ai commencé à fouiller sur Internet. Je ne pensais pas qu’il existait autant de sites de voyage, de randos. Je ne me vois pas vraiment partir loin. Si j’ai une crise d’angoisse, perchée sur une montagne, si je ne me sens pas bien, j’aimerais pouvoir rentrer chez moi rapidement. Je vais peut-être commencer en douceur avec une petite randonnée dans les Pyrénées. Les grands espaces, la nature, le calme.

C’est tout ce qu’il me faut.

« À fleur de toi » de Slimane

Nathan

Vendredi 5 août

– Nathan, Peter sur la ligne pro !

– Oui, je le prends.

Ce coup de téléphone est une nouvelle aubaine pour l'agence. Bon, j'avoue qu'on cartonne ces dernières semaines, après un salon et une soirée de charité, tout s'est enchaîné. Les contrats affluent à vitesse grand V, et nous nous sommes interdit d'en refuser un seul ! Impossible, nous avons trop bossé pour les laisser filer, même si ça sous-entend de vivre pour l'agence vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Eliott a même proposé d'embaucher une assistante, en fonction du chiffre d'affaires de ce trimestre. C'est vrai que répondre au téléphone constamment devient compliqué, et ni lui ni moi n'avancions assez rapidement dans nos dossiers malgré l'oreillette Bluetooth. Mais qu'est-ce qu'on kiffe ! Nous arrivons au boulot à huit heures pétantes, le mug géant du Starbucks en main, et le top départ est lancé.

Certains jours, j'ai l'impression de me retrouver dans la peau de Di Caprio, en grand trader de Wall Street, sans la coke et les employés surexcités. Nous bouffons sur le pouce vers midi trente, en débriefant la matinée. Après la pause déj, Eliott s'occupe de contacter les différents prestataires pour les événements prioritaires et je sillonne la ville à la recherche de nouveaux contrats, de nouveaux endroits, tout en assurant les rendez-vous extérieurs.

Une fois de retour, nous nous rejoignons dans notre salle de réunion de fortune, et nous bossons le dossier le plus urgent, le plus rentable. Tout va très vite, nos idées partent dans tous les sens, mais Dieu que c'est bon ! Généralement, nous plions bagage aux alentours de vingt heures, toujours en pleine discussion pro.

Et tout ça dans une ambiance de fou furieux ! Eliott est mon pilier dans cette aventure dingue, il assure au boulot et il est le meilleur des copilotes, dans ma vie comme dans nos soirées. Ce mec est un vrai bijou ! Il sait être ferme tout en restant léger, con sans être arrogant, franc mais avec quelques filtres. Un bagout fou et des ambitions à la hauteur des miennes. Je n'aurais pas pu rêver meilleur ami et associé !

Alors que je prépare quelques notes pour la semaine prochaine, il débarque en trombe dans mon bureau et hurle presque en frappant des mains :

– Ma poule, je décrète officiellement la fin de la semaine ! Pierce et Tom nous attendent au Billboard, bouge ton cuuuul !

– T'es sérieux ? Il est à peine dix-neuf heures trente... Tu te relâches, associé !

– Fais pas chier, j'en ai plein le crâne, j'ai besoin de décompresser, et toi aussi !

Je me lève sans attendre, le sourire aux lèvres, attrape ma veste et le suis avec plaisir. Le bar n'est qu'à quelques rues d'ici et fait partie de ceux que nous avons l'habitude de fréquenter. L'ambiance est sympa, chaleureuse et cosy. La musique est actuelle, pas ces vieux standards chiants des années deux mille, et on

y retrouve plus ou moins toujours les mêmes têtes. Mais dans le fond, peu importe notre point de chute tant qu'Eliott est avec moi et que la bière est bonne.

Une brise légère s'engouffre dans le col de ma veste, et rafraîchit ma peau. J'aime l'hiver ici, les températures sont douces sans être froides, et les rayons du soleil traversent toujours les quelques nuages. J'adore cette ville ! Certains jours, en déambulant dans ces larges artères blindées de monde, j'ai la sensation d'y être né, de n'avoir existé qu'entre ses grands buildings de verre. Je me sens bien ici, mieux que nulle part ailleurs. Mieux qu'à Nice.

J'inspire profondément en sentant mon estomac se contracter légèrement, je me sens bien, parce que je l'ai décidé, je l'ai voulu avec force, et finalement je m'en sors sans trop d'égratignures. Je n'en suis pas encore au point d'avoir tout occulté, mais j'y travaille. Je ne veux plus être parasité par mon ancien moi, celui qui divaguait, qui errait parmi tous ces esprits saints, et qui cherchait à survivre plus qu'à vivre. Aujourd'hui, je vais bien...

Eliott pousse la lourde porte du Billboard, laissant les quelques cris hystériques de cette fin de semaine donner le ton. Ma vue met une dizaine de secondes à s'acclimater à l'obscurité partielle du bar, mais rapidement nous apercevons Tom, Pierce et les autres, réunis dans un des box. Je grimace en entendant sa voix haut perchée, alors qu'elle rit à pleins poumons. Va bien falloir faire avec... Je redresse les épaules en approchant et plaque ce sourire hypocrite sur mon visage lorsqu'elle se lève d'un bond et chante mon prénom.

– Nathan !

Ses mains glissent derrière ma nuque et pressent délicatement dessus jusqu'à capter mon regard. Son sourire est étiré au maximum, elle semble vraiment contente de me voir, et pour être complètement honnête, la seule chose qui me rassure en la retrouvant ici ce soir est qu'elle saura me dépressuriser si besoin.

– Salut, Moïra.

Elle approche dangereusement de mes lèvres et son souffle alcoolisé caresse ma bouche pincée. J'aime bien cette nana, c'est vrai, c'est une chouette fille.

Elle est assez drôle, plutôt jolie, des formes avantageuses... Elle sait se servir de son corps, de sa tête quand c'est nécessaire, mais franchement, elle ne me fait pas rêver. Elle est lisse, tristement ennuyeuse, et bien trop délicate pour un mec perturbé comme moi.

Je détourne rapidement le visage pour que ses lèvres rencontrent ma joue rugueuse plutôt que ma bouche. Elle y reste plusieurs secondes, appuyant ce baiser chaudement, puis finit par quitter la fraîcheur de ma joue pour venir murmurer à mon oreille :

– Comme tu veux, Nathan... Mais tu sais parfaitement que je finirai dans ton lit et que ta bouche sera à moi. Sur moi.

Mes paupières s'abaissent lourdement alors qu'elle annonce cette réalité. Je ne sais pas dire quand, ni comment j'en suis arrivé à lui laisser porter cette étiquette de plan cul régulier. Les rues de Sydney regorgent de beautés, de femmes toutes plus délicieuses et perverses les unes que les autres. Et moi, je me traîne la même nana depuis plusieurs semaines, sans vraiment comprendre pourquoi je ne parviens pas à m'en détacher.

Je pousse doucement sur ses épaules, et l'oblige à lâcher ma nuque et me faire face. Ses yeux brillent des quelques verres d'alcool qu'elle a bus, mais également du désir qu'elle nourrit pour moi. Mais à ce stade de la soirée, bien qu'elle s'essaie à plonger dans mon regard, elle ne trouvera pas ce qu'elle cherche. Son sourire s'efface quelques secondes, puis grandit de nouveau après une profonde inspiration.

– J’attendrai. Profite de ta soirée...

La porte frappe violemment contre le mur en brique de l’appartement lorsque mon dos la heurte avec force. Sa main glisse sans délicatesse sous l’élastique de mon boxer et ses doigts se resserrent sur ma queue. Sa langue dévore la mienne avidement, ses gémissements résonnent dans ma bouche. Merde, on arrête de déconner maintenant ! Je dégage sa main et attrape son cul. La porte claque, ma respiration se durcit, ma queue se tend un peu plus. Elle m’a chauffé tout le chemin du retour. Mes mains serraient férocelement le cuir du volant, ses lèvres gourmandes n’ont cessé d’humidifier la peau fine de mon gland, sans jamais descendre sous cet arrondi hypersensible, en léchant, suçant copieusement chaque millimètre.

J’arrache ce chemisier trop rose, sous son cri de surprise. Son sourire salace alimente un peu plus mon envie de la baiser furieusement, et de chasser cette tension qui m’habite chaque fois que mon corps la désire. Elle sera un piteux lot de consolation, mais ça m’ira, peut-être pas à vie, mais pour quelques heures, quelques semaines...

J’enlève mon pantalon et mon boxer, mais garde délibérément ma chemise. Rien à foutre du moment que ça va vite, que ça me permet de ne plus y penser, de me vider. Elle murmure des trucs obscènes en finissant de se déshabiller, puis recule jusqu’à retomber lourdement sur le lit. Ses jambes se redressent doucement et s’écartent pour laisser sa main glisser sur sa chatte trempée. Je déteste quand elle fait ça, elle se doigte devant moi, en pensant sûrement que, comme tous ses ex plans cul, sa masturbation m’excite. Elle se goure, je m’en tape, si elle veut se toucher qu’elle le fasse chez elle ! Ici, c’est moi qui pilote !

– Dégage tes doigts, Moïra !

Son rire retentit, sa tête bascule en arrière et elle continue ses va-et-vient. Merde, elle fait chier ! J’avance rapidement, animé par cette colère sourde qui sommeille le jour, retire sa main sous son regard fiévreux, et enfonce durement trois de mes doigts dans sa moiteur chaude.

– Je pilote, tu le sais, putain !

– Arrête de râler, Nathan, et prends-moi !

Elle a raison cette garce ! J’en ai marre, j’ai une gaule d’enfer de sentir sa chatte inonder mes doigts de son désir ! Je récupère ma main, la capote dans la table de chevet, et la déroule hâtivement sur ma queue prête à exulter. Qu’on en finisse... Je la surplombe après avoir posé ses jambes sur mes épaules, et m’enfonce en elle, jusqu’à la garde, en un coup de reins puissant. Elle geint, elle jure, elle halète, elle...

Elle n’est pas Éliisa...

Mes yeux se ferment, et le visage d’Éliisa apparaît instantanément. Je continue de pilonner cette garce, sauvagement, comme pour exorciser ce sort qui m’a été jeté ce Jour un. Le premier jour du déséquilibre de mon équation vitale. Chaque mouvement, chaque va-et-vient, est celui que je m’imagine lui offrir. Elle est là, sans être là, chaque soir, chaque crépuscule, chaque nuit. Elle me hante, m’empêche de trouver le sommeil et de baiser si son visage n’est pas la seule chose que je vois. Alors je fais bosser mon esprit malade, je la dessine, la visualise et m’y accroche, durement.

Parce que c’est tout ce qu’il me reste. Le souvenir.

Samedi 6 août

– Chouchou... Réveille-toi...

Son murmure, à seulement quelques millimètres de mon oreille, me réveille et me gonfle déjà. Je me souviens avoir été clair pourtant, limpide même !

– Qu'est-ce que tu fous encore là, Moïra ?

Son corps nu se colle un peu plus fermement contre le mien. Elle enveloppe mes jambes avec les siennes et appuie sa chatte demandeuse contre ma hanche. Les yeux toujours fermés, je m'oblige à respirer profondément pour éviter d'être trop virulent avec elle. Elle sait qu'elle ne doit pas rester, il n'a jamais été question qu'elle dorme chez moi ! C'était le deal ! Et pourtant, elle reste, chaque fois, comme une vraie sangsue.

Ses doigts se promènent sur mon torse et griffent ma peau délicatement. Ses lèvres se posent tendrement dans mon cou plusieurs fois avant de murmurer :

– Je sais... Mais tu t'es endormi si vite. Tu avais l'air si serein, j'ai voulu profiter du moment.

– Rentre chez toi.

Je n'ai toujours pas ouvert les yeux, mais je sens son regard blessé peser sur moi. Je ne la ménage pas, ma voix est sévère, sans aucune sympathie ni compassion. Je sais que ma réaction est digne d'un vrai salaud, mais impossible pour moi de faire autrement. Elle n'est pas ce que je désire...

Soudain, la chaleur de son corps m'abandonne et son souffle exaspéré accompagne le mouvement sec de ses gestes. Mais elle ne quitte pas le lit. Je me décide enfin à la regarder et la trouve assise sur le bord du matelas, son dos nu et gracieux courbé, lassé par mes vacheries. Elle semble fixer le sol et secoue sensiblement la tête. Mon cœur finit par se serrer légèrement tandis que son murmure peine à quitter ses lèvres.

– T'es dur, Nathan. Je... Je sais que je ne serai jamais cette fille... Celle qui t'obsède...

– De quoi tu parles ?

Une tension brute, douloureuse, presque dévastatrice, s'empare de mes organes vitaux, alors qu'elle m'amène dans l'obscurité qui, habituellement, ne me ronge plus lorsque le jour se lève. Mes émotions mènent une lutte acharnée, s'essaient à malmenier mon corps, à parasiter mon esprit. Je n'aime pas ça, je n'aime pas m'assombrir, elle doit arrêter maintenant ! Et pourtant, j'attends, figé, lorsqu'elle pivote pour me faire face.

– Ça fait plus de trois mois qu'on couche ensemble, Nathan, que je dors près de toi quasiment chaque week-end. Tu lui parles pendant ton sommeil. Tu l'appelles, tu lui demandes de fuir...

Alors là, j'ai mal... Mal de voir la peine dans ses yeux, mal d'être le connard qui en est à l'origine. Mal d'entendre ce que mon subconscient pleure pendant mon sommeil. Mal de ne pas la voir là, en face de moi. Mal d'être malade...

– Je suis une chouette fille, Nathan, et tu le sais. Laisse-moi au moins essayer...

Ma gorge se serre douloureusement, mais laisse malgré tout passer ces deux mots dans un souffle :

– Essayer quoi ?

– De t'aider à l'oublier...

Tu ne pourras pas, Moïra, personne ne pourra. C'est comme ça, elle fait partie de moi. Je suis condamné à vivre avec. Elle est en moi, dans mon âme, dans mon cœur, dans chaque cellule malade de mon organisme... Elle alimente ma folie certaines nuits et l'apaise certains matins. Je sais qu'elle doit me quitter, quitter ma peau. Mais en ai-je seulement envie ? Mon corps s'enflamme en quelques secondes, et annonce une crise imminente, alors que je me vois déjà enterrer mon cœur dans les mains de celle qui se tient, nue, face à moi.

Je me redresse, et avance d'un pas déterminé vers la salle de bains, en soufflant à mi-voix :

– Tu le fais déjà...

Nous avançons sur la longue plage de Bondi, Eliott a pensé que me faire prendre l'air serait une bonne idée. J'ai lutté un bon moment, je n'avais envie de voir personne, je voulais rester enfermé dans ma piaule à écouter en boucle la chanson de ma soi-disant résurrection. Malgré la clozapine, je me sens oppressé, j'ai cette tension nichée au fond de ma poitrine, cette douleur sourde à chaque battement de cœur.

Ce jour est un jour sombre.

– Allez Nat, personne ne t'oblige à sourire ou à faire la conversation, profite de cet après-midi pour t'aérer la tête. Je vais aller surfer avec Tom, mais je garde un œil sur toi ! Manquerait plus que tu t'encordes à une grosse pierre et te laisses couler comme un suicidaire !

Son sourire n'a d'effet que de faire naître le mien. C'est vrai que je me sens sale aujourd'hui, il l'a vu, en quelques secondes seulement il a su. Eliott connaît les grandes lignes de ma vie. Il sait pour mon traitement, il sait pour les crises... Et à aucun moment il ne m'a jugé ou même regardé avec pitié, préférant de loin tourner tout ça à la dérision et en rire lorsque tout devient douloureusement réel.

J'acquiesce et continue de m'enfoncer dans le sable fin, et lui me devance en trotinant dans sa combi, sa planche de surf sous le bras. Je m'arrête à quelques mètres des rouleaux qui s'écrasent sur la plage et inspire pleinement l'air iodé. Qu'est-ce que je fous, putain ? Je m'oblige depuis sept mois maintenant à devenir un autre Nathan, celui qui laisse ses emmerdes derrière lui, ou en tout cas celui qui essaie de composer avec... Et aujourd'hui, j'ai la sensation écœurante d'être revenu au point de départ.

Un flash de lucidité me frappe et je m'impose de prendre rendez-vous avec le docteur Griffin dès lundi. Je ne peux pas replonger, je ne veux pas. Je peux trouver la paix, je veux la trouver !

Soudain, sans un bruit, deux bras fins s'enroulent autour de mon buste. Son corps se presse délicatement contre mon dos, sa joue repose entre mes omoplates, et pour une fois, je ne la repousse pas. Mes mains restent plongées dans les poches de mon jeans et mes paupières s'abaissent lentement. J'essaie de ressentir sa chaleur, de la laisser m'inonder, m'envelopper, apaiser le mal...

Je peux lâcher prise, j'en suis capable. Je dois juste contrarier mon corps, le forcer à obéir. Elle peut m'aider, elle colmatera la plaie, sans forcément la soigner, mais elle atténuera le manque. Ses bras se resserrent avec tendresse autour de moi. Elle a compris... Malgré son parfum vanillé, j'ai l'impression de pouvoir humer les effluves de coco, de sentir la présence d'Élisa près de moi... Moïra aura beau faire tout ce qui est en son pouvoir pour m'aider, elle ne sera jamais *elle*...

« *We don't talk anymore* » de *Charlie Puth feat. Selena Gomez*

Élisa

Mardi 9 août

Je tourne en rond dans ma chambre d'hôtel miteuse. J'ai mal, à en crever. J'ai vomi mon petit déjeuner, il est vingt heures et je n'ai toujours pas faim. Qu'est-ce qui m'a pris de débarquer ici, la bouche en cœur, prête, offerte, pleine d'espoir ?

Élisa, tu n'apprendras donc jamais ?

J'ai besoin d'un verre. Il faut absolument que je sorte d'ici. Je vais devenir folle, enfin, plus que je ne le suis déjà et ce n'est vraiment pas bon. Avec quelques verres et un homme de substitution, je devrais trouver le sommeil dans quelques heures. Je n'ai pas d'autres alternatives, je n'en ai plus depuis deux longues journées. Je file sous la douche, me maquille et enfille ma robe la plus sexy. Je suis enfin prête après avoir rougi mes lèvres devant le petit miroir de l'entrée.

Je ne peux pas m'empêcher de passer dans cette artère, devant ces bureaux immenses, cette tour brillante et moderne.

Ça ne m'étonne pas qu'il vive ici, je l'imagine tout à fait dans cet élément. Il doit s'éclater, gérer son entreprise d'une main de maître, et quand sa journée se termine, il retrouve sa pétasse, cette fille belle à en mourir. Il l'enlace, l'embrasse, se laisse caresser et rentre avec elle après avoir bu un coup avec ses potes, comme l'homme moderne qu'il est.

Mais pourquoi je ne suis pas partie dans les Pyrénées comme c'était prévu ? Je devrais être en haut du mont Perdu - comme ma raison - à plus de trois-mille-trois-cents mètres d'altitude, à respirer le grand air et photographier des marmottes qui copulent. Je me délesterais de toute la tension engendrée pendant cette année difficile, ou plutôt depuis plus d'une dizaine d'années. J'avais imaginé randonner et m'arrêter de gîtes en auberges, pouvoir rencontrer des personnes authentiques, manger local, boire local, baiser local.

C'était dans mes projets, ça aussi ! Me refaire la main, recommencer à draguer, à charmer facilement et me faire secouer par le premier homme venu. Je pourrais dire que mon doigt à riper lorsque j'ai réservé mon billet, mais je n'y crois pas moi-même. Je n'y crois pas alors que je foule les rues australiennes, alors que le soleil froid caresse ma peau.

Je passe mes vacances d'été dans l'hiver australien. Il faut vraiment être cinglée pour faire ça. Je dois quitter cette artère, m'éloigner de tout ce qui me rappelle sa présence, le désir que j'ai pour lui, la rage qui pousse en moi. Depuis Noël, je n'ai pas réussi à mettre un seul mec dans mon lit, je n'ai pas eu envie de me faire prendre par qui que ce soit. Parce que, comme une conne, je l'attendais, j'espérais qu'il reviendrait encore une fois, qu'il m'appellerait.

On peut dire que je suis tombée de haut. Car, légère comme une plume, je me suis postée devant son immeuble, et j'ai attendu sa sortie. Le sourire aux lèvres, je l'ai aperçu et suivi un instant, prête à lui faire la surprise de ma venue. La joie explosant, j'ai voulu le rejoindre et m'installer à sa table de restaurant où il entrait avec son pote. Le cœur en mille morceaux, je l'ai vu embrasser cette fille, la serrer dans ses bras, lui sourire, poser sa bouche, MA bouche, sur la sienne. C'était avant-hier, et je n'arrive pas à me

résoudre à partir. Je suis lâche, maso, folle. Je les ai suivis après, jusqu'à chez lui, telle une détective privée sur la piste de sa vie. Je me suis postée dans un coin sombre de sa rue et j'ai attendu toute la nuit. Il a fait froid, et je n'étais pas assez couverte, mais je ne pouvais pas bouger, il fallait que je sache. Je voulais qu'elle s'en aille, qu'elle ne soit qu'un coup d'un soir. Mais, même au petit matin, ils sont sortis de l'immeuble ensemble, elle, collée à lui telle une sangsue ; après un furtif baiser, ils se sont séparés pour leur journée de boulot. Ce n'est pas le baiser en lui-même qui m'a fait mal, c'est la caresse qu'il lui a offerte, sa main à lui, sur sa joue à elle, et ce regard perdu. Il m'a semblé le voir sourire, la regarder avec un désir qui ne devrait être que pour moi.

Je pensais à quoi ?

Franchement, ce type n'est pas mieux que les autres. Jamais je ne trouverai quelqu'un pour me comprendre, pour m'aimer autant que mon amour d'enfance, autant que l'homme de ma vie. Autant que celui que j'ai tué, il y a treize ans. Je sens des larmes me piquer les yeux, je fais un effort intense pour ne pas les laisser couler. Je dois laisser mon passé de côté, j'ai appris à vivre avec, je dois continuer à positiver. Seule, oui, mais avec ce caractère qui m'aide à vivre chaque nouvelle journée avec un élan sorti de nulle part. Je dois réussir ma vie, pour Benjamin, pour mes parents, pour ma petite sœur, pour...

Non, Élisabeth, stoppe tes pensées, ne t'engouffre pas dans ce tunnel sombre !

Pour tous ces gens qui m'ont quittée, pour ceux qui remplissaient ma vie d'un bonheur inestimable, je me dois de vivre une vie chargée en émotion, pour eux cinq, et pour moi. C'est avec cette motivation débile que je suis venue ici, et voilà où ça me mène.

Je pourrais les guetter, les attendre tous les deux encore ce soir. Ce joli petit couple qui me fait gerber. Est-ce qu'il la sautait déjà lorsqu'il est venu en France ? Est-ce qu'il l'a trompée avec moi ? Pensait-il à elle lorsqu'il était entre mes jambes, qu'il me baisait furieusement ? Pense-t-il à moi, me voit-il lorsqu'il ferme les yeux, lorsqu'il l'embrasse, lorsqu'il la lèche ? J'ai envie de leur balancer toute cette histoire au visage et faire exploser le duo qu'ils pensent former. J'ai envie, non, j'ai *besoin* de me venger, d'être la garce que je suis vraiment.

Je rebrousse chemin en espérant trouver un pub assez branché pour faire la fête, boire et peut-être même danser. Il faut surtout oublier mes idées noires, mes souvenirs macabres, ces visions d'une vie trop lointaine, d'un bonheur trop éphémère.

Je détourne le visage, je le vois, lui. L'autre français, celui qui est dans son ombre presque à chaque instant depuis ces quelques jours où je l'espionne. Je ne sais pas ce qui me pousse à le suivre, mais je le fais quand même. Je ne m'approche pas, et essaye de me faire la plus discrète possible, même s'il ne me connaît pas. De toute façon, je n'ai aucun but, aucun projet réel, alors autant trouver une occupation intéressante. Après une marche de quelques minutes à pas rapide, je le vois pousser la porte du Marble Bar.

Pourquoi pas...

Je fais de même et reste un instant contempler les lieux. Des arcades nous offrent une décoration d'époque, remise au goût du jour par un jeu de lumière exceptionnel. Ce lieu est une pépite et je m'y sens déjà à l'aise. Mon objectif est contre le bar et serre la main du serveur. Il est beau, moins que Nathan, mais il a un charme à la française, sûr de lui, presque un poil orgueilleux, et beau, tout simplement. Son air victorieux m'apprend qu'il est heureux dans la vie, un brin charmeur. Il doit faire beaucoup de sport car ses muscles se dessinent sous sa chemise une fois qu'il ôte sa veste.

Et si...

Je m'installe quelques chaises hautes plus loin, commande un Martini blanc. Le type pianote sur son

téléphone. Il redresse la tête, son regard se fixe sur moi, et un sourire s'étire sur son visage. Il me fait un signe et je lève mon verre dans sa direction. Juste un petit mouvement. Je souris à peine pour lui montrer que je serais, éventuellement, disponible, mais que la partie n'est pas encore gagnée. Mes lèvres entrent en contact avec l'alcool et je plisse les yeux de plaisir. Un écran géant, sur ma droite, diffuse des clips et le son est extrêmement fort. Je feins de m'y intéresser, mais je guette du coin de l'œil. Il me scrute, me détaille, se demande dans quelle position il pourra me faire jouir dans quelques heures. Je connais ce genre de type, une proie est une proie, et en bon chasseur qu'il est, il ne me laissera pas partir.

Ce qu'il ne sait pas, c'est que je suis la lionne dans cette savane. Je ne suis pas la proie, je ne suis pas fragile, sensible, amoureuse et romantique. Je chasse, je me nourris de mes conquêtes et gère ma vie comme je l'entends. Il ne se doute pas un seul instant qu'il entre dans mon plan machiavélique, que je vais me servir de lui.

Je vide mon verre, me lève, toujours en ignorant sa présence, fais un signe d'au revoir au barman. Si l'ami de Nathan n'était pas là, c'est sans doute ce type qui aurait eu mes faveurs. Il ne sait pas ce qu'il loupe, je suis un bon coup, les hommes aiment comparer et j'arrive en tête de liste. Dommage pour lui, et peut-être pour le Franco-australien qui met un peu trop de temps à se décider.

– Bonsoir.

Trop facile. Mais ce n'est pas gagné mec !

– Bonsoir.

– Vous partez déjà ? Nous n'avons pas eu le temps de faire connaissance.

– Il aurait fallu faire autre chose que me mater pour ça. Vous avez raté votre chance.

Il sourit, les hommes aiment les femmes qui ont du répondant. Pas forcément pour se marier avec, pas vraiment pour leur faire des gosses, mais ils aiment dominer les femmes dominantes. C'est un challenge, une pulsion intéressante. Je suis un coup intéressant. Il a un air amusé et commence la partie.

– Enchanté, je m'appelle Eliott.

– Ravie de faire ta connaissance. Moi, c'est Éliisa.

Il reste pantelant, et j'aimerais qu'il prenne les choses en main. Qu'il m'invite à rester, qu'il ait envie de me retenir auprès de lui. Je joue la carte que je préfère et rentre tête baissée dans la bataille.

– Tu m'offres un verre ou je vais voir si les Australiens sont un peu plus intéressants.

– Tu ne trouveras pas mieux que moi. Installe-toi.

Je ne devrais pas faire ça. C'est mal, et il m'en voudra, peut-être. Mais j'ai juste à penser à cette fille, dans ses bras, dans ses draps, pour que ma colère reprenne le dessus sur les remords. Je fais la connaissance d'Eliott. En plus d'être pas mal, il est sympa, drôle, et pas trop lourd. Ça me change. Je lui parle de la France, il me parle de son associé, Français lui aussi, de son entreprise florissante, de ses week-end à surfer. Les heures passent sans que je ne m'en rende compte. Il me propose un dernier verre dans un autre bar. Je grimace.

– Tu veux partir ?

– Je pense juste que l'on pourrait faire l'impasse sur le dernier verre et en venir directement au but de cette soirée.

Un sourire victorieux barre son visage. Je me lève et me colle à son corps un peu trop musclé. Sa main droite se pose sur mon dos en douceur.

– Je ne me souvenais pas que les Françaises étaient aussi directes que toi...

– Je ne sais pas pour les autres. Pourquoi, tu veux une autre compatriote pour une partie à trois ?

Il explose d'un rire sincère et se lève à son tour, sans rompre le contact physique. Sa main gauche vient caresser ma joue, remet mes cheveux derrière mes oreilles. Je n'ai pas besoin de tendresse, ça, il peut le garder pour les autres. Je recule ma tête, pivote pendant qu'il se saisit de sa veste.

– Allons-y, je n'habite pas très loin.

Je m'habille à la hâte en essayant de faire le moins de bruit possible. C'était un bon coup, c'est indéniable. J'ai adoré qu'il me suce, longtemps, délicatement, qu'il me baise furieusement et qu'il recommence, encore et encore. J'ai aimé le prendre dans ma bouche, lécher son torse imberbe, mordre ses lèvres. J'ai savouré en lui laissant une marque de baiser trop appuyé sur le cou, quelques griffures sur le dos. J'espère qu'il en parlera. J'espère que, comme tous les hommes, il se vantera de sa soirée, en arrivant au bureau. J'espère que Nathan découvrira les marques qu'une petite Française lui a laissées cette nuit et qu'au fil de la conversation, le connard qui m'a réduit en miettes comprendra qu'il s'agit de moi. J'ai donné assez de détails pour ça. J'ai parlé de mes nouvelles études, d'une amie ayant un frère qui vit à Sydney que je contacterais peut-être. J'ai posé quelques indices, quelques pièces du puzzle pour qu'il comprenne que la nana qu'il a sauté l'année dernière se tape maintenant son meilleur ami.

Je mets la boucle de ma chaussure lorsqu'Eliott bouge et se redresse.

– Tu ne veux pas rester cette nuit ? Ce n'est pas prudent de partir à cette heure.

– La prudence ne fait pas partie de mon mode de vie.

Je m'avance et colle ma bouche à la sienne. Ma langue se fraye un chemin et joue, tourne, mes dents mordillent et je le sens rire.

– Nous pourrions continuer à nous amuser un peu, toi, moi et mon tiroir plein de capotes !

– Très classe ! On peut toujours se revoir un autre jour, je suis dans les parages pour trois semaines.

Je fouille dans mon sac et en sors un carnet de notes et un stylo. J'y inscris mon numéro, mon prénom et lui tends la petite feuille de papier.

– Tu n'avais pas besoin de signer, je me rappelle de ton prénom.

– Tant mieux, ça pourrait te servir. Bonne fin de nuit.

Je ne l'embrasse pas lorsque je me relève même s'il me donnait l'impression d'en vouloir plus avant mon départ.

Si tu me veux encore, très cher appât, il faudra être sage, et faire ton job. Alors ensuite, et seulement ensuite, je t'offrirais encore ce corps en charpie qui est le mien.

Je rentre dans cette chambre d'hôtel qui me débecte. Je n'ai toujours pas mangé, ni dormi. Je devrais me reposer un peu, et pourtant, les heures tournent, ma folie monte, ma rage augmente. Je sais qu'il arrive tôt au bureau, je sais que, si je marche dans la rue, je vais le voir, l'admirer, me faire mal à en crever. Si j'approche assez près, j'arriverais peut-être à sentir son parfum, son gel douche. Il pourrait suinter son odeur à elle, ce mélange de parfum de bas étage mélangé à la sueur qu'il lui a procuré toute la nuit.

Je m'allonge et patiente. Je vais sagement attendre, savourer ma vengeance. Je veux être là lorsqu'il découvrira que je baise son pote, son associé. Je veux voir sa réaction quand il me verra mettre ma langue dans la bouche demandeuse d'Eliott. Je veux contempler la face de la pétasse qui se cramponne à ses bras, qu'elle comprenne qu'elle n'est rien, qu'elle ne vaut rien par rapport à moi.

Je crois que, finalement, je passe les meilleures vacances de ma nouvelle vie.

« *How you remind me* » de Nickelback

Nathan

Vendredi 12 août

Eliott raccompagne Peter jusqu'aux portes de l'agence et le salue d'une franche poignée de main. Je compte presque les secondes, adossé au bureau, essayant de contenir l'éruption d'endorphine qui anime exponentiellement mon organisme. J'ai du mal à rester de marbre, et c'est comme ça à chaque contrat signé ! Je me redresse immédiatement lorsque la porte claque, et ne quitte pas Eliott des yeux. Ce con se retourne, un sourire dingue sur les lèvres, et vient à ma rencontre en chaloupant ses pas rapides. Nos torsos bombés se heurtent violemment, presque trop, puis son bras vient entourer vigoureusement ma nuque, comme chahuteraient deux coéquipiers après la victoire d'un championnat sportif.

– Putain ! C'est signé, Nat ! C'est signé !

– Mais ouais, c'est un truc de fou ! Ce contrat, c'est même plus du beurre dans les épinards, mec, c'est la motte tout entière ! Tu vas l'avoir, ta petite assistante à gros seins !

Eliott me lâche en éclatant de rire. Ce sont ses critères, pas les miens. De toute façon, il sera le seul en lice.

J'ai pour principe de ne jamais baiser au boulot, peu importe la taille du bonnet ! Ça finit toujours par foutre la merde.

Eliott attendait les résultats comptables de ce trimestre avant de prendre une décision définitive. Eh bien, après la signature de ce soir, on peut d'ores et déjà déposer l'annonce pour le recrutement. Merde, c'est géant ! Un des trois plus gros opérateurs téléphoniques qui signe chez nous, avec un budget com' énorme, renouvelable dans deux ans si le job est fait. C'est aujourd'hui que nous prenons notre envol, et chier ! Ça fait du bien !

Je reste plusieurs minutes accoudé au bureau, et prends conscience de la chance incroyable qui nous est offerte aujourd'hui. Ça va être démentiel ! Je plane presque et entends à peine Eliott revenir dans mon bureau tant je suis transcendé par cette sensation grisante de réussite, d'accomplissement. On s'est saigné, on en a bavé, on s'est donné à deux mille pour cent pour l'agence, et ça finit par payer.

– Allez, viens, on sort, je sais qu'il n'est pas encore dix-neuf heures, mais il faut fêter ça ! J'ai appelé Tom, il nous rejoint dans trente minutes au Billboard et il s'occupe de prévenir les autres ! Allez, Nathan Decroix, on se casse et on se saoule !

J'aime ce programme, j'aime ce mec, et j'aime cette foutue ville ! Je me lève sans même ranger le contrat, et me dirige vers la porte.

– Je te rejoins en bas, je passe un coup de fil vite fait !

Je lève simplement le bras et sors de l'agence, avec une sensation exquise de légèreté. Ma vie prend enfin un tournant dynamique et apaisant. Je me sens bien, mes nuits sont plus tranquilles depuis une petite semaine, sûrement grâce au nouveau traitement que m'a prescrit le docteur Griffin, mais je m'en fous. Je ne rêve presque plus, elle reste ancrée en moi, mais s'efface doucement, me quitte, me laisse m'envoler, fuir.

En foulant le bitume étincelant du trottoir, le vent frais de cette fin d'après-midi me percute de plein fouet. Je me fige, ferme les yeux et souris de ce nouveau sentiment de bien-être qui semble enfin s'accrocher à mon corps défaillant. L'épaule d'Eliott vient bousculer la mienne et me sort de cette pseudo-méditation. Il a le regard encore plus brillant qu'à la signature et son sourire, tiré en coin, m'alerte immédiatement.

– Qu'est-ce que tu caches, Avery ?

Nous marchons côte à côte sur cette superbe avenue, sans nous presser, alors que j'attends sa réponse d'un regard inquisiteur. Il sourit un peu plus et se confie enfin :

– Je baise une nana depuis trois jours...

– Genre la même nana ?

Sa main frappe violemment l'arrière de mon crâne, mais ne stoppe pas mon rire gras.

– Oui, genre la même nana ! Et pour un mec qui baise la même gonzesse depuis plus de trois mois, je te trouve bien gonfler de te foutre de moi !

– Ouais, ta gueule ! Allez, vas-y, balance, qui c'est ? Je la connais ?

Sans se faire prier davantage, il commence à me raconter leur rencontre au Marble. Je récupère mon portable dans la poche de ma veste et tape un message bref à Moïra, lui proposant de nous rejoindre. Je n'ai pas spécialement envie de la voir, jamais vraiment en fait, mais maintenant que nous avons « officialisé », j'essaie d'être un peu plus sympa avec elle. Et l'appeler bourré à trois heures du matin pour baiser n'est pas forcément ce qu'on pourrait qualifier de « sympa ».

Je reprends mon écoute attentive après avoir cliqué sur « envoyer », et tombe sur le moment du corps à corps torride avec la Française.

– Je n'ai pas le souvenir que toutes les Françaises soient comme ça, mec, mais pfff, cette nana c'est une bombe ! J'avais l'impression qu'elle n'avait pas joui depuis des mois !

– Les quelques Françaises que j'ai baisées s'en sortaient pas mal, en tout cas.

Mais celle qui a laissé son empreinte en moi les surpassait toutes, sans exception...

– Ouais, bah, pour le coup, je peux te dire que la France me manquerait presque ! Elle reste encore deux semaines à Sydney et je compte bien bouffer son petit cul jusqu'à satiété ! D'ailleurs, je lui ai filé l'adresse du bar pour ce soir.

Je suis content pour lui, vraiment, mais notre soirée beuverie tend à se terminer en plan de papy, chacun la sienne, à parler rouge à lèvres et golf ! Parfait cliché ! Je vais pour lui donner mon avis sur la question, prêt moi-même à recalcr Moïra, quand son visage s'illumine un peu plus. Et merde, je capitule. Qu'est-ce que ça peut faire, après tout ? Il a l'air tellement heureux, je ne peux décemment pas lui gâcher son plan cul.

À peine arrivés au bar, deux verres de whisky nous attendent sur le grand comptoir en zinc. Après un regard entendu, nous saluons Tom déjà au garde-à-vous, et descendons cul sec ce premier verre d'une très certainement longue série. L'alcool brûle ma trachée, mais j'aime ça. Je me sens vivant, la douleur m'aide à me sentir vivant...

La musique est forte, trop forte. Les whiskys s'enchaînent, les verres frappent le comptoir, nos rires fusent. Les vapeurs de ce pur malte embrument peu à peu mon esprit, l'allègent, l'anesthésient. Je me sens bien. Eliott est en pleine mise en pratique de ses talents de danseurs lorsque la main de Moïra saisit la mienne. Un pincement léger pique ma poitrine, mais s'estompe rapidement. Est-ce que je m'y ferai un jour ?

Elle approche lentement de mes lèvres humides et y dépose un baiser. Ce baiser de vieux couple qui

claque, trop long, trop mielleux, hésitant, finalement si impersonnel qu'il me tarde qu'elle quitte ma bouche. Et merde, je vais avoir du mal ce soir, je le sens... Je m'oblige à lui sourire quelques secondes, puis me rapproche de Tom, hilare devant un Eliott en totale impro sur un titre très en vogue.

Mon rire s'intensifie, mes jambes chancellent légèrement, ma gorge ne brûle plus. Je suis bourré ! Je vais déguster demain, mais je m'en tape, on l'a signé, ce contrat ! Eliott approche en levant son énième verre jusqu'à le fracasser bruyamment contre le mien, et avale le liquide jaune, presque cuivré, d'une traite. Je me marre en le voyant trébucher et manquer de s'étaler sur une nana derrière lui.

Il se retourne d'un coup et plaque furieusement sa bouche sur elle. Je souris en détournant le regard quelques secondes, tombant sur Pierce, bouche bée, en pleine contemplation du spectacle qu'Eliott et sa nana nous offrent. Il ne reste plus qu'à espérer qu'elle soit bien celle qu'il s'est enfilée ces trois derniers jours.

Assis sur ce tabouret de bar inconfortable, je laisse mon pote lécher les amygdales de la Française, et lève la main en direction du barman, pour réclamer une nouvelle dose. Je déconne, je ne devrais pas boire autant, ce n'est pas vraiment recommandé avec mon traitement. Je secoue discrètement la tête pour chasser mes responsabilités et ma raison le temps d'une soirée, d'une nuit. Moïra se glisse entre mes jambes tendrement. Bordel, trop douce, trop lisse, trop... Ou pas assez ! J'en sais rien, mais ça ne me fait définitivement pas bander !

Ses lèvres épousent les miennes, et ma conscience me souffle que ça viendra. Mais pas de frisson. Pas de passion. Pas d'étincelle. Rien, que dalle, nada ! Est-ce que j'ai vraiment envie de signer pour ça ?

Eliott ne me laisse pas le temps de répondre à cette question et frappe mon épaule. Je détourne le regard et le fixe alors qu'il hurle presque en avançant vers moi.

– Nat, je te présente Éliisa ! Éliisa, c'est Nathan, le pote dont je t'ai parlé...

Ces trois syllabes me paralysent. Mon cœur s'arrête, agonise, refuse de battre. Ma respiration se raréfie, ma gorge se serre... Est-ce que je suis en pleine montée ? Pourtant, mes mains ne tremblent pas, elles s'agrippent même avec force aux hanches de Moïra. Puis, mon regard dévie et s'ancre au sien. La pièce s'assombrit aussi rapidement que mon âme, il n'y a plus qu'elle, elle et son visage sublime. La musique cesse, remplacée par un bourdonnement sourd et détestable. Elle s'avance, droite, fière, ce faux sourire placardé sur ses lèvres bombées, et les pièces du puzzle s'assemblent.

Il l'a baisée. Elle a couché avec Eliott ! Elle est là ! Mais bordel, qu'est-ce qu'elle fout là ? Elle me tend la main, articulant une suite de mots que mon esprit soûl, surpris, et malade, peine à entendre. Je délire, je sombre, elle ne peut pas être là, elle ne peut pas me faire ça... Ce n'est qu'une hallucination, rien d'autre. Je vais me réveiller dans quelques heures, avec un mal de crâne monstre, et le cœur encore plus mal en point. Je consulterai le docteur Griffin dès lundi pour ajuster mon traitement et j'oublierai la douleur, cette triste souffrance lacérant ma peau, encore une fois. C'est ça, obligatoirement ça.

– Enchantée, Nathan.

Sa voix est dure, et contraste avec son attitude détachée, presque détendue. Mon estomac se tord jusqu'à faire remonter quelques gorgées acides de whisky. J'ai mal ! La musique de fond gronde de nouveau, et les éclats de voix perturbent les rouages de mon esprit. Ou est-ce l'alcool, la psychose ? Éliisa insiste du regard, en laissant éclater cette lueur de colère dans ses iris de jade. Ses yeux magnifiques qui n'ont fait que me foutre en l'air ces derniers mois... Elle hausse exagérément les sourcils en tendant un peu plus sa main vers moi.

Mais quoi, Éliisa ? T'es sérieuse ? Tu veux faire comme si je ne t'avais jamais embrassée ? Comme si je ne t'avais jamais baisée ? Comme si tu n'étais rien pour moi ?

La colère, soudaine, oppressante et terriblement douloureuse, arpente ma poitrine. Je m'oblige à glisser ma main dans la sienne pour cette poignée de main impersonnelle et pourtant si familière. Cette peau, cette chaleur m'ont tellement manqué, mais en même temps elles me consomment de rage. Sa main serre la mienne avec force, brisant un peu plus les remparts qui empêchaient mon corps d'être livré à lui-même.

Sa main se détache de la mienne brutalement. Ma tête tourne, mais l'alcool n'en est pas à l'origine. C'est plus dur que ça, plus profond. Son regard me quitte enfin et se pose sur le reste des gars à qu'elle salue tour à tour.

Il l'a touchée... Mon meilleur pote... Mes poings se ferment durement, jusqu'à blanchir les jointures de mes doigts crispés. Ma mâchoire se contracte... Putain ! J'ai chaud...

Eliott la tient toujours contre lui, le bras posé fièrement sur ses épaules, murmurant à son oreille entre deux gorgées de whisky. Il faut que je dégage, je ne peux pas rester et les regarder se bouffer la langue sans finir par écraser mon poing dans le nez d'Eliott. Je le sais, mon corps le sait. Je me lève, animé par cette espèce de transe, peinant à contrôler mes gestes, à respirer correctement. Sans même les regarder, LA regarder, je me fraie un chemin jusqu'à la sortie. Je les déteste, tous les deux. ELLE !

Elle n'avait aucun droit de venir ici, de foutre en l'air mon équilibre si difficilement retrouvé ! Elle n'avait pas le droit de coucher avec Eliott ! Ce mec est mon pote, le meilleur, et elle m'oblige à le détester, à le haïr violemment. Il l'a touchée, il l'a sautée, il n'avait pas le droit !

Je m'enfonce rapidement dans la rue bondée de passants hystériques, euphoriques, amoureux de la vie. *Soyez heureux, bande de connards ! Et laissez-moi disparaître, tout oublier.* Il fait froid, j'ai froid, pourtant ma peau brûle, s'embrase pas après pas. Je ne peux plus rien retenir et baisse la tête au maximum, comptant les pavés mécaniquement.

Soudain, une main ferme saisit mon biceps, et m'oblige à faire demi-tour brutalement. Quel abruti ! Il l'aura cherché ! Mon souffle puissant élargit mes narines un peu plus à chaque expiration. Le point de non-retour est culminant. Je ne quitte pas des yeux les pavés, sachant pertinemment qu'un seul contact visuel avec lui déclencherait la guerre.

– Qu'est-ce que tu fous Nathan ? Regarde-moi ! Tu te tires comme ça, sans un mot. C'est quoi ton problème ? Tu fais chier !

Un sourire mauvais étire le coin de ma bouche. Le diable se réveille, s'installe confortablement sous ma peau, et se met à l'aise. Je me détache du sol en mouvement, et grimpe le regard, juste le regard. Il est soûl, trop soûl. Un liquide chaud s'écoule de mes poings serrés. Du sang. Le mien. Mais aucune douleur.

Je les entends rire, d'autres crient. Je les défoncerai tous, chacun leur tour. Je me sens d'être patient et généreux ce soir. Ça fait trop longtemps ! La voix de Moïra appelle mon nom, et son inquiétude me fait sourire davantage.

Je jette un simple regard dans sa direction, mais ne la trouve pas. Je ne vois personne. Personne, sauf elle. Éliisa se tient à l'entrée de bar, mais elle est trop loin. Je ne peux pas lire dans ses yeux. Je ne peux pas la toucher.

En quelques secondes, mon corps se détend, mes épaules se relâchent...

– Nathan, t'as pris ton traitement ?

Bravo mec, ta voix de connard vient de m'enterrer un peu plus profondément alors que je domptais doucement le mal. Les battements de mon cœur s'intensifient et ma voix grave, enrouée de rage, lui crache calmement :

– Dégage, Eliott ! Fous le camp, va retrouver ta salope !

– Nathan, fais pas ça...

– DÉGAGE ! LAISSE-MOI !

La douleur se lit sur son visage lorsqu'il recule en levant les mains devant lui. Il abandonne, tellement facilement. Je fais demi-tour, fixe la rue loin devant moi et laisse mes muscles tétanisés de rage piloter ce corps sans vie.

Je vous emmerde, laissez-moi crever...

« *J'ai pas les mots* » de *Grand Corps Malade*

Élisa

Je le vois se retourner et partir, quitter son ami, avec une attitude rageuse. Je voulais qu'il reste, qu'il se batte pour moi, pour me récupérer. Je voulais qu'il souffre de me voir au bras d'Eliott. Je me voyais passer une soirée dans les bras de mon cavalier et montrer à Nathan que je ne suis pas qu'une petite fille que l'on baise et que l'on jette. Je me retrouve debout à la sortie du bar et j'ai du mal à me contenir, j'aimerais pleurer, crier, courir pour le rattraper.

Il choisit la fuite, encore et toujours et ça me rend folle.

Eliott se rapproche de moi et passe ses mains sur mes flancs.

– Je suis désolé, je ne comprends pas ce qu'il lui est arrivé.

S'il savait ! S'il avait la moindre idée du jeu qui vient de se dérouler sous ses yeux. De son implication involontaire, de cette douleur à vif au plus profond de moi. Mon sang coule dans mes veines à une vitesse folle, j'ai du mal à contenir ma respiration, à minimiser mes émotions.

Une seule chose me fait du bien, ça me fait même presque sourire et je me concentre là-dessus. Je pose mon regard de connasse sur la fille blasée à mes côtés, je lui souris. Elle pense sans doute que j'ai de la compassion pour elle, que j'essaie de la comprendre, d'être gentille ?

Elle ne me connaît pas, la pauvre.

– En tout cas, il n'a pas eu l'air de vouloir s'embarasser pour le reste de la soirée !

Ses yeux s'agrandissent de surprise, autant que mon sourire.

Elle est offusquée, peut-être ? Pauvre chou...

– Tu vas devoir te trouver un autre mec pour finir ta nuit, enfin, avec ta tenue, ça ne devrait pas être difficile !

Eliott paraît gêné, son regard passe de son amie à moi.

– Élisa, ça ne va pas ! Moïra n'est pas responsable du comportement de Nathan, ne t'en prends pas à elle !

Moïra ? Je déteste ce prénom !

J'ai besoin de partir, je n'ai plus rien à faire ici, ni avec eux. J'ai eu ma vengeance, j'ai réussi à atteindre mon but. Je suis une combattante et j'ai mené la partie d'une main de maître. Mon adversaire est au sol, le match de boxe se termine et la cloche résonne autour de moi. J'aimerais lever les mains au ciel, sourire alors que la foule m'acclame. J'aimerais, mais je ne le ferai pas, parce que, sans savoir pourquoi, je n'arrive pas à me sentir plus légère, j'ai mal partout, je me sens sale, méchante, vide.

– Rien à foutre qu'elle le prenne mal !

Eliott veut répondre, mais c'est Moïra qui prend la parole rapidement. Peu importe, ils peuvent y aller, me sortir leurs merdes, l'un après l'autre, j'en ai connu d'autres et je suis armée pour leur répondre. Je n'ai aucune empathie pour eux, et je me fiche pas mal des conséquences de mes paroles.

– Il a besoin de moi, je le sais.

Elle ne parle pas fort. J'ai l'impression qu'elle essaye de se convaincre elle-même. Connasse ! Il a besoin de moi, il ne veut que moi ! C'est évident, ce soir, son regard m'a donné un aperçu de son cœur. Au moment où je lui ai tendu la main, j'ai senti cette peine, j'ai senti qu'il voulait autre chose. Que ses sentiments, ses émotions se battaient les uns contre les autres. Il me veut, ne m'a pas oubliée, mais il me quitte, inlassablement.

Je suis dans mes pensées, et projette déjà de les planter là tous les deux. J'en ai ma claque de leur psychodrame à deux balles. Je dois prendre des distances avec tout ça. Je n'ai plus besoin d'Eliott, même si c'était un bon coup, même si je pourrais encore abuser un peu de son corps cette nuit, je n'en ai aucune envie.

– Éliisa, oh ! Éliisa, tu m'entends ?

– Oui, pardon. Je vais y aller. Je vous laisse, avec votre copain cinglé et vos petites vies merdiques.

– Quoi ? Mais qu'est-ce qui t'arrive, toi ? Tu te prends pour qui, au juste ?

Je n'ai pas envie de lui expliquer, ça ne le concerne pas. C'est mon histoire, mon malheur avec Nathan et son rôle se termine ici. Moïra n'a même pas fait attention à mes propos, elle est encore sous le choc et parle sur le même ton monocorde.

– J'y vais aussi, je dois le rejoindre. Je ne peux pas le laisser tout seul.

– C'est une mauvaise idée. Il doit rester seul, il sait se gérer en cas de crise, crois-moi. Demain, ça ira mieux.

« Crise » ?

Mais de quoi parlent-ils ? Quelles crises ? Je dois garder cet air détaché pour ne pas éveiller les soupçons, mais j'ai du mal à me contenir. J'aimerais secouer les épaules de mon amant, lui demander, lui faire cracher tout ce qu'il sait sur Nathan ! À la place, je prends une voix que j'espère assurée et j'enchaîne.

– Il fait des crises de quoi ?

Eliott me regarde méchamment. Il n'a pas dû aimer que je parle mal à sa copine, que je me rebiffe un peu. Il aime sans doute les filles gentilles, bien sous tous rapports, qui ne parlent pas plus haut qu'elles ne sont autorisées à le faire, qui écartent les cuisses lorsque Monsieur a envie.

Il est mal tombé !

Je vois qu'il ne me répondra pas et je n'ai aucune chance avec Moïra. J'aurais dû attendre cinq minutes avant d'ouvrir ma grande gueule et les envoyer promener ! Quel genre de crise pourrait faire un homme comme Nathan ? Je n'ai jamais entendu Marie parler de quoi que ce soit de négatif envers son frère. S'il était malade, j'imagine que je le saurais.

Non, en réalité, elle m'en a peut-être déjà parlé, ou pas. Je n'en sais rien, car je ne m'intéresse à rien, ni à personne. J'ai assez de problèmes, une vie assez lourde à porter à bout de bras, alors, quand une personne s'installe et me parle, j'ai tendance à me renfermer, à faire le vide et à mettre la conversation en sourdine. Je hoche la tête, souris lorsqu'on me sourit, fais la gueule si la personne a l'air triste, et ça passe.

Je tourne les talons et fais quelques pas. Je me sens perdue, je ne sais pas quoi faire. J'ai l'impression d'avoir tout fait foirer. Et si je m'étais conduite comme une personne civilisée, si je l'avais appelé, si j'avais sonné chez lui, la bouche en cœur à mon arrivée dans ce foutu pays ? Je serais peut-être en train de partager son lit, chaque soir, depuis plus d'une semaine. À la place, je me retrouve seule au milieu d'une rue bondée, seule, encore et toujours et j'en ai marre.

Eliott entraîne Moïra dans leur rade sans un regard pour moi. Allez-y, partez ! Je n'ai besoin de

personne ! Et toi, Eliott, tu es un bon coup, certes, mais tu ne fais pas le poids, tu n'arrives pas à la cheville de ton détraqué de pote !

Je marche sans but depuis un moment. Je tourne et retourne dans les ruelles et les grands boulevards de cette ville qui ne dort jamais. Je devrais rejoindre mon hôtel miteux, faire mes valises et sauter dans le premier avion pour la France. Retrouver mon appartement aussi délabré que ma vie et continuer à nager à contre-courant dans cette existence qui n'est pas la mienne. J'étais destinée à être heureuse. J'avais des parents aimants, j'étais une enfant choyée, aimée, adulée presque. Mes parents ont toujours tout fait pour mon bien-être, ils se sont saignés pour m'offrir cette école d'architecte que je n'ai même pas pu finir. Il en était de même pour ma petite sœur, c'était le rayon de soleil de notre famille. Elle avait dix ans de moins que moi, mais nous nous ressemblions beaucoup. Elle avait juste cette tempérance qui me manquait, peut-être dû à son âge, peut-être dû à un caractère un peu moins fonceur que le mien. Je ne sais pas, et je n'ai pas eu la chance de le savoir. À l'époque, elle voulait être vétérinaire, comme toutes les gamines de dix ans, elle aimait la couleur rose, se coiffait pendant des heures et voulait me piquer mes fringues et mon maquillage. Je l'aimais tant, ma petite Lili, ma princesse, ma petite sœur, mon double.

Je repense à elle, à ses sourires, à nos après-midis où l'on était dans notre bulle, toutes les deux, devant un jeu de société ou un dessin animé, j'allais l'admirer lors de ses entraînements et matchs de basket. J'étais plus grande, je voulais lui apprendre tant de choses, être là pour elle à chaque doute, à chaque victoire, partager ses joies et ses peines.

Je déambule en pleurant, dans ces rues irréelles, certains Australiens m'interpellent, me demandent si ça va, si j'ai besoin d'aide. Ils ne peuvent pas savoir, ne peuvent pas imaginer mon enfer, et je suis trop lasse pour les envoyer balader. Je réponds à ces silhouettes sans visage d'un geste de la main et poursuis mon chemin, encore, avec tous ces souvenirs à la fois merveilleux et douloureux. Penser à eux me fait du bien, penser à eux me fait du mal.

Ne pas y penser me tue.

Il faut que je m'échappe, j'ai besoin d'air, je suis en extérieur, mais je me sens suffoquer, enfermée dans cette vie que je déteste. C'est une torture, mais je dois l'accepter. Ma peine maximale, à perpétuité, c'est de vivre chaque putain de journée, sans eux, seule, abandonnée. Mes jambes se déchaînent et je commence à courir, pour oublier, ou pour me faire mal, je n'en sais rien, mais la course me fait du bien, j'exulte, j'oublie, je fuis.

J'arrive à un carrefour et stoppe mes foulées, j'ai du mal à respirer tant je suis essoufflée. Je m'adosse à un mur froid et essaye de contrôler ma respiration. Mes yeux hagards se fixent maintenant sur mon paysage. Ce n'est pas possible, malgré la grandeur de cette ville, malgré ma méconnaissance des lieux, je me retrouve devant l'immense portail de son immeuble. Je suis devant chez Nathan, fatiguée physiquement et nerveusement.

Foutu subconscient !

J'aimerais rebrousser chemin, si j'étais raisonnable, je le ferais, mais je ne le suis pas, alors je m'approche et pousse la porte en bois bleutée. Elle n'est pas verrouillée, c'est un signe, une invitation que je ne peux refuser. Je me trouve dans un hall immense, mes talons résonnent sur le carrelage blanc lorsque je m'approche des boîtes aux lettres. Je mets un temps fou à trouver son nom, devant ce trop grand panneau métallique. Mais une fois que mes yeux tombent sur cette petite étiquette, mon cœur fait un bon immense, et reprend une cadence infernale.

Nathan Decroix

– 8th Floor –

Apartment 213

Tel un automate, j'appuie sur le bouton de l'ascenseur. Je sais que je ne devrais pas être ici, qu'il ne veut certainement pas me voir, qu'il fait cette pseudo crise de je ne sais quoi. Je suis simplement attirée, comme un aimant, un papillon vers la lumière. Je ne peux pas faire autrement, je ne veux pas faire autrement. Je vais souffrir, il va me malmener, comme à chaque fois, mais je m'en cogne. J'ai besoin de lui, de ses bras, de son corps. Il n'y a que contre lui que je ne ressens pas cette impression désagréable d'avoir terminé ma vie il y a tant d'années. À son contact, je me sens vivante, aimée, heureuse. Je sens cette flamme de vie rejaillir du fond de mes entrailles et ça fait un bien fou. Alors je monte les étages, m'approchant inexorablement de ma drogue, j'ai besoin de mon shoot.

Maintenant !

Je frappe à une large porte blanche immaculée. Elle s'ouvre avec fracas et je ne reconnais pas l'homme en face de moi. Nathan est fort, viril, sûr de lui, c'est ce type que je suis venu voir, lui que je veux sentir contre ma peau, sur moi, en moi. Mais je suis en face d'un homme possédé, ses yeux sont hagards, fous et ne fixent rien. Il marmonne des paroles incompréhensibles et rebrousse chemin sans me refermer la porte au nez. J'entre, hésitante, et tente de me frayer un chemin dans cet enfer. Les meubles sont au sol, il y a du verre cassé partout. Nathan marche dessus sans s'en rendre compte. Je m'approche encore un peu, tente de lui parler, de m'excuser même.

– Nathan, je suis venue pour toi, je ne voulais pas. Enfin, avec Eliott, ce n'était pas...

Il se retourne brusquement, me contemple, longuement, ses lèvres bougent, mais aucun son ne sort. Je m'approche encore. Je n'ai pas peur, même s'il paraît hors de lui, perdu, je veux, je peux le récupérer, je suis là pour ça. Ses paroles sont plus audibles et j'ai du mal à comprendre dans quelle torpeur son esprit est parti se réfugier.

– Elle n'est pas là, c'est ton esprit, Nat. Oublie-la... Ce n'est pas elle... Ce n'est pas elle...

J'arrive à sa hauteur, mes mains entrent enfin en contact avec lui. J'essaye de caresser ses bras, de me rapprocher assez pour le reconnecter à notre monde. J'en ai le pouvoir, je sais que nos corps, nos cœurs sont connectés, que nous partageons les mêmes sentiments l'un pour l'autre. J'espère, j'extrapole peut-être ses émotions, je veux croire en cette histoire, en un happy end digne des plus gros navets cinématographiques.

Sans m'y attendre, je sens les mains de Nathan encercler mes bras. Il serre fort, trop fort, et commence à me secouer d'avant en arrière. J'ai peur, j'ai mal, je crie, mais sa voix est plus puissante que la mienne. Je le supplie de me lâcher, de me laisser partir, je m'excuse, je serais prête à tout. Il me jette en arrière et je tombe lourdement au sol. Ma tête frappe le parquet violemment et je suis sonnée, hébétée, apeurée. Il n'arrête pas, n'éprouve aucune compassion et continue son refrain en me criant dessus.

– Tu n'es pas réelle ! Tu n'es pas réelle !

Putain, si ! Je suis bel et bien là, à plus de seize mille kilomètres de chez moi, jetée au sol, comme une vulgaire poupée de chiffon, par un homme possédé par une folie destructrice. Mes bras me font mal, ses doigts ont laissé de grosses marques rouges que je frotte frénétiquement. Je veux me relever, partir et ne plus jamais revenir, ne plus jamais avoir affaire à ce type, cet homme violent, instable et mauvais. Je voudrais et pourtant...

Je l'observe marcher en long et en large. Il m'a complètement oubliée, il se tire les cheveux, balance un coup de poing dans un cadre accroché au mur. Le bruit du verre cassé me fait sursauter et crier. Il se

retourne, regarde partout et me contemple, comme s'il venait de se rendre compte de ma présence, comme si son cerveau s'était remis à fonctionner normalement.

– Éliisa... Qu'est-ce-que...

Je sens qu'il veut venir vers moi, mais il hésite, fait un pas en arrière.

– Je m'excuse, je... Va-t'en. Fuis-moi tant qu'il en est encore temps. CASSE-TOI !

J'ai du mal à comprendre ses paroles, mais je les ressens s'infiltrer en moi. Ces mots sont durs, cruels, je ne sais pas s'il veut me punir ou se punir lui-même. Je le regarde marcher vers une pièce au fond du salon. La porte claque derrière lui et le calme revient. Je suis toujours à terre, je suis toujours là, alors qu'il me fuit encore. Je ne veux pas le laisser. J'explose en sanglots et reste un moment au sol, je n'ai plus de force, plus aucune estime de moi, et je perds mes derniers espoirs d'une vie normale et sereine lors de cette nuit d'agonie.

Samedi 13 août

Je vois la poignée bouger. Je suis assise dans le canapé depuis une éternité, je fixe cette porte et prie je ne sais quel dieu pour qu'il sorte enfin de sa tanière. Je le vois, beau, sombre, triste et calme. Je reconnais ce regard, celui que j'ai appris à aimer, celui qui me renvoie une image agréable à chaque instant passé en sa compagnie. Il est toujours vêtu de son jeans, mais son torse musclé à souhait est nu.

– Salut.

– ...

– J'ai fait le ménage. Je ne savais pas trop si tu... Enfin, si je devais rester, je voulais rester, alors en attendant, je me suis occupée. Tu te sens comment ?

Il ne répond toujours pas. Il se contente de me regarder fixement, son torse se soulève difficilement, il semble vouloir contrôler sa respiration. Je suis restée pour l'apaiser, mais ce matin, j'ai l'impression que c'est ma présence qui le gêne. Alors c'est ça, il ne me supporte pas ? Tout simplement ? J'ai mal de ce constat, plus que tout. Je me lève et prends la direction de la sortie, laissant quelques morceaux de cœur s'éclater au sol. Il peut les garder, et les jeter avec les bris de verre que j'ai ramassés. De toute façon, je n'en ai plus besoin, ma vie est fade, foutue, inexistante.

– C'est moi qui t'ai fait ça ?

Entendre ce son, cette voix sombre, un peu feutrée, me fait un bien fou. Je sais qu'il parle des traces rougeâtres de mes bras et je lui réponds par l'affirmative sans me retourner. Mes doigts frôlent ces marques comme par réflexe.

– Je suis désolé. Je n'étais pas moi-même. Éliisa, je suis tellement désolé...

Sa douleur est réelle, palpable, autant que la mienne, nous nous rejoignons encore dans ces sentiments négatifs. Je lui fais face, déterminée, prête à saisir la dernière chance qu'il m'offre.

– Dis-moi, raconte-moi. Cette folie, cette nuit ? Qu'est-ce que tu as ?

– Je ne peux pas. J'aurais aimé que tu gardes une autre image de moi, que tu ne viennes jamais ici, pas dans ces conditions.

– Mais je suis venue parce que je... Parce que peut-être qu'il y a plus entre nous qu'une ou deux nuits de baise, tu ne penses pas ?

– Je pense que tu n'as pas besoin de moi, et tu n'as pas besoin d'entendre mes maux.

Je m'approche à grandes enjambées. J'ai besoin de le gifler, de l'engueuler, j'ai besoin qu'il

comprene ! Et qu'il arrête de me jeter à chaque fois.

– J'ai traversé le monde pour te voir. Et je le ferais encore si tu me le demandais ! Nathan, parle-moi, je t'en supplie, ne me repousse pas, ne détruis pas ce qu'il y a entre nous.

Je ne suis qu'à quelques centimètres de lui, je me concentre pour ne pas éclater en sanglots, parce que, j'ai beau être forte, j'ai beau avoir un sacré caractère, là, je n'en peux plus, j'ai mal, physiquement, psychologiquement, amoureuxment et il est mon remède, je ne veux pas le perdre. Je colle mon corps au sien, je le sens se tendre, mais il ne recule pas. Mes mains glissent sur son torse musclé et j'embrasse son cou, je laisse ma bouche contre sa peau, tant que je le peux.

Prends-moi dans tes bras, caresse-moi, rassure-moi...

– Raconte-moi.

– Ensuite tu pars.

– Ensuite, je verrais...

« *Close* » de Nick Jonas feat. Tove Lo

Nathan

Elle est là, la douceur de ses lèvres contaminant ma peau d'une sensation paisible, d'une sérénité que je suis persuadé de ne pas mériter. Comment peut-elle... ? Qu'est-elle est venue faire ici ?

Bien sûr qu'il n'y a pas que de la baise, ça a toujours été clair, limpide. Au premier regard, j'ai su qu'elle allait mettre ma vie et mon cœur en vrac. Et c'est pour ça que je ne peux pas lui laisser avoir l'avantage. Hier elle l'a eu et tout est parti en vrille. Elle doit partir, et pour tellement de raisons ! Elle ne peut débarquer dans ma vie, je ne dois pas la laisser faire. Elle souffrira. Elle souffre déjà...

Je voudrais que tout soit plus simple. Je voudrais tout effacer. Remonter le temps, rentrer cinq minutes plus tôt ce jour-là, le jour où tout a commencé, et empêcher mon père de nouer cette corde à son cou. Je voudrais redevenir cet adolescent, celui qui n'avait pas peur de rêver, de se réveiller, d'aimer. Mon souffle s'allonge en resserrant mes bras délicatement contre son dos. Les battements rapides de son cœur appuient contre mon torse tendu. Si seulement je pouvais faire marche arrière.

Soudain, la douleur. Le souvenir. Elle est arrivée trop tard, dans ma vie et dans cette ville. Mes yeux se ferment et des flashes de la soirée d'hier me reviennent. Je peux presque sentir mon sang affluer durement dans mes veines en revoyant Elliott l'embrasser à en perdre haleine. Bordel j'ai mal, parce qu'il l'a baisée ! Je ne m'explique pas cette rage qui anime mon corps de l'imaginer dans son lit, à jouir sous les coups de reins de celui qui était mon meilleur pote hier encore.

Mes muscles se tendent, se contractent avec force. Mon corps tout entier réagit, subit, encaisse. Cette crise a été terrible, je me suis senti partir si vite. Comme à chaque fois, mes souvenirs sont confus, et ne me laissent que quelques pièces du puzzle à assembler. Être face au démon qui a refait surface hier ne me fait pas planer, bien que le docteur Griffin insiste pour je m'y confronte. Mais aujourd'hui, alors que son odeur se répand en moi comme une véritable bouffée d'oxygène, je veux oublier, faire comme si rien n'était arrivé.

Elle fuira de toute façon, alors autant respirer une dernière fois son odeur, m'en imprégner sans scrupule.

Ses lèvres abandonnent mon cou et son regard se visse au mien. Ses iris sont presque gris aujourd'hui, le magnifique vert que j'ai tant aimé admirer a dû rester au sol, mélangé aux bris de glace qu'elle a pris soin de rassembler dans un coin du salon. Je me déteste, parce que même sans me souvenir, je sais, ou en tout cas j'imagine, l'état dans lequel elle m'a trouvé hier. Pourquoi est-elle restée ? Elle devrait déjà être loin à l'heure qu'il est...

– Nathan...

– Va t'asseoir dans le canapé, je vais nous chercher un truc à boire et j'arrive.

Elle hésite quelques secondes, mais finit par acquiescer et se détache doucement de ma peau brûlante, avant de rejoindre le canapé. J'arrive dans la cuisine et sors le jus de fruits frais, puis le dispose sur un plateau avec deux verres. Étrangement, mes doigts tremblent, la double dose de clozapine m'a pourtant sorti de cette bouffée délirante, et mon corps ne devrait pas réagir. Est-ce que je stresse ?

J'avance d'un pas lent et mal assuré jusqu'au canapé, et découvre ce visage que j'ai si souvent placardé sous mes paupières. Elle est là cette fois, en chair et en os, étirant le coin de sa bouche d'un sourire timide alors que je m'installe à côté d'elle. Nos genoux se frôlent, nos mains s'appellent, sans se trouver, son corps aimante le mien douloureusement. J'ai beau vouloir la voir fuir de toutes mes forces, mon corps lui ne veut qu'elle. Alors, oui, je stresse.

Le silence devient pesant autour de nous et le malaise se fait sentir rapidement. Nous ne nous connaissons pas, c'est vrai, je ne sais rien d'elle à part qu'elle a repris ses études et qu'elle travaille en même temps dans un cabinet d'archi. Et encore, c'était à la fin de l'année dernière. Si nous avions eu la chance de nous rencontrer dans ma vie d'avant, j'aurais pris soin de cette femme jusqu'à enlever la douleur qui assombrit son regard. Je l'aurais aimée si fort, je l'aurais rendue heureuse. J'aurais connu chaque détail de son existence, de ses envies. J'aurais été l'homme de sa vie...

– Raconte-moi.

Son murmure sévère trahit son impatience, mais le tremblement de sa lèvre inférieure transpire la peur. Peur de ce que je pourrais lui avouer, de ce qu'elle pourrait découvrir de moi, peur de l'homme mal en point que je suis. Je n'ai pas envie de lui dire tout ce que renferme mon esprit fou, mais mon corps tout entier me hurle de lui avouer mes faiblesses, mes maux, comme pour m'absoudre de mes péchés et l'implorer de m'aimer tel quel.

Je m'affale lourdement contre les coussins du canapé et agrippe mes cheveux en vrac. Je souffle bruyamment en quittant ses yeux pour fixer le cadre brisé au mur et je capitule.

– Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

– Tout... Je veux savoir, Nathan. Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

J'ai peur, et j'ai mal ! Je refuse de voir la pitié dans ses yeux. Mon crâne cogne maintenant et la colère bouffe ma chair. Celle que je nourris envers moi, à chaque fois qu'il s'agit d'elle, à chaque fois que je pense devoir la préserver. Mon regard sombre vient alors se planter dans le sien, et je crache violemment :

– Mais putain, Élisabeth, je ne te dois rien !

Et pourtant, je lui dois tout. Elle a réanimé cette pièce maîtresse de mon organisme, ce jour un, celle qui agonisait et refusait d'aimer. Je ne suis qu'un connard, je ne mérite même pas qu'elle soit là à essayer de me comprendre, à attendre des réponses. Ses yeux me grondent, mais brillent aussi, puis sa voix chevrotante s'anime un peu plus.

– Oh que si, Nathan ! J'ai fait plus de seize mille kilomètres pour toi, pour te retrouver, alors oui, tu me dois une explication ! J'ai besoin de savoir pourquoi tu me repousses à chaque fois, bordel !

– On n'est géographiquement pas compatibles, Élisabeth !

– Allez, arrête avec tes excuses bidon ! Les kilomètres, ça se parcourt, ça se réduit même ! Tu m'emmerdes, Nathan ! C'est quand même dingue, qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour avoir une place dans ta vie ? Et ne me sors pas un truc du genre « tu ne me plais pas », je sais que c'est faux ! Je le vois dans tes yeux, même aujourd'hui, je le sens quand tu me touches, quand tu respirez mes cheveux en pensant que je n'entends pas !

– Mais putain, Élisabeth, je suis MALADE !

Je me fige après ces trois mots sortis bien trop brutalement de ma bouche. Elle ne bouge plus non plus, contrôlant l'amplitude de sa respiration. Elle a peur, je le vois dans ses yeux, bien qu'elle s'essaie à garder cette posture droite, et fière, je sais que la bombe que je viens de lâcher la terrorise. Mais elle ne se démonte pas et demande :

– Maladie mentale ?

Sa question ressemble davantage à une affirmation. Si elle m'a vu hier, au point culminant de la crise, elle ne devrait même pas avoir besoin d'une réponse. Mais elle insiste en haussant un peu plus la ligne magnifique de ses sourcils fins.

– Oui. Ça fait presque vingt ans. T'es contente ? Tu peux te tirer maintenant !

Son regard se brise et me tue un peu plus... Je n'ai pas envie de la voir partir, mais c'est ce qu'elle va pourtant devoir faire si elle ne veut pas se trouver embarquée dans ma vie, dans mes emmerdes, dans ma folie. Son visage se crispe et ses bras se croisent sur sa poitrine. Elle ne bougera pas, elle refuse de me laisser tout foutre en l'air. Encore.

Mais Éliisa, comprends-moi, je n'ai pas le choix, je fais tout ça pour toi...

Les quelques centimètres qui me restent à parcourir jusqu'à toucher cette peau magnétique me rendent dingue. Elle continue de me fixer avec détermination, bousculant peu à peu tout ce en quoi j'ai cru ces dernières années. Je me suis interdit de laisser quiconque interférer dans ma vie, pour me protéger, pour les protéger. C'était comme ça et finalement, ça m'allait. Je ne suis pas doué avec les mots ni avec les sentiments, et devoir éloigner les gens était devenu facile. Tout était simple, avant elle... Avant qu'elle ne déclenche en moi cette tornade dévastatrice, jusqu'à m'emporter certains jours plus profondément en enfer.

– Alors quoi ? Paranoïaque ? Bipolaire ? Je peux tous les faire, Nathan !

– Tu fais chier, Éliisa, qu'est-ce que ça peut te foutre franchement ? Tu veux le terme médical, la définition aussi ? Tu veux que je te raconte que ma vie n'est qu'un ramassis de merde à cause de ça, que je ne pourrais jamais être celui qu'il te faut ? À quoi ça sert, puisque ça ne mènera à rien !

Mes muscles se contractent par à-coups, mon cœur bat durement dans ma poitrine. J'ai la rage, je ne comprends pas qu'elle s'entête à ce point. Nous en souffrirons tous les deux, alors à quoi bon ? Incapable de rester assis plus longtemps, je me lève et arpente le salon, les mains posées derrière ma nuque. Son regard pèse sur moi lourdement, alors qu'un silence écœurant envahit la pièce. Elle soupire longuement, me stoppant dans mes allées et venues. Je ne la regarde pas, je ne peux pas, j'ai déjà tellement mal...

Je l'entends se lever et réduire lentement la distance qui nous sépare. *Ne me touche pas, Éliisa, ne fais pas ça... Je ne suis pas sûr de trouver la force de me battre aujourd'hui...* Je souris lorsque ses paumes se posent sur mon dos nu et le survolent avec une tendresse inouïe. Elle est têtue, bordel ! Mais j'aime ça... Mes yeux se ferment quand le bout de ses doigts s'égarer sur mes flancs et remonte sur mes pectoraux, son torse se pressant délicieusement contre mon dos.

Je ne veux plus jamais revivre ça avec personne, personne d'autre qu'elle... Chaque centimètre carré de ma peau se régénère de la sentir humer mon épiderme. Chaque battement de mon cœur s'intensifie de sentir ses lèvres effleurer mes omoplates. Je n'attends plus rien de cette chienne de vie à cet instant précis, juste de garder en moi le souvenir inaltérable de ce moment, pour le reste de mes sombres jours.

Son souffle caresse mon dos entre chaque baiser délicatement... J'aime ça, tellement ! Je veux tout oublier. Tout. Sauf ça... Oublier ce combat que je perds régulièrement. Oublier que le bonheur ne fait pas partie de moi. Oublier qu'elle fuira... Mes muscles se sont détendus peu à peu, mes mains ont quitté ma nuque jusqu'à capter la chaleur de ses doigts qui s'emmêlent aux miens. Quel gâchis, ça aurait pu être une belle histoire...

Soudain, sa voix, pourtant douce, vient poignarder mon cœur et le réduire en cendre lorsque le mot s'échappe de ses lèvres pour rebondir douloureusement sur ma peau.

– Schizophrénie...

Je resserre durement mes doigts autour des siens et pour toute réponse, ma tête bascule lentement vers l'avant, mes yeux fixant dorénavant l'abîme invisible dans lequel je risque de m'enfoncer une fois qu'elle aura passé la porte. Je sais qu'elle a compris... Je lâche ses mains et mes bras s'écrasent contre mon corps. J'ai perdu...

Sans jamais quitter ma peau, elle me contourne et se place devant moi, appuyant fermement sa poitrine contre mon torse, m'obligeant à plonger dans son regard brillant de larmes, qu'elle refuse pourtant de laisser couler. Puis d'un filet de voix, elle me sort de mon état semi-léthargique :

– Laisse-moi faire comme si ça n'avait pas d'importance, juste aujourd'hui... Et si tu veux toujours que je m'en aille demain, je partirais...

Mon souffle accélère à chaque seconde alors que je l'imagine franchir le seuil de la porte, me laissant, agonisant, à terre, avec une plaie béante en pleine poitrine. Non, je ne veux pas qu'elle parte, pas aujourd'hui. Jamais... Ses lèvres s'entrouvrent lentement et sa langue pointe pour en mouiller sa chair pleine, exquise et gourmande. J'ai besoin de cette femme pour vivre, pour oublier...

Ma bouche s'écrase violemment sur la sienne et mes bras s'enroulent autour de son corps athlétique, la hissant contre moi jusqu'à la faire décoller du sol de quelques centimètres. Ma langue s'engouffre en elle avec nécessité, et se nourrit de chacune de ses caresses. Mes doigts agrippent ses cheveux, plaquant un peu plus fermement cette bouche parfaite sur la mienne. Elle se laisse faire, elle s'abandonne, et en même temps, elle répond, elle mord et s'enfonce plus profondément dans ma bouche.

Le tissu qui recouvre sa peau devient brûlant, me démange, heurte mon épiderme en manque. Je voudrais arracher ces foutues fringues, les incendier, les faire disparaître à jamais, et passer ma vie entière contre son corps nu. Tandis que je m'essaie à la poser à terre pour dégager ce jeans trop serré, elle enroule avec force ses bras sur ma nuque et ses jambes grimpent autour de mes hanches.

Ma queue tendue au maximum, comprimée dans mon pantalon, réclame son dû, exige sa moiteur, hurle d'impatience. Ma bouche toujours sur la sienne, je fonce vers le canapé et nous allonge sur la méridienne. Nos mains sont partout, je déchire son chemisier en lin d'un coup sec, le sourire aux lèvres, et découvre une lingerie encore plus bandante que les dernières fois. Elle gémit, elle souffle, ma bouche descend le long de sa ligne de cou, lèche, suce sa peau jusqu'à cette poitrine exquise.

– Nat, déshabille-moi... J'en ai marre, j'ai envie de toi !

Mon cœur gonfle de bonheur, de ce fichu bonheur qu'elle seule sait faire naître en moi. J'aime la dominer, mais j'ai autant besoin de ce contact charnel qu'elle, alors je lui obéis sans attendre. Nos jeans volent, nos respirations s'envolent... Sa lingerie atterrit sur la table basse. Elle se tortille, écarte les jambes par anticipation, et je me dépêche de sortir une capote et la déroule sur ma queue prête à explorer cette chatte délicieuse. Je pourrais prendre le temps, baiser ce vagin avec ma langue, la faire jouir comme ça, sans artifice. Oui, je pourrais et je le ferai ! Elle m'offre la journée, je saurai en tirer profit, jusqu'au bout.

Mais pour ce moment crucial, je ne veux pas de tendresse ou autre, je veux la posséder durement, la faire jouir bruyamment, j'ai envie d'être sauvage, animal, de la baiser fort, puissamment. Je veux laisser des marques sur son corps et effacer celles d'hier. Et en m'allongeant sur ce corps sublime, son regard salace ne fait que confirmer qu'elle en a besoin aussi. Je saisis ma queue et enfonce le gland de quelques centimètres, juste assez pour voir ses paupières s'alourdir de plaisir. Bordel, elle me rend complètement fou ! Cette femme est faite pour moi, ce corps est fait pour moi...

Après plusieurs va-et-vient, ma main quitte ma peau et vient se caler sous son dos, jusqu'à accrocher son épaule. Elle halète, les yeux ancrés aux miens, elle attend, impatiente. Et puis, elle sourit... Merde... Je suis foutu, à sa merci, elle fera de moi tout ce qu'elle voudra. Sa main empoigne mon cul, appuyant

furieusement sur mes muscles contractés, et m'enfonce en elle. Un râle grave quitte sa gorge lorsque je bute entre ses cuisses, la laissant imposer le rythme de mes mouvements. Elle me tue ! Cette femme me consume, elle embrase mon corps en quelques délicieuses secondes.

– Embrasse-moi !

Mon sourire grandit avant de fondre sur ses lèvres parfaitement ourlées et de retrouver sa langue demandeuse. J'aime cette femme, je ne sais comment l'expliquer, et finalement je m'en fous. Elle est la seule qui ne m'ait jamais fait oublier ce fou, cet aliéné que je suis, en me donnant l'envie urgente d'être celui qui la comblera, de tout, partout...

Ses jambes s'enroulent autour de mon bassin, elle pousse, elle me rapproche trop rapidement de l'orgasme. Je ne veux pas jouir maintenant, je veux pouvoir vivre ce moment éternellement, dans ses bras, contre sa peau moite, en elle. Mon nom résonne dans sa bouche, vibre sur ma langue...

Quand, soudain, des coups frappés à la porte nous immobilisent. Non ! Puis, la voix de celle qui partageait mon lit hier encore passe la barrière du PVC.

– Nathan, ouvre-moi... Je sais que tu es là... Je peux t'aider...

Tu ne peux pas m'aider, tu ne peux plus.

Les pupilles dilatées de désir d'Élisa rétrécissent en quelques secondes et j'y descelle une animosité presque malsaine. De la jalousie peut-être. De la fierté ? Ses pieds viennent presser mon cul un peu plus fermement, et me commandent de reprendre mes va-et-vient. Son sourire s'étire diaboliquement, avant de laisser s'échapper ses trois mots parfaits :

– Baise-moi fort !

Un bonheur indécent explose dans ma poitrine et se répand en moi comme une coulée de lave en fusion, jusqu'à anéantir le mal, la folie, et la maladie pour quelques heures. Je l'aime. Et même si c'est une connerie, je m'en tape...

« *Chasing cars* » de *Snow Patrol*

Élisa

Je tourne en rond dans la chambre de Nathan. Je suis en rage, ma peau est encore brûlante de notre baise démoniaque, libératrice et puissante, et je dois rester cachée pendant qu'il parle à cette salope de Moïra. Elle crie, le traite de tous les noms, et je prie pour qu'à la fin, ce soit moi qu'il choisisse.

Je ne veux pas rester dans l'obscurité de notre relation. Je ne suis que l'amante, l'autre, la seconde alors qu'elle... C'est elle qui le touche, l'embrasse, se pavane à son bras tous les jours de cette foutue de vie, dans cette foutue ville, dans ce foutu pays ! J'ai envie de passer cette porte minable et de lui éclater le visage. De lui cracher que Nathan est à moi, corps et âme, que sa tendresse doit être mienne, ses gestes d'amour doivent me revenir, ses promesses doivent m'être contées. La douceur de ses mains apaise mes craintes, le son de sa voix englobe mes peurs, et l'énergie de notre amour me porte vers une éclaircie tant attendue. Il est mien.

À moi ! Juste à moi !

Je suis à poil parce que mes vêtements ont volé dans le salon, j'ai eu l'audace de les laisser à vue pour qu'elle comprenne, et qu'elle dégage de mon territoire. Je m'approche de la salle de bains attenante, en me tirant les cheveux, en hurlant sans son, en rongéant mon frein en silence. Une douche pourrait me faire du bien, ou me donner l'impulsion qu'il faut pour entrer dans la pièce voisine. En passant devant le miroir, je ne peux que constater les marques rougeâtres qu'il a laissées sur mes bras. Je m'apaise aussitôt, prenant conscience de sa folie, de sa maladie.

Je ne connais pas grand-chose à la schizophrénie. Quels sont les symptômes, les causes ? Existe-t-il des traitements assez forts pour contrôler sa colère ? Je n'arrive pas à savoir si son état est maîtrisable, l'épisode d'hier soir ne me laisse que peu d'espoir quant à une vie normale.

Mais en ai-je envie ?

Je ne sais même pas ce qu'est une vie normale. Depuis des années, je vis seule, renfermée sur moi, hermétique au monde extérieur. Je ne m'empêche même pas de créer des liens avec autrui, je n'en ressens pas l'envie, ni le besoin. J'ai trop souffert, je ne serais pas capable de revivre cette déchirure.

Je devrais me poser les bonnes questions, faire une analyse sérieuse et me rendre compte que je ne suis pas assez forte, assez « stable », comme dit Marie, pour vivre une histoire avec Nathan, pour gérer son handicap et oublier mes fêlures, mon mal-être. Mais je ne peux pas me résoudre à le laisser. Il fait partie de moi depuis ce repas chez sa frangine, depuis ces quelques mots échangés et cette nuit de débauche intense, d'amour, quoi qu'il en dise. Nous avons fusionné, je ne sais pas si nos âmes brisées se sont retrouvées l'une dans l'autre, si nos fragilités se sont reconnues, si nos armures ont communié. Mais mon cœur, lui, est bien connecté au sien, depuis toujours, me semble-t-il.

Et ça me fait mal, ça fait peur ! Tant et tant que je me recroqueville sous cette douche brûlante, en larmes. Je ne peux pas entrer en guerre contre la femme qui parle avec lui en ce moment, je ne peux pas hurler, expulser ma rage de peur que celle de Nathan ressurgisse. Je ne sais pas comment gérer son état, et je ne veux pas que ça recommence, je ne supporterais pas revoir ce regard furieux, perdu, apeuré,

haineux. Il ne me fait pas peur, je serais sur mes gardes la prochaine fois, je serais préparée et il ne me touchera pas, plus jamais il ne me fera mal, ne laissera de marques de violence sur ma peau, il faut juste que je sache le canaliser. Si j'avais su qu'il était si instable, jamais je ne me serais approchée d'Eliott, jamais je n'aurais interféré dans cette vie qui paraît si équilibrée.

– Mais qu'ai-je fait ?

Je ne suis qu'une merde. J'ai détruit son équilibre, j'ai forcé le destin pour le retrouver, j'ai voulu le faire souffrir sciemment, et j'en ai pris un plaisir intense. Dans les bras d'Eliott, je ne pensais qu'à lui, à sa réaction lorsqu'il me verrait entrer ma langue dans la bouche de son ami. Lorsqu'il verrait les mains d'Eliott glisser sur mon corps avec envie. Encore une fois, j'ai été égoïste et puérile, je n'ai pensé qu'à cette petite vengeance sans prendre en compte les émotions humaines. Mais comment le pourrais-je alors que je lutte pour ne pas en éprouver depuis si longtemps ?

J'ai mal, et je n'arrive plus à m'arrêter de pleurer, mes larmes se mêlent à l'eau ruisselant sur mon corps. Depuis quand ne me suis-je pas laissée aller ? Depuis quand mes émotions n'ont pas pris le contrôle de mon corps ? Il faut que j'arrête, que je reprenne conscience de ma nature battante, de mon manque d'empathie, de ces barrières que j'ai mis tant de temps à ériger autour de mon cœur. Aimer, c'est dangereux, car perdre les êtres chers peut faire perdre la raison. On m'a tout enlevé, il y a trop longtemps et je m'étais permise de me préserver. Sans le vouloir, sans le commander, je me suis attachée à Nathan. S'il me quitte encore une fois, je ruine le peu qu'il me reste et je n'y survivrai pas.

Choisis-moi !

Je sens un contact, des bras puissants passent sur mon dos et sous mes cuisses. Je quitte la froideur du carrelage pour la chaleur de son corps. Je suis propulsée contre son torse et pose mes mains autour de son cou, ma tête contre sa peau. Mon armure est restée au sol, trempée, déglinguée, brisée. Des sentiments passionnels prennent place, déploient leurs tentacules de douceur, leurs ailes fragiles caressent mes craintes. Ça va me dévorer, je vais morfler, j'en suis certaine et pourtant...

... Pourtant, je ne veux rien changer, je ne veux pas le laisser, j'ai mal de penser à mon départ, je veux l'aider, l'aimer, l'apaiser, je veux être forte pour lui alors que je chiale comme une gamine dans ses bras. Il me ramène dans le salon, vide de toute pétasse prête à me gifler, je suis installée sur ses genoux, lovée contre lui. Il me caresse les cheveux, souffle, me chuchote de me calmer, prend soin de moi. Qui est-il ? Qui est cet homme, cet esprit dérangé qui passe d'une violence extrême à cet élan de douceur intense ?

– Tout va bien, Éliisa. Je suis tellement désolé.

Je dois me reprendre, lui dire qu'il n'était pas lui-même hier, et que je comprends. Que c'est moi qui ai merdé en couchant avec son pote. Que je ne supporterais plus un seul geste à mon encontre, mais que l'épisode d'hier est oublié. Je veux lui dire que je suis forte, prête à rester à ses côtés, à entamer une relation sereine, et stable, autant que peuvent l'être nos âmes fragiles.

– Tu devrais t'habiller et partir. Nous deux, c'est...

Je me reconnecte à la réalité, et bordel, c'est douloureux. Il me vire ! Il m'a baisée comme un fou, m'a révélé son secret, pour me dire de dégager maintenant ? Ses mains passent sur mon dos avec une douceur extrême, en total décalage avec ses paroles, ma peau n'est que frisson et envie.

– Je ne veux pas. Je ne peux pas, Nathan.

Je lève la tête, sûre de moi, et fixe ce regard couleur horizon. Cette vue lointaine que j'aimerais suivre, les yeux fermés. Il porte un bas de jogging, mais son torse, musclé, est un appel à la luxure. Mes mains caressent son corps et je me décale pour me mettre à cheval sur lui. Je veux l'embrasser, lui faire sentir la détresse de mon émoi, l'amour que je peux lui apporter. Je veux qu'il me fasse sienne. À ce moment

précis, je n'ai pas besoin d'une baise sensuelle, d'un corps-à-corps hargneux et puissant. Je veux qu'il m'aime, qu'il me fasse l'amour et me prouve ses sentiments. Je veux que l'on connecte nos corps et nos cœurs, j'ai besoin de ça, je sais que je vais déguster ensuite, qu'il me réduira à néant s'il refuse, s'il me laisse encore, mais je ne peux pas faire autrement.

J'approche mon visage du sien, priant je ne sais quel connard là-haut pour que le dieu en face de moi ne me repousse pas. Ma peau est réceptive à chaque pression de ses doigts. Je sens qu'il en a envie, qu'il lutte pour ne pas me donner ce que je désire, qu'il ne veut pas se perdre en moi.

– Laisse-moi entrer dans ton monde. Fais-moi confiance.

Ma voix est à peine audible, mais je sais qu'il a compris, parce qu'il se tend, parce qu'il a arrêté ses caresses. Nous restons un moment sans bouger, seuls nos souffles s'entremêlent, je pense que le temps s'est arrêté également, suspendu à ses lèvres, en attente de la réponse qu'il voudra bien m'offrir. Ses mains se plaquent contre mes flancs et je suis soulevée et allongée sur le canapé, j'ai besoin de son corps sur moi, de sa bouche dévorant la mienne. Mes yeux sont fermés, parce que j'ai peur de la suite, de ce qu'il pourrait dire ou ne pas vouloir me faire. Mais, alors que je m'attends à être rejetée, ses mains remontent le long de mon corps et encerclent mon cou. Je devrais avoir peur, car ces mêmes doigts m'ont fait mal il y a quelques heures. Mais je sens la douceur, il me frôle à peine, m'effleure et redescend lentement. Il suit mes courbes et passe entre mes seins, ma respiration augmente, la peur peut aller se faire voir ailleurs, je profite de cette excitation débordante, celle que je veux, que j'espère tant, celle qu'il va me donner, celle dont j'ai tant besoin.

J'ose ouvrir les yeux et me connecte aux siens, d'un bleu limpide. J'ai l'impression de voir son âme, de découvrir le désir exploser en lui. Son contact continue et il descend sur mon ventre. Je me crispe, j'aime, j'en veux plus.

– Tu es si belle. Ta peau est si douce.

Je veux qu'il fasse ce pas si difficile, je veux qu'il m'accepte, qu'il me veuille réellement, pas pour une baise, pas pour un moment à durée limitée. Il doit se laisser aller, laisser ses sentiments s'exprimer, comme les miens. Se libérer de ses chaînes. J'en ai tant besoin. Je respire à peine, mais espère l'aider en me forçant à parler.

– Aime-moi. S'il te plaît.

Il ferme les yeux, une fraction de seconde, se battant avec ses démons internes, et je reste encore une fois sur ce fil inconfortable, tendu entre ses sentiments et les miens. Il ouvre la bouche, passe sa langue sur sa lèvre inférieure.

– Repousse-moi. Je t'en supplie...

Non ! Non ! Jamais ! Je ne pourrai pas, je ne veux pas.

Je sais qu'il ne le pense pas, qu'il veut m'éloigner pour ne pas me montrer l'étendue de sa folie, mais je m'en cogne. Moi aussi j'ai mes démons, moi aussi je suis instable, mais, on pourrait peut-être équilibrer nos névroses ensemble.

– J'en suis incapable et tu ne le veux pas toi-même. Aime-moi, Nathan !

Parle-moi, dis-moi les choses que j'ai besoin d'entendre ! Je sais que nous devons discuter de sa pathologie, de ma relation avec Eliott, de toutes ces choses néfastes qui polluent notre histoire, mais j'ai besoin d'être sûre de notre connexion avant tout.

J'en ai marre. Je suis à fleur de peau, je me sens exposée, vulnérable et ça ne me convient pas du tout. Il ne bouge toujours pas, sans doute se bat-il avec ses propres démons, mais... Je ne peux pas rester ici, à poil, trempée de partout, à subir ses caresses sans le sentir complètement à moi. Je dois me lever,

m'habiller à la hâte et me barrer. Quitter ce pays et retourner dans ma vie inutile, loin d'ici.

Au moment où je pense partir, Nathan se lève avec une lenteur alarmante et vient se positionner au-dessus de moi. Ses mains s'entremêlent à mes cheveux, son souffle se confond avec le mien et il ferme les yeux lorsque nos torsos se rejoignent.

– Je ne te baiserais pas, Élixa.

– Ce n'est pas ce que je t'ai demandé !

– Alors, on est d'accord.

J'aimerais répondre oui, mais le son de ma voix s'est engouffré dans mon cœur décharné pour lui donner l'impulsion nécessaire, pour qu'il continue à faire son boulot, à alimenter mon corps. Je hoche la tête et embrasse tendrement Nathan en glissant mes mains sur son dos. Son corps s'appuie sur le mien, son sexe est déjà dur, prêt, et n'attend que moi. Je lui ai demandé de me faire l'amour, mais je ne sais pas si je pourrais attendre, si je peux prendre mon temps pour l'apprécier à sa juste valeur, si j'ai envie qu'il me prenne calmement, en douceur. Mon désir me broie le bide, mon sexe est contracté, ma respiration devient folle, autant que moi, autant que lui. Ses mains se baladent et descendent directement à l'endroit où je les attends. Je le sens sourire contre ma bouche lorsqu'il découvre ma chaude moiteur, j'aime tant le sentir heureux, j'aime tant son bonheur. J'aime cet homme doux et prévenant, cet amant passionné qui me fait monter vers un orgasme salutaire.

Je suis assise sur le bord du plan de travail, Nathan nous prépare à manger et je souffle doucement sur ma tasse de café. Nous sommes comme dans une petite bulle de plaisir, de bonheur. Nos ébats passionnés nous ont menés vers une libération exquise et je pense que ni lui, ni moi ne voulons faire exploser ce moment. Nous parlons de tout et de rien, évitons les sujets importants, nous bouffant du regard à chaque instant.

– C'est ton téléphone qui vibre depuis tout à l'heure ?

– Je te dirais bien que c'est mon vibro, mais je l'ai laissé à l'hôtel !

Nathan explose d'un rire fort et communicatif, et me dépose un petit baiser sur la bouche.

– Tu es...

– ... Folle ! On va bien ensemble...

Je termine ma phrase avec un clin d'œil pour alléger mes propos, puis je rejoins mon sac à main. Je sais qui m'appelle, enfin, je me doute. Mon téléphone ne sonne pas souvent, et encore moins avec une telle insistance. J'ai cinq appels en absence et un message texte. Je regarde discrètement Nathan et ouvre le texto.

« C'était quoi ton problème, hier soir ? Moïra vient de m'appeler ! Tu connais Nat ?!!! »

Je ferme les yeux. Le temps de la légèreté est terminé. Ça n'a pas duré assez longtemps, j'ai encore envie d'en profiter, d'oublier Moïra, Eliott, d'oublier la maladie de Nathan, mon passé encore trop présent. Je ferme les yeux, éteins mon téléphone et me rapproche de la seule personne qui compte vraiment. Il est concentré sur sa tâche, mes mains glissent sur son dos et remontent lentement, je me colle à lui et passe mes doigts sur son torse nu. Il ne bouge plus, a posé son couteau. J'aimerais qu'il se tourne et me prenne dans ses bras, mais je le sens tendu, nerveux. Je pose mon front entre ses omoplates.

– C’était lui ?

Je souffle longuement, doucement. Je ne veux pas que l’on se dispute, reprendre les armes, les utiliser contre lui me paraît inutile. Pourtant...

– Oui. Ta nana l’a appelé, il sait pour nous.

– Bordel, Élixa !

Je me recule, surprise par le ton qu’il a employé. Je n’ai pas envie qu’il s’énerve contre moi, mais je ne vais pas changer ma nature pour lui, pour cette maladie qu’il doit commencer à gérer ! Il est face à moi maintenant, me fixant avec un air dur. Oui, nos instants bohèmes sont bien derrière nous.

– Quoi ? Quoi ? Vas-y, raconte Nathan ! Qu’est-ce qui t’énerve ? Nous devons parler, alors posons cartes sur table ! C’est quoi le premier sujet ? Eliott ? Moïra ? Ta façon de me planter lorsqu’on couche ensemble en France après m’avoir recherchée ? De me fuir ?

Il ne parle pas, ne bouge pas et ça a le don de m’énerver un peu plus encore. Il va me faire devenir cinglée.

– MAIS PARLE, BORDEL !

Il soulève une main en face de lui et m’intime l’ordre d’attendre. J’imagine qu’il est en train de combattre ses démons, que je lui demande trop d’efforts, alors, malgré moi, j’attends.

– Je t’ai quittée pour te protéger. Je crois que je ne suis pas capable de gérer notre relation.

Je veux hurler, mais je me contiens, pour l’aider à canaliser ses humeurs. Je sens les larmes me piquer les yeux. Je ne veux pas craquer encore une fois, me montrer faible devant lui.

– Tu y arrives avec elle ?

– C’est pas pareil avec Moïra ! Ça n’a rien à voir.

Comment contenir ma rage en entendant ces paroles, en voyant son air si détaché, en l’entendant comparer notre histoire avec celle de l’autre conne ? Je m’appuie contre le dossier du canapé derrière moi pour ne pas tomber. Mes mains se posent sur mon visage, car je ne veux pas qu’il contemple ma douleur. Je ne l’ai pas entendu arriver, mais je sens son corps se fondre sur le mien. Ses bras m’entourent et me serrent intensément.

– Toi... Avec toi, je... Je t’en prie, ne pleure pas, je ne supporte pas de te savoir triste à cause de moi.

J’en ai marre d’être si vulnérable, à fleur de peau, nulle, fatiguée, instable. Je le pousse énergiquement et il se laisse faire, reculant de deux pas. Peu importe sa folie et son couple pourri. Je me barre, c’est terminé !

– Va te faire foutre avec ta connasse ! Je vous souhaite tout le malheur du monde !

– Arrête, ce n’est pas ce que je...

Il me prend par le bras, au même endroit qu’hier soir et j’ai mal à ce souvenir, à cette pression pourtant mille fois plus douce. Je ne veux pas vivre une vie de violence, et je ne me laisserai pas faire. Mon caractère est là pour me sauver, ma rage est là pour parer les coups, mes réflexes sont là pour contrer les attaques et me protéger. Alors, avec l’élan du désespoir et un automatisme de défense, je me retourne, le poing serré, et l’écrase contre la joue de Nathan. J’ai tout donné, pour le punir, pour lui faire aussi mal que lui m’a bousillée.

– Putain, Élixa, mais tu es folle ?

Je ne me contrôle plus, n’arrive plus à gérer ma fougue, je me rapproche et colle mon corps au sien, mes mains empoignent ses épaules et je le regarde droit dans les yeux, hors de moi.

– Avec moi, c’est coup pour coup Nathan ! Tu te barres comme un connard, je me tape ton pote. Tu

m'éclates les bras et me bouscules, je te rends chaque blessure. T'es un sale type, parce que tu ne te rends compte de rien.

– Tu as couché avec mon meilleur pote ! Tu veux quoi ? Qu'on oublie ? Qu'on te partage ? Que je continue à passer derrière lui sans penser à ses mains sur toi, à sa queue dans ta bouche ? Pourquoi tu as fait ça ? Eliott, c'est mon pote, mon frère et je n'ai plus rien !

– Alors maintenant, nous sommes quittes, parce que moi aussi je suis seule. Et tu viens d'agrandir le vide en moi, encore une fois.

Je ne sais même pas comment je fais pour parler tant je pleure. De chaudes larmes roulent sur mes joues et s'écrasent sur mon tee-shirt, sur le sol. Je prends mon sac et me dirige vers la porte, lassée par cette lutte sans fin.

– Ne pars pas.

Je ne le regarde pas, parce que je risque de craquer, et de rebrousser chemin pour me blottir dans ses bras, pour nous donner encore une chance d'y arriver.

– Ne me retiens pas.

La porte se ferme sur l'homme que j'aime, sur mes espoirs, sur la vie dont je rêvais.

Adieu Nathan.

« *Just like a pill* » de Pink

Nathan

Dimanche 14 août

J'ai mal au crâne ! Quel supplice, aucun homme, personne, ne devrait vivre ça ! Ça va faire quatre heures que je tourne en rond dans mon salon, et explose les quelques bibelots encore sur pied, un à un, à chaque passage, à chaque pulsion destructrice. Ma vision ne cesse de rétrécir, je plonge doucement, inexorablement dans la folie. Je devrais y être habitué, mais non, elle me brûle, elle m'opprime, elle me tue.

Mon traitement ne peut rien contre cette folie. Aucune substance chimique ne viendra apaiser la douleur et le manque. Elle est partie. Elle m'a frappé. Elle l'a baisé ! Et quoi ? Il faudrait que je reprenne ma petite vie, effacer ce week-end, son visage, ses larmes, maintenant que tout est parti en vrille ? Mes mains viennent une nouvelle fois accrocher mes cheveux et les tirent plus fort. J'ai mal, putain ! Pas parce qu'elle m'a explosé le maxillaire, ni pour les mots durs qu'elle m'a crachés au visage. Non... J'ai mal parce qu'elle est partie.

Mais c'est exactement ce qu'elle devait faire ! Et pourtant, impossible de m'y résoudre. C'est un foutu cauchemar, sérieux, réveillez-moi ! Je ressens encore les sursauts de mon cœur alors qu'elle hantait mon subconscient pendant ces quelques minutes de sommeil perturbé. J'ai lutté pour ne pas m'endormir, je savais que la douleur s'amplifierait en laissant mon corps s'éteindre. Et c'est exactement ce qu'il a fait ! Mes yeux se sont fermés épuisés et elle est apparue. Plus belle que ce premier jour, plus douce qu'hier pendant que je lui faisais l'amour, et lui donnais cette partie de moi, sans réfléchir aux conséquences.

Une fois son souffle sur ma peau, sa main s'est mise à exploser ma cage thoracique, visant, ciblant cet organe en souffrance, jusqu'à l'extirper sans mal de ma poitrine. Je me suis senti mourir, manquer d'air. Ce n'était pas seulement parce qu'elle tenait mon cœur entre ses doigts crispés, mais parce qu'elle me foudroyait de ce regard détestable, et souriait légèrement en reculant jusqu'à la porte... Elle transpirait de haine et de rage.

Je me suis refusé à fermer l'œil après ça. J'ai eu beau frotter ma peau avec le gant de crin, passer cinq fois le gel douche sur mon corps, je la sens encore sur mon épiderme. Je suis mort, foutu...

Mes genoux flanchent, je perds l'équilibre et m'écrase contre le dossier du canapé. J'abandonne, je n'ai plus qu'à crever. Je glisse lentement jusqu'à reposer sur le sol et je pleure. Encore. Je m'en veux, je me déteste. Je n'ai pas à blâmer qui que ce soit. Tout est de ma faute. Je n'aurais jamais dû la faire mienne ce jour un. C'était purement inconscient... Une erreur, un dérapage incontrôlé, et incontrôlable...

Les minutes s'écoulaient, les heures peut-être, je n'en sais rien. Je ne pleure plus. Je commence à sentir les ténèbres approcher sur la pointe des pieds, me tourner autour, chuchoter, rire. *Lève-toi, Nathan, et va bouffer ton comprimé !* Mais je ne bouge pas, j'attends, résigné. Franchement, est-ce que tout ne serait pas plus simple si je laissais ce traitement dans le tiroir de ma table de chevet ? Je me ferais embarquer dans quelques heures, la camisole entraverait mes gestes brusques, cette gouttière en silicone enfoncée dans ma bouche me ferait taire, m'empêcherait de mordre.

Et après quoi, Nathan ? Tu resterais maximum dix jours en hôpital psy, avec un traitement adapté. Tu retrouverais ta lucidité et tu finirais quand même par sortir et devrais affronter tout ça.

Mais je n'ai plus de force, je n'ai plus l'énergie de me battre. Ma folie est là, elle me tend les bras, j'ai juste à laisser mes derniers remparts se disloquer pour qu'elle m'enveloppe. Je me vois partir, m'enliser, lorsque mon téléphone sonne. En une fraction de seconde, je remonte les quelques briques amoncelées au sol et m'efforce de saisir mon portable posé à seulement vingt centimètres de mon abîme.

Je ne sais pas ce que j'espérais, elle n'a pas mon numéro et je n'ai pas le sien... Le prénom de ma sœur est inscrit sur l'écran et recouvre partiellement la photo de Max en arrière-plan. Je décroche, en remerciant silencieusement ce lien invisible mais puissant qui nous unit pour ce timing parfait. Elle peut m'aider à remonter la pente, elle sait le faire...

– Salut, Marie.

– Salut, Nathan, je ne te réveille pas ?

Elle semble pressée, et débite ces quelques mots plus rapidement qu'elle n'en a l'habitude. Je me lève doucement, alors que l'angoisse se mélange à toutes ces émotions immondes qui parasitent déjà mon corps. J'avance jusqu'à ma chambre, ébloui par les premiers rayons du soleil qui pénètrent le salon par la baie vitrée.

– Non, je ne dormais pas, qu'est-ce qui se passe, Marie ? Mais quelle heure est-il chez vous ?

Avant que je ne puisse calculer, elle couine et sa respiration saccadée souffle lourdement dans le combiné. Mais qu'est-ce qu'elle a, enfin ?

– MARIE !

– Oui... Deux secondes, tu veux... Woaw, elle était pénible celle-là...

– Mais de quoi tu parles ?

– Je suis en train d'accoucher, Nat ! Je t'appelais juste pour te prévenir. On est en chemin vers la clinique, ton beau-frère stresse un peu !

Son rire, alors qu'elle taquine son mari sûrement en panique, accompagne l'apaisement dans ma poitrine maintenant que la clozapine se désagrège dans ma trachée. Je reprends doucement le contrôle de mes gestes, de mes pensées, de mes inspirations, et me connecte à ma sœur pour revenir parmi les sains d'esprit un peu plus vite. Elle continue de rire et demande de mes nouvelles. Mais je ne réponds pas, je ne sais pas vraiment si elle doit prendre part à tout ça.

– Nathan, dis-moi que ça va !

Sa voix s'est transformée, plus de rire, plus de légèreté. Elle vient de laisser sa cape de future maman et a enfilé celle de sœur formidable. Alors j'avoue, c'est égoïste, mais j'ai besoin de lui dire, je veux qu'elle sache.

– Élixa est là...

Seul le bruit du moteur de leur vieille Mercedes résonne dans le téléphone. Soit elle n'était pas au courant, soit elle souffre d'une nouvelle contraction. Je ne sais pas ce qui est mieux, finalement. Soudain, sa voix dure vient confirmer ma première hypothèse.

– Sérieux, Nathan ? La garce ! Elle devait être en pleine randonnée dans les Pyrénées ! Bon et alors, tu lui as parlé ? Ça s'est bien passé ?

– Elle sait Marie, elle a vu.

– Mais... Attends...

La contraction. Je patiente, en m'allongeant sur mon lit, et lui laisse le temps de retrouver son souffle.

Ma sœur est une héroïne des temps modernes. Elle est en plein travail, mais s'occupe de son frère fou, comme si ça avait autant d'importance que la naissance de son enfant. Même s'il s'est avéré que ma folie ne coulait pas dans son sang, je viens à en douter sérieusement. Et pourtant j'aime ça, cette façon qu'elle a de me surprotéger, de me mater. En tout cas aujourd'hui, j'en ai besoin.

– Ok, ça y est, je suis de retour. Raconte-moi !

– En résumé, elle a couché avec Eliott, j'ai péché un câble, je l'ai baisée à suivre, elle m'a frappé et elle s'est cassée...

– Nan mais... Attends... Pourquoi elle... Eliott ?

– Je galère, Marie...

– J'imagine, Nat. Mince, on se gare tout juste à la clinique, tu comprends que je ne peux pas rester au téléphone, sauf si tu veux m'entendre pousser sur la table d'accouchement.

– Ouais, nan, vas accoucher de ma princesse et on se Skype dès que t'es dispo.

– Ok ! Nat ? Ça va aller ?

– Je crois. Mais putain, Marie, elle m'obsède !

– Alors, bouge-toi ! Et profite que la douleur m'a anesthésié la moitié du cerveau, parce que je ne te tiendrai pas le même discours dans quelques heures ! Il faut que je raccroche. Et sors de chez toi, aère-toi la tête !

Elle a cette voix très autoritaire, celle qui me conseille, me guide, et m'aide à trouver les clefs pour une vie presque normale. Je raccroche, mais ne quitte pas l'écran du téléphone. Elle a raison, je ne trouverai pas la paix, je ne peux plus. Encore une fois, je laisse parler mon obsession pour cette femme et lance l'appel. Il doit dormir et franchement, je m'en tape. Mes mâchoires se crispent, mon poing se serre. Fait chier !

– Quoi ?

– Dans quel hôtel est-elle descendue ?

Je voudrais mettre les formes, faire comme si rien n'avait changé depuis vendredi soir. Mais j'en suis tout simplement incapable, je n'y arrive pas, et ma voix sévère en est la preuve. Je l'entends souffler, retenir certainement des dizaines de mots durs, pensant me préserver d'une éventuelle crise. Puis après plusieurs secondes interminables, il lisse plus ou moins le ton de sa voix et répond.

– Sérieusement, Nathan, c'était quoi ce cirque ? T'aurais dû m'en parler, plutôt que te casser comme un connard !

– Où. Est. Elle ?

J'enfile ma veste avant de récupérer mes clefs sur le guéridon et quitte l'appartement, le téléphone toujours collé à l'oreille. Il jure, il hurle qu'il ne l'aurait jamais baisée s'il avait su, qu'il m'en veut, qu'il s'en veut. Mais putain, je n'ai pas le temps pour ça, j'ai la rage contre lui et je vais mettre un moment avant de redescendre en pression.

– Eliott, crache-moi l'adresse !

Il hésite, et soupire bruyamment. Je mets le contact, boucle ma ceinture, enclenche la marche arrière. Et j'attends. *Allez, Eliott, fais pas le chien, donne-moi cette foutue adresse !*

– Tu me gonfles, Nathan ! Si j'avais su...

– ELIOTT !

– Elle est au Central Station, sur Wentworth Avenue... Je ne sais pas quelle chambre...

La chambre, j'en fais mon affaire. Je raccroche sans même l'avoir remercié ni même salué. Rien à

foutre ! La seule chose qui me permettrait de ne plus y penser avec cette douleur atroce serait de lui exploser le nez et voir le sang tacher ses chemisettes trop colorées. Plusieurs fois. J'aime ce mec, autant que je le déteste aujourd'hui. Mais il va morfler !

Je démarre au quart de tour et m'enfonce dans la faible circulation de ce dimanche matin. Je grille quelques priorités, un sourire mauvais sur les lèvres. Ce dernier coup de téléphone m'a reboosté à bloc, j'ai la haine contre lui, et contre elle. Elle doit partir, me quitter, mais je le lui interdis. Pas aujourd'hui. Pas après hier.

Je me gare sur le parking de l'hôtel, à cheval sur deux places. Limite, je pourrais en rire, j'aime être un enfoiré, ne penser à rien d'autre qu'à mon objectif, jusqu'à en oublier les autres. Franchement, je prends presque du plaisir dans cette urgence, parce que c'est clair, parfaitement clair. Je la veux, elle ! J'avance d'un pas déterminé jusqu'au guichet, occupé par une petite nana trop jeune, trop blonde, mais qui aurait pu retenir mon attention dans une autre vie. Je plaque mon plus beau sourire et commence :

– Bonjour... Tina ! Joli prénom. Écoutez, ma fiancée est dans votre hôtel et j'espérais pouvoir la surprendre ce matin. Je reviens d'un week-end professionnel et elle ne s'attend pas à mon retour si tôt. Pourriez-vous me donner le numéro de sa chambre ?

Cette jolie blonde a l'air sous le charme. Parfait ! Ce n'est plus qu'une question de seconde, maintenant. Elle évite mon regard, ses pommettes rosies par la gêne, et consulte le registre en me demandant le nom de famille d'Élisa. Je réponds dans la foulée et après deux clics de souris, Tina me confirme que la chambre vingt-quatre est toujours occupée.

Elle n'est pas partie... Elle aurait pu sauter dans le premier avion pour Nice, mais elle ne l'a pas fait... J'avance jusqu'à pousser la porte battante qui mène à la cage d'escalier et commence mon ascension, animé, à chaque marche, par un mélange de trac et d'impatience. Mon bide se serre douloureusement alors que les chiffres en bronze cerclé augmentent et me rapprochent de mon obsession.

Vingt-quatre... J'y suis. Et qu'est-ce que je fais maintenant ? Je n'ai aucun plan, je me suis emballé, sans réfléchir à la façon dont j'allais pouvoir sauver quelques meubles. *Et si elle n'ouvre pas ?* Peu importe, je défonce la porte ! *Et si elle n'est pas seule ?* Pareil, je le défonce ! Mes poings se resserrent durement en imaginant qu'un autre mec puisse la tenir, la sentir, la faire jouir. Mon corps monte en température trop rapidement, et mes muscles se tendent. Non, pas maintenant !

Je plaque mes paumes de chaque côté de la porte, ferme les yeux et laisse ma tête basculer sans retenue vers l'avant. J'inspire et j'expire longuement. Je me contiens, je bloque chaque pulsion, chaque battement de cœur appelant la crise. Je n'ai pas intérêt à déconner, je ne peux plus déconner ! Une minute passe, et chasse doucement mes démons.

Je frappe trois coups forts et francs à la porte, avant d'appuyer mon pouce sur l'œil de bœuf. Si elle me voit, elle n'ouvrira pas. Peut-être pensera-t-elle au service d'étage, ou à la femme de chambre. C'est dégueulasse, je sais, mais c'est comme ça. Je dois revoir son visage, je veux sentir son sourire frôler ma peau une dernière fois, j'ai besoin de goûter cette bouche, encore.

Le bruit de ses pas rapides rythme les battements de mon cœur. Le tour de clef résonne dans le couloir étroit de cet hôtel à touristes, puis la poignée s'abaisse d'un coup sec. La porte s'ouvre et mon souffle se bloque. Mon cœur se brise. Ma vie s'éclate au sol, sur ses pieds nus. Son visage se durcit lorsqu'elle m'aperçoit et d'un geste brusque, elle pousse sur la fine porte en bois peint, espérant la claquer. J'en sourirais presque, elle n'a pas idée de ma détermination !

Pas de chance, bébé, c'est toi que je veux !

Mon pied vient bloquer la porte sans difficulté, exaspérant Élisa un peu plus. Elle est belle, putain,

même en colère, même blessée, triste, en manque. Ses yeux sont injectés de sang, certainement à cause d'un sommeil trop léger, voire inexistant. Ses cheveux, presque noirs dans la pénombre de sa petite chambre, sont en vrac, emmêlés au possible, comme ils le sont après chaque corps à corps. Mais voilà, même naturellement anéantie, elle est magnifique...

– T'as oublié un truc ?

– Oui. Toi...

– C'est con !

Elle force de nouveau sur la porte, en vain. Je la sens monter doucement en pression, brûlant intérieurement, prête à me frapper de nouveau si je venais à pousser un peu trop le bouchon. C'est maintenant qu'il faut que je gagne la bataille. Je sais que jamais je ne gagnerai la guerre, mais pour le moment, seule la bataille m'intéresse.

– Éliisa ! Écoute-moi deux secondes, s'il te plaît !

– On n'a plus rien à se dire, dégage, Nathan !

Putain, elle ne me rend pas la tâche facile ! Et je sais qu'elle se plaît à jouer ce rapport de force avec moi. Elle veut dominer, gagner, me voir m'agenouiller au sol en signe de défaite. Mais pas question ! Nous allons la jouer en terrain neutre, pas de dominant, pas de dominé, un même pied d'égalité pour tout le monde.

– J'ai un deal à te proposer !

Elle cesse de faire pression sur la porte et ancre son regard intrigué, mais toujours rageur, dans le mien. Voilà, j'ai enfin son attention ! Ok, ce plan est peut-être pourri, mais c'est le seul que j'ai, le seul qui me permettrait de toucher du doigt au bonheur, même pour seulement quelques jours. Ses sourcils se froncent un peu plus, impatients d'entendre le marché que j'adorerais conclure avec elle.

– Voilà ce que je te propose : tu restes. Comme prévu. Pendant ces quelques jours, on oublie que toi et moi c'est impossible. On oublie ma folie. On oublie Eliott. Moïra. Et on vit. Pas de contraintes, pas d'emmerdes, pas de regrets. Juste toi et moi, bébé...

À mesure que je laisse cette proposition quitter mes lèvres, je vois les siennes se détendre tout doucement, sans pour autant lisser sa ligne de sourcil toujours froncée. Je la sens étouffer sa colère alors qu'elle envisage d'accepter. Je le sais, je le vois dans son regard, la façon qu'ont ses pupilles de se dilater ne me trompe pas. Elle en a envie, elle sait que ce marché est notre unique chance de vivre quelque chose, de nous trouver, nous aimer, passionnément et aveuglément.

Elle quitte enfin mon regard pour fixer un point imaginaire au-dessus de mon épaule, sa respiration accentuant les mouvements rapides de sa poitrine généreuse.

Allez, bébé, dis oui... Ne résiste pas...

« *Crazy For You* » de Hedley

Élisa

Il se moque de moi, ce n'est pas possible ! Je suis partie de chez lui sans qu'il me retienne outre mesure. Il me fait vivre tant d'émotions à la seconde que je vais sûrement défaillir sous peu si je reste à ses côtés. Maintenant, il est là, l'air de rien, me demandant de rester, de retrouver notre bulle salubre qui englobait mon cœur de douceur.

Mais je me connais, je ne vais pas pouvoir rester plusieurs jours avec lui sans vouloir savoir où il en est avec Moïra. Je vais avoir besoin d'extérioriser mes péchés et lui avouer, lui parler de ma relation avec Eliott. Mais d'ailleurs, comment vont-ils vivre ces journées ensemble ? C'était vraiment une idée de merde, coucher avec le meilleur pote ! Je pensais à quoi ? J'ai cru avoir quel âge exactement ? La colère et la jalousie m'ont fait faire n'importe quoi.

Nous sommes toujours sur le pas de la porte, à nous toiser, personne ne veut baisser le regard, aucun de nous ne veut flancher.

– Je ne peux pas rester. J'ai rendu ma chambre il y a une heure, tu arrives trop tard mon pote !

– Mon pote ? Élisa, tu es vraiment insupportable.

En disant ça, il pousse fortement sur la porte et je cède, un peu par surprise, beaucoup par envie. De toute façon, je ne peux pas lui résister, et son dernier commentaire m'a tiré un petit sourire. Oui, je suis invivable, c'est pour ça que je suis restée seule, mais, j'ai l'impression aussi que c'est ce qui l'attire tant.

Il entre dans ma pauvre chambre d'hôtel miteuse. Il a une telle carrure, une telle prestance, qu'il occupe presque toute la place dans ce petit espace. Eliott est venu ici aussi, mais je vais me garder de le lui dire. Je n'ai jamais eu ce sentiment de perte d'oxygène, d'envie fulgurante de me jeter à son cou pour lui déchirer ses vêtements. Rien de semblable à ce que je vis maintenant.

Il fait un tour sur lui-même, va vers le lit, ferme ma valise déjà prête et la soulève jusqu'à la porte.

Mais il fait quoi, bordel ?

Je ne vais sûrement pas le suivre. Il veut que je parte, d'accord, mais c'est encore moi qui décide de mes allées et venues. Pour l'instant, je l'ignore et m'installe en tailleur sur le bord du lit, ma tablette entre mes mains.

– Élisa, on y va.

– Casse-toi si tu veux, moi j'ai à faire. Je ne rends ma chambre que dans une heure.

Je le sens s'approcher de moi avec cette aisance attirante. Ma peau picote d'avance d'espérer qu'il me touche. Mais ses doigts ne me caressent pas, son souffle ne vient pas me faire frémir. Non, il agrippe ma tablette et tire dessus pour s'en saisir.

– Oh ! Tu te prends pour qui ?

Je me redresse avec cette fougue qui me caractérise tant. Comment peut-il se permettre d'entrer dans ma bulle et de prendre les commandes de ma vie ? Il m'a dit de partir, et pour une fois que j'obéis, il revient vers moi pour... Je ne sais même pas pourquoi ! Il me parle en glissant son doigt sur mon écran tactile.

– Tu fais quoi ?

– Tu ne sais pas lire en plus d’être con ? J’échange mon billet d’avion, un vol pour Paris est en partance dans quatre heures.

Son regard passe de ma tablette à mon visage. Sa mâchoire est contractée, il pense certainement à me tuer à cet instant, il paraît si sombre. Nathan ferme les yeux quelques secondes, sans doute pour contrôler sa colère, empoigne mon sac à main, y place ma tablette sans ménagement et lance le tout pour que ma besace cogne sur ma valise. J’aimerais crier, le foutre dehors, mais...

Mais quand il est là, près de moi, j’ai beau être sur les nerfs, je sens de petites choses qui bougent en moi. Comme si mon cœur, mort depuis si longtemps, reprenait vie, petit à petit.

Ce sentiment d’amour, je l’ai perdu sur une route sinueuse de campagne. Lors d’un week-end qui transpirait le bonheur. J’avais tout prévu, ça devait être magique, parfait. J’avais loué un van pour que nous soyons tous ensemble sur la route, j’avais trouvé un grand gîte avec piscine couverte, jardin immense. J’en avais parlé à mes amis, mes camarades de classe en contemplant leur jalousie perler dans leurs regards. J’étais la plus heureuse des filles du monde, à cette époque. Sûre de faire de cet instant l’un des plus beaux souvenirs familiaux, je me voyais déjà y penser plus tard, avec ce sourire de bonheur qui ne me quittait jamais. Ce n’était pas le plus beau souvenir, c’était juste le dernier.

Depuis, mon cœur a fermé ses portes et a bouffé la clef pour que personne, pour que rien ne s’engouffre en lui. Nathan a réussi à trouver une issue, à défoncer chaque barrière pour accéder à mes entrailles. Petit à petit, il comble le vide omniprésent de mon esprit. Il a beau être exaspérant, fou, et géographiquement inaccessible, il a ce je-ne-sais-quoi qui me fait faire n’importe quoi pour lui. Comme traverser la terre entière ou devenir la pire des garces. J’oscille tellement entre bonheur et souffrance que je me sens ivre, troublée à chaque moment.

– Bon, vu que tu es là, autant que tu serves à quelque chose. Tu portes mes valises et tu m’amènes à l’aéroport, je ferai le changement de billet là-bas.

Je claque mes cuisses et déplie mes jambes pour me lever. Nathan pose ses mains sur mes épaules et appuie juste assez pour que je garde ma position assise. Mes pieds pendent le long du lit. Ses mains glissent sur mon dos et se posent sur mes hanches. Il s’agenouille devant moi et tire sur mon corps pour me rapprocher du bord, et donc de lui. Il est posté entre mes jambes et pose sa tête contre mon torse, ses bras m’encerclent et me maintiennent d’une douceur douloureuse. Il ne bouge plus, reste contre moi, nos respirations se calent l’une sur l’autre. Je n’ose pas poser mes mains sur lui. Je ne veux pas, ça ne sert à rien de reculer l’échéance, parce qu’à la fin de ces dix jours, nous en serons au même point. Je devrais partir, le quitter.

– Reste avec moi, ne me demande pas de te supplier.

– Je ne peux pas rester ici, la chambre va être relouée.

– J’espère bien. Je te ramène chez moi.

– Tu me proposes un contrat à durée déterminée ?

– Disons une période d’essai.

Il rit doucement. Si je me laisse aller, si j’accepte de vivre pleinement les instants qu’il me propose, je repartirais heureuse, malgré tout. Heureuse d’avoir vécu vraiment, de savoir que mon âme n’est pas perdue, n’est pas morte. Il m’offre peut-être une chance de me retrouver. Mais, puis-je vivre intensément sans me sentir coupable ? Ce sentiment ne me quitte plus, parce que j’ai survécu, parce que je vis, je respire, je n’ai aucune séquelle.

Et si je baissais les armes, ça me reposerait certainement d’être entourée de cotons, de sentir ces fichus

papillons qu'aiment tant les filles. Je pourrais me laisser tenter, et vivre intensément ces quelques jours.

Je pourrais rester...

Si le calme de la pièce et l'intensité de notre étreinte sont un résumé de ce qu'il peut m'offrir, je ne regretterais pas de déchirer mon cœur en plusieurs morceaux en rentrant à Nice. Je nous imagine faire l'amour dans le salon, baiser furieusement contre le plan de travail de sa cuisine, sous cette immense douche à l'italienne, ou dans son lit *King size*. Nathan me réveillerait avec des baisers sur tout le corps, en souriant, en m'aimant, encore et encore. Nous pourrions faire un peu de tourisme, se tenir par la main, aller au restaurant, à un concert ?

Je vais rester...

Pouvons-nous établir une sorte d'équilibre assez stable pour ne pas nous emporter vers un enfer destructeur ? Laisser nos questions, nos doutes, nos passés là où ils sont et ne penser qu'au moment présent ? J'hésite encore et pourtant, mes mains remontent ses bras et viennent caresser son dos, sa nuque et se perdre dans ses cheveux. Je baisse la tête et embrasse le haut de son crâne. Nous restons comme ça un long moment, lui entre mes jambes, mon corps moulé au sien, moi l'englobant entièrement, amoureuxment.

– Nous devrions y aller avant que l'on nous vire.

Il relève la tête et me sourit. Bon sang, qu'il est beau ! Il est parfait, certes, mais lorsqu'il a cet air enjoué sur le visage, je fonds en une microseconde. Si ma décision de rester n'était pas déjà prise, ce visage m'aurait fait changer d'avis en un instant.

– Je t'amène où ?

– Là où tu pourras me baiser assez pour te faire pardonner ta connerie.

Il se lève en riant, prend ma main et me tire contre lui. Je me laisse faire parce que j'adore ça, et me blottis maintenant contre son torse. Il me soulève assez pour que mes pieds quittent le parquet.

– J'espère que tu es sportive, parce que j'ai dans l'idée de m'excuser encore, encore et encore.

Il faut qu'il arrête de parler, parce qu'il m'excite et là, tout de suite, nous n'avons plus le temps et je ne veux pas être frustrée en attendant d'arriver chez lui.

À moins que...

Je bouge un peu et il me laisse descendre au sol. Son regard bleu azur collé au mien me donne des ailes et mon caractère outrancièrement provocateur me fournit le reste d'énergie. Je ne quitte pas son regard, mais mes mains s'affairent déjà à déboutonner son jean rapidement. Je sais qu'il est excité, son torse bouge un peu plus, moi aussi je le suis, et je me mords les lèvres d'envie. Mes doigts glissent sous les coutures de son pantalon et de son boxer, je les baisse en pliant les genoux. Je suis face à cet organe fièrement dressé. C'est lui qui me procure autant de sensations irréelles, intenses, et j'aimerais le remercier, l'embrasser, le sucer.

– Élisabeth...

– On n'a pas beaucoup de temps, mais on s'en fout.

– Prends tout le temps que tu veux, bébé...

Il ne termine pas sa phrase, car je souffle déjà sur le bout de son gland, mes doigts glissent sur sa longueur et mes lèvres s'écartent pour l'embrasser. Juste quelques baisers, juste ma langue qui glisse et humidifie toute cette queue qui me défonce avec tant de bonheur. Je sais que je devrais me dépêcher, le sucer avidement, rapidement, pour que nous quittions la chambre avant de voir la femme de ménage approcher mais...

... Mais je n'ai que dix jours, et je compte bien profiter de chaque seconde. Je l'englobe maintenant

entièrement, ma bouche coulisse de haut en bas, je suce, j'aspire, je tourne ma langue contre cette gourmandise. Mes mains caressent ses bourses, les serrent un peu, les soupirs de plaisir de Nathan me donnent envie de continuer, encore et encore. Je le prends plus profondément en moi, mes mains poussent sur ses fesses pour me donner l'intégralité de sa puissance.

– Putain, bébé, c'est divin.

Nathan appuie sur ma tête, ses doigts sont emmêlés à mes cheveux pour accélérer le mouvement. Je m'exécute, parce que je veux lui faire plaisir, il n'y a que ça qui m'importe. Le rythme devient soutenu, je le sens à bout, crispé, sa respiration est saccadée et j'intensifie encore un peu mes aspirations. Je n'ai jamais pris tant de plaisir à sucer un homme, je le fais normalement pour satisfaire mon partenaire, mais cette fois, c'est moi qui prends un plaisir intense. Je sens mes lèvres se contracter, je mouille intensément. Un effleurement de sa part me ferait jouir. Alors que mes pensées sont orientées vers le centre de mon excitation, je sens celle de Nathan arriver à son paroxysme. Sa queue se tend un peu plus, ses mains sont encore plus directives et ça me plaît. J'aime qu'il me domine, qu'il me demande silencieusement d'aller au bout. De toute façon, je ne veux pas arrêter, je veux le goûter, avaler tout de lui, et c'est ce que je fais, me délectant de la chaude semence qui coule dans ma bouche. Nathan râle, chancelle et me lâche les cheveux. Ses mains restent sur moi et j'entends des mots d'amour sortir de sa bouche.

Je recule, lèche mes lèvres et me reconnecte à son regard. J'aimerais lui dire que j'ai pris un pied d'enfer, qu'il me rend faible, amoureuse, et heureuse. Je veux qu'il sache que je ne pourrais pas le quitter à la fin de mon séjour, qu'être loin de lui va me tuer à petit feu. J'aimerais lui dire tout ça, mais j'entends le cliquetis de la porte d'entrée.

Merde !

Une femme d'une cinquantaine d'années, mince, les cheveux attachés en arrière, passe la porte en tirant son chariot. Nous n'avons pas le temps de bouger lorsque sa tête tourne vers nous. Elle pousse un cri d'effroi, surprise que la chambre soit encore occupée par un couple en pleine action. Nathan me relève rapidement, en passant ses mains sous mes bras. Il reboutonne son pantalon et commence à s'excuser.

Pourquoi arrive-t-elle à ce moment-là, alors que j'étais prête à le laisser m'atteindre, à le laisser voir mes sentiments pour lui ? Nathan me traîne pour que nous sortions de la chambre rapidement, mais je suis toujours un peu frustrée par ce mauvais timing. Et lorsque je suis déçue, énervée, il faut que ça sorte, il faut que l'autre paye, d'une façon ou d'une autre.

Cette nana un peu trop blonde, un peu trop maigre n'ose pas nous regarder et bafouille je ne sais quel refrain pourri avec un accent à couper au couteau. Moi, je prends le parti d'en rire et me tourne vers elle en passant la porte. Avec mon meilleur accent et une voix qui porte, je lui assène une riposte vengeresse :

– Ne vous inquiétez pas, la chambre est propre, j'ai tout avalé.

Une main vient se poser sur ma bouche tandis qu'une autre se pose sur mon ventre. Nathan me tire en arrière et mon dos percute gentiment son torse.

Nous sortons de la chambre, hilares, comme deux adolescents bourrés, heureux et insoucians.

Putain que c'est bon !

Mercredi 17 août

Le matelas bouge et une collection de baisers m'est offerte. Le premier commence à l'arrière de mon talon et doucement, ce fourmillement remonte le long de mon mollet, lentement, n'oubliant aucun centimètre, il remonte dans le creux de mon genou. Ça chatouille, ça excite, mais je fais semblant de

dormir. Mes yeux sont fermés, je suis allongée sur le ventre, les draps sont à terre. C'est l'hiver ici, mais Nathan sait faire monter la température.

Trois jours que je vis chez lui, trois matinées qu'il me réveille avec une douceur intense. Comment cet homme si dominant, si incontrôlable réussit-il à faire de mon réveil un océan de tendresse et de tendresse ? Chaque matin, c'est un nouveau scénario.

Le premier jour, un plateau petit-déjeuner a été posé sur la tablette à côté du lit. D'un air un peu gêné, il m'a expliqué ne pas connaître mes goûts. Il y avait assez à manger pour tout l'immeuble. Du sucré, du salé, un thé, un café, du sucre, du miel... Pour le coup, cela m'était égal, parce que c'est lui que je voulais dévorer, encore et encore.

Hier, je me suis réveillée seule, un mot écrit sur un post-it était posé sur son oreiller « *Bonjour ma belle* ». Avec le sourire, je me suis levée et j'ai suivi un chemin de petits papiers jaune en souriant à chaque lecture. « *J'espère que tu as bien dormi* », « *J'ai tellement envie de toi* », « *Je suis certain que ton goût au réveil est délicieux* », « *Laisse-moi te baiser* », « *Laisse-moi te baiser, FORT* ». Un autre, collé sur la porte à hauteur des yeux, m'a fait rire. « *Attention, Homme excité* ». Ça m'a fait penser à tous ces petits panneaux sur les barrières des maisons, nous informant que l'on peut tomber sur un chien méchant si l'on franchit le seuil. Les cabots me font peur ; le type qui se trouve derrière cette porte m'offre un autre sentiment, totalement opposé. J'ai ouvert la porte, Nathan se trouvait nu, sur le canapé en face de moi.

– Je t'ai entendue rire, ça m'a excité instantanément.

– Je vois ça... Mais sur le mot, tu parles de te nourrir de moi.

Il m'a sucée, léchée, baisée, et j'ai adoré ce réveil. Je reviens de mes souvenirs pour sentir les dents de Nathan me mordiller les fesses à travers ma culotte en dentelle noire.

– Tes sous-vêtements m'excitent tellement, tu t'en rends compte ?

– C'est l'idée de départ, mon cœur.

– Et j'adore t'entendre m'appeler comme ça.

Je tourne la tête, et vois mon bel homme glisser lentement sur moi, continuant son chemin de baiser sur mon dos nu. Je ne me lasse pas de le sentir contre moi dès mon réveil. Normalement, je ne supporte pas les invitations graveleuses de mes compagnons de baise. S'ils peuvent partir juste après s'être vidés, ça m'arrange, sinon, ils se font dégager rapidement, sans ménagement.

Mais Nathan, ses mains, sa bouche, son corps, son odeur, tout me va, je garde tout, pour toujours, à l'infini. Si seulement c'était possible. Il me reste sept jours et chaque matin, si doux soit-il réduit le temps qu'il me reste avec lui. J'ai du mal à dormir, comme possédée, étourdie par ce chrono, cette date, celle de mon départ, de notre rupture. J'aime notre vie, nous passons nos journées à prendre soin l'un de l'autre. Bizarrement, nous réussissons à rester calmes, prévenants, nous évitons les sujets de discorde, profitant du moment présent. Cette nuit, je me suis levée pour prendre un verre d'eau. En ouvrant quelques placards avant de trouver mon bonheur, je suis tombée sur une plaquette de médicaments.

Clozapine

J'ai passé l'heure suivante à faire des recherches sur internet, blottie sur le canapé, enroulée dans une couverture douce. Les mots difficiles, décrivant les symptômes, les causes et les traitements de cette merde, m'ont dégomme le moral. Ils expliquent que chaque cas est différent, et je ne sais rien du mal de Nathan. J'appellerais bien Marie pour essayer de glaner quelques précisions, mais elle est encore à la maternité, calée dans son lit d'hôpital avec sa miniature contre elle. Nous avons reçu les mêmes photos avec Nathan. En prime, j'ai eu le droit à quelques textos de reproches et de recommandations.

Il faut que je chasse ces idées, car le sexe dur et impatient de Nathan se cale contre mes fesses, il appuie tout son poids sur moi et commence à me mordiller la nuque. Je bouge le bassin, pour appuyer sur son excitation, ses mains se lient aux miennes et les remontent au-dessus de ma tête.

– Ce sont les lions qui mordent la nuque de leur proie.

– Vu ton caractère, bébé, je peux facilement te comparer à une lionne, donc ça nous correspond pas mal. Non ?

– Mmh. Je suis toute mouillée, contractée, excitée au possible, tu penses commencer ton boulot dans combien de temps ?

Il se marre en calant son visage dans mes cheveux. J'essaye d'être la plus détendue possible, alors que des milliers de questions me dégomment le crâne. A-t-il besoin d'un traitement journalier ? Se lève-t-il plus tôt que moi pour prendre ses médicaments ? S'il n'en prend pas, est-il foncièrement méchant ?

Je n'ai pas peur pour moi, j'ai mal pour lui, à chaque seconde.

Ne pas poser de questions me tue à petit feu. Comme son téléphone qui sonne sans arrêt et ses jurons lorsqu'il ne décroche pas. C'est Moïra ? Eliott ? Je ne pose pas de questions, conformément à notre accord, mais je bous à l'intérieur. Il m'a dit avoir pris des jours de congé, j'ai réussi à savoir qu'Eliott lui avait donné le nom de mon hôtel. J'aimerais croire qu'ils arrivent à communiquer, mais la tension qui émane de lui lorsqu'il a prononcé son nom ne m'encourage pas à positiver.

Nathan se redresse et fait glisser ma culotte le long de mes jambes, je veux me retourner, mais sa main se plaque contre mon dos. Je ne fais plus un seul mouvement en entendant ses mots susurrés à mon oreille :

– Ne bouge pas, j'ai besoin de te connaître, entièrement.

Je lui obéis, mais j'ai beau me concentrer pour ne pas m'agiter, mes lèvres se contractent toutes seules alors que je mordille les autres de plaisir.

Et il n'a encore rien fait... Putain, qu'il me prenne !

« *You and Me* » de *Lifehouse*

Nathan

Ses doigts se resserrent subitement sur le tissu épais de mon jeans. Je quitte la route des yeux quelques secondes et la trouve calée contre la vitre, sa poitrine se soulevant doucement au rythme de sa respiration apaisée. Elle dort, une main sur ma cuisse. Depuis une bonne heure maintenant. Je souris et fixe de nouveau le bitume irisé de la nationale, parce qu'effectivement nos nuits sont courtes. Je ne peux pas dire qui de nous deux est le fautif, je crois que les torts sont divinement partagés.

Cette femme, profondément endormie, enfoncée dans le siège à côté de moi, est insatiable. Une vraie vorace, elle me veut, tout entier, à chacun de ses regards, à chacune de ses caresses. Et bordel, j'aime ça, plus que tout ! Voir cette étincelle briller dans ses iris nacrés lorsqu'elle me voit approcher, découvrir ce même sourire passionné que celui qui m'a subjugué ce jour un, tout est un délice. Une pression presque douloureuse vient animer ma queue jusqu'ici au repos, alors que des flashes de ce matin obscurcissent ma vision.

C'était chaud ! Je n'avais rien prévu de tout ce qui s'est passé, mais la trouver presque nue, tout juste recouverte de la dentelle de sa culotte, m'a rendu dingue. Je ne voyais plus que ça, son magnifique cul rebondi, aux courbes dangereusement excitantes. J'avais pourtant décidé de la réveiller en douceur, de lui faire l'amour, de lui montrer combien elle compte pour moi. Parce que les mots sont difficiles. Parce que la fin approche. Parce qu'elle laissera ce trou béant en moi. Et parce que le simple souvenir ne me suffira plus...

Elle s'est offerte, gémissante, suppliante, et poussant son cul contre ma queue. Ses cris de jouissance résonnent encore en moi et me donnent une envie folle de garer la voiture sur le bas-côté et de la réveiller pour une baise contre le volant. Élixa, c'est ça : une folie qui frôle doucement la mienne, mais aussi une douceur cachée, presque trop barricadée. Certaines fois, je la sens prête à lâcher prise, à mettre des mots sur la tendresse dont elle fait preuve. Et pourtant je comprends mieux que personne qu'elle se l'interdise. J'en fais autant...

Dans une autre vie, un autre Nathan lui dirait qu'en quelques jours elle lui a donné plus que ce qu'il n'espérait jamais recevoir. Il lui confierait avec facilité que son cœur cessera de battre à la seconde où son pied quittera le sol australien. Il la supplierait de l'emmener, de le gaver de cet amour sincère qu'elle est la seule à pouvoir lui donner. Il pleurerait, parce qu'il saurait, il saurait que le bonheur, l'insouciance, l'amour s'envoleraient avec elle.

Mon sourire s'est doucement éteint, jusqu'à me plonger dans cette obscurité trop familière, une fois de plus. Mais la différence aujourd'hui est qu'aucune molécule chimique ne pourrait atténuer mes symptômes. J'inspire profondément et glisse mes doigts dans les siens en l'observant rapidement, elle dort toujours. Cette femme a un pouvoir incroyable sur moi. Elle réanime chaque cellule assombrie de mon corps en danger, au simple contact de sa peau tiède. Ma poitrine s'aère doucement et se déleste de ce poids mort, lourd.

Tout semble tellement parfait, juste elle et moi, et le reste du monde... Je veux ce bonheur, je veux

continuer de sentir mon corps vivre, je veux qu'on nous foute la paix. J'ai conclu un pacte, avec elle, avec les éléments, avec l'univers. Rien ne viendra nous bouffer, j'en fais la promesse. Même pas mon esprit fou.

Je la sens se tortiller de plus en plus, ma belle brune se réveille. Avant même que j'aie le temps de tourner la tête vers elle, son corps vient se blottir contre le mien, et ses bras s'enlacent autour de mon buste.

– Ça va, bébé ?

– Mieux... J'ai cru que c'était dans ma tête...

– Quoi ?

Elle grimpe son regard vers moi, sans décoller sa joue de mon torse. Qu'elle est belle...

– Toi.

Mon cœur cesse de battre une seconde en entendant ce mot si doux s'échapper de ses lèvres dans un murmure. Putain d'injustice ! Rien à foutre d'être à deux minutes de l'hôtel, je freine brusquement et gare la voiture en vrac sur l'accotement. Je ne retiens rien et laisse l'amour profond et intense que je ressens pour elle à cet instant précis guider mes gestes. Je jure tandis que j'attrape son visage fermement et plaque ma bouche sur la sienne. L'étonnement dans ses yeux s'estompe à la seconde où ma langue retrouve son humidité.

L'autre Nathan tuerait pour embrasser cette bouche éternellement. Pour sentir les doigts fins de cette femme le caresser, lui agripper les cheveux et les tirer avec force. Il tuerait...

Fidèle à elle-même, Élixa s'anime peu à peu entre mes doigts, dans ma bouche, et détache hâtivement sa ceinture. Elle m'enjambe et presse entièrement son corps contre le mien. L'urgence, le besoin, cette incroyable nécessité nous coupe du monde extérieur. Il n'y a plus que nous, plus que les bruits de nos respirations rapides, plus que les battements de nos deux cœurs percutant nos poitrines si fort qu'ils pourraient fusionner.

– Nat... Tu vas finir par me tuer...

Son sourire sur mes lèvres me donne l'impression d'être le seul qui ne l'a jamais rendue si heureuse. Et j'aime ça, j'aime me sentir unique, spécial sous son regard dilaté de désir, mais pas que... Elle reprend son souffle, son front collé sur le mien, et continue de glisser ses doigts sur mon crâne.

– Dis-moi qu'on est bientôt arrivés...

Je ne peux pas m'empêcher de rire devant son regard impatient, prêt à me bouffer sur place si je ne lui dis pas que notre point de chute est proche.

– Cinq kilomètres, ma lionne ! Retourne à ta place, je fais au plus vite.

Elle bascule la tête en l'arrière et pousse un cri de frustration intense. Je m'oblige à fermer les yeux quelques secondes pour éviter de plonger mon nez entre ses deux magnifiques seins qu'elles m'offrent, cambrée contre le volant. J'inspire longuement et la sens quitter mes cuisses pour retrouver son siège. Sans dévier de mon objectif, je me réinsère sur la voie. Un seul contact visuel avec ma proie et je suis foutu.

Soulagé, je dépasse le grand portail du domaine Armana quatre minutes plus tard. Ses doigts, qui cherchaient à me faire perdre mon sang froid, quittent doucement l'intérieure de ma cuisse alors qu'elle découvre notre pied-à-terre pour ce dernier week-end.

– Bordel, Nathan ! Est-ce que c'est sérieux ?

– Attends, tu n'as pas encore tout vu.

Je continue de rouler au pas dans cette large allée gravillonnée d'un blanc pur, sous le regard ébahi d'Élisa. Elle ne s'arrête pas de jurer en découvrant la végétation luxuriante et dense qui entoure le domaine. Toutes les nuances de vert se déclinent dans cet immense parc, parsemées de petites touches de couleur vive. J'adore la voir collée à la vitre, comme une gamine le ferait en plein safari. Mais je dois bien avouer que je n'étais pas loin d'avoir la même attitude la première fois que je suis venu ici.

Je coupe le contact une fois stationnés devant le voiturier. Elle se tait, sans jamais quitter des yeux l'immense bâtisse qui se dresse devant nous. Cet hôtel est un petit bijou, tant par son architecture moderne et contemporaine, que par son imposante taille. Je sais que son esprit d'architecte carbure à plein régime et j'aime à penser que le style lui plaît.

Je fais le tour de la voiture et la rejoins. Elle n'a pas attendu pour sortir et est déjà prête à s'avancer sous l'immense porche qui mène au hall de l'hôtel. Mais une lueur de lucidité la traverse, et la stoppe dans son élan. Elle se retourne avec un sourire sublime et me tend la main. Tout semble si naturel entre nous, si simple. J'aime ça, je me sens bien, les doigts emmêlés aux siens, avançant fièrement jusqu'au bureau d'accueil. Elle me souffle quelques détails architecturaux, et part dans un monologue adorable. Je souris un peu plus alors qu'elle s'agite, me regarde de temps à autre et emploie un vocabulaire digne d'une professionnelle. Elle a oublié que l'architecture n'était pas mon domaine de prédilection et je n'en saisis pas toutes les subtilités, mais j'acquiesce, en feignant de comprendre. Parce que je m'en fous ! Tout ce qui compte est de voir son visage s'animer, son sourire s'étirer. Je pourrais passer la nuit à l'écouter, à la regarder s'émerveiller... Toute la nuit. Ouais, enfin, entre deux rapprochements charnels !

Ania nous aperçoit et contourne le bureau pour venir à notre rencontre. Un sentiment enivrant se déverse en moi et me paralyse presque. Élisa vient de se coller contre moi, puis agrippe mon bras avec force, pour marquer fièrement son territoire. L'hôtesse, une belle rousse au visage d'ange, s'avance vers nous et sourit largement. Je sens ma tigresse bouillir et pétrir ma main de jalousie lorsqu'Ania m'embrasse chaleureusement.

– Nathan ! Quel plaisir de vous revoir ! Comment allez-vous ? Avez-vous fait bonne route ?

Je me retiens de rire en sentant ma belle brune trépigner d'impatience à côté de moi. J'adore ! Elle n' imagine pas la plénitude qui m'envahit de la sentir si peu partageuse. Si elle savait... Ania écoute à peine ma réponse et nous guide après avoir rendu la poignée de main dynamique d'Élisa.

Je délaisse ses doigts et cale mon bras sur ses épaules en la forçant à approcher son visage du mien.

– Détends-toi, bébé, il n'y a que toi...

Son souffle s'allonge alors que son visage se tend durement, comme frappé par un uppercut invisible. Nous n'avons toujours pas abordé les sujets épineux, dont Moïra, et comme un abruti je viens de lui lancer cette réalité en pleine face. Mais oui, il n'y a qu'elle, rien à foutre de l'autre garce ! Et si mes dernières explications n'étaient pas assez claires pour Moïra, je me ferais un plaisir de les lui répéter avec plus de conviction, la prochaine fois qu'elle viendra frapper chez moi.

Je ne veux pas de Moïra, je n'en ai jamais voulu, c'était un passe-temps, une porte ouverte sur un avenir que je pensais plus tranquille. Elle n'était qu'une sorte de baume au camphre, celui qui brûle autant qu'il n'apaise. Parce que c'était ça, mon cœur brûlait de ne pas partager tous ces moments avec celle que je tiens à mon bras aujourd'hui, mais finalement il s'adoucisait de penser que cette issue était la meilleure.

– Pardon... Ce n'est pas... Je ne voulais pas...

– C'est bon, Nathan ! J'imagine qu'on aura l'occasion d'en reparler... Où est-ce qu'elle nous emmène la Marie-Gertrude ?

Autant ses premiers mots acerbes, piquants et en souffrance, m'ont donné mal au bide, autant la fin de sa

phrase sur un ton enjoué me fait mourir de rire. Ses bras se resserrent autour de moi alors que nous nous enfonçons dans le magnifique Jardin botanique de la propriété. Éliisa regarde en arrière, étonnée que l'un des employés de l'hôtel nous suive avec nos bagages.

– Tu m'emmènes dans un superbe hôtel cinq étoiles, pour finalement me faire camper dans un bosquet ?
Je l'adore !

– Mais non, un peu de patience...

Elle souffle contre mon épaule et feint d'être blasée, mais son sourire à peine dissimulé la trahit. Je sais qu'elle apprécie le moment que nous passons loin de notre réalité. Ces quelques jours de complicité. Ces dernières heures d'une délicieuse liberté.

Nous passons enfin derrière la haute barrière de buis et empruntons le petit sentier arboré qui mène à la dépendance. Dépaysement total alors que nous sommes surplombés par cette jungle d'eucalyptus géant, rafraîchissant la vingtaine de degrés Celsius de ce début d'après-midi.

J'ai la chance d'avoir un psy très attaché à sa cousine Ania, et également à sa ville de naissance Nelson Bay. Il m'a permis à plusieurs reprises de venir me ressourcer ici, dans cette villa immense, et y déposer les armes le temps d'un séjour. J'aime venir ici, seul. Mais ça, c'était avant la tornade Éliisa qui, en quelques tourbillons, a fait changer toutes mes perspectives de vie. Et aujourd'hui, j'aime encore plus y venir avec elle. Comme pour lui offrir un petit bout de moi et de mon histoire compliquée. Comme pour qu'elle ouvre les yeux sur l'homme dangereux que je suis...

Le bruit du ressac se rapproche. Il me tarde d'arriver ! Elle pourrait ne pas aimer, trouver ça cliché à mort, penser que je mets mon portefeuille en avant, alors que je ne paie presque rien. Mais tant pis, je tente le coup. De toute façon, le petit portillon en bois blanc n'est plus qu'à une vingtaine de mètres, maintenant... Il fait chaud, non ? Mon cœur s'emballe à mesure que nous nous approchons. Je crois que je stresse... Merde ! Je n'aurais peut-être pas dû, finalement. Sur le papier, pourtant, ça me semblait être une bonne idée...

Ania s'avance, et bloque le portique contre l'arrière de ses jambes. Je me détache d'Éliisa et lui intime de passer en premier d'un geste mal assuré. Je stresse vraiment ! Elle pénètre d'un pas hésitant dans la propriété qui sera la nôtre les prochains jours. Je retiens mon souffle, pressé malgré tout de découvrir l'expression sur son visage.

– Tu te fous de moi ?

Elle fait maintenant face à cette sublime villa contemporaine de plain-pied. Les larges baies vitrées entourent la maison pour une luminosité exceptionnelle. La terrasse attenante se termine sur cette gigantesque piscine à débordement, face à la longue plage de Nelson Bay. Nous n'aurons qu'à suivre le chemin ensablé qui longe le jardin paysagé, pour nous trouver sur cette parcelle de plage privative et jouir de chaque rayon de soleil et de cette eau presque translucide.

Bien que son avis soit important, je dois bien avouer que me retrouver ici me procure une exquise sensation de bien-être. Comme à chaque fois... J'emplis mes poumons de cette brise saline et laisse la tension quitter mon corps. Elle va aimer, elle ne peut qu'aimer.

– Nathan, c'est...

Je la rejoins et saisis sa main, jusqu'à l'obliger à plonger enfin dans mon regard. Elle aime... Ses yeux brillent, ses doigts tremblent presque.

– Bienvenue dans mon havre de paix.

Ania stoppe notre échange et nous guide jusqu'à la maison. Je laisse Éliisa errer dans les trois cents mètres carrés et me charge de la paperasse. À plusieurs reprises, ses jurons sont venus ponctuer ses

découvertes, et elle en connaît un foutu paquet ! Mais j'aime tellement cette sincérité, il n'y a que le mot qui pourrait être qualifié de vulgaire, parce que sa symbolique est toute autre. Elle s'émerveille, elle s'étonne, elle découvre. Elle aime...

Je referme la porte sur Ania, après qu'elle a pris note de mes exigences pour les prochains jours, et part à la recherche d'Élisa. Sans grand étonnement, je la retrouve assise au bord de la piscine, les pieds dans l'eau, la tête inclinée vers le soleil frappant sa peau hâlée. J'approche, un sourire aux lèvres, me déchausse et me glisse dans son dos, jusqu'à tremper le bas de mon jeans dans le bassin. Sincèrement, ça m'est complètement égal, je sais que mes fringues finiront au sol, ou trempées, en fonction des désirs de ma femme.

J'enroule mes bras autour de sa taille, plaquant son dos un peu plus fermement contre mon torse, et effleure la peau de son cou de mes lèvres. Seuls le bruit lointain des vagues et les quelques piailllements de perruches nichées dans les hauts acacias meublent l'air ambiant. Je respire pleinement chaque centimètre de sa nuque et y dépose plusieurs baisers. Elle incline son visage, pour me donner un plus large accès à son cou, mais ses yeux restent fermés, pour profiter elle aussi, de ce moment parfait. J'ai l'impression de la connaître depuis toujours, de n'avoir connu que son odeur, que ses caresses répétées, que le son lent des battements de son cœur...

Je ne veux pas que ça s'arrête...

Je referme la porte doucement, la laissant nue, paisiblement endormie dans ce gigantesque lit. Je sais que la deviner dans les draps blancs, froissés de cette baise d'enfer, va me consumer, mais j'ai d'autres projets pour ce soir et je la veux en forme. En passant devant le sas d'entrée, je distingue le paquet qu'Ania a déposé sous le porche. Je le récupère sans attendre et le dépose sur l'îlot de la cuisine. J'ai le trac, j'espère que ça ira. J'espère que ça lui plaira.

Je découvre d'une main tremblante la sublime robe blanche, fluide, dont l'ourlet ne descend sûrement pas plus bas que le haut de son genou. J'ai presque envie d'aller la réveiller pour lui demander de l'enfiler, mais me ravise. Elle ne la garderait sur elle que trop peu de temps, alors à quoi bon ? À moins que je l'asseye simplement sur l'îlot, sa jupe recouvrant ses cuisses, et me faufile dessous.

Ma queue tressaute contre mon jeans boutonné de moitié et m'annonce une fin d'après-midi tendue, et frustrante. La paire d'escarpins bordeaux est démente, j'espère juste ne pas m'être planté de pointure ! L'ensemble va lui aller à la perfection, je le sais, j'en suis sûr, et il me tarde déjà qu'elle se prépare.

La sonnerie brève de mon portable m'oblige à remettre le tout dans la large boîte. Mes gestes sont maladroits. Je sais que c'est lui, il n'a pas arrêté d'appeler et de m'envoyer des textos. Je n'ai pas répondu, et je croyais franchement qu'il se laisserait, ce con ! Mon rythme cardiaque s'intensifie alors que je me dirige vers mon bagage pour en sortir mon portable. Parmi les nombreux messages d'Eliott, un message de Marie trouve mon intérêt.

« Veux-tu bien rappeler Eliott ! Il a essayé de m'appeler deux fois aujourd'hui. Je n'ai pas décroché, je ne connaissais pas le numéro. Il a laissé un message vocal, et demande que tu regardes tes mails ! D'ailleurs comment a-t-il eu mon numéro ??? »

Il ne lâche vraiment pas l'affaire ! Je ne prends pas le temps de répondre et sors mon PC portable. En quelques secondes seulement, mon pouls s'est mis à redoubler d'intensité, chacune de mes terminaisons nerveuses s'est enflammée et brûle mes muscles contractés d'une espèce de rage sourde. Je m'impose une respiration plus lente et m'installe sur le canapé. Je ne mets que quelques secondes à ouvrir son mail.

« Nat, tu fais chier ! J'ai bien compris que t'avais besoin de temps, et bordel je t'en laisse. Mais au-delà de tout ce merdier, que je galère d'ailleurs à comprendre, je te rappelle qu'on a une boîte à faire tourner ! J'ai fait au mieux pour gérer les dossiers sans toi, mais j'ai besoin que tu bosses sur la soirée de Gala Epoxy. C'est TON dossier, et je vais mettre dix fois plus de temps que toi ! Je n'ai pas que ça à foutre ! Alors, ok tu me fais la gueule, ok tu prends des vacances, mais cette boîte est aussi la tienne ! Alors ouvre cette putain de pièce jointe et renvoie-moi les infos qu'il me manque ASAP ! »

Mais il m'emmerde ! Il a baisé ma nana, et ça c'est juste impardonnable. Je voudrais effacer cet épisode, revenir au moment où il a glissé sa queue en elle et faire que tout ça n'arrive pas. Mais je ne peux pas... J'ai juste à espérer que la douleur passe, que revoir son visage ne sera pas tel une arme blanche m'éventrant de colère, de dégoût. De déception...

J'ai beau le haïr profondément, je sais qu'il n'est pas seul fautif. Est-ce qu'elle savait ? A-t-elle pris du plaisir à coucher avec mon meilleur pote ? Et aujourd'hui, pense-t-elle à lui ? Regrette-t-elle, comme je regrette d'avoir laissé Moïra se décerner le statut d'officielle ? A-t-elle peur de moi ? A-t-elle peur de partir ? Ressent-elle pour moi le même amour démesuré que j'éprouve pour elle ?

J'essaie de me plonger dans le récapitulatif de la soirée de Gala pour cette marque en vogue de prêt-à-porter féminin, mais mon cerveau fume. Je n'arrive pas à me concentrer, je relis vingt fois la même phrase sans en saisir le sens, mes yeux peinent à se stabiliser sur cet écran trop petit, sur cette police trop grande, sur ces lettres qui se mélangent sans cesse. Merde... La crise est là, sans même s'être annoncée. Elle contamine mes organes un à un, les bouffe, les contrôle peu à peu.

Je me précipite jusqu'à mon bagage et en sors la plaquette de comprimés d'une main tremblante. Ça va vite passer, Nathan, ça va vite passer... La clozapine se désagrège dans ma trachée sans l'aide de liquide, alors que je reste accroupi devant ma valise, me répétant inlassablement que tout se passera bien.

Les minutes s'écoulent douloureusement, ma peau brûle, j'ai chaud, je me consume. Sans perdre une seconde, je m'avance d'un pas déterminé vers la piscine, retire à la va-vite mon jeans et plonge dans l'eau cristalline. La fraîcheur du liquide glisse sur ma peau, et l'apaise à chacun de mes mouvements. Je nage une première longueur, puis une deuxième, une troisième...

Je ne pense plus à rien, je me déconnecte et me concentre sur mes inspirations toutes les trois brasses. J'écoute mon corps, mon cœur, mes poumons. Je compte les secondes qui rythment ma cadence. Je ne sombrerai pas. Je refuse. Je veux la voir dans cette robe, sans qu'une voix me hurle des insanités, sans que ma vision déforme la réalité. Je veux profiter de ma santé mentale, flirtant avec celle des esprits sains, et l'emmener là-bas. Je veux voir dans ses yeux se refléter mon petit coin de paradis, sans parasites, sans bouffées de chaleur. Je veux qu'elle comprenne, qu'elle lise en moi.

Je ne sombrerai pas, putain ! Elle est tout ce que j'ai... Tout ce que je rêve d'avoir...

Août – Jour 312.2

« *I hate u, I love u* » de Gnash

Élisa

Je me regarde dans un miroir en glissant mes mains sur le doux tissu. Je suis maquillée, coiffée et dans cette robe, je me sens juste sublime. Je sais que j'ai un joli corps, un visage que les hommes aiment contempler, des yeux où ils adorent plonger, mais là, c'est plus.

Bien plus.

Parce que cette robe ample, légère, c'est lui que me l'a offerte. Et juste pour ce geste, j'ai senti la place vide dans ma poitrine. Elle a bougé, bondi, elle s'est réveillée, juste un instant parce que l'homme qui partage mes jours en ce moment m'offre ce que je n'osais pas espérer, voir renaître mon cœur. Je n'ai que faire d'être dans un hôtel de luxe, dans une maison immense, où la nuit doit bien coûter un chiffre à plusieurs zéros. J'aime ses petites attentions, sa façon de me toucher et de me regarder. J'ai l'impression d'être unique, à lui, seulement à lui, et lui juste à moi. Ce sentiment a été renforcé par les mots qu'il a lâchés dans le hall de l'hôtel.

Je ne sais pas s'il regrette de me les avoir dits, parce que son visage s'est fermé rapidement. Le mien aussi peut-être. Notre accord est clair, et pourtant, toutes ces questions restées en suspens prennent de plus en plus de place entre nous.

Je l'ai entendu râler en prononçant le nom de son ami lorsque j'étais dans la chambre. En entrouvrant la porte, je l'ai observé, accroupi, après avoir avalé ses putains de cachets. J'ai prié pour que sa crise ne lui broie pas le cerveau, pour qu'il reste l'homme aimant et sûr de lui que je côtoie depuis ces quelques jours.

Après avoir refermé la porte, j'ai attendu, assise sur le lit en comptant jusqu'à cent, puis, très lentement, je suis sortie, armée de bonnes intentions et d'un peu de self-défense au cas où. Je pensais le trouver, tournant dans le salon, comme un lion en cage, déblatérant des choses incompréhensibles, s'énervant sur tout et rien. Mais non, mon beau mâle à l'esprit torturé faisait des allers-retours dans la piscine à une allure folle.

Il est sorti de son bain sans la moindre gêne, comme si tout allait bien, alors j'ai fait de même. J'aurais aimé qu'il me parle de son trouble, de ses angoisses, mais ce n'est pas dans notre accord. Nous ne sommes pas ce genre de couple qui s'aide et se reconforte dans la joie et dans les épreuves. Non, nous, nous mettons un mouchoir sur nos problèmes, nos questions et nos attentes et vivons le moment présent.

Je ravale mes questions, mes inquiétudes et mes angoisses et lui souris lorsqu'il me reluque sans discrétion.

– La vue te plaît ?

– C'est le moins qu'on puisse dire ! Je t'ai servi un verre de vin, je me douche rapidement et te rejoins.

J'avale mon verre d'un trait. J'entends l'eau de la douche couler, j'imagine son corps luisant, ses mains passer le savon sur ses muscles, l'odeur de son corps mélangé à celle du savon et je dois serrer les jambes pour ne pas commencer à m'exciter toute seule.

Pourquoi ne m'a-t-il pas demandé de le rejoindre ? Pourquoi met-il une sorte de barrière entre nous ?

Est-ce son souci de contrôle ? Est-ce que notre soirée va être réduite à néant suite à son début de crise ?

Je n'ai pas ressenti de malaise, ni vu ses pupilles dilatées de folie. J'imagine que son traitement l'aide à gérer ses angoisses. Pourrais-je lui parler avant mon départ ? Va-t-il m'ouvrir un peu son cœur, sa vie, son âme ? À quoi bon, après tout vu que nous ne sommes pas censés nous revoir après ça. C'est avec cette idée triste que je pose mon verre sur le comptoir de cette immense cuisine, et rejoins la terrasse majestueuse.

Je n'ai pas besoin de tous ces trucs tapent à l'œil. Ce n'est pas moi, ce n'est pas ce que je recherche. Je n'ai pas besoin qu'il me balance son fric et sa vie de riche au visage. Il a vu mon appartement, il connaît donc ma situation. J'imagine qu'il m'a amenée ici pour me faire plaisir, et non pour se pavaner mais...

... Je ne suis pas une poule de luxe que l'on doit impressionner. Je n'ai pas besoin de ça, je l'aurais aimé même sans argent. Mais à quoi bon, je ne peux pas lui dire que je l'aime, je ne peux pas lui dire que c'est trop. Je ne veux pas gâcher le moment, alors je me retiens de tout. Pourrais-je encore continuer longtemps comme ça ? Empêcher ma vraie nature de refaire surface ? Laisser toutes mes questions s'échapper, quitte à faire mal, à blesser, à souffrir ?

Lorsque je suis seule, je suis sûre de moi, je me dis que je vais lui poser les questions en suspens, foutre un bon coup de pied dans cette fourmilière qui nous entrave. Je suis déterminée, à chaque fois, mais lorsque je tombe sur son regard couleur azur, lorsqu'il s'approche de moi, comme il le fait maintenant, toutes mes bonnes résolutions s'envolent, pour laisser mes pensées lubriques et mes sentiments amoureux prendre le dessus.

J'ai dit amoureux ? Putain...

Nous sommes installés sur de grands sofas moelleux à souhait. J'ai retrouvé le Nathan sûr de lui, de son sex-appeal et je me délecte de ses baisers et caresses. Je sens des présences autour de nous, des serveurs qui apportent du vin, les amuse-bouches où je ne sais quoi d'autres, mais je les ignore.

Ses mains se sont glissées sous ma robe. Je comprends maintenant le choix de ce modèle si ample. Sa bouche dévore la mienne avec une sensualité hors-norme. Ça devrait être interdit, parce qu'il me caresse à peine, m'embrasse à perdre haleine et je suis déjà à la limite de jouir. J'ai envie de lui, mais plus encore, j'ai l'impression d'avoir besoin de lui, de sa présence, de sa tendresse.

À ses côtés, je ne ressens pas cette fureur destructrice qui me détermine. Je n'ai pas non plus de sentiments de culpabilité, comme je pensais en ressentir. Peut-être que les années ont fait leurs œuvres. Peut-être qu'avec lui, je peux estimer avoir le droit de recommencer, d'apprendre à être heureuse, épanouie, ou simplement apaisée.

– Il faudrait que l'on mange un truc, tu ne penses pas ?

Sa voix m'électrise. Il parle contre ma bouche, son souffle se mélangeant au mien.

– Tu as raison, ça fait un moment que je ne t'ai pas pris dans ma bouche.

Il rit, et j'aime ce son mélodieux. Son front appuyé contre mon cou et j'aimerais rester là toute ma vie. Moi, lovée dans des coussins épais, lui sur moi, abusant sans vergogne de mon corps et de mon cœur.

– Tu es impossible !

Il n'arrête pas de rire et je le rejoins dans cette douce effusion.

– Oui, mais tu aimes ça.

Il se redresse, aimante son regard bleu à mes yeux verts, et ses paroles, plus que sérieuses me font autant de mal que de bien.

– Si tu savais à quel point !

Mais à quel point quoi ? J'aimerais hurler, le repousser, lui demander des explications, savoir tout ce que son cœur me cache, tout ce qu'il ressent pour moi. Je rêve que ses sentiments soient aussi forts, aussi dévastateurs que les miens.

Nous restons un moment, sans bouger. Le premier qui bouge à perdu. Le premier qui bouge annule cette phrase. Le premier qui bouge éclate notre bulle absurde.

– Mademoiselle, monsieur, êtes-vous prêts pour le repas ?

Alors c'est ça ? Le monde extérieur est contre nous ? Je ne peux pas lutter, je ne voulais pas que ce moment de grâce entre nos sentiments soit interrompu. Je voulais entendre nos cœurs battre à l'unisson, espérer que notre couple puisse vivre un lendemain serein. Mais le serveur, aussi gentil et discret soit-il, vient de réduire mes espoirs à néant. Je me redresse, lui souris et ferme les yeux une seconde pour avaler toutes mes émotions de nana un peu trop rêveuse.

Nous nous attablons et je fais un petit tour d'horizon. Cette soirée est magique. Nous sommes au bout d'un ponton, dans une petite paillote sur pilotis faite de bois et de toiles blanches. Cet endroit est paradisiaque, c'est peu de le dire. Le sol est en verre sécurit et nous laisse contempler la mer sous nos pieds, c'est si limpide, si clair que nous pouvons apercevoir des poissons se balader tranquillement. Je m'émerveille de ce cadre idyllique et reprends contact avec le monde réel en entendant sa voix rauque et sensuelle.

– Tu aimes ?

– Bien sûr ! Il faudrait être folle pour ne pas aimer cet endroit, Nathan ! C'est merveilleux. Je... je n'ai pas de mots.

– Pour une fois que tu ne sais pas quoi dire ! J'ai bien choisi, je suis content de te voir ici, avec moi.

– C'est peu dire, mais je ne suis pas habituée à ce genre de luxe. Ne t'attends pas à ce genre de chose lorsque tu viendras...

Je ne termine pas ma phrase, parce qu'à peine les mots sortent-ils que je les regrette. Il a stoppé son mouvement, son verre reste à portée de bouche, mais il est concentré sur moi, sur les putains de derniers mots emplis d'espoir que j'ai formulés maladroitement. Je ferme les yeux, me cache le visage derrière mes mains et m'excuse. Encore et encore. Je ne voulais pas me projeter dans un futur qui nous est inaccessible. Et là, tout de suite, j'ai fait exploser notre pacte confortable.

– Je suis désolée, je ne voulais pas dire ça.

– Changeons de sujet, alors.

Non ! Non ! Je veux que tu me dises que tu viendras me voir, qu'il y a un futur possible entre nous. Que nous pouvons réussir là où les autres échouent... Je me meurs à cet instant en le voyant piquer quelques morceaux de légumes dans son assiette comme si tout allait bien.

Je ne pourrais jamais tenir encore plusieurs jours comme ça. Sa folie est en train de prendre possession de moi, et je ne veux pas, je ne peux pas la laisser faire. Je me suis battue contre la mienne, j'ai réussi à la vaincre après avoir sombré, profondément. Je ne sais pas d'où m'est venue cette force, mais un jour, je me suis réveillée sans avoir envie de mourir, avec une philosophie nouvelle. Celle de vivre pour cinq et de respecter mon destin, celui d'une vie solitaire et endeillée à jamais. Il est impensable qu'il me tire une fois de plus vers le bas. Je dois être forte, encore une fois, une dernière fois, et me battre pour sortir de ce pays la tête haute. Je pourrais la baisser et m'écrouler une fois en France.

Ici, à cet instant, je sens que les choses ont changé, et que je ne peux pas continuer à faire semblant. Je reste silencieuse, ne sachant quoi dire. Il faut trouver un nouveau sujet de discussion, mais mon cerveau bouillonne de toutes les questions que je veux lui poser et je n'arrive pas à trouver le sujet bateau qui me

fera descendre en pression. Je ne mange plus, je ne bois plus et me contente de fixer mon assiette, car je n'ose pas relever les yeux.

Je fais tout foirer, comme d'habitude ! Nous sommes au-dessus d'une mer transparente, dans un palace immense et magnifiquement beau. J'attends demain avec impatience pour découvrir cette merveille architecture dans son ensemble, pour me baigner dans cette eau chaude. Je soupire d'avance en me disant qu'il n'y aura peut-être pas de demain, qu'il va s'énerver et me dégager parce que je n'ai pas respecté le plan.

Je sens une main sur mon avant-bras et je sursaute de le voir accroupi à côté de ma chaise. Ses doigts m'effleurent et remontent le long de mon coude, de mon bras et partent se glisser sous mes cheveux lâchés pour contourner ma nuque.

– On ne va pas se gêner la soirée, s'il te plaît.

J'aimerais être aussi tendre, lui sourire, poser mes lèvres sur son front, sa joue, et répondre à son invitation lorsqu'il ouvrira un tout petit peu la bouche, sentir sa langue contre la mienne. J'aimerais, et je suis certaine que cela réglerait le problème, que notre soirée reprendrait avec une ambiance délicieuse.

Seulement, je n'en peux plus. J'ai mal, j'ai peur de l'aimer, de ne pas réussir à vivre sans lui. J'ai besoin de tout connaître de lui, d'être sa partenaire, son double. Je veux pouvoir vivre à ses côtés pour enjoliver sa vie, le rendre heureux, et peut-être un peu plus stable. Je suis sûre que nous pourrions y arriver. Il suffit juste de nous laisser aller, de gérer les deux ou trois casseroles dont nous n'arrivons pas à parler, et tout va s'arranger...

N'est-ce pas ?

Il attend une réponse, me massant la nuque avec une douceur exquise. Je ferme les yeux et me délecte de ces derniers moments de calme, parce que c'est fini, j'en suis certaine.

– Je n'y arrive plus.

Mes mots explosent dans un murmure douloureux et libérateur. Mes larmes jaillissent en un flot intense et je crois que je tremble, ou il me secoue, je n'en sais rien. J'ai l'impression de ne plus rien ressentir, je veux que mes barrières remontent autour de moi, je ne veux plus rien éprouver, je ne veux plus avoir mal. Je n'aurais jamais dû m'attacher à lui, croire en cette idylle, me mettre en danger de la sorte. Il aurait pu me prendre dans ses bras, me calmer, me câliner et me parler à voix basse. Nous aurions terminé notre soirée l'un contre l'autre, en équilibre sur ce fil prêt à lâcher.

Mais non, Nathan n'est pas ce genre d'homme. Lui, il se lève, marche de long en large dans notre petite cahute et prononce des paroles incompréhensibles. Je mets un temps fou à décider de ce que je veux faire, ce que je dois faire. Mais finalement, il n'y a qu'une solution, je dois partir, fuir avant de me consumer entièrement, avant de ressembler à une pauvre fille qui rêve encore de contes de fées.

Mes escarpins vertigineux claquent sur le ponton en bois, j'ai froid tout à coup, pourtant, je n'avais pas frissonné de la soirée. J'aimerais courir, traverser cette allée pour me réfugier dans cette maison immense et partir.

Juste, partir.

Je pense déjà à toutes les démarches que je dois effectuer. Appeler un taxi, récupérer mes affaires chez lui. Merde, il va falloir que je lui parle pour ça. Mon cœur tambourine tellement que j'ai du mal à entendre mes pensées, à les mettre dans l'ordre. Je dois filer à l'aéroport et attendre sagement un avion pour ramener ma carcasse vide en France.

Il m'a détruite, je l'ai fracassé, nous nous sommes perdus ensemble.

À peine les portes vitrées passées pour accéder à la maison, je me déchausse et enlève ma sublime robe

d'un geste rapide et rageur. Il m'a tout pris. L'espoir, l'amour, les sentiments positifs... Tout, et je les lui laisse, parce que sans lui, je ne vois pas à quoi pourrait me servir ce genre de sensations.

C'est assez simple de se séparer dès le premier jour, car ma petite valise est encore pleine, et je ne mets que quelques minutes à tout rassembler. J'enfile un débardeur, un pull et mon jean slim, j'ai trouvé une culotte sans dentelle, je ne suis pas d'humeur, et je fais l'impasse sur le sous-tif, je n'ai pas le temps. Il ne vient pas à ma rencontre, ne me supplie pas de rester. Il sait que nous devons parler, que cette espèce de pacte ridicule est maintenant terminé. Je sors de la chambre en traînant ma valise, toujours en pleurs, toujours épuisée, toujours amoureuse. J'aimerais fermer les yeux pour ne pas voir la cage dorée dans laquelle il a voulu passer du temps avec moi. Parce que je sais déjà que je vais avoir mal de passer cette immense porte d'entrée, ou plutôt de sortie.

Sortie définitive d'une vie pleine d'espoir et de désillusions.

Une fois dans l'avion, je me ferai la promesse de ne plus jamais entrer en contact avec lui. Ça va être dur, je vais morfler, mais la douleur est mon amie, ma meilleure amie, et elle est revenue se blottir contre moi, je la sens, cette froide compagne, et je la déteste.

– Reste.

Un seul petit mot, et toutes mes bonnes résolutions se cassent la gueule, s'aplatissent au sol, lamentablement. L'espoir renaît, un peu, la froideur se réchauffe, un peu. Je ne bouge plus, ne le regarde pas. Si je tourne la tête, juste un petit peu, je verrais ce corps si attirant que je commence à connaître parfaitement et que j'aime toucher, caresser, embrasser.

– Je ne peux pas faire ça, cette mascarade a assez duré.

Son souffle caresse mon oreille instantanément. Je ne pensais pas qu'il était si près, ou alors il bouge vite, je n'en sais rien, je suis perdue.

– Reste et on parle. Pose-moi tes questions, je me livrerai, c'est promis.

Et alors que toutes mes interrogations explosent dans ma tête, heureuses d'avoir enfin leurs réponses, alors que je me sens libérée de savoir qu'il veut plus, lui aussi, alors que je n'ai qu'à ouvrir la bouche pour tout savoir, je me tourne vers lui, me colle à son corps et l'embrasse à perdre haleine.

Je n'ai pas besoin de ses explications, je n'ai pas envie de savoir ce qu'il ne veut pas me donner sciemment. Mais qu'il me le propose, qu'il se mette en danger pour me garder avec lui m'offre tout ce dont j'ai besoin.

Ses mains passent sous mon pull trop large et mon débardeur glisse rapidement au-dessus de ma tête. Je ne suis que halètement, pression et excitation. Il faut qu'il se dépêche. Je n'ai pas besoin qu'il me fasse l'amour, qu'il prenne son temps... Je veux décompresser, et la baise qu'il va me faire vivre va me délester de toute ma nervosité. Je veux qu'il me prenne là, tout de suite, à même le sol, je ne veux pas attendre, je ne peux me concentrer sur autre chose.

Mais, mon beau mâle ténébreux est aussi dominant que moi et m'emporte après avoir fait monter mes jambes autour de sa taille. Je suis concentrée sur nos baisers, sur sa queue dure et demandeuse qui appuie sur moi, sur ses mains partout, et la force avec laquelle il me tient.

Je me reconnecte avec la réalité une fois que mon orgasme me fait crier, me fait trembler d'une douleur exquise. Je suis assise sur Nathan, ses mains sont fermement arrimées à mes hanches. C'est lui qui a mené le show, sans doute aussi frustré, énervé et effrayé que moi, nos ébats ont été fulgurants.

Je me laisse tomber et nos torsos se rencontrent, nous sommes essoufflés mais sereins. Je commence à rire, parce que cette situation est impensable.

– Tu ris ? Tu te moques ou c'est juste nerveux ?

Je relève la tête et entre en contact avec ses beaux yeux bleus.

– Il y a quelques minutes, je te détestais, je voulais partir, quitter cet endroit que je haïssais... Et là, je suis à poil, au milieu d'une plage immense, à même le sable, à la vue de tous.

Je sens sa poitrine bouger aussi et vois ce si beau sourire illuminer son visage. Je m'approche, caresse les lignes douces de sa belle gueule et colle tendrement ma bouche à la sienne.

– Tu veux toujours partir ?

– Je ne sais pas, tu veux toujours parler ?

– Je ne sais pas. Mais je ne veux pas que tu t'en ailles.

Nous nous toisons et je me remets à espérer que cette phrase vaut pour bien plus que mes quelques jours de vacances. Arrivera-t-il à me dire qu'il attend plus de notre relation ? Le pourrais-je moi-même ? Je veux juste espérer encore un peu.

– Rentrons, je propose que l'on prenne une douche et que l'on remette ça.

– Quoi ? Tu veux qu'on continue notre repas ? Ça va être compliqué, j'ai balancé la table et son contenu au sol.

Je lui fais un petit baiser bruyant sur le torse avant de me relever et commence à marcher en souriant.

– Ça tombe bien, je parlais de la baise.

« *Je te promets* » de Zaho

Nathan

Jeudi 18 août

Mes doigts survolent son visage, sans jamais toucher cette peau dans laquelle je voudrais me fondre à jamais. J'ai failli la perdre, une fois de plus. J'ai vu sa souffrance, je l'ai ressentie au fond de mes entrailles. Je sais qu'elle attend plus, tellement plus.

Je voudrais, bébé, tellement...

Mon bide se tord jusqu'à me donner la nausée lorsque je m'imagine passer une première nuit sans elle, sans son odeur. Je vais en crever, mon corps continuera d'évoluer dans ce monde d'esprits sains, mais il sera bouffé de l'intérieur, rongé par le manque, meurtri par l'absence. Cette première nuit sera définitivement la dernière.

Je dépose mes lèvres délicatement sur son front, en retenant ma respiration de peur de la réveiller, et je me glisse doucement hors des draps. Sans un bruit, je récupère mon boxer et sors de la chambre.

Les rayons du soleil inondent la villa et réchauffent l'air frais de la climatisation. C'est encore une superbe journée. J'ouvre l'immense baie vitrée qui donne sur la terrasse et laisse la brise salée frapper mon corps presque nu. Le calme autour de moi me soulage peu à peu et libère ma poitrine de cette boule d'angoisse, habituellement dévastatrice. Mais je ne sais pas, aujourd'hui je gère mon corps différemment, avec le sentiment de pouvoir faire face, seul, sans la clozapine. Non, pas seul, mais avec elle. Avec sa main dans la mienne. Avec la douceur de son regard posé sur moi. Avec la perversité de nos ébats.

Est-ce qu'elle comprendrait ? Elle sait, mais est-ce qu'elle comprendrait tout ce que cette foutue schizophrénie a fait de moi ? Ce que ça engendrerait ? Elle ne sait rien de moi, je suis presque sûr que Marie n'a rien lâché. Nous nous le sommes promis, il y a des années maintenant. Jamais elle n'aurait manqué à sa promesse. Comme je n'ai jamais manqué à la mienne. Ça ne s'est pas su, Marie a tout fait pour que le dossier reste enfoui. Le procès s'était déroulé à huis clos, nous offrant la possibilité de ne pas ébruiter l'affaire.

Est-ce qu'elle saurait faire face ? Est-ce que mon ange, ma lionne, saurait encaisser mon casier, mes déviances ? Elle renferme déjà tant de tristesse, tant de combats, qui suis-je pour lui laisser porter les miens en plus de ceux qu'elle traîne déjà ? Un enfoiré de schizo égoïste et violent, voilà ce que je suis.

Merde, j'ai besoin de réponses à toutes ces questions qui m'empêchent de vivre, de voir en elle ma rédemption, plutôt que ma perte. Je balaie l'immense pièce à vivre du regard et trouve mon portable, branché sur secteur, posé sur le guéridon du hall d'entrée. Je le récupère et lance l'appel. Une première sonnerie. Une seconde. Mais quelle heure est-il, en fait ? Je bloque mon regard sur la pendule en bois flotté du salon, et... Chier ! Vingt-trois heures trente à Nice. Alors que je grimace et pense raccrocher avant la quatrième sonnerie, sa voix étouffée résonne dans le haut-parleur.

– Nathan, ça va ?

– Ouais, pardon, Marie, j'allais raccrocher, j'ai pas fait gaffe à l'heure...

Je trotte jusqu'à quitter le salon et me laisse tomber sur un des bains de soleil de cette sublime

terrasse en teck.

– T’inquiète, je ne dormais pas, Maya a tété il y a quinze minutes, donc je suis dispo pour toi. Quelque chose te tracasse ?

Ma sœur est incroyable, et ça depuis toujours. Nos deux petites années de différence ont certainement aidé à notre complicité fraternelle, mais même sans ça, elle aurait assuré ce rôle de sœur démente. Elle a ça dans le sang, dans le cœur. Je souffle longuement et ferme les yeux.

– Oui... Je ne sais pas quoi faire, je suis dingue de cette nana ! Et... Et putain elle me fait reconsidérer tout ce que je m'étais juré de ne jamais envisager ! J'en ai marre, je voudrais tellement que...

– C'est impossible. Pas ton histoire avec Élisabeth, ça, ça me paraît compliqué, mais adaptable. Cette maladie fait partie de toi, on n'y peut rien, TU n'y peux rien ! Le tout, c'est de composer avec.

– Je sais... Elle bouillonne de questions, Marie, et j'ai cette impression terrifiante qu'elle doit savoir... Est-ce que je dois lui raconter ?

Elle reste silencieuse plusieurs secondes, laissant juste ses soupirs traverser le combiné.

– Je ne vais pas beaucoup t'aider, Nathan, parce que je n'en sais rien. Vous ne vivez pas sur le même continent, vous avez tous les deux des bagages de la taille du mont Blanc, mais en même temps, j'ai bien compris que les sentiments étaient venus se mêler à vos parties de jambes en l'air. Alors...

– Ouais, clairement tu ne m'aides pas ! Parle-moi d'elle. Tu la connais depuis un bout de temps, maintenant..

– Non, je sais sur quel terrain glissant tu veux m'emmener et il est hors de question que je la trahisse, comme je ne te trahirai jamais.

– Mais quoi ? C'est si grave que ça ?

– Chacun sa merde, tu le sais mieux que personne ! Si elle veut t'en parler, elle le fera, mais tu ne sauras rien avec moi !

Mon cœur bat à vive allure maintenant. Je sais qu'Élisabeth, comme moi, cherche à en laisser voir le moins possible. Mais je l'ai observée pendant mes innombrables heures d'insomnies, je connais ce rictus douloureux qui s'imprime sur son visage lorsqu'elle en rêve. Je vois la perle de sueur naître sur sa tempe. Je reconnais sa souffrance, sa peur, mais je n'ai aucune idée de sa nature, et ça m'emmerde ! Je ne supporte pas qu'elle puisse être malheureuse, et je déteste voir les larmes inonder ses joues. C'est plus fort que moi, je ne le contrôle pas, ça me met dans une rage folle tant je me sens impuissant !

– Alors, je fais quoi ? Je lui déballe ma vie passée au risque de la voir dégager en courant ?

– Je n'en sais rien, Nat, t'es marrant, toi ! De quoi as-tu envie ? Ta vie te plaît à Sydney ? Serais-tu capable de gérer votre relation ?

L'irritation qui pointe dans sa voix m'énerve et en même temps je sais qu'elle a raison.

De quoi ai-je envie ? Je voudrais la connaître par cœur, et pas seulement les courbes de son corps magnifique. Je veux savoir quelle pâtisserie lui rappelle son enfance. Son meilleur souvenir d'école. Son deuxième prénom. Est-ce qu'elle aime l'odeur du mimosa, comme moi ? Est-ce qu'elle pleure devant un film romantique, type *Titanic*, comme Marie ? J'adorerais connaître le titre de son livre préféré, l'âge qu'elle avait pour son premier baiser... Je voudrais l'entendre dire que je serai son dernier.

Ma vie me plaît ici, oui elle me plaît. Ou, en tout cas, elle me plaisait jusqu'à qu'elle vienne y mettre le bordel. De toute façon, je ne peux pas revenir vivre sur Nice, trop de souvenirs douloureux, trop de personnes que je détesterais croiser. Bien que je refuse d'échanger avec Elliott, je sais que je finirai par faire face à ma colère contre lui, au bout de plusieurs semaines, de quelques mois peut-être. Oui, j'aime ma vie ici, et infiniment plus lorsqu'elle est là, pour la vivre avec moi.

Serais-je capable de gérer cette relation ? Bordel, je n'en sais rien ! Tout ce dont je suis convaincu, c'est cet apaisement que je ressens lorsqu'elle se blottit contre moi.

Cette euphorie délicieuse qui parcourt mon échine en respirant sa peau. Cette nouvelle sérénité qui m'envahit dès que mes yeux plongent dans les siens, jusqu'à la faire sourire.

– Fais ce que ton cœur te dicte, normalement il n'y a pas meilleur conseiller. Mais préserve-la, soit en l'aimant passionnément, soit en lui rendant sa liberté. Tu es le seul juge sur ce coup-là... Ou sinon, j'ai mieux : tu arrêtes avec tes non-dits et tu lui poses directement la question !

Oui, sûrement, je me vois bien me pointer dans la chambre, la réveiller en m'enfonçant entre ses jambes, ce qui en soi ne la dérangerait pas, et entre deux coups de reins, lui demander si, toutefois, elle envisage sa vie avec moi ! Je suis vachement moins sûr de mon effet pour la seconde partie !

– Ouais, merci, Marie, je crois que tu n'as jamais été d'aussi mauvais conseils qu'aujourd'hui !

Elle rit discrètement à l'autre bout du monde, bien consciente qu'elle n'a pas à douter de ses capacités de réflexion. Elle m'amène toujours sur le chemin pentu, mais indéniablement sur la route à emprunter. Et même lorsqu'il fait mal, qu'il est ardu, elle est ma boussole. Et aujourd'hui, mon nord pointe vers Élixa.

– Petit con ! Allez, va profiter de la femme qui te met le cœur en vrac et rends-la heureuse ! Moi, il faut que je dorme, je te rappelle que j'ai accouché y a peu !

– Je vais faire de mon mieux, mais oui, va te coucher et tu m'envoies la facture pour les honoraires.

– Oui, allez, je mets ça sur ta note ! Ce n'est pas comme si elle n'était pas longue comme mon bras, et celui de Charly, et celui de Max, et celui de...

– Oui, c'est bon, j'ai compris ! Je t'embrasse et mille bisous à Maya.

Je la laisse raccrocher après avoir entendu ses lèvres claquer sur le petit front doux de ma nièce. Mes poumons semblent se remplir plus facilement maintenant, comme souvent après que Marie a fait office de psychologue.

Ses mots résonnent encore en moi alors que les vagues roulent au loin, et se mélangent au vent hivernal. *Rends-la heureuse.* Je ne peux rien promettre pour le reste de sa vie, mais pour la fin de la semaine, oui, je vais la rendre heureuse. Une sorte de détermination guerrière gonfle dans ma poitrine et laisse mon cerveau planifier ces derniers jours de salut.

Je vais l'y emmener. Je devais le faire hier soir, mais tout est parti en vrille. Alors aujourd'hui, et les foutues cinquante-deux heures qu'il nous reste, je vais me battre pour nous. Pour que ce « nous » ne soit pas qu'éphémère. J'ai juste à la convaincre, à trouver les mots qui me manquent si souvent. Mais merde, je dois y arriver, je ne me relèverai pas sinon.

– Bonjour, mon cœur...

Son murmure chaud, salace, s'est engouffré dans le creux de mon oreille en même temps que ses mains se sont aventurées sur mon torse. Mes sens sont en éveil, mon cœur tambourine dans ma poitrine. C'est elle que je veux et pas cette vie sans saveur.

C'est elle...

Putain, elle m'a tuée ! Je glisse ma main dans la sienne et la pose sur mon torse, qui s'élève rapidement au rythme de ma respiration saccadée. C'était dément ! Cette nana est démente ! Cette vie qu'elle m'offre est démente !

Un rire sincère s'échappe de ma gorge encore enrouée de la jouissance qui vient d'exploser en moi. Ou plus précisément en elle ! Je savais qu'il fallait que je l'amène ici, ça semblait tellement évident, et ça l'est encore plus maintenant que la roche brute, à peine polie par le temps, nous égratigne le dos.

Je l'entends rire à son tour. Ce son si pur, si innocent, s'infiltrer sous ma peau luisante de sueur. J'aime tellement quand elle rit. Je garde les yeux plongés dans ce bleu à peine voilé par la poudreuse de nuage, mais je l'imagine sourire comme une enfant, avec une lueur apaisée dans le vert de ses iris.

– Pardon d'avoir râlé, Nat, ça valait vraiment le coup !

Je bascule sur le flanc, frôlant son corps nu, et resserre mes doigts sur les siens. C'est vrai que le sentier est sauvage pour arriver sur ce point de vue perdu en pleine jungle australienne. Nous avons marché trois kilomètres dans les hummocks. Alors oui, Éliisa a râlé, parce qu'Éliisa râle ! Autant qu'elle jure, et j'adore ça ! Je ferme les yeux deux minutes et revois son regard ébahi alors qu'elle contemplant cette broussaille à perte de vue, ce dégradé de bleu et de gris, debout sur cet énorme rocher.

Je me rappelle les mouvements amplifiés de sa respiration lorsqu'elle s'était laissée surprendre par le calme presque irréel de mon coin de paradis. Très peu de touristes viennent se perdre ici, quelques locaux y passent de temps en temps, mais jamais longtemps. Je pourrais rester ici, à contempler le ciel, pendant des heures.

– Je te l'avais dit... Bon, je n'imaginai pas qu'on en vienne directement au sexe, mais c'était une belle récompense.

Elle pivote à son tour, plaque sa poitrine généreuse contre mes pectoraux et recouvre mes jambes de la sienne. Elle a effectivement ce doux sourire sur le visage, je sais qu'elle se sent bien, ses traits sont lissés, ses paupières presque closes. Son nez approche du mien et l'effleure avec tendresse. Bordel, je l'aime, je me sens différent avec elle, je ne suis plus le même, je ne suis plus Nathan Decroix au passé torturé, au présent insignifiant et compliqué. Je suis le Nathan fort, fier, prêt à bouffer n'importe quel connard qui voudrait m'enlever ce bonheur.

Elle ne doit pas partir...

Après avoir goûté la chair encore fiévreuse de ses lèvres pleines, des effluves du grand mimosa doré, en amont du sentier, chatouillent mes narines. Est-ce qu'elle le sent aussi ? Est-ce qu'elle aime ? Je déglutis péniblement, et ferme les yeux, refusant de voir son visage se tendre, se crispier, si toutefois mon approche la foutait en l'air. Et je me jette dans le vide...

– S'il n'y avait pas de pacte, bébé, quelle fleur aimerais-tu respirer tous les jours ?

J'attends, douloureusement. Sa respiration s'est bloquée et ses doigts se sont crispés sur le dos de ma main. *Vas-y, Éliisa, fais comme si tout ça était possible... S'il te plaît...*

Elle souffle l'air retenu dans ses poumons, avec une lenteur abominable. Elle se décolle de mon corps rafraîchi par les petites rafales de vent et se rallonge sur le dos. Elle s'éloigne, elle ne cautionne pas, je n'aurais pas dû...

Mais alors que mon sang commence à me brûler la peau, un filet de voix s'échappe de ses lèvres, sûrement étirées d'un sourire timide.

– J'aime l'odeur du lys. Ma mère m'en offrait un bouquet à chaque anniversaire et le parfum embaumait doucement mon petit studio d'étudiante.

Je m'oblige à ouvrir les yeux. Elle contemple le ciel sans vraiment le voir, plongée dans ses souvenirs. Son faible sourire s'estompe peu à peu et une sorte de nostalgie défait chaque minuscule expression de son visage. Je devrais sûrement lui demander d'approfondir le sujet, mais j'ai des milliers de questions. Sans vraiment réfléchir, je me rapproche jusqu'à réduire complètement l'espace vide entre nous et demande :

– Quel est ton meilleur souvenir d'écolière ?

Elle ne me regarde toujours pas, ses yeux balayaient l'immensité au-dessus de nous. Mes lèvres viennent

se nourrir de sa peau et embrassent son épaule nue alors qu'elle glousse avant de répondre :

– Au collègue ! Ouais, ça remonte, putain ! Avec deux copines, on fuguait pour aller piquer des bonbons dans une minuscule épicerie à deux pas de l'école. La vieille dame ne remarquait rien, j'en suis sûre, mais à l'époque, on avait l'impression d'être des rebelles, de vivre une aventure exceptionnelle.

Je l'imagine, préado, emmerdeuse à souhait, jurant avec véhémence. Sûrement mi-garçon manqué, mi-première de la classe, avec une assurance débordante, attirant les mecs autant qu'elle les intimidait. Je crois qu'elle m'aurait plu, déjà...

– Une vraie délinquante ! J'aurais voulu voir ça...

Son visage bascule enfin et me fait face. Ses pupilles sont rétrécies au maximum, et elle sourit. Son souffle est posé, ses pommettes retroussées légèrement de son sourire malicieux. Sûr qu'elle m'aurait plu...

– Parle-moi du livre qui t'a marquée...

Je m'attends à la voir fuir mon regard, comme pour m'éviter de voir ce qu'elle se refuse à me livrer. Mais non. Elle reste là, son nez effleurant le mien, avec un regard profond et brillant d'une multitude d'émotions.

– Il y a eu ce livre, lorsque j'étais adolescente. *Le merveilleux cheval mongol*. Il parlait de ces animaux au tempérament dur et courageux, mais il décrivait si bien ce pays que je m'étais fait la promesse de découvrir un jour. De randonner dans ces steppes et de sentir réellement tout ce que j'avais lu. C'est le premier livre qui m'a fait voyager, imaginer, voir des choses à travers les lignes d'écriture. Bon, bien sûr, je n'y suis jamais allée.

– Quel pays ?

– La Mongolie. Ouais, ça paraît stupide, n'est-ce pas ? Ne pas rêver d'une île paradisiaque ou de ces pays à la mode où chacun s'agglutine dans un hôtel bondé pour aller se balader dans les ruelles aussi peuplées. J'ai toujours aimé les grands espaces, le calme et le dépaysement. C'est ce que tu m'offres aujourd'hui.

J'aime qu'elle me livre un petit bout de son passé, qu'elle me laisse la découvrir autrement. Je me sens bien, bordel, petit à petit elle vient ajouter les pièces d'un puzzle que je croyais complet il y a encore peu de temps. Mais aujourd'hui, je comprends qu'il me manquait la moitié des pièces. Je ne ressens plus aucun trac, j'ai bien fait de l'emmener ici, de lui demander de se dévoiler, même si ces détails paraissent insignifiants, pour moi ils sont capitaux. Ils nous rapprochent, nous unissent.

Elle continue de sourire et mordille sa lèvre inférieure, sensiblement plus charnue que sa jumelle. Cette bouche... Je glisse mes doigts entre nous et viens caresser avec douceur cette chair pulpeuse, mais me retiens d'y goûter, encore et encore.

– Qui a été le premier à poser ses lèvres sur les tiennes ?

– Le premier ? C'est... c'était... On a un accord, Nathan, et je ne pense pas que nous devrions remuer toutes ces choses qui vont nous faire du mal.

« The sound of silence » de Disturbed

Élisa

Vendredi 19 août

Je suis assise sur cette immense terrasse en bois, les pieds dans l'eau. La superficie des lieux est deux fois plus grande que mon appartement. Il fait nuit, et une légère brise vient me refroidir. Je devrais sans doute m'enrouler dans un pull ou une couverture bien chaude, car je frissonne, mais je ne le fais pas.

Peut-être ai-je la flemme de bouger, ou je ne veux pas risquer de réveiller Nathan en rentrant. Il est plus de quatre heures du matin et je n'ai pas encore fermé l'œil. Mes pieds vont être fripés de rester trop longtemps dans la piscine, mais j'apprécie ce moment de calme, alors je ne bouge pas. Je me connais, je sais qu'il n'est pas bon pour moi de rester seule, dans la pénombre à ressasser les dernières heures, les derniers moments de bonheur, mais également ces instants difficiles que nous partageons avec Nathan.

Ce séjour a commencé sur les chapeaux de roues, je suis étourdie de toutes les émotions qu'il m'offre, je passe du bonheur extrême à la plus intense des douleurs en quelques millièmes de seconde. Il me fait me sentir aussi belle que transparente, nos échanges me remplissent de bonheur et d'un vide profond. La vie avec lui ressemble-t-elle à ce grand huit, à chaque instant ? Suis-je capable de supporter ça, d'être aussi faible, aussi à fleur de peau continuellement ?

Quelque chose s'est brisé en moi lorsqu'il a commencé son interrogatoire. Nous étions pourtant si bien tous les deux. J'étais heureuse qu'il me montre une partie de lui, qu'il s'ouvre à moi. J'aimais nos échanges légers, futiles peut-être, mais si intenses à la fois. Pourquoi m'a-t-il posé ces questions qui semblaient insignifiantes pour lui ? Sans le vouloir, il m'a transportée dans mon passé, ces jours heureux et insoucians que je chéris tant. J'évite d'y penser, car une nostalgie trop importante s'empare de moi à chaque fois. C'est le cas depuis cet après-midi, il a ouvert les vannes de ma douleur, de ces souvenirs insupportables. J'essaye de me rappeler de ce parfum de lys que j'évite depuis tout ce temps, je pense que mon père m'a offert mon premier livre, que Benjamin m'a offert mon premier baiser, je ne devrais pas, c'est trop atroce.

Je n'ai pas répondu à Nathan, je ne pouvais pas, je n'ai jamais réussi à prononcer le prénom de mon premier amour à haute voix depuis son décès. C'est trop douloureux, trop cruel, trop ! Tout simplement... J'ai essayé de donner le change pour la fin de cette journée paradisiaque. J'aimerais être capable de m'ouvrir à lui, d'être assez honnête et lui dire que j'ai aimé éperdument avant lui, que j'ai perdu ma vie, mon âme il y a bien longtemps. Le retour de notre randonnée s'est faite dans le silence. Il s'est excusé de m'avoir posé ces questions, mais comment pourrais-je lui en vouloir alors qu'il m'a autorisée à en faire de même pour lui ? Sauf que moi, je ne suis pas aussi forte qu'il le pense et j'ai peur. Je suis effrayée des réponses qu'il pourrait me donner, de la vie qu'il attend avec sa connasse à Sydney, de son regard lorsque nous entamerons le sujet d'Eliott, de son ton sec et sûr de lui lorsqu'il me demandera de rentrer chez moi. Je ne peux pas le supporter et préfère rester dans cet état de doute, de flou constant. Je ne comprends pas vraiment quelles étaient les raisons de son interrogatoire. Peut-être veut-il juste passer le temps et que nos conversations l'ennuient tellement qu'il cherche à approvisionner nos échanges.

Mes bras sont tendus, mes mains posées derrière mon corps, je penche la tête en arrière pour admirer cette nuit constellée d'étoiles. Ce calme m'aide à reprendre mes esprits, à penser aux choses importantes, à remettre mes idées en place.

Normalement, ça fonctionne.

Vais-je être capable de reprendre ma vie monotone en rentrant à Nice ? Non, sans aucun doute. Va-t-il me proposer de poursuivre notre histoire avant que je ne reparte ? Non, c'est une certitude. Et s'il le faisait, pourrais-je mettre ma vie entre parenthèses pour lui, quitter ces études qui me tiennent tant à cœur ? Non, c'est ma revanche, je le fais pour eux, et je dois aller au bout, je me le suis promis.

Il n'y a donc aucune solution, aucune petite lueur d'espoir pour ce « nous » qui va prendre fin dans moins d'une semaine, en déchirant un peu plus mes entrailles disloquées.

Je me laisse glisser dans la piscine, l'eau est fraîche et fait frissonner mon corps en entier. Je devrais bouger, nager pour me réchauffer, et laisser tous mes doutes et mes angoisses derrière moi. Nathan le fait après avoir pris son médicament chaque jour, je l'observe, à la dérobée, et j'ai l'impression que cette nage le déleste de sa hargne, de cette maladie qui le bouffe constamment. Je devrais faire comme lui, sauf que je ne suis pas Nathan, et j'ai beau être forte, avoir un caractère impossible, ne pas me laisser faire et mener ma vie tambour battant, là, tout de suite, après avoir trop pensé à ma famille, après avoir analysé ma relation sans lendemain avec Nathan, je me laisse juste glisser au fond, sans mouvement pour m'aider à rejoindre le rebord, sans envie de reprendre de l'air à la surface.

Ce petit moment où le bruit n'est plus, où l'on se sent apaisé de tout, où chaque parcelle de notre corps nous supplie de bouger sous peine de finalité brutale, je ne le connais que trop. J'ai essayé à tant de reprises de les rejoindre, de laisser ma douleur sur cette terre et partir dans cette vie parallèle où ils m'attendent sûrement. À chaque fois, le même sentiment de plénitude, avec cette impression de me rapprocher d'eux, de pouvoir les atteindre et recommencer là où tout s'est arrêté. Cette nuit, dans cette eau limpide, dans cette piscine à ciel ouvert, je me laisse aller sans réfléchir aux conséquences. Parce que, réellement, j'en ai marre de penser aux différentes solutions négatives que m'offre ma vie, aux efforts trop importants que je dois fournir pour arriver à effleurer un instant de bonheur. Mes émotions se bousculent et l'importance que je mettais à prendre une revanche sur ma vie amenuisée de secondes en secondes.

L'eau se trouble autour de moi, je sens des remous, des mouvements et j'ai peur. Se pourrait-il que le paradis me refuse ses portes, que les enfers m'entourent. Une angoisse inconnue se propage en moi, comme si l'univers tournait à l'envers, comme si le cadeau que pourrait m'offrir la mort ne me serait pas offert. Mon but était de rejoindre ma famille, de retrouver le bonheur qui a disparu, qui m'a filé entre les doigts trop rapidement. Ai-je si peu de chances que je vais me retrouver seule dans ces limbes brûlants et sombres de l'enfer alors que le paradis a ouvert ses portes à mes proches ? Je ne veux pas, j'aimerais hurler, je commence à suffoquer, l'eau remplit ma bouche, mon nez... Je n'arrive plus à retenir mon souffle, une terreur étrange, douloureuse m'envahit soudainement.

Je sais qu'il me faut passer par cette angoisse pour rejoindre leur monde, j'ai peur, à chaque fois. J'aimerais qu'ils soient là, au bout du chemin, que mes parents me tendent la main, que ma petite sœur court vers moi, que Benjamin m'entoure de ses bras tendres et amoureux. Mais je suis seule, et je me bats contre les démons qui m'assaillent de part et d'autre pour me mener en enfer. Et si je n'y arrivais pas ? Si je devais souffrir mille morts à la place de cette vie endeuillée ?

Pourrais-je le supporter ?

Je ne veux pas, je veux rejoindre cet air vivifiant que j'ai quitté trop tôt, rejoindre les draps chauds et rassurants qui m'attendent, sentir la chaleur de cet homme qui prend une place trop importante dans mon

cœur. Peut-être est-ce lui que je fuis finalement. Mes sentiments trop présents pour Nathan, il est en train de combler chaque petit espace vide de mon âme, me fait me sentir bien, mais je culpabilise tant de ressentir le bonheur d'être à ses côtés... Je suis bien mieux que toutes ces années à passer dans le lit de types un peu trop demandeurs. Suis-je prête à le laisser prendre possession de mon cœur, m'en refabriquer un, petit à petit et le faire battre pour lui, à travers lui ? Peut-être que oui. Avant que l'enfer m'enveloppe totalement, j'aurais dû laisser faire Nathan, et accepter qu'il me rende heureuse. Accepter qu'il prenne la place vacante, accepter que cette place soit à nouveau occupée.

Trop tard...

Les griffes de l'enfer m'enserrent les bras et je me sens bouger, transportée, happée. Je vais descendre dans ce trou béant et être engloutie dans un univers trop chaud, trop dur, trop cruel. Je n'ai fait que survivre, comme j'ai pu, je ne peux pas être punie d'avoir survécu, d'avoir continué une vie trop difficile à gérer. Les doigts creusent ma peau, je me débats, je ne me rendrais pas si facilement, je suis une lionne et je vais me battre.

Je veux les rejoindre, laissez-moi les rejoindre ! Ne me punissez pas encore une fois en me séparant d'eux. Tout sauf ça, tout sauf cet enfer encore plus orageux que ma propre vie.

L'eau rentre par ma bouche, mon nez et je suffoque presque, je n'arrive plus à ouvrir les yeux, j'ai l'impression que mon cerveau a rendu les armes, que le combat est terminé. Pourtant, c'est en hurlant mentalement une dernière prière que je retrouve l'air frais. Ma tête sort de l'eau, ma bouche s'ouvre en grand pour redécouvrir le bonheur de respirer. Je m'étrangle, j'ai besoin de plus, encore, j'avais l'impression d'étouffer par manque d'air, j'ai la même sensation grâce à ce trop-plein d'oxygène. Mon corps se déchaîne et je crie presque d'être sortie de ce cauchemar. Les mains arrimées à mon bras ne sont pas celles du diable, mais celles de l'homme que j'apprends à connaître et à aimer. Je vois un sentiment de frayeur dans son regard et j'arrête tout mouvement en me jetant contre son corps rassurant.

Je ne parle pas, cherche encore rageusement mon souffle. Ses mains glissent sur mon dos, ses bras me serrent si fort que j'aimerais pleurer de bonheur. Mais seulement, ce sont des larmes d'une tristesse immense qui se déversent sur mes joues.

– Éliisa, qu'est-ce qui s'est passé ? Putain, qu'est-ce que tu as fait ?

Je ne réponds pas, parce qu'il a déjà la réponse. Je ne sais pas vraiment ce que je cherchais, puisque tout ce que je veux se trouve là, il est le seul qui peut me sortir de cette frénésie négative. Je nous sens bouger, mais n'ai pas assez de force pour l'aider. Il me porte, tendrement, ses mains ne sont que douceur, son souffle sur mon visage me rassure, mais ses yeux ont toujours cette incroyable inquiétude qui s'abat sur ma culpabilité.

Nous nous couchons dans notre immense lit, face-à-face, sur le flanc. Il me caresse, embrasse mes paupières lourdes de sommeil, mon nez, ma bouche, chaque joue, mon front. Il prend soin de moi comme l'on cajole un enfant, ou un petit animal blessé. C'est ce que je suis, un putain d'animal, prêt à grogner, à mordre, mais aussi faible que peut l'être une bête aux abois.

Je crois qu'il me parle, je vois ses lèvres bouger, me murmurer des paroles que j'espère être des promesses d'un futur meilleur, mais je n'en sais foutrement rien. Je suis épuisée, moralement, physiquement, et mes paupières tombent. J'espère juste qu'il restera à mes côtés pour me sauver de mes folies destructrices.

J'ai la sensation d'un lendemain de cuite, amorphe, blasée, mon crâne frappe si fort que j'aimerais l'enlever et le jeter à travers la pièce. Qu'avons-nous fait hier pour que je sois dans cet état ce matin ? Ai-je bu ? Et Nathan, où est-il ? Qu'est-ce que...

Soudain, mon cerveau se réveille et m'envoie les images dévastatrices de ma nuit de déprime. Je grogne en roulant sur le dos et prends ma tête entre mes mains. Pourquoi fallait-il que je sombre de cette façon hier soir, pourquoi me suis-je donnée en spectacle de la sorte ? J'aimais l'image qu'il avait de moi, celle d'une fille hargneuse au caractère combatif. J'hésite un temps infini avant de sortir de la chambre. Que va-t-il se passer ? Quel regard va-t-il me lancer ? Je ne veux pas de pitié, je ne veux pas de dégoût, je veux juste oublier les dernières heures. En ouvrant la porte, mes yeux se ferment d'eux-mêmes en découvrant la luminosité du séjour. Les grandes baies vitrées m'offrent un paysage sublime et laissent entrer ce qu'il faut de lumière pour me donner le sourire dès le réveil.

Si seulement.

J'avance timidement, ne sachant comment réagir et vois cet homme viril s'affairer sur la terrasse. Je l'observe, cachée derrière les voiles blancs transparents qui volent sous la brise légère. Il ne porte qu'un jean élimé ; lorsqu'il se penche vers la table, ses abdos se tendent et m'offrent un spectacle des plus agréables. Si je ne m'étais pas laissée couler dans la piscine cette nuit, je serais sans doute déjà sortie, lui aurais susurré des mots cochons à l'oreille et il aurait stoppé ses tâches pour me faire jouir puissamment comme seul lui sait le faire. Mais je me suis jetée dans cette eau pour oublier ma vie, j'ai foutu en l'air les derniers moments que nous devons passer ensemble.

– Salut, ma belle.

Nathan s'est approché de moi au moment où je contemplais cette piscine qui semble sans danger aujourd'hui. Il dépose un baiser bruyant sur ma bouche et rejoint la cuisine en continuant à parler.

– Installe-toi à l'extérieur, je t'ai préparé un thé et il y a des viennoiseries. Pas si bonnes que les Françaises, je te l'accorde, mais ça vaut le détour.

Est-ce qu'il va faire comme si rien ne s'était passé ? J'avoue que cela m'arrangerait, mais la liste des discussions que nous devrions avoir augmente encore un peu. J'obéis sans répondre et m'installe sur un fauteuil confortable à l'extérieur, je prends seulement soin de ne pas être face au bassin d'eau. Je me saisis d'une tasse de thé fumant et contemple le mur en face de moi. Mais je ne le vois pas, parce que des milliers de questions continuent à me barrer la vue.

– Ça va ?

Je sursaute d'entendre sa voix si proche de moi, je suis à fleur de peau et ça ne présage rien de bon, il me faut me calmer pour ne pas déverser toute ma gêne et ma colère sur lui.

– À peu près.

– Très bien.

Non pas « Très bien » ! Je ne vais pas bien du tout et j'ai une trouille innommable d'être en face de mes responsabilités. J'aimerais que l'on crève l'abcès, qu'il me parle du futur potentiel de notre relation, que nous arrivions à parler d'au moins un truc important pour que je sente que cette histoire est plus qu'un plan cul de vacances !

– Il faut qu'on en parle.

Je tourne enfin mon visage vers lui, étonnée qu'il puisse répondre à mes demandes silencieuses. Mais, alors que je devrais me sentir apaisée, un peu plus sereine de le savoir à mon écoute, ma colère redouble et je me laisse aller, ne sachant pas comment la contrôler.

– Tu veux parler de quoi ? De moi dans la piscine ? De toi et tes foutus médicaments ? De la garce qui

t'attend chez toi ?

– Tu fais chier, Éliisa !

Nathan se lève après avoir frappé la table en verre du plat de la main. Je sursaute et frissonne. Je n'ai pas peur de lui, j'ai peur de cette saloperie de maladie qui peut le troubler si rapidement, au moindre tourment. Son corps sublime part dans la maison et je saute de mon siège pour lui répondre, prête à entrer en guerre contre lui. J'ai besoin de ça, pour être vivante, pour expulser mes frustrations.

– Je fais chier, mais je pose les vraies questions ! Peux-tu être honnête envers moi, maintenant, Nathan ? Peux-tu répondre à mes interrogations ?

Il est dos à moi, toujours aussi attirant, ses poings sont serrés et je peux ressentir la pression qui monte en lui. Ça m'aide, c'est cruel, désastreux, mais le savoir mal, peut-être autant que moi, m'aide à me ressaisir. Il se retourne dans un mouvement brusque et me rejoins, son regard trahissant sa colère. Il me prend les bras, me serre trop fort et me fait reculer pour atteindre le mur derrière moi. Je halète, prise de court, excitée, énervée. Il pose nos mains de part et d'autre de mon visage contre le mur et commence à parler avec une frénésie que je n'ai pas souvent entendue.

– Pose-moi tes questions ! Mais ne viens pas te plaindre ensuite !

– Nathan, si tu me fais mal, je te rendrais tes coups les uns après les...

Il m'embrasse furieusement, il n'y a rien de tendre, rien de romantique dans cet échange, il me mord, colle ses lèvres aux miennes comme s'il voulait me posséder, et je le laisse faire parce que c'est ce que je veux, à cet instant précis, je suis totalement à sa merci, et j'aime ça. Dès qu'il quitte mes lèvres, je lui pose les questions qui me tourmentent le plus.

– Quand je serais partie, vas-tu continuer avec Moïra, comme si ce moment n'avait jamais existé ?

– Non ! Je te l'ai dit bordel, mais tu ne m'écoutes pas ! Il n'y a que toi. Question suivante !

Sa bouche retrouve la mienne et ce baiser est des plus passionnés, je gémiss de plaisir, tant grâce à sa réponse que grâce à l'envie qui me scie le bide à cet instant. Son visage recule et je me laisse aller :

– La schizophrénie est souvent associée à un trouble, une épreuve subie dans le passé, que t'est-il arrivé ?

– Je te le dirais honnêtement, le jour où tu me parleras de ton passé sans doute aussi sombre que le mien.

À peine termine-t-il sa phrase que son corps tout entier se plaque contre le mien, me poussant un peu plus contre le mur derrière moi. Ses mains ont lâché les miennes et glissent avec ardeur sur mon corps, sous mes vêtements, je le sens partout, mais ce n'est pas encore assez. Il s'écarte une nouvelle fois et je gémiss de son manque.

– Est-ce qu'il y a un « nous » ?

J'ai peur de ne pas avoir assez développé, peur qu'il ne comprenne pas que je veux plus que ces quelques jours, mais ma voix déraille et tremble d'inquiétude, car si sa réponse est négative, je crois que j'en mourrais. Nous nous toisons un moment et je comprends sa réponse, ce « non » qu'il n'arrive pas à exprimer. Je ne peux pas contenir mes larmes, trop énervée, trop fatiguée, trop anéantie par la fin de ce rêve commun. Je ferme les yeux, pour reprendre contenance et pour ne plus voir ce visage que j'aime tant et qui me fait souffrir autant.

Son souffle glisse sur mon visage avec une douceur infinie, en totale opposition avec ses mouvements précédents. J'ai l'impression de rêver cette réponse et les mots doux et pleins d'espoirs, plus que d'entendre Nathan la formuler. Même si je sais qu'ils ne serviront que pour quelques jours, que notre histoire est impossible, ses paroles sont un baume protecteur que j'enroule autour de mes névroses.

– Tu ne comprends pas, Éliisa... Je rêve de ce « *nous* » depuis que tu es entrée dans cet appartement, ce jour d’octobre. J’ai beau essayer de te fuir, de me forcer à te laisser me quitter, je n’y arrive pas. Tu es tout ce que je désire, bébé, tout ce dont mon esprit fou a besoin...

– Est-ce que toutes nos disputes se termineront dans un lit ?

Je me tourne sur le flanc, mes jambes enlacées aux siennes dans cet amas de draps et caresse son visage tout en posant mon énième question.

– Si c’est le cas, je suis sûr qu’on peut trouver une multitude de sujets d’engueulade !

Il me sourit et j’essaye d’imprimer cette image dans mon cerveau pour la garder précieusement. Car ce visage radieux, d’une beauté rare, me rend heureuse, même s’il est difficile de l’admettre. Et le voir si tendre, apaisé, contre moi, est une récompense ultime aux efforts faits il y a quelques minutes. J’aimerais répondre, mais nos deux téléphones émettent un son nous prévenant d’un message.

– Encore une photo des gamins de Marie, à tous les coups ! Elle n’a personne d’autre à harceler ta sœur ?

– Moi, j’aime bien voir leurs bouilles.

Nous nous levons pour rejoindre le salon, et nos téléphones.

– Ouais, c’est pour ça que tu as grimacé en voyant Maya hier.

– Son visage était baigné de lait ! Lait que ma sœur a fabriqué, c’est juste... ! Laisse tomber.

Nous rions en ouvrant nos portables, je suis soulagée d’avoir retrouvé une ambiance légère.

« Ça a assez duré. Il faut qu’on parle ! »

Je relève la tête, étonnée, estomaquée et apeurée. Nathan me regarde avec cet air féroce. Nous savons tous les deux que nous avons reçu le même message d’Eliott. Il jette son téléphone à travers la pièce, le combiné s’écrase contre le mur où nous nous sommes retrouvés il y a si peu de temps et se disloque dans un bruit aussi rageur que le cri de Nathan.

Je reste là, pétrifiée, désolée et angoissée du mal que je lui ai procuré.

Nathan

À la seconde où le plastique dur de mon téléphone a explosé contre le mur, j'ai basculé. Cette rage incontrôlable s'est déclarée, elle est là, elle gonfle en moi, gangrénant chaque cellule de mon corps.

– PUTAIN !

Je crois qu'elle a peur, mes gestes brusques, presque violents alors que je recule, l'ont fait sursauter. Mais bordel, faute à qui, sérieux ? Des crises j'en ai déjà fait des centaines, mais depuis qu'elle est entrée dans ma vie, c'est de plus en plus régulier, de plus en plus destructeur. Je ne veux même pas la regarder, je suis déjà complètement possédé et ça ne pourrait que m'enliser plus rapidement.

J'avance d'un pas rageur vers la cuisine, animé par cette colère sourde, presque palpable, qui alimente mon état de crise. Je suis furieux ! Non, c'est bien plus douloureux que ça, bien plus terrible que ça. Je suis fou. Et sans même retenir mon coup, j'éclate mon poing violemment contre la cloison en plâtre. La peinture blanche craque sous mes phalanges et rougit de mon sang. Je crois même avoir entendu mes os se briser, s'effriter sous la puissance de mon coup. Mais je ne ressens rien, aucune douleur physique. Seulement de la souffrance mentale.

Laissant quelques gouttes rougeâtres me suivre à la trace, je fonce à l'évier, récupère la plaquette argentée, et gobe deux putains de comprimés avant de balancer le reste sur le plan de travail. La crise est là, elle me broie le bide, me lacère la peau, brûle mes muscles, un à un. Il faut que je dégage, je vais vite devenir cet homme aliéné et dangereux, que je ne connais que trop. J'ai beau être fou, perdu dans cette démente, je ne veux pas la blesser.

Je fais demi-tour et ma vision rétrécit, s'assombrit, ne me laissant qu'un halo de lumière poussiéreux pour me guider jusqu'à la terrasse. La piscine... Des images de son corps sans vie au fond du bassin viennent parasiter mon objectif, et mon pas ralentit. Elle a voulu en finir, bordel ! Est-ce que c'est à ça que doit ressembler ma vie, finalement ? Voir les personnes que j'aime se foutre en l'air ?

Elle ne devait pas m'approcher, je l'avais prévenue pourtant. Elle devait rester loin de moi. Putain, cette femme me rend dingue ! Encore plus dingue que je ne le suis déjà ! Elle n'écoute rien, elle n'en fait qu'à sa tête, et merde elle mord, tout le temps, pour attaquer, pour se défendre, pour parler, même pour baiser ! C'est quoi son problème, nom de Dieu ?

Je dépasse le bassin d'eau claire et me dirige vers la plage, les mains resserrées sur mon crâne. J'entends à peine les oiseaux ce matin ni même le vent dans les feuillages, juste le bruit assourdissant de la maladie qui gronde autour de moi. Je fixe cette étendue d'eau devant moi alors que mes pieds s'enfoncent dans le sable fin. Elle semble étonnamment calme et pourtant, une épaisse fumée blanche, presque brillante, habille sa surface. Mon estomac se serre durement lorsque le bleu profond se transforme, change, verdit d'une sombre tristesse... Ça y est, les hallucinations commencent...

Je sais que mon esprit me torture, qu'il m'oblige à me plonger dans une réalité qui dépasse l'entendement des esprits sains. J'y suis habitué, ça ne me fait plus peur, je ne suis plus cet ado qui voyait sa sœur pénétrer dans sa chambre entourée d'un halo doré, tel un ange de ma folie. Non. Aujourd'hui, je

sais que tout n'est que pure invention, même lorsque ça paraît dangereusement réel. Ma respiration accélère et pourtant je suis presque apaisé d'être enfin baigné dans ce monde parallèle.

Je m'arrête seulement lorsque le sable mouillé pique la plante de mes pieds et je me laisse tomber à genoux. Le liquide salé caresse ma peau à chaque vague. Je scrute cette eau, maintenant teintée d'un rouge violacé, s'élever jusqu'à dessiner des formes insensées, et je capitule. Elle doit dégager, fuir, partir pour ne jamais revenir. Elle doit foutre le camp de ma vie. Je n'aime pas l'homme que je suis à cet instant, il m'a toujours répugné, et jusqu'ici j'avais réussi à l'endormir. Elle a réveillé le monstre qui sommeille en moi, il a les pleins pouvoirs aujourd'hui et je sais qu'il ne disparaîtra plus. Pas si elle reste.

Alors oui, je vais certainement crever sans elle, seul, avec ce trou béant dans ma poitrine. Mais finalement, elle vivra indemne, elle ne comprendrait pas, de toute façon. Elle ne pourra pas aimer le mec fou, à poil sur cette plage, en pleine contemplation de sa folie.

Je reste de longues minutes, les mains agrippant une poignée de sable, et me raccroche aux éléments, au monde, à la réalité, la vraie. J'ai toujours mal, je suis toujours en colère, mais mon corps ne lutte plus. Il attend, sagement, patiemment, que la molécule s'immisce dans chacun de ses organes vitaux et les réanime. Les voix qui me hurlent de soulager sa vie, la mienne, en m'enfonçant dans cette mer de sang jusqu'à disparaître, s'éloignent peu à peu. Je les ignore, je les emmerde même ! Je ne veux pas mourir. J'ai promis à Marie, et une promesse est une promesse.

Peu à peu, le vent frappe mon corps gelé, pourtant les rayons du soleil réchauffent l'air ambiant, mais j'ai froid. Lorsque l'eau devant moi a retrouvé sa transparence, je me lève et reprends le chemin de la villa. Je ne sais pas combien de temps je suis resté là, à me laisser bercer par mes démons. Peut-être qu'elle sera partie, qu'elle aura pris peur. En remontant le sentier ensablé, je supplie l'enfoiré au-dessus de moi pour que ce soit le cas. Je ne sais que trop bien la conduite à tenir pour la faire dégager.

Je passe les grandes baies vitrées, le regard encore hagard de cette énième crise, et me fige en la découvrant assise sur le canapé, les genoux repliés contre elle. Elle est habillée, son bagage posé juste à côté d'elle. À l'instant où ses yeux rencontrent les miens, mon cœur se serre et se brise en un millier de morceaux. *Bébé, qu'est-ce que tu fous là ? Tu devrais déjà être loin...*

Je m'oblige à quitter son regard triste, perdu, et maltraite mon corps pour qu'il me mène dans la cuisine. Je ne dois pas la regarder, je ne veux pas craquer. Tout ça c'est pour elle, pour sa sécurité, et pour la mienne. Avant de lui asséner le coup de grâce, je veux boire de l'eau, mais ma gorge serrée m'empêche de l'avalier. Je vais être dur, mauvais, tel le connard que je me suis entraîné à être depuis vingt ans. Elle l'a cherché, elle est même venue le trouver.

Je me retourne et m'adosse au plan de travail, les poings appuyés derrière moi et fixe la pendule. *Allez, Nathan, c'est l'heure de lui redonner sa liberté et de reprendre la tienne.* Je gonfle mes poumons et crache d'une voix pleine :

– J'imagine qu'Eliott va passer te chercher ! Ton sac est prêt, tu n'attends plus que lui, c'est ça ? Vas-y, Éliisa, corrige-moi si je me trompe, surtout !

À mesure que je débite mes mots, mes terminaisons nerveuses s'enflamment jusqu'à incendier mon corps et mes cordes vocales. Je suis de nouveau envahi par la colère et avance vers elle lentement. Je la détaille, je veux me nourrir de ses émotions, je veux voir la haine dans ses yeux, pour m'aider à la virer de ma vie. Ça m'aidera, sûr que ça m'aidera ! J'esquisse un sourire haineux lorsqu'elle se lève du canapé d'un bond, elle aussi animée de colère.

– Tu n'es qu'un enfoiré, Nathan ! Je sais que j'ai merdé, mais toi, putain, toi aussi t'as déconné !
Ah non, bébé, n'essaie même pas de me faire porter le chapeau !

J'avance encore, mes pas calés sur ma respiration saccadée, et lui crie presque :

– Oui, je suis un salaud ! Et non, je n'ai pas déconné, tout est TA faute, Éliisa ! Je ne t'avais rien demandé, c'est toi toute seule qui t'es pointée comme une garce et qui t'es envoyée en l'air avec mon meilleur pote ! Et délibérément en plus, non ?

Elle est assez tarée pour se l'être tapé dans le seul but de m'affaiblir, de me faire manger sa jalousie. Mais jalousie de quoi ? Je ne lui ai rien promis ! Elle ne répond pas, son regard planté dans le mien me brûle la peau.

– PUTAIN, RÉPONDS !

Son rire mauvais, blessé, quitte sa gorge, et me transcende un peu plus. Elle va se battre, la garce. Coup pour coup, elle m'a prévenu. *Vas-y, bébé, viens, je t'attends, tu finiras au tapis avant moi !*

– Oui, Nathan ! Oui, j'ai baisé ton meilleur pote sciemment, et plusieurs fois même ! J'ai adoré le sucer, me faire secouer par ce mec ! J'ai espéré qu'il t'en parle, que tu le vois, que tu NOUS vois ! Je voulais voir la douleur sur ton visage, la putain de douleur que j'ai ressentie quand je t'ai vu embrasser cette salope.

Mes poings se serrent durement à mesure que la distance qui nous sépare se réduit. Elle ment ! Je suis sûr qu'elle ment... Mes mâchoires se crispent lorsque l'image de sa bouche sur la queue de mon pote me lacère l'estomac, jusqu'à me donner la gerbe.

Elle répond, elle te blesse, elle veut te détruire...

Si je n'étais pas certain que la clozapine ait annihilé la crise, ses mots l'auraient déclenchée. Le premier round est bien entamé et, malgré ce besoin dégueulasse de la voir ramper au sol jusqu'à la sortie du ring, je range mes gants et sonne la cloche.

– Dégage !

Son sourire disparaît, mais la colère irradie toujours de ses pupilles dilatées. Elle reste là, sans bouger, sans même un battement de cils. Mais quelle emmerdeuse !

– Bordel, Éliisa, DÉGAGE D'ICI !

Je peux sentir la rage exploser en elle alors que mes mains agrippent son bras fermement, peut-être trop... Mais tant pis, elle doit partir ! Pour ma survie. Mais surtout pour la sienne.

– Espèce de connard ! C'est plus facile comme ça, hein ? Me foutre dehors ! Tu n'es qu'un lâche, Nathan ! Un enfoiré d'égoïste qui ne pense qu'à sa petite gueule !

Mais... AAAHHH ! Elle ne comprend rien ! Sans l'avoir prémédité, je m'arrête dans le hall de l'entrée et la plaque violemment contre le mur. Elle ne connaît rien de moi, elle ne sait pas qui je suis, ce que c'est qu'être dans mes pompes depuis vingt ans. Elle n'a aucune idée de ce que le diable peut m'obliger à faire. Ça ne doit plus recommencer, je le jure, bordel !

Elle dégage son bras de mon emprise, avec une force incroyable, et me toise, rouge de colère. Puis dans un geste qu'elle contrôle à peine, ses poings viennent frapper mes pectoraux. Une fois. Je ne bouge pas. Deux fois. *Ne me cherche pas, Éliisa !* Au troisième coup, elle ne s'arrête plus et martèle mon torse en jurant, en criant sa rage, et... en pleurant...

Et là, je vacille, légèrement. Physiquement et émotionnellement. Ses mots s'étranglent dans sa gorge, mais elle ne faiblit pas, elle continue de laisser sa rage exploser ma poitrine.

Elle doit partir... C'est dur, mais elle doit fuir.

J'ai mal. Parce que je tire un trait sur elle. Parce que j'y ai cru, j'ai pensé que c'était possible, elle et moi. Parce qu'elle est la plus belle chose qui m'ait été amenée de voir dans toute ma chienne de vie. Parce qu'elle me consume, me fait ressentir toutes ces émotions contradictoires à ce moment précis. J'ai

mal, parce que...

L'impact de ses poings se fait de moins en moins violent à mesure que les secondes passent. Elle s'épuise, seule, elle se bat contre moi sans que je ne riposte. Ses larmes continuent de rouler sur ses joues, mais les traits de son visage se lissent sensiblement.

– Je te déteste, Nathan... Tu n'as pas le droit...

Je m'empare de ses poignets et les plaque contre le mur, l'obligeant à y coller son dos. Elle se débat, sans avoir une seule petite chance de gagner contre moi. Elle se cambre, grimpe le genou pour m'atteindre. Bordel, elle n'abandonne jamais ! Je m'énerve et viens presser mon corps contre le sien pour l'immobiliser. Elle se fige. *Comme je te comprends, bébé, j'aime aussi sentir ta chaleur sur ma peau.* Je ne suis qu'à quelques centimètres de son visage, de ses yeux d'un vert presque gris. Sa bouche parfaitement dessinée tremble, se pince, alors qu'elle sent mon souffle chaud s'abattre sur elle.

Qu'est-ce que j'ai aimé embrasser cette bouche, baiser cette bouche. La voir sourire, l'entendre rire, et même râler, hurler, gémir...

Elle tourne la tête jusqu'à coller sa joue sur la peinture taupe de l'entrée, refusant de me regarder, et souffle :

– Je te déteste.

– Tu ne me connais pas.

– Va te faire foutre !

– Tu dois partir.

– Je te hais, Nathan !

– Tant mieux...

Mon visage s'est rapproché du sien, comme aimanté, attiré par son aura. S'il n'y a qu'une seule chose réelle entre nous c'est bien ça : l'attraction. Ses pores laissent échapper cette odeur délicieuse, presque sucrée, jusqu'à venir se mélanger à l'oxygène que je respire. J'aime ça, la sentir contre moi, la respirer, la dominer. Je glisse mon nez sur sa joue en humant ces doux effluves, ma queue s'éveille et se contracte. Ce n'est qu'à ce moment-là que je prends de nouveau conscience de ma nudité.

Je devrais me sentir emmerdé d'être à poil devant elle, contre elle, après ce moment de merde qu'on vient de passer. Mais finalement, je m'en fous ! Non, je suis même ravi qu'elle découvre que même malgré ça, mon corps répond au sien. Je veux qu'elle comprenne ce que je ne peux pas lui avouer. Ma langue pointe et effleure le lobe de son oreille. Elle frissonne et gonfle ses poumons plus largement. Je ne retiens pas mon sourire et trace une ligne mouillée jusque sous son oreille.

Je perds la tête, définitivement. Ses effets sur moi sont encore plus dévastateurs que cette putain de maladie.

Elle me tue, elle m'obsède, elle m'achève... Il y a cinq minutes, j'étais prêt à la mettre dehors, à coups de pied dans le cul s'il avait fallu. Et là, je me retrouve plaqué contre ses seins, totalement nu, bandant comme un prépubère, prêt à tirer à la seconde où elle posera ses doigts fins sur moi. C'est ça, je suis fou... Foutu...

– Pars...

– Je ne veux pas.

– Enfuis-toi, loin de moi...

– Pourquoi, putain ?

– Parce que je t'aime.

Nos respirations se bloquent au même moment. Je voudrais ravalé ces mots, revenir quelques secondes en arrière et ne jamais les laisser glisser sur ma langue. Parce que ça fait mal, atrocement mal, et qu'elle ne devait pas savoir. Je respire enfin, le cœur lourd, fatigué, et pourtant plus léger. Je laisse mon front peser sur son épaule. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je lâche doucement ses poignets, en inspirant une dernière fois son odeur, et pose mes mains sur le mur avant de me décoller de son corps chaud. Cet au revoir devrait me suffire, mais il me hantera pour le reste de ma vie.

Le match est terminé. Je suis à terre. J'ai perdu.

« *Don't you remember* » de Adèle

Élisa

Lundi 10 octobre

Son visage se décompose lorsqu'il me dit ces trois mots, son regard s'emplit de regret quand il termine sa si petite phrase. J'aurais certainement dû m'arrêter là, lui tourner le dos et partir. Tout était terminé avec le texto d'Eliott et pourtant... Pourtant, malgré ces alarmes qui me martelaient le crâne, je reste avec l'envie inconditionnelle de l'aimer.

Vraiment, réellement, tendrement.

Peut-être pour la première fois, peut-être n'avais-je jamais ressenti cela de ma vie, même pas avec Benjamin. Avec lui, c'était l'adolescence, les débuts, l'apprentissage de nos corps, de nos envies et de l'amour, tout simplement.

Avec Nathan, cette fois-ci, lors de ce dernier acte d'amour, je frémis comme jamais, j'atteins l'orgasme intense qui me propulse dans une autre dimension, celle de l'amour sans bornes, de l'attachement sans faille à l'autre. Je ressens Nathan comme ma moitié, une partie inhérente à mon corps, à ma vie.

Je me blottis contre lui, il m'enlace tendrement dans ses bras en m'amenant dans la chambre, il répète inlassablement sa phrase emplie de promesses, me dépose en douceur sur le lit immense. Son corps fond sur le mien, ses mains me caressent, partout, sa bouche suit le même chemin et je jouis de son contact, de l'expérience qu'il met au profit de mon plaisir. Je suis déjà groggy par mon premier orgasme, mais déjà en manque de lui. En sentant son sexe gonflé entrer en moi, et sans penser à autre chose qu'à notre désir commun, nous avons emmêlé nos espoirs dans cette étreinte charnelle. Mon bassin suit le sien, avec une furieuse douceur, nos souffles s'emmêlent lorsque je lui répète les mêmes mots.

« Je t'aime »

Cela devient notre refrain, nous le répétons à l'unisson, comme si nous voulions nous le prouver, comme si nos caractères un peu trop francs, impétueux avaient besoin de ça pour l'imprimer réellement. Je ne jouis pas comme je peux le faire normalement, en laissant aller mon corps au plaisir explosif jaillissant de mon ventre.

Non.

Cette fois, j'éprouve des sensations bien plus profondes. Mon cœur se régénère d'entendre sa confession. Il manque des morceaux, encore, mais il l'emplit de petits zestes de bonheur. Est-ce possible ? Lui seul pouvait le faire. Nos orgasmes sont le déversement de notre fougue, de nos aveux, de nos ressentis trop profondément ancrés. Je verse quelques larmes qu'il embrasse, qu'il lèche et nous nous endormons sans penser au futur tumultueux qui nous attend.

Je me réveille en sueur, haletante, comme si mon souffle s'était coupé de lui-même, comme si mon corps m'avait ordonné de se laisser aller après ce rêve si plein d'une réalité heureuse. J'en ai marre de revivre inlassablement le même souvenir. Je n'en peux plus et souffre mille morts à chaque réveil. Je suis seule dans ce lit trop grand pour moi, et m'extirpe de mes draps sans saveur. Comme à chaque fois, après l'évocation de ce songe, je passe ma fin de nuit seule, sur le petit balcon de mon nouvel appartement niçois, à boire une tisane dégueulasse.

Putain d'idées préconçues.

Comme chaque nuit, je me remémore la scène, me demandant encore pourquoi je suis partie, pourquoi, après avoir admiré l'homme que j'aime le plus au monde, son visage sans défaut, son corps musclé à s'en damner, j'ai fui de cette maison de vacances sans me retourner. Son aveu était peut-être une dernière façon de me demander de partir, j'ai saisi cette occasion. Je ne voulais pas le quitter, mais j'avais beau retourner le problème dans tous les sens, il n'y avait pas d'avenir pour nous, il n'y avait pas de « nous », tout simplement.

Je l'ai vu gober des cachets avant de partir sur la plage, j'ai observé son corps nu et sexy, empli de colère s'approcher de la mer. En d'autres circonstances, je l'aurais rejoint et l'aurais baisé encore et encore, mais il était en pleine crise, à cause de moi, une nouvelle fois.

Alors, en faisant mes bagages, j'en suis arrivée à la conclusion que je lui faisais plus de mal que de bien. Que malgré mes intentions les plus honorables, j'avais dépassé les limites du raisonnable. Mes anciennes blessures m'empêchent d'être assez forte pour l'aider et l'aimer comme il se doit, ma colère et mes erreurs lui font tant de mal.

Je paye aujourd'hui le prix de mes erreurs.

En attendant qu'il rejoigne notre maison de vacances, j'avais envoyé un message à Eliott, lui demandant de venir nous retrouver. Après avoir partagé un moment d'amour exceptionnel avec Nathan, j'ai retrouvé son ami à l'entrée de l'hôtel, le regard bas, le cœur traînant à mes pieds comme un boulet. Je me souviens du regard empli de haine d'Eliott lorsqu'il s'est approché de moi et a empoigné mon bras avec tant de force. Il a déversé sa haine avec ses questions si douloureuses.

– C'est quoi ce bordel, Éliisa ! Tu connaissais Nathan ? Tu as baisé avec moi sciemment ? Est-ce que tu te rends compte du mal que tu lui fais ? Que tu nous fais ? As-tu la moindre idée de sa difficulté à gérer ses émotions ?

J'ai levé le regard, voulant exploser, extérioriser toute ma douleur, mais à quoi bon ? De grosses larmes de culpabilité se sont écrasées sur mes joues et ont coulé lourdement le long de mon visage fatigué. Sans un mot, j'ai pris les clés de voiture qu'il tenait dans ses mains serrées, et j'ai poursuivi mon chemin.

– Je laisse ta caisse à l'aéroport. Prends soin de lui. Il m'oubliera.

En ouvrant le coffre de sa berline, le vide intense de cet espace clos m'a fait penser à mon corps, décharné. À mon futur brisé, encore une fois, à ces désespérances cruelles qui me détruisent un peu plus. J'ai fermé les yeux alors qu'Eliott continuait à déverser sa colère en s'éloignant vers la maison de Nathan. Comment lui en vouloir ? Je les ai séparés alors qu'ils formaient un duo complice. Mais c'était le but, n'est-ce pas, faire souffrir l'homme que j'aime ?

Qui suis-je pour avoir eu ce genre d'idée ?

Je souffle encore, j'aimerais évacuer ce chapitre de ma mémoire. Je suis à Nice, bien au chaud dans mon nouveau cocon et je n'arrive pas à passer à autre chose. Il faudrait que je fume une clope, ou un bon pétard pour m'aider à me sentir plus zen, mais, je ne peux plus. Je cogne ma tête sur le montant de ma fenêtre, juste assez fort pour me faire prendre conscience de la douleur, pas assez pour me blesser.

Cela fait cent-vingt-six jours que je suis loin de lui et mon corps se souvient encore de ses caresses, de sa douceur, de sa possessivité. Il suffit de me concentrer un petit peu pour sentir son souffle me faire frissonner, son odeur m'enivrer. Je tressaille à l'imaginer passer la porte, se glisser derrière moi et coller son corps bouillant au mien. Il me dirait des mots doux en caressant mes bras, déverserait une collection de baisers de mon oreille à mon épaule, me ferait réagir comme personne.

J'ai quitté l'Australie sans un regard en arrière, bourrée de regrets et de chagrin. J'ai laissé ma vie derrière moi, encore. Combien de fois peut-on renaître de ses blessures ? Puis-je seulement le faire ? Il n'y a que cet espoir qu'Eliott réussisse à gérer Nathan qui m'aide pour ne pas sombrer. J'ai laissé ma valise chez lui, n'ayant pas le cœur de l'attendre, j'ai fui en prenant le premier vol en partance, peu importait la destination, il fallait que je m'éloigne de lui.

Pour lui...

J'ai atterri en Nouvelle-Zélande et j'ai comaté deux jours dans l'hôtel le plus proche de l'aéroport pour attendre mon vol pour la France. Le minibar a eu raison de ma santé mentale. En rentrant, comme prise par une frénésie intense, une urgence impensable, j'ai quitté mon appartement et j'ai trouvé un petit studio en plein cœur du vieux Nice. Quelques battements de cils à mon propriétaire m'ont épargné les mois de préavis, c'est presque trop simple parfois. J'ai aussi changé de numéro de téléphone, car, après des dizaines de messages de Nathan, et autant d'appels de Marie, restés sans réponse, j'ai préféré couper tout contact. Je ne pouvais pas, il fallait que je les préserve de moi et de mon karma autodestructeur.

Depuis, j'ai repris mon boulot, avec mes collègues snobinards qui ne pensent qu'à leur renommée et au nom qu'ils pourront poser en bas de mes dessins. Mes cours ont recommencé aussi, cette chieuse de Corinne est toujours présente, mais elle m'évite au maximum, enfin une petite éclaircie. J'ai repris ce rythme effréné du travail, des études, révisant le soir, tard, déversant mes idées sur des pages de dissertations, sur des sujets tous plus loufoques les uns que les autres. Mes mains s'abîment de créer les maquettes que je présenterais bientôt.

Je suis fatiguée, mais je ne peux pas flancher. J'aurais pu, j'y ai pensé, encore quelques jours après mon retour d'Australie. Après tout, pourquoi continuer une vie qui ne me correspond pas ? À qui vais-je manquer ? Combien de personnes seront à mon enterrement ? Cette dernière question m'a fait peur, car je n'ai personne, et je ne suis même pas sûre que mes collègues prendraient une demi-journée pour moi.

C'est effrayant et en même temps, tout a changé, car je ne vais pas flancher, plus jamais je ne penserais au suicide, car je suis habitée d'une nouvelle force, je me sens surpuissante, comme une super héroïne prête à soulever des montagnes pour réussir sa vie. À cette heure tardive, je m'enivre du son de cette place si emblématique que je détaille depuis ma fenêtre. La place Garibaldi est l'une des plus anciennes de Nice, aux portes de la vieille ville. Elle est vivante, habitée et peuplée de travailleurs et touristes le jour, d'une jeunesse festive la nuit. Les rires montent jusqu'au troisième étage où je suis et m'extirpent un sourire.

J'aurais pu avoir cette existence, je pense que j'aurais aimé être heureuse, croquer la vie à pleines dents, profiter de chaque instant d'un bonheur éphémère. Je ne suis pas nostalgique, car je dois me faire une raison, admettre mon passé, c'est la clef pour ne pas devenir folle, pour accepter mon futur. Et ce futur, je le veux, c'est ma revanche, ma bouée de sauvetage, mon option bonheur.

Je soupire en regardant l'horloge. Il n'est qu'une heure du matin, et ce dimanche risque d'être très long. Je n'ai ni l'envie ni le courage de me plonger dans mes cours et déambule dans mon petit logement en quête d'une occupation. J'ouvre un carton encore scotché et remisé à côté de mon lit et y extirpe des vêtements que je pose sur des cintres. Je n'ai pas vraiment aménagé, car ma proprio me promet un trois-pièces dans le même immeuble d'ici trois mois, j'attends. De toute façon, je ne fais que ça depuis treize

ans, attendre que le temps passe, que ma vie se déroule sans en connaître vraiment le goût. Mes doigts passent sur le tissu doux d'une robe que je n'ai, je pense, jamais portée. Elle est pourtant parfaite et doit envelopper mon corps sensuellement, mais pour qui la mettrais-je ?

Nathan n'est plus là, et je n'ai aucun espoir, aucune envie de le revoir. Il est mieux sans moi et mes bagages douloureux. Je n'ai plus envie de rien, de personne. La drague ne m'intéresse pas, me faire sauter sans amour non plus. Alors pourquoi enfiler une robe qui mettrait tous les hommes aux abois ? Je me pose ces questions en enfilant ce tissu soyeux.

Je passe encore dedans et prends la décision d'aller danser, juste danser, trémousser mon corps, me délester de toute la tension qui m'habite. Avec un peu de chance, je reviendrais assez fatiguée pour dormir une bonne partie de la journée. Personne ne me touchera car Nathan était le dernier, personne ne prendra mon corps en otage, car il est déjà occupé, personne n'atteindra mon cœur, puisqu'il l'a fait revivre et que je dois le garder intact pour mon futur.

Me déhancher me fait un bien fou, je ne pense plus à rien et laisse la musique envahir mon cerveau, mes muscles. Tout s'apaise pour un moment. J'ai dû refouler deux trois types et leur queue avide de mon corps. Le dernier m'a donné plus de fil à retordre. Il y a quelques semaines, mon genou aurait malencontreusement écrasé son service trois-pièces, mais maintenant, je prends soin de moi. Alors, comme la garce que je suis, je me suis approchée d'un videur et j'ai joué le rôle de la jeune fille fragile. Le type a été sorti de l'établissement après m'avoir insultée et j'ai continué ma soirée.

Seule mais pas malheureuse ; seule mais plus tant que ça finalement.

Je m'allonge sur mon lit, le sourire aux lèvres. Je suis épuisée et sens déjà la fatigue monter, mes jambes me font un mal de chien d'avoir trop dansé et marché. Pourtant, je souris à mon plafond et une petite boule de bonheur explose en moi. C'est un sentiment nouveau que j'essaye d'apprivoiser depuis plusieurs jours. C'est étonnant comme une si petite chose peut vous donner une autre vision de la vie. J'ai eu du mal à accepter ma destinée, parce que l'amour me transportait dans un passé aussi plaisant qu'affligeant.

Je m'allonge sur le flanc et me souviens de cette émotion intense d'être invincible. J'ai déjà vécu ça, il y a si longtemps... J'ai l'impression parfois que c'était dans une autre vie.

Je peux encore sentir le regard amoureux de Benjamin sur moi alors que je lui montrais le van huit places que j'avais loué pour l'occasion. J'avais eu l'idée du siècle en louant ce véhicule pour que nous soyons tous ensemble, du début à la fin. Mes parents avaient levé les yeux au ciel en constatant ma dépense inutile, mais je m'en fichais royalement, parce que Lily sautillait sur place comme la petite boule d'énergie qu'elle était du haut de ses dix ans.

Nous avons quatre petites heures de route. Je ne voyais pas le temps passer tant les conversations étaient riches, mes parents acceptant même de reconnaître que l'idée de voyager ensemble était parfaite.

– Eh oui, que voulez-vous, je suis parfaite. Il faut vous faire une raison, vous avez une fille en or !

Mon père a explosé de rire, ma mère s'est contentée de hocher la tête en souriant, et Benjamin glissait sa main sur ma joue avec une tendresse infinie. Je vois ses yeux noisettes passer sur toutes les parties de mon corps, il me détaillait et aimait chaque petit défaut, chaque courbe, il me le répétait assez pour que je le sache. Je soutenais son regard, regrettant presque que nous ne soyons pas seuls pour pouvoir arrêter mon véhicule sur le bord de la route et abuser de son corps. Il paraît que les femmes enceintes sont

beaucoup plus demandeuses. Je ne sais pas, j'ai toujours aimé le corps de Ben, adoré faire l'amour avec lui. Je ne connaissais que lui et ça m'allait, car j'étais la femme d'un seul homme. Alors, du haut de mes vingt ans, amoureuse et enceinte de trois mois et demi, j'ai peut-être un peu trop fixé mon bonheur dans les yeux. J'ai peut-être oublié la route un instant, pour soutenir le regard de celui qui me rendait pleinement heureuse. J'étais souriante, et pensais à la soirée qui s'annonçait, à la nouvelle que nous avions à avouer à mes parents.

J'aurais dû être sur mes gardes, penser que ces routes de montagnes sinueuses et ces virages dangereux sont à surveiller. Ma concentration aurait dû être à son comble mais voilà, j'étais aussi insouciante, rêveuse, avec un sentiment de maître du monde. J'ai pris le virage un peu trop rapidement, m'écartant du bord de la route. Juste un peu, rien de tragique, rien d'impossible à contrôler, sauf si...

... Sauf si un camion chargé de troncs d'arbre arrive en face. Mes deux options étaient limpides et je n'ai eu qu'une poignée de secondes pour choisir. Tout le monde a crié, moi aussi je crois, je ne sais plus. La voiture a chassé après un brusque coup de volant. Je me souviens du son strident sorti de la gorge de ma petite sœur. Je l'ai vu dans le rétroviseur, sa nouvelle poupée à la main, un regard terrifié lui barrait le visage.

Cette image est mon dernier souvenir. Ce week-end devait être le début d'une nouvelle vie, il a été la fin de mon existence.

La réalité, aujourd'hui, est si différente, je suis si divergente de cette jeune adulte sereine et confiante. Je m'allonge sur le dos, balaye mes larmes, j'ai l'impression de vivre dans d'éternels souvenirs aussi beaux que tragiques. Je ne sais pas ce qui me pousse à ressasser ces souvenirs d'une extrême angoisse, je devrais certainement penser à des choses positives, mais comment faire lorsque votre vie est emplie de chaos ? D'abord Nathan en début de nuit, puis ma famille maintenant. J'ai beau me forcer à arrêter mon cerveau, à contenir toutes ces images sordides, je me vois encore pleurer, vociférer sur mon lit d'hôpital, déchirer mes perfs, frapper les médecins, hurler le nom de mes âmes perdues.

Je n'avais plus rien, j'étais vide, seule, orpheline, et tout était de ma faute. Pour cet instant de bonheur prolongé, perdu dans les yeux de l'homme que j'aimais, j'ai écourté leurs vies, j'ai écorché la mienne à jamais, j'ai perdu la plus infime partie de prospérité qui existait.

Il est huit heures du matin, le soleil peine à se lever, comme je peine à m'endormir. Peut-être que cette date me rappelle trop de choses, me ramène à ce jour un, il y a un an, me ramène à cette rencontre qui a changé ma vie à jamais. Je suis à fleur de peau, je tremble et me lève en sachant pertinemment que je ne pourrais pas fermer l'œil encore une fois.

Il me faut un verre, une bouteille entière. Je ne vois que cette option pour aider mon cerveau à trouver le bouton « *pause* » et me lâcher la grappe avec son film à remonter le temps. J'ouvre mon placard, trouve une bonne bouteille de vin que je saisis, presque soulagée.

Je la pose sur le comptoir, prends un verre à pied et... Et merde, bordel de merde ! Je ne peux pas.

Nathan, je crois que je t'aime autant que je te déteste.

« *Last love song* » de ZZ Ward

Nathan

Jeudi 13 octobre

– Tu vas finir par manquer ton vol, mon pote !

Je garde les yeux rivés sur mon PC et termine de taper le mail pour Peter. Eliott ne bouge pas, appuyé au chambranle de la porte de mon bureau. Mon bide se serre une demi-seconde, rien qu'une, comme chaque fois que sa voix retentit entre ces murs. Et pourtant, ça va. En tout cas, bien mieux. Je ne sais pas si nous retrouverons notre entière complicité un jour. Je m'en fous un peu pour être honnête. Comme je me fous de tout, en fait.

– Nat ?

J'inspire profondément avant de lui jeter un rapide coup d'œil et réponds en forçant un sourire en coin :

– Ouais, je sais, j'ai presque terminé l'avenant au contrat. Je décolle direct après.

Il me rend mon sourire, accentuant la cicatrice qui barre sa lèvre supérieure. La culpabilité me traverse un instant, puis s'estompe tout aussi rapidement. Il fallait que je le frappe, que le sang coule de sa belle gueule. Elle était partie et il l'avait baisée. Ça faisait deux raisons suffisantes pour que ses os craquent sous mes coups violents. Il a ramassé ma colère ce jour-là, jusqu'à rester étendu sur le sol, inerte, à pisser le sang. Je me revois fier, essoufflé, debout face à sa dépouille. J'avais gagné cette bataille.

Je ne comprends pas qu'il soit resté après ça. Ni qu'il soit encore là aujourd'hui, d'ailleurs. Ce mec est une énigme, un foutu mystère, il aurait pu me laisser crever de douleur, porter plainte et me faire enfermer. Mais non, il est resté, s'est presque excusé et m'a accompagné dans cette guerre sans fin. Le pire, c'est qu'il ne m'en veut même pas, il met ça sur le compte de ma démente. Il ne devrait pas. Je l'ai démonté sans le diable, parfaitement saint d'esprit, et sans aucun état d'âme.

Ai-je encore une âme, de toute façon ? *On s'en fout, Nathan, tu te souviens ?* C'est vrai, je m'en fous. La vie continue, les journées passent, les heures s'écoulent, les minutes traînent. Chaque matin est un challenge, botter le cul du Nathan écorché et survivre. Depuis ce fameux jour, depuis elle, j'ai dû changer deux fois de traitement. La clozapine ne suffisait plus à abolir le mal en moi. Le docteur Griffin me fait bouffer un psychotrope en plus, maintenant. J'en ai marre de me cachetonner la tête chaque jour, mais ce nouveau traitement a le mérite d'apaiser mes délires constants dont elle fait partie.

Tout est une question d'équilibre. Aujourd'hui, je n'y pense presque plus. Les médocs m'aident à l'effacer de mes pensées et à dormir. Les insomnies étaient devenues ingérables et totalement destructrices. Maintenant, je gère. Je suis toujours en colère, même si, pour une seule putain de fois, elle a fait ce que je lui demandais. J'ai toujours cette rage qui bout au fond de moi, qui m'empêche de vivre autre chose que cette vie sans saveur, au rythme répétitif et écœurant, mais au moins je vis. Et elle aussi.

– Tu veux que je t'accompagne ?

Parce qu'il est encore là ? Est-ce qu'il m'a regardé taper sur mon clavier tout ce temps ? Ce mec est fou, un poil moins que moi, mais je devrais commencer à m'en inquiéter. Je clique sur « envoyer » et ferme mon ordi avant de me lever de mon fauteuil de PDG. J'enfile ma veste en trouvant enfin son regard

et lui réponds sans aucune sympathie dans la voix :

– Ça va aller, je vais prendre un taxi.

– Ça ne me dérange pas, tu sais, j'en ai marre du dossier Mendes de toute façon.

– Je vais y aller en taxi.

Je lui passe devant sans même ressentir une quelconque empathie pour celui que j'aime pourtant comme un frère. Il me choppe le bras et freine ma fuite.

– Nathan, quoi ? C'est quoi le problème aujourd'hui ? Tu fais la gueule depuis ce matin, tu parles à peine, tu ne bouffes rien... Bref, t'es chiant !

Je souffle bruyamment et fixe la porte de sortie de nos bureaux. Je sais que je l'emmerde, mais aujourd'hui ce n'est pas le bon jour pour me prendre la tête. Elle me manque, comme chaque fichue journée depuis ça, et mon retour aux sources rend ce manque particulièrement pénible. Je suis à cran. Il attend, le poing toujours serré sur mon biceps, et à moins que mon crâne ne percute violemment le sien jusqu'à le mettre K.O, il ne renoncera pas. Qu'est-ce qu'il peut être têtue, lui aussi !

– Je n'ai pas envie qu'on parle d'elle, Eliott...

– Je sais, moi non plus, je tiens trop à mes dents ! Mais merde, Nat, je suis là, je crois que c'est assez clair, nan ? Si tu as besoin de parler, on se pose et on en discute. Tu voulais qu'elle dégage, elle l'a fait. Sors-la de ta tête maintenant, ou ça va finir par te tuer... Et je n'ai pas envie que tu m'entraînes dans ta chute !

Heureusement que je lui ai précisé que je ne voulais pas en parler !

– Ça va, je te dis ! Ça me saoule juste de rentrer. On a plein de boulot, et le décalage horaire va encore me mettre la tête à l'envers.

– Tu ne la verras pas, elle a déménagé, Nathan ! Profite de ta famille, passe du temps avec ta sœur, ton filleul, ta nièce. Fais des trucs simples, balade-toi, va courir, picole un peu et s'il te plaît : tire ta crampe ! Baise un coup, tu vas implorer si ça continue !

Ce con me fait rire, jusqu'à chasser un dixième du poids qui pèse dans ma poitrine. Je cogne son épaule de mon poing en souriant sincèrement et reprends mon chemin vers les portes de l'agence.

– Tu vas te ruiner avec le taxi !

Je souris plus largement en abaissant la poignée. Un jour, tout redeviendra comme avant, c'est sûr.

– Ta gueule, Avery ! On est pétés de tunes ! Je te bipe quand j'ai atterri !

Vendredi 14 octobre

« On décolle dans une minute. Je te dis à demain. Bises »

– Monsieur s'il vous plaît, veuillez attacher votre ceinture et éteindre votre téléphone. Nous décollons.

J'acquiesce et envoie le message texte à Marie avant d'obéir à l'hôtesse. Les réacteurs font déjà un bruit terrible et l'avion s'avance sur la piste à faible allure. C'est parti. Je n'ai jamais eu la trouille de l'avion, je suis même assez à l'aise, en comparaison à tous ces usagers stressés, prêts à vomir leurs tripes dans un sac en papier kraft. Mais aujourd'hui, je ne sais pas, c'est différent. J'ai mal au crâne, j'ai les mains qui fourmillent légèrement et je galère à réguler mon souffle.

La fatigue sûrement. Le stress, plutôt. Le manque...

Je glisse mes écouteurs et lance la première playlist qui s'affiche. En fouillant dans mon bagage à main pour récupérer mon billet, je suis tombé sur l'iPod d'Eliott, entouré d'un post-it sur lequel était noté :

« *Le changement n'est jamais douloureux. Seule la résistance au changement est douloureuse. Bouddha.* » Je me souviens avoir souri en pensant à ce mec assez fou pour rester mon associé, mais tellement précieux.

Dans cette guerre, je me suis battu contre tous. Contre la terre entière, contre elle, contre lui et contre moi, sans savoir qui était vraiment mon allié. Aujourd'hui, je n'ai plus que lui. Parce que je le veux bien et qu'il est tellement con qu'il ne lâche pas l'affaire. Lui ne lâche pas l'affaire.

Je colle mon front contre le petit hublot. Vingt-quatre heures de vol et une escale de deux heures à New Delhi m'attendent. J'espère seulement réussir à dormir un peu..

Un poids mort s'affale sur le siège à ma droite, jusqu'à frapper mon bras posé tranquillement sur l'accoudoir. Mes yeux se ferment un instant. *Respire, Nathan, tu ne dormiras pas si t'as les nerfs.* Une voix féminine traverse la barrière mélodique qui se joue dans mes oreilles. J'augmente immédiatement le volume dans mes écouteurs et regarde la piste défilier un peu plus rapidement.

Les mouvements brusques ne cessent pas. Elle est pire qu'une gosse, ma parole ! Mes tempes cognent un peu plus, et, après l'avoir vu ôter ses boots vulgairement, je capitule. Je récupère la plaquette de comprimés dans la poche de ma veste et en avale un sans attendre. Je ne veux surtout pas que la crise explose à cause de cette nana, à plus de trente mille pieds d'altitude.

Avant que je n'aie pu remettre la boîte en place, un coup léger mais insistant fait pression sur mon biceps. Si je n'étais pas un connard civilisé, j'aurais hurlé et exigé qu'on me dégage cette emmerdeuse sur un autre siège. Mais ma mère a fait de moi un mec habituellement bien élevé, je tire sur mon oreillette droite et étire mon plus beau sourire de blasé avant de découvrir celle qui va passer tout le vol à côté de moi.

Je perds sûrement de mon attitude de connard en croisant ce regard incroyable. Ses iris, tellement sombres que je ne distingue pas sa pupille, brillent et pétillent d'une lueur que je ne connais que trop bien. Son visage fin, porcelaine, est encadré par une tignasse épaisse, dégradée de bleu et de violet. Il ne reste rien de sa couleur initiale. C'est assez déroutant.

Je reste bloqué quelques longues secondes sur ce tatouage dingue qui s'échappe de son pull en maille et remonte dans son cou. De belles courbes s'entremêlent et se chevauchent délicatement. C'est doux, presque trop doux lorsqu'on jauge sa propriétaire dans sa globalité. C'est une belle nana, bien qu'à l'opposé de ce qui m'attire d'ordinaire. Et pourtant, avant toute cette merde, ses lèvres épaisses auraient attisé ma curiosité. Elle sourit en dévoilant une dentition presque trop blanche et brandit devant moi une boîte rectangulaire, de même dimension que celle que je tiens dans les mains.

– Séropram, je connais, en tout cas j'ai connu ! Moi c'est Zyprexa.

Je me retiens d'éclater de rire, ou de pleurer, je ne sais plus trop. La nana, canon je dois bien l'avouer, vient d'annoncer à tout l'avion nos traitements respectifs.

– Fais pas cette tête ! Enchantée, je suis Claire, bipolaire ! Je sais, ça rime, c'est que ça devait être écrit !

Je saisis la main qu'elle me tend et la serre avec cette sensation d'être propulsé dans une autre galaxie.

– Salut, Nathan.

– Schizo ! C'est ça ? Je suis sûre que c'est ça ! Je suis super forte à ce jeu ! Alors, c'est ça ?

J'acquiesce et fixe mes mains un instant pour m'assurer qu'elles tremblent. Si elles tremblent c'est que j'ai une hallucination. Et merde, pas un tremblement, rien, je vais bien ! C'est vraiment en train de se passer.

Malgré les heures de vol d'ordinaire interminables, je ne me rends pas compte du temps qui passe.

Cette nana de vingt-six ans est un vrai moulin à paroles. J'apprends qu'elle vit à Blacktown, à seulement quarante minutes de Sydney, qu'elle aime les ananas, le violet presque mauve, le dance-hall, fumer des joints sous le ciel étoilé et la natation. Elle rit souvent, très souvent, jusqu'à m'entraîner dans son hilarité à plusieurs reprises. Elle parvient même à me délester de cette tension qui courait dans mes épaules ce matin.

Elle m'a collé aux basques pendant nos deux heures d'attente à New Delhi et a viré le pauvre mec qui devait s'asseoir à côté de moi sur le vol suivant, sans lui laisser le choix. Et puis, elle s'est assoupie les deux dernières heures. Sur mon épaule. Contre moi. Après ce sentiment étrange d'inconfort, je me suis laissé aller. Je l'ai écoutée respirer profondément jusqu'à m'en faire mal au bide. Cette fille me met face à cette existence inutile que je m'oblige à vivre jour après jour. Elle est vraiment chouette, pétillante, décalée, franche, et désirable. Nous souffrons tous les deux de troubles psychotiques chroniques, alors oui, ça pourrait vite devenir explosif, mais ça pourrait aussi me remettre en selle. Et m'aider à changer l'équation de ma vie.

J'avoue, j'y ai pensé, longtemps, et un peu plus sérieusement lorsqu'elle s'est blottie contre moi, toujours endormie. La chaleur d'Élisa me manque, son souffle chaud aussi. Son regard brisé et aimant ont créé un vide intense en moi.

Je dois passer à autre chose.

Nous passons ensemble le contrôle de douane et nous avançons vers la sortie. Elle est prise dans une anecdote dont je n'écoute que partiellement la chute. Et puis, comme ça, sans prévenir, complètement à l'aise, elle lâche :

– Tu as quelqu'un dans ta vie, Nathan ?

Dans mon cœur, oui.

– Non, personne, et toi ?

– De temps en temps, mais rien de concret. Je ne suis pas le genre de nana que les hommes aiment présenter à leur maman, tu vois ! Donc je me contente d'une bonne baise de temps à autre.

Putain, elle est cash, quand même ! *Elle l'était aussi et j'adorais ça...*

Elle s'arrête lorsque nous foulons l'asphalte et que la brise automnale frappe nos visages. Elle fouille dans son bagage et en ressort un bloc-notes qu'elle se met à griffonner en s'appuyant sur mon épaule.

– Tiens, c'est mon numéro. Je reste sur Nice quinze jours, si ça te dit qu'on gobe nos cachetons ensemble, tu m'appelles.

– Je ne suis là que quelques jours, tu sais...

– Sur Sydney, ça marche aussi !

Elle s'éloigne à reculons, avec un sourire étincelant, et me défie du regard. Je lui rends son sourire sans me forcer. Elle a cette attitude presque intimidante qui me donne envie de lui montrer qu'elle n'aurait pas l'ascendant sur moi si nous venions à nous revoir.

– Cap ?

Je ne réponds rien, plie le morceau de papier et la regarde en le rangeant dans ma veste. Elle m'envoie un clin d'œil et disparaît dans un taxi la seconde suivante. Je crois que je souris encore lorsqu'elle quitte le dépose-minute.

Samedi 15 octobre

Un poids plume s'allonge sur moi et une petite voix, que je n'ai que trop peu l'habitude d'entendre,

s'envole dans le bureau de Marie et me fait sourire de bon matin.

– Tonton Nathan ! Réveille-toi !

Je me retourne en une seconde et le soulève jusqu'à le déposer à côté de moi. Ses rires sincères et étranglés lorsque je le chatouille sans retenue nous valent une visite éclair de Marie. On pourrait croire qu'elle est prête à râler tant les traits de son visage sont tendus. Mais ce n'est pas le cas, elle sourit doucement en s'appuyant contre la porte et continue de tapoter le dos de Maya. Elle est épuisée, ses cernes violacés en sont la preuve. Elle a repris le boulot il y a trois semaines et peine à trouver un rythme de croisière avec la nouvelle venue. Maya ne fait toujours pas ses nuits à ce que j'ai compris, et les coliques perdurent.

Faites des gosses !

Je me lève après avoir libéré Max et soulage ma sœur sans lui demander son avis. Je me balade à moitié nu dans l'appartement avec Maya contre moi. Elle respire doucement dans mon cou, elle s'est sûrement endormie. Je m'arrête devant la petite baie vitrée et regarde la rue en inspirant son odeur de bébé, de talc, et de lait. Je l'ai aimée à la seconde où je l'ai vue, où j'ai pu la prendre dans mes bras, la sentir contre moi. Et puis elle a les yeux de Marie, le petit nez aussi, retroussé comme il faut. Une pure merveille...

– Comment vas-tu ?

Je me retourne et découvre ma sœur avachie sur le l'îlot central. Elle s'autorise une pause bien méritée en posant sa joue contre le plan de travail. Je fais quelques pas vers elle et lui réponds à mi-voix, après avoir jeté un coup d'œil à Max.

– Le décalage horaire m'a tué, comme d'hab, mais ça va.

– Tant mieux. Le boulot ? Eliott ?

Elle a prononcé le prénom de mon pote avec précaution, de peur de mettre les pieds là où il ne faut pas. J'inspire profondément et embrasse la petite tête brune de Maya.

– On signe un peu moins de contrats ces derniers temps, mais le dernier en vaut une vingtaine à lui tout seul, donc on s'en contente et on s'y concentre. Avec Eliott ça va. J'ai toujours du mal, certains jours sont plus faciles que d'autres, mais je n'ai plus envie de lui foutre sur la gueule, si c'est ta question.

– Non, ce n'était pas ce que je sous-entendais, mais je suis ravie de le savoir.

– Il est top. Pourtant je suis un vrai con avec lui, mais il reste, il oublie tout, il déconne... J'ai une chance énorme qu'il ne m'ait pas laissé dans la merde.

– C'est bien que tu en sois conscient.

Je fais de nouveau demi-tour en continuant de bercer cette petite chose fragile au creux de mes bras musclés. Soudain, une question, LA question, me brûle l'estomac. Je ne parle plus d'Élisa avec Marie, c'est convenu. C'est comme ça. Mais j'ai besoin de savoir, j'ai besoin d'avancer, de la laisser derrière moi.

– Tu as eu de ses nouvelles ?

Elle attend avant de répondre, et me toise quelques secondes. J'imagine qu'elle cherche une indication quelconque, un signe d'un éventuel dérapage si toutefois sa réponse ne me convenait pas. Puis finalement, elle souffle :

– Non.

Parfait. Ça doit être un signe, un autre, un énième coup du destin. Elle a coupé les ponts, tiré un trait, et c'est aussi bien. Je vais en faire autant, je ne me laisse pas le choix. Elle sera ce doux souvenir, cette chaleur apaisante autour de mon cœur chaque matin, puis elle s'estompera avec le temps. Elle prendra de

moins en moins de place dans ma tête, ne me hantera plus. Je retrouverai une vie équilibrée ou presque. Je ne veux pas oublier, mais je me le dois.

Alors que Maya s'agite contre mon torse nu, je me surprends à penser à ce numéro de téléphone, glissé dans la poche de ma veste.

En début d'après-midi, nous arpentons cette galerie marchande de plusieurs étages, en périphérie de Nice, et nous arrêtons tous les quatre devant l'enseigne H&M. Marie regarde sa montre furtivement et me laisse Max et Maya, en convenant de nous retrouver aux pieds des escalators dans quarante-cinq minutes.

Je déambule avec mon filleul et ma nièce, endormie dans son couffin, entre les rayons, et regarde les fringues sans vraiment m'y intéresser. Je n'ai besoin de rien, je suis surtout venu pour que Marie puisse respirer un peu et se trouver une ou deux tenues, histoire de changer, de reprendre ce rôle de femme qu'elle a laissé aux portes de la maternité. Elle en a presque pleuré lorsque je lui ai proposé de l'accompagner et de m'occuper de ses affreux. J'ai ri en l'embrassant tendrement dans les cheveux et lui ai même permis de se doucher la porte fermée !

Charly est en déplacement professionnel encore quelques jours, et le planning de maman célibataire est pesant pour ma sœur. Elle gère, d'une main de maître même, mais des fois, c'est le coup de mou. Finalement, ma venue est tombée à pic.

En virant dans un rayon layette, je me fige. Je crois même que j'ai arrêté de respirer, ou bien mes poumons se consomment, je n'en sais rien. Je reconnais le visage crispé de Marie, une dizaine de mètres plus loin, s'époumonant discrètement contre... Contre Élisabeth. Je recule d'un pas, jusqu'à me cacher partiellement derrière la cabine d'essayage.

Dégage de là, Nathan !

Je resserre mes doigts autour de la petite main fragile de Max et observe à la dérobé cette femme dont je suis tombé amoureux. Elle a relevé ses cheveux en vrac, jusqu'à dégager cette ligne de cou parfaite. Son regard courroucé me fait presque sourire, cette femme est une éternelle râleuse et Marie en prend pour son grade, si j'en juge par leurs gestes exagérés. Le front d'Élisabeth s'est plissé, accentuant la ride d'expression qu'elle s'est creusée depuis des années, mais qui lui va si bien. Et puis, il y a cette bouche, pincée par ce moment intense. Cette bouche qui m'a si souvent comblé.

Elle porte un top fluide, suffisamment décolleté pour que mon regard accroche la naissance de ses seins. Ma peau brûle maintenant, et tous ces sentiments que je dois abolir se déchaînent en moi. Tout est exacerbé, mon amour pour elle, mes regrets, ce désir qui ne me quitte plus à la seconde où mes yeux se posent sur elle. Notre dernière fois a été la plus belle, la plus puissante de toute ma vie. La chute ne pouvait qu'être terrible.

Comme s'il avait senti mon obsession prendre possession de mon corps peu à peu, Max tire sur ma main, plusieurs fois, et me force à reculer encore. Je disparaissais sans un mot, mais le cœur en vrac. Je sors du magasin, un sourire léger sur le visage, et avance jusqu'au petit manège non loin. Max piaille, sautille, et crie presque pour y monter.

Tout ce que tu veux, mon petit pote. Tout ce que tu veux...

Je m'affale sur le petit banc réservé aux parents, la main resserrée sur le landau de Maya, et regarde, sans vraiment voir, mon filleul s'extasier sur sa camionnette de pompier. La seule chose que je vois, c'est elle mais étrangement, je me sens presque apaisé. Je l'ai vu, elle avait l'air en forme. Je dirais même

qu'elle brillait, elle resplendissait. Je ferme les yeux une seconde et me laisse porter par des dizaines d'images de notre « nous ». Celui qui n'a existé que quelques jours, mais qui restera la meilleure chose qui me soit arrivée.

C'est lorsque mon cœur gonfle un peu plus que je me mets à sourire plus franchement. Bordel, je ne suis pas guéri, non c'est certain. Mais aujourd'hui, je la laisse partir, elle est libre de me quitter.

– Ah, vous êtes là ! Je ne me sens pas très bien, est-ce qu'on peut rentrer ?

Je découvre ma sœur dans un état de nerfs presque palpable. Elle fuit mon regard et marmonne. Ses mains tremblent lorsqu'elle récupère Max du manège. Ça m'ennuie de la voir comme ça, mais j'admire le fait qu'elle s'essaie à ne rien montrer. Autant dire qu'elle s'y prend comme un manche, je l'aurais calculée même sans les avoir surprises entre deux pyjamas.

Je la laisse s'affairer à habiller Max, en ronchonnant parce qu'il ne met pas la bonne manche, et me fige. Non, je ne suis pas guéri... Élixa se tient à l'entrée du magasin une dizaine de mètres plus loin, face à moi. Je plonge dans ses yeux, pétrifiés, mais magnifiques. Merde, ce qu'elle est belle...

Elle aussi s'est immobilisée en croisant mon regard, seule sa poitrine grimpe et descend fébrilement. Je dois me battre contre mon envie viscérale d'avancer vers elle, de glisser mes doigts sur sa nuque, et d'approcher mes lèvres des siennes jusqu'à sentir son souffle caresser mon visage avec cette douceur qui n'appartient qu'à elle. Mais au lieu de ça, je lui rends sa liberté. Encore. Sans la quitter des yeux, je hoche sensiblement la tête, pour la saluer, lui pardonner ce que je ne me pardonnerai sûrement jamais. Je lui donne la possibilité de s'enfuir, de ne me rendre aucun compte. Elle ne me doit rien.

Elle esquisse un sourire timide, sûrement forcé, avant de resserrer ses doigts fins sur les lanières de son sac à main, et disparaît dans la foule. Je l'aime, comme le fou que je suis depuis trop longtemps. Et je me déteste, la douleur me tord le bide et lacère mon cœur, j'ai perdu la seule chose qui pouvait me rendre heureux. Tout ce qui compte, finalement, c'est son bonheur à elle. Pas le mien.

J'inspire profondément et referme mes mains tremblantes sur le landau. Nous prenons le chemin inverse tous les quatre, et sans même un regard en arrière, je sais. Je sais que personne ne pourra me donner, me faire ressentir plus d'un dixième de ce qu'elle m'a offert. Je glisse alors la main dans la poche de ma veste et écrase le petit bout de papier dans ma paume. Personne. Avant de quitter la galerie, je dépose la note en boule dans une poubelle, sans regret, ou juste un seul, celui d'être incapable de la rendre heureuse.

Pas cap...

« *We'll burn the sky* » de *Scorpions*

Élisa

Jeudi 20 octobre

Je déambule sans envie dans les ruelles ensoleillées mais froides de Nice. La météo est calée sur mon humeur, illuminée par ce petit être qui pousse en moi, mais avec le cœur aussi froid qu'une pierre abandonnée sur le bord de la route. Je serre les dents, les poings et tente de chasser les idées noires qui me barrent le crâne constamment en poussant la grosse porte verte qui me sépare de mon rendez-vous mensuel.

C'est sans joie que je pose mon corps qui me paraît déjà si lourd sur les fauteuils cabriolet rouge criard de la salle d'attente. Ma jambe droite bouge par réflexe, je n'arrive pas à la maîtriser. J'aimerais me calmer, me dire que c'est juste une formalité, je n'arrive pas à prendre du recul. Mon air maussade me suit partout depuis quinze jours, depuis son hochement de tête, depuis qu'il ne m'a pas retenue dans ce centre commercial.

– Ne vous inquiétez pas, au fil des mois, l'anxiété se transforme en impatience.

Je regarde la femme, ronde de partout qui se tient amoureusement collée à son mari. Pourquoi faut-il que les femmes enceintes se sentent toutes concernées par les grossesses des autres ? Je ne lui réponds rien et baisse les yeux pour contempler ce ventre qui gonfle tranquillement sans me demander mon avis. Je ne sais pas pourquoi j'ai eu ce réflexe étonnant de serrer la bandoulière de mon sac lorsque j'ai croisé Nathan, mais ce principe de précaution m'a aidée à cacher le fruit de notre amour, ou de nos douleurs, au choix...

– Vous savez ce que vous attendez ?

Pourquoi continue-t-elle à me parler ? Je n'ai pas enchéri à sa première remarque, ce n'est pas pour le faire maintenant. En même temps, son air de meilleure amie me pousse à comprendre qu'elle ne lâchera pas le morceau. Elle doit être belle sa vie, entourée de son mari aimant, d'une famille soudée et d'un boulot épanouissant. Je souffle et j'ai presque pitié de son air sympathique.

– Oui. Un alien.

J'ai dit qu'elle me faisait « *presque* » pitié !

Je n'ai pas envie de parler de ma grossesse, de la rendre réelle, de voir les gens me regarder avec l'air qu'a la dinde en face de moi. J'ai peur du futur, des conséquences que va avoir la décision de garder ce bébé.

La porte du cabinet s'ouvre et le médecin m'invite à entrer. Je conclus la conversation avec ma chieuse de voisine par un sourire forcé et m'engouffre dans le cabinet du doc, pressée d'en finir.

– Bonjour Mademoiselle Provost, comment allez-vous depuis notre dernier entretien ?

– Bien.

– Bon... Vous avez des douleurs particulières ? Avez-vous encore des nausées, des saignements ? Mal en bas du dos ou au ventre ?

– Rien de tout ça.

– Comment va votre moral ?

– Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

– Je suis là pour savoir comment vous allez. Votre moral est directement lié à celui de votre bébé.

Il baisse les yeux vers mon dossier, je connais déjà la prochaine question. Avant qu'il ouvre la bouche je réponds.

– Non ! Et je n'ai pas l'intention de le contacter. On peut passer à la consultation ? Je suis pressée.

Il reste la bouche béante et essaie de reprendre contenance en toussant dans son poing.

Pathétique.

Il me fait un geste de la main et je me dirige vers la salle d'examen pour me dévêtir. Ensuite, je m'allonge sur sa table de torture où je pose mes talons sur les étriers trop hauts. Quel sentiment de gêne intense que cette posture inconfortable... Il faut que je me renseigne, je suis persuadée que c'est un homme qui a conçu cette table. Après m'avoir palpé les seins, le bide, avoir mis ses doigts dans mon vagin pour constater que le col est bien fermé, il enlève son gant en plastique et me regarde avec un air souriant et presque charmeur.

– Tout va bien. Bébé est en place, voulez-vous le voir ?

Je fronce les sourcils ne comprenant pas sa question. J'ai déjà fait une échographie le mois dernier, ça m'a presque brisé l'âme... La première fois aussi, j'avais fait ça, mais Benjamin était à mes côtés, me tenant la main un peu trop fortement, avec un sourire intense lorsqu'il fixait l'écran en face de nous. Le mois dernier, j'étais seule, j'avais froid, et j'ai pleuré d'une tristesse et d'une solitude que je n'aurais jamais dû ressentir en vivant cette expérience.

– Je... Je ne sais pas.

– Je pense qu'un tête-à-tête avec la personne la plus importante de votre vie s'impose.

– Qui vous dit que je n'ai pas plus important que ce fœtus gênant ?

– Pour être honnête, tout. Vous ne voulez pas prévenir le père, alors que vos yeux trahissent l'amour que vous lui portez. Vous n'avez noté aucun nom, ni numéro de téléphone à contacter en cas d'urgence sur le dossier que je vous ai demandé de remplir. Oh, et, dernière chose importante... À l'ère d'internet, les mamans ne cessent de photographier les clichés de leurs échographies pour les envoyer à tous leurs contacts sans attendre de sortir du cabinet. Vous, je vous ai observée le mois dernier, et vous êtes partie les mains dans les poches, mais les joues pleines de larmes.

– Je devrais changer de psy, vous êtes nul !

Le docteur Macé explose de rire en soulevant mon pull, laissant apparaître la petite boule déjà bien dessinée sous mon ventre.

– Oui, j'ai changé de voie pendant mes études, je pense que je suis plus efficace comme gynécologue ! Voulez-vous connaître le sexe ?

– On peut déjà le savoir ?

– Au cinquième mois, nous pouvons avoir la quasi-certitude, avant cela, c'est votre bébé qui décide, selon sa position. Votre grossesse est trop récente, seulement, je pense que vous avez besoin de le voir, pour le reste, nous verrons dans quelques semaines.

– Non. Je ne veux pas... Je ne... Non.

– Savoir le sexe ne rendra pas les choses plus difficiles, vous savez ? Vous avez le temps d'y réfléchir, mais si jamais vous...

– Fermez-la et posez votre truc sur mon ventre qu'on en finisse.

Boom-Boom-Boom-Boom...

Ce son... Cette cadence si rapide s'est infiltrée en moi et ne cesse de résonner dans mon crâne depuis ce matin. Ses petits battements de cœur m'ont propulsée dans un état de démente post-traumatique si agréable que je peine à m'en délivrer. Je marche vers mon boulot l'esprit léger, la démarche aérienne, un sourire me barrant le visage.

C'est réel, vraiment. J'ai un bébé qui pousse en moi, avec un cœur qui bat fort, qui est assez énergique pour aider le mien à fonctionner. Le docteur Macé m'a précisé que je pouvais peut-être commencer à le sentir bouger dans quelques jours. Je vais vraiment sentir cette petite chose me faire des caresses à l'intérieur de ma peau ?

– Bonjour, Élixa.

– Bonjour Arnaud, tout va bien ?

Le type de l'accueil me regarde étonné. Après tout ce temps à bosser ici, je pense que c'est la première fois que je lui parle.

– Heu... Hum... Oui, m... Merci. Votre cousine vous attend à votre bureau.

– Ma...

Je fronce les sourcils et commence à marcher d'un pas énergique. Les volets sont tirés, j'entre avec fracas pour déchirer la face de la salope qui se veut être de ma soi-disant famille.

– Salut.

Elle se tient assise, à ma place, et touille son petit gobelet de café avec une baguette transparente. Le doc m'a dit de contrôler mes émotions pour que mon petit reste serein, alors je respire un bon coup avant de parler.

– Dégage d'ici !

Ce n'est pas gagner pour le contrôle...

– Pas avant d'avoir eu une bonne discussion avec toi. Assieds-toi !

Elle me présente la chaise inconfortable de l'autre côté de mon bureau et je hausse les sourcils de stupéfaction.

– Tu te fous de moi, j'espère ?

– Oui, tu as raison, tu es enceinte, je te laisse ton beau fauteuil moelleux.

– Non ! Après réflexion, reste sur MON siège, tu risques de casser l'autre, je vois que tu n'as pas encore perdu les kilos de ta dernière grossesse.

– Je ne suis pas venue pour me battre avec toi.

– Tu es venue jusqu'à moi, tu en assumes les conséquences !

– Mais, Élixa, je n'ai plus ton numéro de téléphone, tu as changé d'adresse... Comment veux-tu que j'entre en contact avec toi autrement ?

Je me penche vers mon bureau, pose violemment mes deux mains à plat et commence à hausser le ton.

– Tu ne t'es jamais dit que je ne voulais plus avoir affaire à toi, ou à ta famille ?

– Si. Et je m'étais fait une raison, sauf que, depuis, tu es enceinte et j'ai besoin de savoir si c'est de

mon frère.

– Vas te faire foutre !

– Je le ferai ce soir, ne t'inquiète pas. Réponds à ma question !

Je m'installe en face d'elle et ferme les yeux sans lui répondre. Je n'ai jamais exprimé mon état de vive voix. Je n'ai jamais dit « *je suis enceinte* », je n'ai jamais eu le bonheur de l'annoncer à un proche, vu que je n'ai personne et, sans que je m'y prépare, cette garce veut tout savoir. Dans d'autres circonstances, c'est vers elle que je me serais tournée, son expérience, son amitié sans bornes m'auraient aidée à faire face à ce chamboulement physique et psychologique, mais...

– Éliisa, si c'est le cas, Nathan doit être au courant. Tu n'as pas le droit de le tenir éloigné de cet événement. À combien de semaines en es-tu ? Es-tu nauséuse ? Par qui es-tu suivie ?

Je me concentre comme je peux pour ne pas laisser les larmes s'écraser sur mes joues. Je contracte ma mâchoire, sentant mon cœur tambouriner aussi fort que celui de ma miniature, il y a quelques heures.

– Avec les autres, je me suis toujours protégée, Eliott y compris.

– Et pour le reste de mes questions ?

– Dix semaines. Non. Le docteur Macé.

– Tu ne vas pas faire d'effort, je te reconnais bien là.

Je sais que je lui dois la vérité, que sa démarche est sincère, tant pour Nathan que pour moi. Mais c'est si dur, si douloureux, car cette période me replonge dans ces moments cruels.

– Marie... Je...

Ma voix se casse et explose en sanglots. Je pleure et n'arrive pas à contrôler mes propos, je veux parler, mais mes mots se perdent dans ma douleur. Je m'assieds, Marie a déjà fait le tour du bureau et se tient accroupie, une main posée sur ma cuisse et me console.

– La dernière fois que... j'ai dû l'annoncer... je l'ai... perdu... Mon bébé... J'ai tout perdu... Je ne peux pas...

– Ma belle, la vie n'est pas un éternel recommencement, et tu as le droit d'être heureuse, de connaître ce sentiment de plénitude.

– Il ne veut pas de moi, je l'ai lu dans son regard au centre commercial. Je suis comme une branche morte, sur le côté de la route avec ce petit bourgeon qui me donne un semblant de vivacité. J'ai si mal.

– Oh ! Il ne m'a pas dit qu'il t'avait vue !

Je renifle bruyamment et essaye de me contenir tant que je peux. Je suis à fleur de peau depuis que je suis enceinte.

Putain d'hormones !

– De loin, lorsque Max descendait du manège. Il a hoché la tête, comme si j'étais une vulgaire connaissance. Ça m'a fait mal, comme à chaque fois, il me repousse sans cesse. Il voulait que je quitte l'Australie, je l'ai écouté. J'ai fait ça pour lui.

– Mon frère est un connard.

Je redresse la tête et la regarde hébétée. Elle a cet air sûr d'elle, celui qu'ont les gens bien dans leur vie, en parfaite harmonie avec leur destin, ce que je ne serais jamais. Elle m'explique que Nathan ne m'a pas oubliée, qu'il pense à moi constamment, mais qu'il me protège de sa folie. Elle le sait malheureux et incapable de me recontacter.

– Il repart demain, je l'amène à l'aéroport à treize heures. Viens le voir avant, et parle-lui. Il t'a dans la peau, Éliisa, il n'arrivera jamais à refaire sa vie. Tu fais partie de lui.

– Sinon ?

– Sinon, rien. Mais tu sais qu’il doit le savoir. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour l’enfant de ma meilleure amie et de mon frère.

– ...

Elle regarde mon ventre avec une douceur intense. Et je lui suis si reconnaissante de ne pas me demander de formuler mon état à haute voix, elle me connaît si bien...

– Merci.

– Je te laisse, tu dois bosser. N’oublie pas, demain, treize heures.

Vendredi 21 octobre

Je fais les cent pas, stressée, impatiente. J’ai changé de vêtements dix fois. Entre ceux qui ne me vont plus, ceux qui me font plus grosse que je ne le suis, ceux qui ne sont pas assez attirants, je n’arrive plus à m’habiller. Chaque soir, je jubile lorsque j’enfile mon jogging et un tee-shirt trop large. Je suis à l’aise, et mon corps peut enfin respirer. Je voulais acheter des vêtements de grossesses il y a quelques jours, mais tomber sur Marie et Nathan m’avait fait fuir le centre commercial plus rapidement que prévu.

Le tableau d’affichage m’informe que le vol de Nathan décolle dans deux heures. Lorsque je vois sa silhouette s’avancer au loin, avec Maya dans les bras, je commence à sourire, mes battements de cœur s’intensifient.

Il a ce sourire adorable sur le visage, Maya a posé sa petite main sur sa joue et il essaye de mordre ses petits doigts. Leurs rires s’entremêlent, lorsque Marie les regarde, fière et sereine. Est-ce qu’il serait pareil avec notre enfant ? Aimerais-il avoir un bébé ? Serait-il le père aimant dont je rêve ? Voudrait-il fonder une famille avec moi ? Mon bébé hériterait-il de sa maladie ?

Je crois que c’est la question qui me fait le plus de mal, qui m’oblige à rester dans la pénombre, à garder cette annonce pour moi. Peut-il gérer le choc de devenir papa ? Et si une crise l’emporte alors qu’il se trouve seul avec l’enfant ? Ou s’il s’en prend à moi pendant la grossesse ? Si je ne lui dis rien et qu’il l’apprend, va-t-il être en colère ?

Il s’approche de moi, sans me voir, et je recule rapidement pour me planquer dans un recoin, tout en l’observant à la dérobée. Il a l’air d’aller bien, d’être heureux. Qui suis-je pour dégommer encore une fois cet équilibre qu’il met tant d’effort à installer ? J’ai tenté de le faire réagir pendant mon voyage et j’ai fait plus de mal que de bien, je ne peux pas lui faire ça, pas encore, alors qu’il paraît si serein.

Comment peut-on annoncer une grossesse à un homme que l’on aime tant, que l’on connaît à peine, que l’on veut pour la vie, que l’on craint pour le quotidien ? Alors que je me pose toutes ces questions, il s’installe avec sa nièce et sa sœur, j’imagine que Max est à l’école. Marie regarde de tous les côtés, avec un regard sévère pensant sans doute croiser le mien.

Je sais que je ne pourrais pas approcher, que cette confrontation est impossible, j’ai peur, j’ai mal, j’ai trop envie d’un happy end et crains tant ses réactions. Je dois lui avouer mon état, mais je vais m’efforcer de le faire avec douceur, pour lui, mais aussi pour être sûre de ne pas partir dans un affrontement que je vais perdre.

J’empoigne mon téléphone, et souris en tapant mon message. J’ai besoin de savoir s’il est réceptif, s’il veut encore de moi, s’il pense vraiment encore à moi. Je ne signe pas, mais suis certaine qu’il saura de qui vient ce message. Je vais patienter un peu pour surveiller sa réaction.

« Quelle est ta couleur préférée ? »

J'attends quelques secondes et le vois contorsionner ce corps que j'ai tant aimé toucher, pour prendre son mobile dans la poche arrière de ce jeans qui lui fait des fesses à croquer. Il a cet air sérieux en fixant son écran et il laisse tomber son front contre son écran en souriant. Je suis loin, pourtant, j'ai l'impression de sentir sa respiration s'intensifier, comme s'il reprenait son souffle après un moment d'apnée qui a trop duré. Ou alors, c'est ma respiration qui reprend vie, je ne sais plus. Marie se penche vers lui, Maya grogne un peu et il lui caresse les cheveux en répondant. Je lis ses mots sur ses lèvres, et le sourire qui ponctue sa phrase m'extrait un sanglot.

– C'est Éliisa.

Marie fait un tour d'horizon, sans doute pour me trouver, mais je suis un peu trop bien cachée. Elle fouille dans son sac, pianote et je reçois un message. Son sourire fait le reste et mon cœur se régénère encore un peu plus. J'ai eu raison d'être assez faible hier et de lui avoir redonné mon numéro de téléphone. Reprendre contact avec elle m'offre un peu d'espoir. Un petit fil conducteur qui me lie à lui.

« Merci d'essayer »

Je fais demi-tour et quitte l'aéroport, je ne peux pas aller vers eux, je n'arriverais pas à survivre à une rencontre. Il faut que je sache si nous sommes capables de communiquer, si nous pouvons échanger sereinement. Avoir une relation autre que des parents perdus dans un futur qui ne nous était pas destinés. Maintenant, je vais attendre sa réponse et prier le saint des femmes amoureuses pour avoir le droit à une part de bonheur.

-

« With or without you » de U2

Élisa

Samedi 22 octobre

Je jure sur le placenta de mon bébé que si l'individu en face de moi continue à me sortir son jargon médical incompréhensible, je lui fais avaler son Vidal !

Des jours entiers pour trouver un psychiatre spécialisé dans les troubles schizophrènes, une longue journée à faire le pied de grue dans la salle d'attente pour avoir un rendez-vous le plus rapidement possible et il ne répond à mes questions que par un langage incompréhensible.

J'ai beau être enceinte et devoir me contrôler, faire en sorte que mon bébé vive dans la douceur et l'allégresse au fond de mes entrailles, là, je vais bientôt exploser. Voir Nathan quitter le sol français hier m'a intensément déprimée. Si j'avais été à sa rencontre, si je lui avais dit pour ma grossesse, serait-il resté ? Mon cerveau bouillonne et l'homme en face de moi va en faire les frais.

– STOP !

Il me regarde enfin, par-dessus ses lunettes en demi-lunes.

– Pouvez-vous, s'il vous plaît, me parler dans un langage courant ? Je ne saisis pas la moindre de vos paroles !

– Oui. Bon, faisons autrement. Posez-moi vos questions, j'essayerais de vous répondre au mieux.

J'é mets un petit doute sur sa façon de communiquer simplement, mais je me lance quand même. J'ai tellement de questions, je suis si avide de réponses que je cherche mes mots un instant, en essayant de tempérer ma rage.

– Quelles peuvent être les causes de cette maladie ?

Le docteur Albert fronce les sourcils et hésite un instant avant de répondre.

– Il n'y a pas de cause particulière. La schizophrénie est complexe, les causes restent globalement inconnues. Je dirais que l'hérédité et l'environnement semblent jouer un rôle dans la déclaration de cette pathologie.

Une question me brûle alors les lèvres, mais, avant que je puisse la poser, le docteur retourne ces interrogations vers moi.

– Pouvez-vous m'éclairer ? Me dire les raisons de votre questionnement ? Je serais certainement plus à même de vous répondre et vous aider.

– Mon... Enfin le... J'ai un ami atteint de cette maladie, j'ai besoin de comprendre.

– A-t-il eu une enfance paisible ?

– Aucune idée. J'aurais tendance à vous répondre oui, car sa sœur, qui est mon amie n'a jamais rien laissé paraître. Mais, il me semble, je ne suis pas sûre, qu'il cache un lourd secret.

– Votre ami est-il sous traitement ?

– Oui, j'ai vu des comprimés de clozapine.

– Depuis quand les prend-il ?

– Je ne sais pas.

– Y-a-t-il des antécédents dans sa famille ?

– Je ne sais pas.

– Est-il diagnostiqué depuis longtemps ? S'est-il fait traiter dès le départ ?

– Je n'en sais rien, putain !

Je ponctue ma phrase en tapant sur le bureau du plat de la main. Je me lève et commence à faire les cent pas dans ce cabinet médical austère. Je n'imagine pas une personne dépressive se sentir bien en restant dans ce lieu. C'est sombre, les gros meubles en bois prennent trop de place, la tapisserie moquette m'étouffe. Pourtant, je ne peux pas passer cette porte et fuir. J'ai besoin de savoir, et d'après l'ami internet, le docteur Albert est un grand spécialiste de la maladie.

Je tente de continuer mes questions, en soufflant longuement, mes mains passent sur les rondeurs de mon ventre, ce geste m'aide à me calmer.

– Cette maladie peut toucher tout le monde ?

– Oui, même si la schizophrénie est légèrement plus prévalente chez les hommes que chez les femmes. Je peux vous donner les statistiques à ce sujet, mais j'ai l'impression que ce n'est pas ce que vous recherchez, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas besoin de répondre. Je m'assieds de nouveau face à lui, pose mes coudes sur le bureau et la tête dans mes mains.

Il ne faut pas que je pleure !

– Peut-on en guérir ?

– Je crains que non. Mais de nouveaux traitements aident les malades à vivre sereinement la plupart du temps et évitent au maximum les effets secondaires indésirables. Plus tôt la maladie est identifiée, plus facile est la gestion des crises. D'où mes questions précédentes.

– Vous m'avez parlé d'hérédité, est-ce l'une des causes les plus importantes ?

– C'est l'un des facteurs, mais ce n'est pas le seul. Vous pouvez, par ailleurs être porteur du gène sans déclarer la maladie.

– Si j'ai bien saisi, il faudrait que mon enfant naisse fille, que je surveille son comportement pour être à l'affût du moindre signe psychologique déviant. Il serait également bon que cette petite fille ait un mode de vie très stable. C'est ça ?

Ne pas pleurer !

– Si, comme je le comprends, le papa de votre enfant est schizophrène, il est effectivement important de réunir plusieurs facteurs positifs, et ce, dès maintenant.

Il se racle la gorge et me questionne avec ce petit air suffisant.

– Suis-je assez clair dans mes réponses ?

– Limpide ! Que dois-je faire pour mon bébé ?

– Il vous faut avoir une grossesse sereine, ne pas souffrir de malnutrition ou de stress excessif durant vos derniers mois, comme chaque femme enceinte, je dirais. Votre vie familiale, et donc celle de l'enfant, doit être la plus stable possible. Ensuite, il vous faudra être un peu plus aux aguets que les autres parents sur le comportement de votre enfant.

– Rien de plus ?

– Si, beaucoup plus, madame. Mais je pense que vous n'avez pas besoin de vous inquiéter déjà.

Je le fixe méchamment, car il n'a pas l'air de comprendre la panique que je ressens en ce moment. J'ai

peur pour mon bébé, j'ai peur pour sa vie future. J'angoisse en pensant annoncer ma grossesse à Nathan, je suis effrayée par sa réaction, sa potentielle crise, par son rejet. Je ne sais même pas s'il veut des enfants, s'il acceptera ma grossesse, voudra prendre part à la vie de ce petit bébé, qui lui, n'a rien demandé.

– Vous avez raison. Le père de mon bébé est bien malade, mais, je ne vis pas avec. Nous nous détestons autant que nous nous aimons. Ma famille entière est décédée dans un accident de la route il y a des années et je n'ai toujours pas réussi à en faire le deuil. Je vis, isolée de tous, je n'ai pas de vie sociale. Ai-je été égoïste en continuant cette grossesse ? Certainement, et pourtant, je n'arrive pas à regretter mon choix !

Le docteur Albert prend un petit temps de réflexion, s'il me sort un discours larmoyant, je fuis. Je n'en peux plus de lire la pitié dans le regard de mes semblables.

– Tout ce dont vous me parlez peut s'arranger. Votre deuil ne sera jamais achevé, mais il vous faut vivre en le laissant de côté. Vous pourriez changer votre fonctionnement en vivant pour vos proches disparus et non en vivant sans leur présence. Si votre relation amoureuse est un échec, rien ne vous empêche de fonder une famille autrement. Quant à votre vie sociale, il ne tient qu'à vous d'aller vers le monde extérieur. Je suis certain que vous serez une maman parfaite, comme toutes les mères aimantes.

– Ça paraît si simple.

Je chuchote presque ma réponse.

J'ai eu les réponses que j'attendais, et je ne me sens pas plus sereine. Je roule pour rentrer à Nice, les larmes ruissellent sur mon visage. Ma vie est une succession de galère, de déception, de tristesse et je vais offrir ça à mon bébé. Je frappe mon volant en m'insultant, quelle égoïste je fais ! Je devrais prendre la sortie pour rejoindre le centre-ville et m'isoler dans mon appartement sinistre. Pourtant, je continue à rouler dans le flot incessant des voitures et de la pollution pour rejoindre la Colline de Bellet. Je sillonne les rues et contemple les villas immenses et horriblement chères sur les bas-côtés. Aurais-je aimé ce style de vie ? Un portefeuille important, une maison imposante, et tout ce que comporte une vie de riches ? Non, j'imagine que non, je côtoie régulièrement ce genre de personnes dans mon métier et leur façon d'être au-dessus des autres m'insupporte réellement.

Nathan est riche, mais je n'ai jamais ressenti cet air suffisant si détestable. Est-ce mes sentiments à son égard qui me font oublier ses attitudes bourgeoises ? Est-ce sa maladie qui le rend plus humain ?

Je termine ma prise de tête inutile en me garant devant ce petit immeuble cosy où vit ma seule amie. Je m'identifie à l'interphone et monte les deux étages d'un pas lourd. Je ne sais pas vraiment l'accueil que je pourrais recevoir en venant ici, mais, depuis mon départ du cabinet médical, je ressens le besoin intense d'avoir des réponses. La porte s'ouvre sur Marie, elle tient sa fille dans ses bras et m'invite à rentrer avec un sourire agréable.

– Je n'aimerais pas te déranger.

– Ce n'est pas le cas, je suis heureuse de te voir. Charly est parti chercher Max à l'école.

Nous nous installons sur le canapé. Maya, entre nous, me regarde avec étonnement. J'aimerais lui parler, me présenter, lui dire qu'elle est jolie, que ses yeux bleus me font penser à son tonton, qu'elle semble aussi douce que sa mère, mais je ne sais pas parler à un enfant.

Nous restons silencieuses un instant, Marie se lève et rejoint la cuisine me laissant seule avec la petite. A-t-elle également un risque d'être malade ? Et Max ? Mon Dieu, je ne m'étais même pas posé la question, trop égoïste pour penser aux soucis des autres.

– Comment vas-tu ?

La voix de mon amie se rapproche et je me détends, rassurée de ne pas être restée trop longtemps seule avec Maya.

– Aussi bien que possible.

Je tente de mettre de la bonne humeur et de la persuasion dans mes propos, mais Marie n'a pas l'air dupe.

– Tu comptes annoncer ta grossesse à Nathan avant la majorité de ton enfant ?

– Ne commence pas, je ne suis pas venue pour...

– Je suis sa sœur, je serais toujours de son côté. Il doit savoir Éliisa !

Je me lève et crie ma réponse.

– Je sais, bordel ! Et j'essaie d'avancer. Hier, j'ai renoué le contact avec ce texto, mais laisse-moi un peu de temps. Je t'en prie.

Je me rends compte de mon comportement déplacé et m'excuse devant la mini-portion qui semble effrayée par ma véhémence.

– Ne t'inquiète pas, elle ne comprend pas encore ton langage imagé. Donc, où en es-tu ?

– Bon, soyons clairs. Je sors d'un rendez-vous avec un spécialiste de la schizophrénie, et j'ai besoin de réponses, il faut que j'en sache plus sur Nathan !

– Demande-le-lui. Vous êtes insupportables tous les deux ! Je ne suis pas l'arbitre, ou la Suisse ou quoi que ce soit d'autre. Parlez-vous, bon sang !

– Il va me détester lorsqu'il apprendra ma grossesse. Mon bébé me détestera de lui avoir offert une vie merdique. Je suis...

Je m'effondre sur le canapé et recommence à pleurer parlant entre chaque sanglot. Pas vraiment pour avoir une conversation, plus pour évacuer toute cette tension qui me rend folle.

– Je sais que, plus j'attends, pire cela sera. Mais j'ai peur de sa réaction. Je veux le protéger, me protéger. Je ne sais pas du tout comment gérer l'après. Sans compter que je n'ai pas la fibre maternelle. Si je n'aimais pas ce bébé ? Si je m'en occupais mal ? S'il était malade, sans que je puisse le gérer ?

– Éliisa, tu seras une bonne maman, j'en suis persuadée.

Je sens sa main glisser le long de mon bras et ce simple geste m'apaise, je me sens moins seule, moins faible. Je m'adoucis, relève la tête et observe mon amie à travers les larmes.

– C'est facile pour toi, tu es née pour ça. Je me sens trop égoïste, trop seule, trop incapable pour gérer tout ça.

– Le fait même de te poser la question fait de toi une maman consciencieuse. J'étais comme toi, emplies de doutes. Encore maintenant, je passe mes nuits à me demander si je ne loupe rien, si j'exprime assez mon amour aux yeux de mes enfants, s'ils ont la vie que j'aimerais leur offrir. J'angoisse que Max se blesse à l'école, qu'il soit chahuté par ses camarades. J'ai peur lorsque Charly rentre un peu trop tard sans prévenir. Sans parler de Maya qui fait ses nuits... Avant, je morflais, car je devais me lever et la consoler, maintenant je ne dors plus en m'imaginant qu'elle ne respire plus !

– Tu as Charly. Tu peux te reposer sur lui, à deux, vous êtes plus forts.

– Tu pourrais avoir une vie de couple, être sereine avec Nathan et...

– ... Et sa maladie. Celle que mon enfant porte peut-être déjà en lui.

– Tu ne peux pas vivre avec des « si ». Allez, parlons du positif. L'as-tu déjà senti bouger ?

Je souris à ce souvenir et je m'étonne de me voir caresser mon ventre.

– Oui, un peu, je ne sais pas si je l’ai imaginé ou pas mais... C’est comme... La caresse d’une petite plume duveteuse, depuis l’intérieur. C’est envoûtant, intense. J’attends ses mouvements avec impatience chaque soir en me couchant, j’y pense chaque matin, espérant revivre ce moment.

Nous continuons à parler de tout et de rien. Discuter de mes sentiments à voix haute m’a fait du bien. Parler de cette grossesse, des sensations euphorisantes et positives qu’elle me procure, m’a détendue. Maya m’a également adoptée et boit son biberon semi-allongée dans mes bras. Je caresse ses doux cheveux en imaginant le faire dans quelques mois avec mon propre enfant.

– Exprimer ma grossesse est réellement difficile. La dernière fois, j’ai tout perdu en le faisant. La vie m’a punie, je ne sais pas pourquoi. J’ai tellement peur de revivre la même chose. Je ne le supporterai pas.

– Éliisa, je te l’ai déjà dit, tu peux être heureuse. Tu en as le droit, le devoir même, maintenant que tu as cette petite bosse. Tu as choisi des prénoms ?

– Non, je...

–Ooooooh, mais voyez-vous ça ! Éliisa en personne.

Je me retourne et me lève pour saluer Charly, accompagné de son fils. Mon ami a un mouvement de recul.

– Waouh, alors c’est vrai ! Tu es vraiment enceinte.

– Non, j’ai juste mis un coussin sous mon tee-shirt pour me marrer ! Tu es con ou quoi ?

Je me baisse pour embrasser Max, il me chuchote qu’il est interdit de dire des gros mots. Je grimace et entends Charly rire aux éclats.

– Bon... Au regard intense de ma femme, je devine que vous n’avez pas besoin de moi dans vos pattes en ce moment. Viens mon garçon, allons dans ta chambre.

Charly pose sa main sur l’épaule de son fils et l’entraîne dans le couloir. Il se retourne rapidement et je vois à son air qu’il va me sortir une de ces blagues insupportables.

– Je crois avoir compris qu’il faut te souhaiter la bienvenue dans la famille !

– Ferme-la, Charly !

– Éliisa, c’est dix centimes par gros mots.

– Mon fils, il faut l’appeler « Tata Éliisa », dorénavant.

– Putain, mais tu vas la fermer !

Max écarquille les yeux et je m’excuse d’être si vulgaire.

– Promis mon pote, en partant, je te ferais un chèque.

Les gars se retournent et avancent dans cet appartement trop grand. Je m’installe à nouveau sur le canapé et contemple mon amie, le sourire aux lèvres.

– Comment fais-tu pour le supporter ?

– Il me convient, tout simplement. Je ne sais pas vraiment comment expliquer ce qui me plaît en lui. C’est un tout, j’aime ses nombreuses qualités, comme ses défauts. Je le trouve beau, sexy. J’aime la sensation de protection qu’il m’offre. C’est inexplicable. Comme toi avec mon frère. Non ?

– Nathan me rend différente. Avec lui, lorsque nous sommes sereins tous les deux, j’ai l’impression d’être plus légère, apaisée de toutes les souffrances endurées par le passé. Je me sens belle dans son regard. J’ai l’impression d’être assez forte pour l’aider, si seulement je pouvais l’atteindre. Il m’a dit qu’il m’aimait et m’a demandé de le quitter dans la même conversation. J’aimerais pouvoir l’appeler, renouer le contact, avoir une relation sereine avec lui. Je l’imagine parfois caresser mon ventre, sourire

en me voyant grossir. J'aimerais choisir les prénoms avec lui, ne pas sentir ma main vide lorsque je fais une échographie. Je voudrais sentir l'amour et la fierté déborder de son regard lorsque je me promène à son bras.

– Et si tu lui offrais une dernière chance ? Éliisa, tu ne peux pas le laisser en dehors de cette aventure, il doit être au courant !

– J'ai besoin de savoir si notre relation a un futur avant de l'impliquer dans cette histoire. J'ai besoin qu'il m'aime pour ce que je suis avant tout. Je dois lui parler, de moi, de mon passé, de mes craintes.

– Quand ?

– J'y travaille en ce moment même. Tu ne répondras pas à mes questions, n'est-ce pas ?

– Aimerais-tu que je lui parle de ton passé ?

– Tu es une insupportable conseillère de vie ! Tu en as conscience ?

Marie commence à rire, elle caresse la petite fille qui somnole dans ses bras.

– Tu devrais aller chercher une autre confidente alors.

– Je ne peux pas, je n'ai que toi. Je n'ai que toi depuis si longtemps.

Je secoue la tête lentement, refusant de penser au « *peut-être* » qui explose en moi. Je ne veux pas en parler, et pourtant, les mots sortent tout seuls.

– Toi qui me connaissais avant, penses-tu que nous aurions été heureux ? Ce bébé, ma famille... Après ce week-end, je devais t'annoncer que je quittais la coloc pour m'installer avec...

Je ferme les yeux, tentant vainement de ravalier les larmes chaudes et douloureuses qui montent trop vite.

– Parfois, j'essaye d'imaginer le visage de notre bébé, ce mélange de Benjamin et moi. Et puis, je pense à Lyanna et je l'imagine faire de grandes études, être sérieuse... J'essaye de m'empêcher de me projeter, parce que j'ai si mal à chaque fois. Mais c'est plus fort que moi.

Je devrais sans doute arrêter de parler. Dire les prénoms de mes amours disparus est intensément atroce. Pourtant, entendre leurs prénoms, est si agréable.

– Marie, j'ai peur. De tout. De transmettre mon angoisse au bébé que je porte, de faire un transfert avec le bébé que j'ai perdu. Si j'accouche d'une petite fille, j'ai peur qu'elle me fasse penser à ma sœur. Je ne le supporterai pas, mais...

Marie me serre la main un peu trop fort et ça me fait un bien fou.

– Mais ?

– Le docteur m'a dit aujourd'hui que les femmes étaient moins sujettes à la maladie.

– Pourquoi ne pas demander le sexe à la prochaine échographie, pour pouvoir te préparer avant la naissance ?

– Mais il ressent déjà mes angoisses, il va naître stressé ! Et ce jour-là, je serais seule, je vais accoucher dans une salle blanche immaculée, et je ne serais pas accompagnée. Je ne veux plus être seule Marie, j'ai besoin de Nathan.

– Je pense qu'il serait temps de penser à te guérir. Je sais que tu n'as jamais voulu être suivie par un psychologue, que tu pensais pouvoir gérer ça toute seule. Tu l'as fait, en rangeant tes émotions bien profondément en toi, en laissant éclater ta tristesse et ta rage aux yeux de tous. Mais tu n'es plus seule maintenant. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour cette petite chose qui pousse là.

Elle frôle mon ventre et pose sa main sur ma cuisse.

– J'en ai parlé aujourd'hui, un peu. Le docteur que j'ai vu est psychiatre.

– Et, qu’est-ce-que cela t’a fait ?

– La même chose qu’en prononçant le nom de mon premier amour et de ma petite sœur, il y a deux minutes, autant de mal que de bien. Les nommer les rend réels, penser à eux me fait du bien. Penser à l’horreur de cette situation me détruit.

– Je sais. Je ne devrais pas le dire, mais... Ma belle, Nathan est fou de toi.

– Fou ? Oui, c’est le bon mot.

-

-

« *Creep* » de *Radiohead*

Nathan

Voilà comment mon cœur s'est remis à battre, une nouvelle fois...

E : Quelle est ta couleur préférée ?

Comme tes yeux, bébé...

N : Vert... La tienne ?

E : Rouge, couleur de la passion ou de la rage.

C'est vrai, ce sont juste trois textos insignifiants, à peine plus de vingt mots échangés, mais bordel, je me suis senti revivre ! J'avais besoin de ça pour entrevoir la lumière, celle qui me fait me lever le matin, écouter plus attentivement les piafs du parc quand je cours. Celle qui m'aide à dormir.

Ouais, je revis.

Lundi 24 octobre

Ça fait deux jours que je fixe ce putain de téléphone toutes les trois minutes. J'écris, j'efface, je gueule, j'attends, j'espère... Mais rien. J'en viens à me demander si tout ça n'est pas complètement ridicule, si ça a bien un sens. Je suis sur les nerfs, rien ne me détend, même pas les blagues salaces d'Eliott, qu'il choisit pourtant avec soin !

– Tu veux un caf' ?

– Nan.

– Encore une bonne journée à ce que je vois, Nat ! Il est temps que tu baisses, sérieux, tu deviens imbuvable !

– Va chier !

Son rire s'éloigne alors que je me replonge dans l'organisation du gala DiamTech. Je ne suis qu'aux prémices du projet, ce qui ne me pose pas de problème d'ordinaire, les amorces de dossier j'adore. Faire des listes, pointer, blinder mon agenda... Toutes ces tâches me grisent d'habitude mais aujourd'hui, j'ai du mal à me mettre dedans.

C'était une connerie, une vraie belle connerie. Je n'aurais jamais dû répondre. Pourquoi essayer encore de ressasser tout ça ? Est-ce que nous n'avons pas assez souffert de cette histoire, notre histoire ? Est-ce que nous ne souffrons pas déjà ? A-t-elle des regrets ? La rongent-ils aussi brutalement que les miens ?

J'ai merdé, je le sais, et j'aurais dû rester sur notre dernière fois. Garder pour unique souvenir son sourire timide, à la limite d'être embarrassé. Son regard froid et profond. Comme d'hab, j'aurais dû ! Alors pourquoi est-ce que je n'arrive pas à me faire à cette triste idée qu'elle ne m'enverra plus de nouvelles ?

Et puis merde ! J'attrape mon téléphone et tape un message, la boule au ventre. *Tu fais n'importe quoi, Nathan, en es-tu conscient ?* Ta gueule ! Mon estomac se serre, j'ai mal à chaque inspiration. J'appuie

sur « envoyer » et me lève jusqu'à m'appuyer contre la grande vitre de mon bureau derrière moi.

N : Film noir et blanc ou en couleur ?

Je souffle trois fois, longuement, les yeux fermés, et laisse mes souvenirs heureux faire surface, réguler mon rythme cardiaque. Puis je retiens ma respiration cinq secondes. Je compte. Je la vois, elle. Cinq... Je souffle trois fois. La crise est là, elle frappe à la porte de mon esprit fou, elle demande l'autorisation d'entrer, de s'installer en moi, de piloter mon corps. Mais je refuse, c'est fini tout ça ! Je peux me battre contre elle, j'ai déjà réussi. Je peux y arriver !

Ma respiration, les comprimés que je gobe tous les jours, ces séances d'hypnose à la con tous les lundis ! Merde, je ne fais pas tout ça pour rien ! Je fais ça pour une vie meilleure, pour vivre avec cette maladie sans trop de répercussions sur ma vie, mes envies, mes besoins. Mes émotions. Mes mains tremblent un peu plus... Non... Je peux le faire !

La vibration de mon téléphone me coupe la respiration et mes lèvres s'étirent doucement. Les yeux fermés, le front collé à la vitre fraîche de cette fin octobre, je souris. Parce qu'elle a répondu, parce que la crise dégage lentement. Élisabeth vient de lui foutre une rouste en deux secondes ! J'attends que ma tête cesse de tourner et me traîne jusqu'à mon fauteuil. Je déverrouille l'écran de veille et retrouve des battements de cœur réguliers.

E : Couleur !

N : Quel film ?

E : *La planète des singes* de Tim Burton.

Je me fous que ça n'ait pas de sens. Tout ce qui compte, c'est elle. Elle et moi. Nous.

– Les invités entreront par ici, quatre hôtes seront à disposition de part et d'autre des portes battantes pour récupérer leurs effets personnels. Puis en s'avançant dans la salle...

– Mon Dieu, c'est gigantesque ! Quel magnifique endroit, Monsieur Decroix !

Oui, il peut être magnifique et gigantesque, vu la somme astronomique que tu vas dépenser pour la location !

– C'est vrai que c'est superbe, mais vous n'avez pas encore tout vu. Nous pensions répartir les tables de ce côté, Agathe vous présentera la partie déco tout à l'heure, et installer le bar ici, dans l'angle. Le groupe pourrait se mettre là-bas, une estrade sera montée pour leur donner un peu de hauteur, et..

La vibration de mon téléphone me coupe net dans mon explication. Je m'excuse après avoir vu s'afficher le prénom d'Élisabeth, et je m'écarte en souriant comme un enfant.

E : Chocolat blanc ou noir ?

N : Chocolat noir ;-)

Si je n'avais pas été en pleine proposition de projet, je lui aurais retourné la question. J'attendrais ce soir d'être rentré pour continuer nos échanges de messages. Ça fait quelques jours maintenant que les textos sont devenus quasi quotidiens. Elle n'oublie presque jamais et j'arrive, peu à peu, à contrôler mes réactions lorsque c'est le cas. Je ne suis pas sorti de l'enfer, je ne le serai jamais, mais quelque chose a changé. À des milliers de kilomètres, elle arrive, sans le vouloir ni le savoir, à me dépressuriser lorsque la crise s'annonce. Je me concentre sur elle, sur son visage, sur mes souvenirs... Je me bats, plus que jamais, pour ne pas me laisser envahir et mes derniers essais ont été plutôt concluants. Je ne dis pas que

je ne galère pas, parce que c'est dur, intense, et ça me bouffe une énergie dingue. Mais la crise se gère, grâce à elle, avec elle.

Samedi soir. Je souris en envoyant mon message. C'est à mon tour, à moi d'ouvrir le dialogue. Ça s'est décidé un peu comme ça, chacun de nous pose sa question à tour de rôle, et patiente avec cette boule de trac et d'excitation que l'autre réponde. Nous avons réussi à nous caler sur une heure précise, aux alentours de vingt-trois heures ici et de midi chez elle. J'imagine qu'elle est en pause déjeuner lorsqu'elle discute avec moi. Alors, comme un con, j'attends avant de bouffer. C'est idiot, j'en ai conscience, mais je ne sais pas, c'est comme si nous partagions un repas ensemble, chacun derrière notre écran de téléphone.

N : Ta boisson préférée ?

E : Pour se saouler ou s'hydrater ?

N : Les deux !

E : Avant, j'adorais le martini. Sinon, j'aime le raisin, avec ou sans alcool. Et toi ?

N : Un bon whisky sec pour me saouler, et le Perrier menthe quand j'ai la gorge sèche...

Je souris comme un ado d'avoir mis les trois petits points. Je voudrais qu'elle imagine le double sens de mes derniers mots. Qu'elle se représente ma bouche en fermant les yeux devant son plat réchauffé. Qu'elle se souvienne du bonheur que c'était de m'embrasser, de laisser ma langue caresser la sienne. Je sais qu'elle ne répondra pas. Parce que c'est Éliisa et qu'elle ne me donne pas plus que ce qu'elle-même ne s'autorise à recevoir, mais ça m'est égal ! Je connais le pouvoir intense de la suggestion !

Avachi dans mon canapé, une boîte de thaï posée sur un coussin, je décroise les jambes pour libérer la pression de ma queue tendue. Est-ce qu'elle en a envie aussi ? Est-ce qu'imaginer ma bouche, ma langue, mes mains sur elle, l'excite autant que moi ? Est-ce qu'elle se soulage, dans son bureau, en plaquant sa main libre sur sa bouche pour se retenir de hurler mon nom lorsqu'elle jouit ? Je n'ai jamais aimé que mes conquêtes se touchent, mais elle, c'est presque pervers, je voudrais qu'elle le fasse, qu'elle jouisse sur ses doigts en pensant aux miens.

Voilà, je bande comme un buffle ! J'en ai marre de ma main, j'en ai marre des douches froides. Je la veux elle, ses doigts, ses lèvres chaudes, ses seins gonflés qui enveloppent ma queue alors que sa langue roule autour de mon gland...

– Fait chier !

Je dégage le coussin violemment, manquant de renverser mes nouilles sautées au curry sur le tapis à trois cents dollars et fonce vers la salle de bains ! Mes muscles se tendent de plus en plus, de frustration, de colère aussi ! Dans un moment comme celui-là, si elle avait été là, devant moi, je l'aurais baisée sauvagement, sans douceur, sans aucune tendresse, à même le sol !

Mais elle n'est pas là...

Dimanche. Avec *La planète des singes* en fond sonore, je termine mon plat et souris largement devant sa question.

E : **Si tu pouvais choisir un super pouvoir ?**

N : **Genre un Marvel ?**

E : **Ouais, un super héros, quoi !**

N : **Sans hésiter Thor ! Le dieu invincible et plutôt canon, nan ?**

E : **Qui ?**

N : **Quoi qui ?**

E : **Qui est canon ?**

N : **Thor ? Qui d'autre ?**

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle a bu ou... Oh putain... Je viens de comprendre ! Est-ce qu'elle pensait vraiment que je lui demandais de m'envoyer des fleurs ? Je me marre comme un gamin, elle est formidable ! Rien à changer !

E : **Ah pardon, ouais, il est canon ! Pendant une minute, j'ai cru que... Ouais, nan, laisse tomber !**

Je laisse tomber, bébé, mais là, tout de suite, je me marre en imaginant ta bouille renfrognée.

Merde, ce qu'elle me manque ! Tout me manque... J'aimerais pouvoir la prendre dans mes bras, juste ça, pas de baise, rien. Juste la sentir se blottir contre moi et respirer la peau de mon cou, pendant que je la presserais un peu plus fort contre moi, pour qu'elle arrête de bouder. Mais je dois me contenter de ce qu'elle m'offre, même sous forme de questions anodines. J'apprends doucement à découvrir celle dont je suis raide dingue depuis plus d'un an maintenant et finalement, c'est déjà plus que ce que je n'aurais jamais imaginé !

La distance fait mal, elle me saoule tous les jours un peu plus. Mais en même temps, à chaque fois que nous sommes physiquement proches, tout part en vrille. Les sentiments qui me consomment m'empêchent de réfléchir posément. C'est comme si je ne contrôlais plus rien. Je ne veux plus de ça avec elle, je veux pouvoir lui faire l'amour sans m'être pris la tête avec elle la minute d'avant. Je veux qu'elle me parle d'elle, de son passé, je veux savoir, je veux tout !

Et finalement, je crois que je serais capable de lui parler de moi, de mes parents, de mon incarcération, de mes emmerdes. Peut-être. Je ne sais pas... Plus les jours passent, et plus je m'enfonce dans cette relation virtuelle avec elle, jusqu'à me raccrocher à chaque mot qu'elle me donne, comme à un fichu pas en avant. J'ai tort, je ne devrais pas, mais je ne sais juste pas faire autrement. Je l'aime, et ce sentiment dingue qui m'empêche de penser à autre chose qu'à elle chaque minute de chaque heure de ma journée fout le bordel dans ma tête !

Merde... Qu'est-ce que je fous ?

Mercredi est un jour sombre. Je ne suis pas en colère, je suis juste blasé, fatigué de cette vie qui ne ressemble à rien. J'ai dû gérer une crise cet après-midi, sans vraiment comprendre ce qui l'avait déclenchée. Je me suis retrouvé à avaler mon traitement alors que j'étais déjà en plein délire. C'est chiant, ça n'aurait pas dû arriver, tout se passait bien, je finalisais la mise en place du plan de table avec Agathe, mon téléphone serré dans mon poing. J'attendais le texto qui n'est pas arrivé hier. Bon, peut-être que j'étais un poil à cran finalement. Mais ça roulait, tout roulait sans trop de difficulté, jusqu'à ce qu'il vienne abattre sa main sur mon épaule en murmurant à mon oreille :

– Fils, il faut qu'on parle...

Mon père ne revient que très rarement. Je ne l'ai inventé qu'une dizaine de fois en dix-huit ans, mais à chaque fois, il annonce une crise douloureuse, intense et pénible à la descente. Il continue de me répéter que le bonheur n'est rien sans elle, que lui n'était rien sans ma mère. Jusqu'à maintenant, je l'ignorais, je le laissais pleurer sur son amour perdu, me suivre en m'assassinant les tympanes de son murmure lugubre et glauque. Mais aujourd'hui, c'était différent. Ses mots avaient un sens, ils sonnaient comme une évidence. Elle est mon évidence, depuis le début, depuis ce jour un...

Allongé sur mon lit, j'attends. Je prie presque pour qu'elle m'envoie ce message. C'est son tour. Je ne vais jamais réussir à gérer cette relation. C'était utopique de ma part de le croire. Non, de l'espérer. Je le voulais tellement fort, je la veux tellement fort, qu'une fois de plus j'ai perdu le fil et j'en crève. Doucement, lentement, douloureusement.

Les secondes passent, les minutes s'écoulent. Vingt-et-une heures quarante-deux. Elle a tiré un trait ou bien quoi ? Elle avait mieux à faire ? Quelqu'un de plus sympa avec qui discuter ? J'inspire longuement en sentant mes terminaisons nerveuses s'enflammer. Elle fait ce qu'elle veut, je m'en tape ! Elle ne me doit rien et moi non plus !

E : Quelle est LA chanson ?

Est-ce que j'ai le droit de pleurer de soulagement ou ça fait trop truc de gonzesse ? On s'en fout, personne ne me verra de toute façon. Mais je ne laisse aucune larme embuer ma vision et tape ma réponse.

N : Creep de Radiohead.

J'attends, encore, qu'elle prenne le temps d'écouter la chanson, de trouver les paroles, de les traduire. Cette chanson m'est venue comme une réalité, une vérité que je n'arrive pas encore à lui avouer. Alors, peut-être qu'elle comprendra, qu'elle saura ce que je pense de tout ça en écoutant Thom York.

Je lance la lecture sur YouTube et ferme les yeux lorsque les paroles s'envolent autour de moi. Je l'imagine assise derrière son bureau, les paupières closes, elle aussi, écoutant les mots que je ne lui dirais sûrement jamais de vive voix.

*When you were here before,
Couldn't look you in the eye*

(Quand tu étais ici autrefois

Je ne pouvais pas te regarder dans les yeux)

You're just like an angel

Your skin makes me cry

(Tu ressembles à un ange

Ta beauté me fait pleurer)

You float like a feather

In a beautiful world

(Tu flottes comme une plume,

Dans un monde merveilleux)

And I wish I was special,

You're so fucking special

(Et je voudrais être spécial,

Tu es tellement spéciale)

But I'm a creep, I'm a weirdo

What the hell am I doing here ?

I don't belong here
(Mais je suis un salaud, je suis un raté
Qu'est-ce que je fous ici ?
Ma place n'est pas ici)

Lorsque la chanson se joue à nouveau, je récupère mon téléphone, le cœur tambourinant durement dans ma poitrine. Elle n'a pas répondu...

J'ai été trop con ! C'était con ! Mais merde, qu'est-ce qu'elle veut ? Je pensais que tout ça, tous ces textos signifiaient quelque chose. Qu'elle espérait comme moi qu'un truc se passe. Je lui dis que je ne suis qu'un connard, que je n'ai rien à faire ici, sans elle dans ma vie. Qu'elle représente cet espoir pour moi, qu'elle est spéciale. Putain... Tellement spéciale...

Je jette mon téléphone sur la couette et hurle de rage en agrippant mes cheveux. J'en ai marre ! Je ne sais pas où on va, je ne comprends pas où tout ça est censé nous mener. Et j'en ai ma claque ! Je ne consume chaque jour un peu plus de la savoir si loin, d'imaginer qu'elle puisse trouver la paix avec un autre, alors qu'au fond de moi, j'ai cette certitude qu'elle ne serait bien qu'avec moi.

Moi... C'est du grand délire ! Je suis fou... Loin de la schizophrénie, je suis fou d'imaginer, encore une fois, qu'elle et moi puissions avoir un avenir. Mais j'en crève ! Je le veux cet avenir avec elle. Je veux qu'elle m'apaise, qu'elle me soigne, qu'elle me comprenne. Je veux qu'elle m'aime...

Dans un éclair de lucidité, mon cœur se serre et j'attrape mon téléphone. Tant pis, je joue le tout pour le tout, mais il faut que je sache...

N : La tienne ?

E : Je n'ai plus envie de jouer, Nathan...

Moi non plus je n'ai plus envie de jouer, Éliisa...

Sept jours que je n'ai reçu aucun signe de vie de sa part. Aucun texto. Elle se terre, elle m'enterre, et j'en viens à envisager que tout ça n'était qu'une hallucination. Et pourtant, ses messages sont toujours là, archivés dans mon téléphone. Je les ai relus jusqu'à épuisement, tous, les cent six messages. Je me suis imaginé son visage en tapant chacun d'eux. Je l'ai vue sourire, râler, froncer les sourcils, rire... et puis j'ai arrêté, parce que le manque devenait trop lourd, trop oppressant. Je suis dingue, oui, mais pas suicidaire.

Elle a le pouvoir de tout arrêter si elle le veut. Elle l'a toujours eu. Est-ce que ce n'est pas déjà ce qu'elle fait ? Tout arrêter ?

– Nathan ? Tu m'écoutes ?

– Pardon, Agathe, je pensais à... Bref, quoi ?

– Je me demandais si tu avais besoin que je t'arrange les portants pour l'accueil. J'ai quelques pièces de tissu rose poudré que je pourrais nouer sur les côtés. Un coup de bombe argenté ne me prendrait pas des heures...

– Oui, fais ça. J'aime l'idée. Tu auras le temps avant demain ?

– Eliooooott ! Ton associé doute de mes doigts de fée !

Eliott s'avance jusqu'à nous, tout sourire, et me bouscule gentiment. Puis, il plante son regard mielleux

dans celui de notre collaboratrice. Deux possibilités : soit il la drague sans aucune discrétion, soit il l'a déjà baisée et cherche à renouveler l'expérience. Au moins, lui, il couche !

Je les laisse à leur discussion inintéressante sur la façon de faire reluire un long manche. Je ne relève même pas le sous-entendu salace et sans équivoque et m'éclipse pour passer le dernier coup de fil au chargé de la sécurité. Ce con n'est jamais là quand il faut, il a intérêt d'être...

J'ai un message.

Je me fige à l'instant où mes yeux découvrent les cinq lettres et bloque ma respiration. Je détache mon regard de l'écran, jusqu'à fixer les quelques cartons entassés au niveau de l'estrade, et empoigne mes cheveux un peu trop longs. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais même pas si je dois ouvrir ce foutu message...

Respire, déjà !

Je laisse de nouveau l'air emplir mes poumons et reporte mon attention sur la vitre sombre de mon portable. J'hésite vraiment. Je n'ai pas de réponse, je ne sais toujours pas où on va. Et si son message me donnait justement la marche à suivre ? Je crois que je n'ai jamais navigué autant à l'aveugle de ma vie qu'avec elle ! De toute façon, ça ne me mettra pas plus à cran ! Je déverrouille mon écran et esquisse un faible sourire en ouvrant son message.

E : Peinture ou Photo ?

On repart à zéro, alors ? Ok, faisons ça... De toute façon, qu'est-ce que j'ai à perdre ? Rien, puisque je n'ai rien...

N : Photo.

Je réponds sans y mettre les formes, comme ça a pu être le cas dans certains messages précédents, et lance ensuite l'appel au directeur de la boîte de sécurité. Je ne me sens pas aussi apaisé que ces dernières semaines. La petite flamme d'espoir tend à vaciller un peu trop et j'aime autant m'en éloigner pour éviter qu'elle ne s'étouffe.

C'est ça, je n'ai rien à perdre...

Vendredi 11 novembre

Je n'ai pas arrêté depuis ce matin. Tout doit être parfait. Je pilote l'aile ouest et Elliott l'aile est. Notre oreillette Bluetooth constamment en double appel, le traiteur, Agathe, Peter, l'équipe technique, le manager du groupe... Bref, je suis un standard téléphonique en perpétuel mouvement. Mais j'avoue, j'adore ça. Trois mois à finaliser ce projet et six semaines à l'organiser dans les moindres détails. Ça y est, on y est ! Lever de rideau dans une trentaine de minutes.

Je sais que tout roulera, parce que nous avons pensé à tout, rien n'a été laissé au hasard. Même si un connard se pointait avec une kalash planquée sous son imper, les hommes d'Edward, postés tous les dix mètres, le neutraliseraient avant même qu'il n'ait posé la main sur le métal froid du canon.

Alors que je rejoins l'entrée de la salle de réception pour les dernières mises au point avec l'équipe d'hôtesse, je bifurque dans le sanitaire réservé au personnel et immerge mon visage sous un jet d'eau froide. En fixant mon reflet humide dans le large miroir face à moi, je me reconnais à peine. Deux jours que je ne dors pas, deux jours que je rumine.

Deux jours sans message.

Comme si l'euphorie de ces échanges était retombée brutalement. Je me sens vide, sans âme, je navigue à vue, dans ma vie, comme dans ma pseudo relation avec elle. Si on peut vraiment parler de relation... Je

n'aime pas le Nathan qui me fait face, il est perdu, il perd pied peu à peu, et se raccroche au boulot comme il sait si bien le faire. Je devrais appeler Marie, elle saurait me remettre d'aplomb, elle trouverait les mots. Elle me donnerait sûrement quelques pistes encore inexplorées pour que la lumière éclaire à nouveau mon chemin.

Mais au lieu de ça, je tourne le dos à ce triste reflet et m'adosse contre la vasque. C'est mon tour. J'écris ma dernière question, celle qui, en fonction de sa réponse, sera la dernière. J'ai mal de taper ces quatre mots. Parce qu'ils pourraient me détruire. Elle pourrait ne pas répondre ou encore ne pas me donner la réponse que j'attends et espère jusqu'à m'en donner des crampes d'estomac.

N : Ta plus belle rencontre ?

Je pose mon portable sur le meuble et sors deux comprimés de ma veste. Psychotrope et neuroleptique de merde... La vibration de mon téléphone me fait presque sursauter et ravive doucement cette chaleur autour de mon cœur en dérive. Elle a répondu...

E : JOKER.

Mes doigts se resserrent autour du plastique tiède jusqu'à faire blanchir la peau tendue autour de mes phalanges. J'ai joué, j'ai tenté. J'ai perdu. Elle vient de souffler si fort sur l'étincelle de vie en moi que j'en ai mal partout. Je m'oblige à fermer les yeux lorsque les coups martèlent mon crâne et prends quelques secondes pour calmer mon souffle durci par la douleur.

Tout ça n'a servi à rien, finalement. Juste à passer quelques semaines bercé par l'espoir qu'un jour ma vie puisse être comme celle de tous ces gens sains d'esprit. Ceux qui ont le droit d'aimer, de rire avec leur moitié, de les embrasser en rentrant du boulot. De leur faire l'amour pour fêter je ne sais quel anniversaire.

Mes muscles se tendent un peu plus lorsqu'une seconde vibration fourmille dans ma main, toujours crispée sur mon téléphone.

Bébé... Pourquoi t'acharner ?

E : Ton plus grand regret ?

Je pourrais ne pas répondre. Je pourrais utiliser mon joker. Changer de numéro. L'effacer de mon répertoire et m'enfermer dans le boulot pour le reste de ma vie. Dépérir avec force et conviction. Parce que sans elle, je ne survivrais pas... Mais, je choisis de lui répondre, le plus sincèrement possible. J'ai une chance sur deux pour que l'issue soit favorable.

Alors que je rédige ma réponse, je me fais la promesse de ne plus répondre à ses questions « découvertes ». Je ne veux plus de ça, j'ai eu ma dose. Je veux du concret, je veux que nous parlions vraiment, que nous en venions enfin aux faits. Plus d'excuse, plus de joker.

N : Toi...

Les dés sont jetés. Ma partie est finie. À elle de jouer.

« *Au bout de nos peines* » de *Corneille*

Élisa

« Toi »

Voici le petit mot qui m'a fait chavirer vers un bonheur que je sais maintenant illusoire. Je voulais qu'il me parle de son plus grand regret, comme celui de m'avoir demandé de partir, celui d'être trop éloigné de moi... Mais non, son plus grand regret est de m'avoir connue, tout simplement. Depuis plusieurs minutes, je fixe mon téléphone et ce simple mot, ne sachant comment réagir.

L'autre moi aurait certainement hurlé, balancé son mobile et ingurgité une quantité innommable d'alcool pour oublier. Mais là, ma main passe doucement sur mon ventre, je ferme les yeux et essaye de contenir mes angoisses...

Pour il ou elle, cette miniature qui est ma plus belle rencontre.

Je voulais le dire, Nathan m'a donné l'occasion rêvée de lui annoncer ma grossesse en me demandant ma plus belle rencontre mais... Dois-je vraiment lui annoncer ça par message ? Où en sommes-nous réellement ? Nous ne communiquons que par écrit alors que je me meurs d'entendre sa voix. J'ai voulu l'appeler une centaine de fois mais... Pour dire quoi ? À peine ouvrais-je son contact sur mon téléphone que mon cœur se mettait à battre trop fort, ma respiration se faisait plus saccadée, mon pouls battait des records de vitesse. Puis, je renonçais, attendant ses textos comme l'on attend un signe de vie, un espoir, une main tendue.

Ces petits riens égalaient ma vie. Je n'ai jamais voulu faire de pause, parce que je respire en le lisant, je vis en pensant à mes questions et l'aime en lisant ses réponses. Mais mon quotidien est si laid, si bardé de difficultés que j'ai stoppé nos échanges la semaine dernière. C'était long, c'était dur, horrible même sans lui, mais je ne pouvais continuer à être si légère et sereine dans nos échanges.

J'ai ressenti ce que les gens normaux appellent l'ascenseur émotionnel. Je n'ai connu que les chutes vers le bas, les douleurs insurmontables, les échecs et la renonciation. Mais ces derniers jours, mon cœur et mes émotions ont connu un véritable bouleversement.

La semaine dernière j'étais décidée à annoncer ma grossesse au boulot, pensant m'entraîner à le dire à voix haute par la même occasion. Les gars commencent à me regarder de biais. Mes seins ont gonflé et je ne m'habille qu'avec des tenues amples censées cacher mes rondeurs. J'avais envoyé une lettre recommandée à mon patron et, le lundi matin, à l'arrivée du courrier je me suis pointée dans son bureau, la bouche en cœur, prête à annoncer, pour une fois, une bonne nouvelle me concernant.

J'ai déchanté rapidement quand ce salopard m'a remise les pieds sur terre, et encore pire, quand il m'a défoncée si facilement, si habilement que je me suis sentie toute petite, nulle, inutile et coupable de mon état. Il m'a parlé d'un respect sur lequel j'ai fait l'impasse, de son planning qu'il aura du mal à gérer sans moi. Je n'ai pas bronché, j'ai serré les dents, tant que j'ai pu. Il a juste dépassé les limites, j'ai juste pétié un plomb lorsque le mot « *erreur* » est sorti de sa bouche.

Il n'aurait jamais dû, il a allumé la mèche, réveillée la garce !

Je me suis levée et j'ai fait le tour de son bureau rapidement, à peine me suis-je penchée vers lui qu'il a

commencé à déglutir avec difficulté. Gros pervers de soixante balais qu'il est... Que pensait-il ? Que j'allais me le taper, après ses paroles si virulentes ? J'ai saisi sa cravate et j'ai tiré, un peu trop fort, peut-être. Son visage était à quelques millimètres du mien et ma rage a dépassé mes lèvres.

– Ne réduisez pas ma grossesse à une simple erreur ! Vous n'avez pas eu à me donner les jours de congé dont j'avais le droit pour mes examens médicaux, je n'ai pas pris un seul jour d'arrêt depuis que je travaille chez vous. Je continue à bosser d'arrache-pied pour que tous les enfoirés que vous avez embauchés puissent signer leurs petits plans merdiques. Alors ne me faites pas chier ! Je vous préviens de ma grossesse, je ne vous demande pas votre bénédiction, ne me demandez pas de m'excuser !

J'ai relâché sa laisse d'un coup sec, son dos s'est écrasé contre le dossier de son fauteuil hors de prix. J'ai rejoint la porte de son bureau, remontée comme jamais.

– Je pourrais vous virer pour votre comportement !

– Et moi vous traîner aux prud'hommes pour le vôtre. Réfléchissez bien... Patron !

Faut pas faire chier une femme enceinte !

Je n'ai pas décoléré de la journée et, en m'allongeant sur mon lit le soir, je n'arrivais pas à comprendre l'animosité de mes collègues suite à cette annonce. Personne n'est venu me féliciter, personne ne m'a demandé si j'allais bien, si tout se passait bien, si j'avais choisis un prénom, si je connaissais le sexe.

Non, personne.

Même maintenant, alors que j'accepte l'idée d'avoir un bébé, je ressens cette fichue solitude encore plus pesante. Que vais-je bien pouvoir offrir à cet enfant, à part ce vide géant dans ma vie ? Il va m'aimer les premières années, car il n'aura que moi, mais plus tard ? Lorsqu'il se rendra compte que ses amis ont une vie sociale, une famille, un Noël heureux, des parents aimants ? Vais-je lire cette déception dans son regard ? Va-t-il me tourner le dos lui aussi ?

Des larmes de douleur roulent sous mes paupières et glissent sur mon visage. Je suis à fleur de peau depuis toujours, mais ces derniers mois sont trop intenses, trop difficiles à gérer. J'aimerais envoyer un message à Nathan, l'appeler pour lui dire que j'ai besoin de lui, que j'ai besoin d'aide, que j'ai peur de tout faire foirer, qu'il est le seul à pouvoir m'aimer assez pour que je me sente enfin rassurée. Mais, qui suis-je pour lui demander de mettre sa vie entre parenthèses pour s'occuper d'une cinglée comme moi ? Je ne suis même pas certaine que l'idée d'avoir un enfant le ravisse. Et s'il coupait les ponts, si cette nouvelle heureuse ne l'était pas pour lui ? Si mes derniers espoirs s'évaporaient lors de cette conversation ?

Mes doutes m'envahissent et m'arrachent des sanglots, je roule sur le côté et plonge mon visage dans mon oreiller. Ai-je fait le bon choix en gardant ce bébé ? Ne serais-je pas plus sereine en ayant arrêté ma grossesse à temps ?

C'est au moment où ces questions douloureuses traversent mes pensées que je le sens... Ce n'est plus une petite bulle qui vient se poser sur la paroi intérieure de mon ventre, c'est bien plus, plus fort, plus doux, plus extrême. Cela ne dure qu'un instant, une infinie microseconde.

Je ne sais si ces mouvements sont réels, j'ai l'impression que ma grossesse est trop jeune pour pouvoir le sentir. Malgré tout, je m'accroche à chaque petit signe pouvant m'aider à voir un futur d'une nuance plus douce. Que ce soit mon inconscient ou mon bébé, je remercie ce mouvement, il m'aide à tenir le cap, à ne pas baisser les bras, à reprendre ma vie en main.

Je n'ose pas bouger, je déplace seulement ma main pour la coller sur ma peau, au même endroit que mon petit être. Je respire calmement et attends, encore et encore qu'il me fasse un nouveau signe. Ma petite plume me console, m'aide à prendre les bonnes décisions, me demande de ne jamais regretter sa

présence. Mes larmes sèchent instantanément, grâce à ce petit mouvement offert par un destin improbable. Tous mes doutes volent en éclats, toutes mes espérances reprennent leurs places. Là où son père a réparé un peu de ce cœur en mauvais état, il consolide chaque morceau de l'intérieur.

J'ai attendu plusieurs jours pour envoyer un message à Nathan, je ne sais pas trop pourquoi, j'avais besoin de ce moment en tête-à-tête avec moi-même, avec cet intérieur qui commençait à m'apprivoiser. C'est peut-être ce minuscule bébé qui va enfin m'aider à voir l'horizon avec une teinte plus claire, plus douce, plus agréable.

J'aimerais tellement...

Dans cette douce euphorie, je me suis vue rêver de moments familiaux. Comme dans une réalité parallèle, Nathan serait là, passant amoureusement sa main sur mon ventre, embrassant chaque partie de ma peau, me regardant comme si j'étais la plus belle des merveilles... Dans cet univers parallèle, nous ne parlerions pas par message interposé, n'attendrions pas pour nous dire les choses, pour vivre notre passion mutuelle. Je le sens presque à mes côtés, me soufflant de doux mots à l'oreille et je décide de reprendre contact avec lui jusqu'à ce « Toi ».

Que puis-je répondre à cet homme qui me considère de la sorte ? Je tourne et retourne le problème dans ma tête et n'y vois aucune issue. Cette nuit-là, je me réveille en sursaut et commence à comprendre. Peut-être n'a-t-il pas compris l'utilisation de mon joker, peut-être a-t-il saisi que ma plus belle rencontre n'est pas la sienne, ne pouvant pas comprendre que c'est bien plus. Que la rencontre qui fait chavirer ma vie se joue en ce moment en moi, caressant énergiquement ma peau. C'est ce petit bout de chose qui est devenu en si peu de temps la rencontre de ma vie. J'ai toujours trouvé Marie ridicule lorsqu'elle regardait son ventre avec cet air enamouré, je pense que je ne peux que la comprendre désormais.

Il faut que je sois honnête avec lui, comme il l'a été avec moi. Il a ouvert son cœur, m'a montré la part la plus détestable de son esprit tordu et je suis restée muette. Ma colère et ma tristesse est telle que je suis incapable de les formuler. Pourtant, sans y être vraiment préparée, je suis maintenant convaincue qu'il faut qu'il sache, qu'il comprenne mon mal-être pour me comprendre entièrement. Ensuite, et seulement ensuite, lorsque tous ces mots seront sortis, lorsque mon deuil éternel lui explosera le cerveau, nous pourrons avancer, ou arrêter.

Je veux avancer !

Cela fait trois jours que je tape, efface et recommence le message qui marquera un tournant dans notre relation. Je n'arrive pas à me mettre d'accord avec moi-même. Mon côté fonceur m'ordonne de combattre, alors que mon côté amoureux me dicte la raison, l'espoir, et la sincérité. Je me force à terminer l'exposé barbant demandé pour vendredi. J'ai de plus en plus de mal à me concentrer sur mes cours. J'en suis à trois mois de grossesse et le rythme de vie que je m'impose me fatigue de plus en plus. Je dors peu, mange mal et rapidement, ma relation avec Nathan m'angoisse et mes collègues me font subir une pression sans précédent. Mes cours ne sont plus si prioritaires et je m'endors souvent avant de terminer mes objectifs. Ce soir, l'énoncé de mon travail me donne envie de me jeter par la fenêtre. Qui peut avoir envie de disserter sur « Les propriétés physico-chimiques de la pierre » ?

Sur le papier, ces années de cours devaient m'apporter du savoir, de l'expérience et le statut si important à mes yeux que celui d'être architecte. Sur le terrain, ces cours se révèlent bien plus difficiles que prévu. J'étais bonne élève à l'époque, j'allais en cours la semaine et rentrais chez moi le week-end pour retrouver le cocon familial si précieux. Benjamin était toujours plein d'attention et me faisait me sentir bien, il apaisait mes quelques craintes et me soutenait lors de mes révisions. C'est pour mes parents que j'ai repris mes études l'année dernière, eux qui ont payé les cours que je n'ai pu continuer après leurs décès, eux qui avaient tant d'espoirs, qui rêvaient de voir leur fille ouvrir son propre cabinet

d'architecture.

Je soupire en terminant une sorte d'analyse brouillon sur la pierre et ses propriétés. Je pose mon crayon et me lève en sentant de petites douleurs dans mon bas-ventre, comme à chaque fois que je reste trop longtemps dans la même position. Je me prépare une tisane, plus pour boire du chaud que pour ses vertus apaisantes et m'installe sur mon lit. J'aime cette sensation de bien-être une fois que mon corps se repose, s'étend, se relaxe. Mon téléphone en main, j'écris la dernière version du message pour Nathan, il faut que les choses avancent.

« Nous avons besoin de parler. Demain soir, 21 heures, heure française.

Deux règles : on se dit tout. Tu commences »

Vendredi 18 novembre

Je me réveille, la boule au ventre, avec l'impression que cette journée va être interminable. J'ai peur de cligner des yeux et d'atteindre cette heure fatidique. Entendre sa belle voix suave me parler avec une douceur que j'espère tant. J'ai ouvert les yeux depuis quelques secondes, et je les referme déjà pour visionner tous les souvenirs que nous avons en commun. J'imagine ses mains sur moi, son souffle chaud sur ma peau et ses lèvres gourmandes qui explorent ma peau. Nos corps-à-corps ont toujours été chargés d'une émotion débordante. Penser à lui, à son poids reposant sur moi, me réchauffe rapidement. Mes mains prennent la place des siennes et viennent caresser lentement mon ventre, pour remonter pétrir mes seins. J'imagine ses baisers le long de mon cou, ses petites morsures divinement excitantes, son gémissement lorsque j'empoigne son sexe dur.

Je serre les jambes par réflexe, pour essayer de contrôler l'excitation qui monte en moi. Je suis en manque de sexe, mais pas n'importe lequel. Je suis en manque de Nathan, de sa douceur, de sa domination. Il arrivait à chaque fois à me montrer que j'étais la plus belle à ses yeux, la plus désirable, juste faite pour lui, juste moulée pour son corps. Mes doigts glissent ostensiblement vers le sud, la traversée de mon ventre m'offre les frissons qu'il pourrait me donner. Ça fait si longtemps, trop longtemps. Je m'extasie sous de simples caresses, à son simple souvenir.

Mon index frôle mes lèvres, j'ai l'impression qu'elles sont à vif, gonflées d'excitation, avides de ressentir cette jouissance oubliée depuis ces longs mois sans lui.

Nathan, tu me manques tant...

Et ce manque, je le ressens intensément en glissant mes doigts entre mes lèvres, en effleurant cette boule de plaisir intense, celle qu'il a su apprécier dès le départ, qu'il a su dompter après sa première caresse.

Je retiens mon souffle, m'écrase contre mon matelas et me recroqueville en sentant l'orgasme monter. Je connais mon corps parfaitement, mon index et mon majeur entrent en moi alors que mon pouce force un peu plus contre mon clitoris. Je bouge, inhale de plaisir, les yeux fermés et le visage de l'homme que j'aime sous les paupières.

C'est son prénom que je murmure en sentant ces papillons me brûler le ventre, sa présence que j'espère. Je prie à cet happy-end auquel je ne croyais plus avant de le rencontrer. C'est essoufflée, pantelante, mais revigorée que je me prépare pour ce rendez-vous de la dernière chance.

Il faut juste que je survive à cette nouvelle journée de boulot !

Je sais qu'il ne sera que sept heures du matin chez lui, et que ce n'est pas très fairplay de le prendre au réveil, mais mes journées sont longues et j'ai besoin de faire un break pour descendre en pression entre mon boulot et notre conversation. Je n'ai rien avalé ce midi, trop anxieuse de savoir s'il acceptait le challenge. Il ne m'a pas répondu, lui qui était réactif à chacun de nos messages reste muet et plus les heures passent plus mes espoirs s'envolent. Peu importe, s'il ne répond pas, s'il n'appelle pas, je le ferais, j'insisterais s'il le faut et laisserais mes aveux sur son répondeur en dernière limite.

Il est dix-neuf heures et je range mes affaires pour sortir du bureau. Les lieux sont calmes, peu d'entre nous restent travailler après dix-huit heures. Je n'ai plus le droit aux visites de chantier, aux réunions à l'extérieur. Mon patron a eu la bonté de me garder et m'utilise maintenant comme secrétaire. Il veut que je craque, que je démissionne, mais j'ai trop de fierté et de caractère pour flancher. J'entends des pas derrière moi et me retourne rapidement, étonnée de le voir à ma porte.

– Vous êtes encore là, ça tombe bien. J'ai des dossiers à photocopier et à relier dès ce soir.

– Pardon, mais j'ai terminé ma journée. Je peux vous montrer le chemin qui mène à la photocopieuse si vous y tenez.

– Ne jouez pas à la plus maline mademoiselle Provost ! Il me les faut pour ma réunion de neuf heures à Cannes. Je ne suis pas comme vous, je ne peux pas m'appuyer sur une vulgaire grossesse pour passer mon temps derrière mon bureau.

Il pose lourdement la pile de feuilles sur mon bureau et sort en continuant à m'invectiver. Je savais qu'il ne m'aimait pas beaucoup, mais je ne le pensais pas si misogyne. J'aimerais lui répondre, me jeter sur lui et lui balancer une bonne gifle mais... Mais j'ai besoin de mon travail, de ce salaire qui tombe à chaque fin de mois. Il y a quelque temps, il aurait subi mes foudres, je n'avais pas peur du lendemain, maintenant, j'ai besoin de stabilité. J'ai aussi besoin de garder mon calme pour ne pas accoucher d'un enfant angoissé. Le docteur Macé m'a déjà mise en garde, car ma tension est trop élevée. Je souffle, soulève les piles de dossiers trop lourdes et me rends à la salle de photocopie, comme la vulgaire employée de bas étage que je suis devenue grâce à ces hommes des cavernes. Ce n'est pas le travail qui me rebute, mais le manque de considération qu'ils ont tous pour moi. Personne ne m'a défendue, aucun n'a émis la moindre réprobation contre les agissements de mon patron.

Je sors de l'agence à vingt heures cinquante. J'ai un peu plus de dix minutes de marche pour rentrer chez moi. J'ai besoin d'arriver entre mes murs pour pouvoir lui parler. Je sais déjà que rien ne va se passer comme prévu. Un sentiment d'urgence puissant s'insinue en moi, il me ronge de l'intérieur. Nathan n'a toujours pas répondu. Attend-t-il l'heure aussi impatiemment que moi ? Est-il finalement passé à autre chose ? Essaye-t-il d'oublier son plus grand regret dans les bras d'une autre ?

Je marche rapidement, félicitant mon médecin de m'avoir conseillé de troquer mes talons contre des chaussures plates depuis quelques jours. Je n'avance pas si vite que d'habitude, je suis épuisée moralement, physiquement, je sens de petites contractions, comme tous les soirs. Depuis les remarques horribles de mon patron, mon corps s'exprime, enrage, bout et la douleur se fait de plus en plus intense. Je n'arriverai jamais à temps chez moi, alors, essoufflée, je m'assieds sur un banc, goûte au plaisir du vent frais qui vient effleurer ma peau trop chaude et respire quelques bouffées d'air salvatrices.

Mes larmes coulent toutes seules lorsque j'entends l'horloge de l'église sonner ses neuf coups. J'ai perdu, je l'ai perdu. Je voulais juste être prête pour avoir une discussion posée avec lui, mais je n'ai pas réussi à faire ce petit effort. Incapable de tenir les engagements que j'ai moi-même mis en place, je ne suis pas disponible pour lui car trop engluée dans cette frénésie de vie que je déteste. J'étales mes jambes devant moi, bascule la tête en arrière et essaye de calmer les battements de mon cœur. J'inspire, j'expire en pensant au bébé que je dois protéger, celui à qui je ne peux pas offrir la vie de famille que j'ai vécue,

que j'espérais.

Puis, je sursaute et m'affole en fouillant mes poches, emportée par un trouble frôlant l'espoir. En agrippant mon combiné, je ferme les yeux sans regarder le nom de l'appelant, fais glisser mon pouce sur la touche tactile verte et le pose à mon oreille.

Faites que ce soit lui...

– Allô ?

– Salut...

Mon Dieu, que cette voix m'avait manqué ! Celle qui m'a tant plu la première fois qu'elle a résonné en moi, celle dont le souvenir m'a fait me perdre dans mes draps ce matin, celle qui réchauffe mon cœur et mon âme à cet instant précis. Je dois faire un effort immense pour parler, j'ai l'impression que ma gorge se noue, mais je ne peux pas flancher, je ne dois pas me laisser aller. Je prends une dernière dose de courage et force sur ma voix.

– Bonjour, Nathan. Comment vas-tu ?

– J'ai connu des jours meilleurs...

J'aimerais parler de choses et d'autres pendant des heures et oublier les règles que je m'étais fixée. Mais je ne peux pas, je le dois à mon bébé, à une vie que j'aimerais partager avec lui et son père.

– Je t'écoute.

Il ne parle pas, j'entends qu'il soupire, peut-être se concentre-t-il sur la façon dont il va rompre le contact avec moi. Peut-être va-t-il me ressortir toutes les excuses bidon qu'il m'a dégueulées la dernière fois. Sa maladie, la distance entre nous ou toute autre chose. Il prononce mon prénom, j'ai l'impression qu'il le chante à chaque fois. Ces cinq lettres dans sa bouche prennent une dimension intense.

– Élixa, je ne suis pas doué pour ce genre d'exercice... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je ne sais pas ce que tu veux entendre, ni même si ce que je vais te dire va vraiment nous aider à... Je n'en sais rien et je flippe comme un gosse ! Mais je suis épuisé de tout ça, il faut que ça s'arrête. Alors, je vais tout simplement te répéter les mêmes mots qu'il y a trois mois...

Je me relève en écoutant, en essayant de comprendre le sens de sa phrase. J'ai peur de me tromper, d'avoir misé trop d'espoir, de m'effondrer. Je dois marcher, pour me donner une contenance, pour ne pas sombrer, pour être active, et faire redescendre la pression de mes attentes.

– Je t'aime... Je crève d'être loin de toi tous les jours, chaque jour, bordel ! Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'on pourrait vivre un truc vraiment beau tous les deux, malgré ma pathologie, malgré nos passés. Je sais que ça semble dingue, mais je le sens au fond de moi Élixa, je sens que c'est toi. Je voudrais me réveiller chaque matin contre toi, te voir lever les yeux au ciel à chaque fois que je dirais une connerie, t'entendre rire, te voir rougir, te sentir... J'ai besoin de ça. J'ai... J'ai besoin de toi.

Ma main se pose sur mon ventre parce que ce bébé qui n'est qu'à moi va bientôt devenir le nôtre. Mes doutes s'envolent et je suis certaine que mes mots vont l'atteindre, que je vais réussir à lui avouer ma grossesse ce soir. Je vais y mettre assez de joie, pour qu'il ressente ce projet comme celui de notre nouvelle vie de couple, notre nouvelle vie de famille.

Je ne ressens plus mon mal de ventre, ma démarche me semble légère et je retrouve ce sourire disparu depuis si longtemps. Il est le seul à pouvoir m'offrir la vie dont je n'osais plus rêver. Il est le seul à me donner l'espoir d'une renaissance. Je suis si heureuse, tant que je ne vois plus le monde autour de moi, je ne suis plus à Nice, plus dans ces rues sombres, je suis emportée dans une frénésie positive où j'embarque mon bébé.

– Je t'aime aussi Nathan... Plus que je n'ai jamais aimé. Je te désire chaque jour, ta peau me manque,

tout chez toi me manque. Le souvenir de ton sourire, de ta présence m'aide à me lever chaque matin, mais je m'écroule en te sachant loin de moi. J'ai besoin...

Ma tête virevolte à ces mots gorgés d'espoir et je sens à peine le choc qui me propulse en avant. Je ne termine pas ma phrase. J'ai mal, terriblement, lorsque mon flanc et ma hanche percutent le sol violemment. Je vois les phares d'une voiture s'arrêter à ma hauteur et je comprends qu'elle m'a percutée, que les douleurs qui s'éveillent en moi sont réelles. J'entends hurler, je crois que c'est moi ou alors c'est la femme qui court vers moi en se tenant la tête. J'ai l'impression qu'elle me parle, mais je n'entends rien. Ça bourdonne, ça tourne, ça m'effraie. Je ne m'inquiète pas pour moi, j'ai peur pour lui, pour ce petit être qui n'est pas encore né et que je fais déjà trop souffrir.

Marie m'avait dit que la vie n'est pas un éternel recommencement, j'ai voulu la croire et pourtant... Parce que j'ai trop intensément ressenti ce futur heureux qui m'ouvrait enfin ses portes pendant quelques secondes... Parce que j'ai oublié le monde extérieur pour ne penser qu'à moi, ma vie bascule à nouveau vers le chaos.

J'ai envie de fermer les yeux, de me laisser aller juste un instant, parce que je me sens fatiguée. Au fond de moi, je sais que je ne dois pas lâcher prise, mais c'est si dur. Je ne sais pas si le temps passe, ou si les secondes restent figées, j'ai l'impression d'entendre une sirène au loin, des ombres virevoltent autour de moi, des lumières m'explorent les yeux.

Je dois parler, j'ai l'impression d'avoir du coton dans la bouche, je n'arrive pas à m'exprimer et pourtant, je dois faire l'effort, je n'ai plus que ça.

– Sauvez... mon... bébé.

Je crois qu'un homme me dit de me calmer, de les laisser faire. Je vois des murs blancs autour de moi, j'entends des bips au loin, on me rassure, on me caresse le visage en me demandant à nouveau de me calmer. De toute façon, je n'ai pas la force d'insister et pour une fois, je baisse les armes, espérant juste que le type que je prends pour un médecin réussisse à faire son job.

Je ferme les yeux, le regard de Nathan toujours placardé sous mes paupières, sa voix résonnant encore en moi...

« *My Immortal* » *d'Evanescence*

Nathan

Le bruit de la gomme crissant sur l'asphalte. Non, plus dur encore. Le cri, son hurlement de douleur. Non, tellement plus déchirant... Le son sourd de l'impact, la tôle qui se froisse, qui souffre sous le frêle poids de mon cœur. Voilà ce qui fait le plus mal.

Je crois que je sombre. Je ne respire plus, je ne peux plus. Elle ne répond plus. Je n'entends plus son sourire ni sa respiration s'allonger dans le combiné. Elle ne m'entend pas pleurer ni hurler son nom. Non, elle n'entend plus. Je sais qu'elle est loin, allongée sur le bitume chaud de ce début de soirée à Nice. Loin de moi.

Je n'entends pas mon téléphone heurter le parquet strié. Je ne sens plus mes genoux gonflés du choc sur les lattes glaciales. Je ne vois plus la peinture taupe du mur face à moi. Non, je ne vois plus rien. Juste elle, son visage parfait, lacéré, ensanglanté, défait de douleur. L'espace d'un instant, je me noie, dans mes larmes et dans le déchirement puissant de mes entrailles. Je meurs...

Je crois que jamais je n'ai ressenti une douleur si puissante, consumant ma peau jusqu'à incendier chacune de mes terminaisons nerveuses. Jamais. Mes muscles se déchirent, mes os craquent sous le poids de ma force qui frappe le sol. Mes veines se dilatent et laissent l'horreur courir dans mon sang.

Tout est de ma faute...

Je crois que je hurle encore lorsque les sirènes s'échappent du combiné et percutent mon âme.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Je n'aurais pas dû l'appeler. Elle n'aurait pas dû être dehors. Je devrais être près d'elle. À l'aimer, encore et encore. À lui dire combien elle est précieuse, combien elle me fait me sentir vivant, combien elle a bouleversé ma vie. Mais non, le connard effondré sur son parquet a préféré la faire fuir, l'obliger à vivre cette vie sans lui. J'aurais dû être là-bas...

J'aurais laissé la voiture me percuter, sans même avoir peur, sans même un regret. Je lui aurais dit de ne pas pleurer, de ne jamais oublier, d'effacer l'image du Nathan fou et de garder celle du Nathan amoureux. Je lui aurais laissé la vie sauve.

Des coups francs assourdissent le silence pesant de l'appartement. La crise est là, je me sens soûl, délirant. Mes yeux sont fermés, mais laissent quand même s'échapper des larmes sans que je ne comprenne comment. Je ne veux pas les ouvrir, je ne veux plus la voir baignant dans une mare de sang. Je ne veux plus voir sa main tendue vers moi.

Je l'entends lui. Comme une douce mélodie qui me rappelle à la réalité. Je sens sa poigne sur mon bras, j'entends ses mots durs, mais je ne les comprends pas. Et puis, la pellicule granuleuse de deux comprimés se dissout sur ma langue. Un liquide s'y mélange, mais ma déglutition est pénible. Je crois que je n'ai

même pas envie d’avalier. Je veux juste crever. La retrouver.

Je suis sur mon canapé, assis lourdement, les bras ballants le long de mon corps sans vie. Je fixe ce point face à moi. Cette petite tache sombre qui ressemble à une goutte de sang. Elle semble diminuer doucement, ou alors c’est dans ma tête. Oui, c’est dans ma tête. Je cligne plusieurs fois des yeux lorsque la voix d’Eliott se fait plus audible. La tache a disparu. Il parle au téléphone.

– Oui... Bonjour, Marie, pardon de te déranger, c’est Eliott... Je ne savais pas qui appeler... Oui... Non, il s’est passé un truc... Là, à côté de moi...

Ma nuque se raidit d’entendre le tremblement qu’Eliott essaie de maîtriser dans sa voix en expliquant à ma sœur mon état. Quel piteux constat ! Marie est habituée à tout ça, à mon obscurité, à mes crises. Et j’ai envie de l’entendre, j’en ai besoin. Pour pleurer, pour qu’elle me dise que j’ai rêvé, qu’Élisa va bien. Que rien n’a changé.

– Nathan, c’est Marie, elle veut te parler. Tiens...

Sans même le regarder, encore shooté de ces dernières minutes, dernières heures peut-être, je lève la main et pose maladroitement le téléphone sur mon oreille. Sa voix chevrotante me tord le bide et l’acidité de mon estomac remonte douloureusement. Ça ne peut pas être vrai. J’ai tout inventé, mon esprit a échafaudé cette discussion, ce coup de téléphone.

– Nathan, qu’est-ce qui se passe ?

– Marie...

Ma gorge sèche m’empêche de laisser sortir autre chose que son prénom. Ma langue pâteuse colle contre mon palet. Je laisse ma respiration emplir mes poumons avec force et m’oblige à bouger les muscles de mon visage, mes joues, mes lèvres... Putain, cette descente est une des pires de toutes celles que j’ai vécues.

– Écoute-moi, Nathan, tout va bien, Eliott t’a fait prendre ton traitement il y a plus de vingt minutes. Tu dois commencer à sentir ton corps reprendre vie doucement. Bouge tes mains, tes jambes, laisse rouler ta nuque. Inspire longuement, Nathan, ferme les yeux et regarde-moi...

Je sais que tu me vois, je suis là, assise sur cette couette aux mille papillons. Tu es juste en face de moi, tu souris, et moi aussi. J’ai mes mains dans les tiennes, sens-les, Nathan, je serre chacun de tes doigts. Je t’ai mis mon casque sur les oreilles et je t’aide à murmurer les paroles de cette chanson. Tu te souviens ? Je sais que tu te souviens, Nathan...

J’exécute chacun de ses commandements, sans broncher, m’en remettant complètement à elle. Je replonge dix-huit ans en arrière, quand elle seule savait me faire revenir parmi les gens sensés. J’écoute sa voix traverser ces milliers de kilomètres et fredonner la chanson. Je m’y accroche, plus que jamais, parce que, en pleine crise, je ne suis maître de rien. Mais j’ai peur... Je le sens aux battements de mon cœur qui refusent de réduire leur cadence. J’ai peur que tout ça soit vraiment arrivé. Je jure que j’en crèverai...

– Nathan...

Le silence est redevenu limpide, il n’y a plus de voix abjectes, ni de rires gras, ou d’hurllements de terreur.

– Marie, je... Appelle Élisa, s’il te plaît...

Elle adoucit le ton de sa voix, essayant au maximum de me protéger contre mes démons. Contre moi.

– Pourquoi, Nathan ?

Mon estomac vrille encore une fois lorsque le son sourd de la carlingue pliant brutalement s'abat sur mes tympans.

Faites que j'aie tout inventé...

– Je ne sais pas si ça s'est vraiment passé, Marie... Ça fait trois jours que je dors à peine... Je me souviens l'avoir eue au téléphone, et puis il y a eu l'accident, les cris, le sien, les sirènes aussi...

– Ok, écoute, bois un café et mange un truc. Je l'appelle tout de suite.

– Merci, Marie...

– Nathan ?

Le stress m'envahit alors que sa voix s'est durcie sensiblement.

– Quoi ?

– Que t'as dit Éliisa ?

– Rien... Si, qu'elle m'aimait... Et puis plus rien...

– Ok. Je te rappelle dès que j'ai de ses nouvelles !

Je la laisse raccrocher et tends d'une main fragile le téléphone à Eliott, debout devant l'accoudoir du canapé. Il reste silencieux une minute, puis se dirige vers la cuisine. Je l'entends me couler le café que je n'arriverais sûrement pas à avaler, puis il revient vers moi et s'affale à mes côtés. L'odeur chaude et bien particulière qui émane de ma tasse me tord le bide. Parce qu'elle est réelle. Aussi réelle que cette boule énorme que je sens se balader dans ma poitrine, cognant contre mes organes, les malmenant tour à tour.

Après plusieurs minutes d'un silence macabre, Eliott soupire et passe les mains sur son visage. Je me décide enfin à regarder mon pote, plus reconnaissant que jamais de le trouver ici. S'il n'était pas venu, je ne sais pas comment j'aurais géré la crise. Je ne l'aurais même sûrement pas gérée, elle était tellement puissante, terriblement dévastatrice. Je ne me souviens pas clairement de la montée, mais des flashes que je refuse d'imprimer passent successivement devant mon regard hagard. Je me vois frapper le sol, à genoux, pleurer comme un gosse...

– Est-ce que je t'ai appelé ?

– Oui. Tu divaguais complètement. Tu m'as fait flipper...

– Je suis désolé. Tu n'aurais pas dû voir ça...

– Non, c'est vrai, et ça va certainement me hanter le reste de ma vie. Mais je suis content que t'aies appelé, Nat.

Je voudrais le remercier, mais je n'en ai pas la force. Je plonge mon regard dans le sien et hoche tout juste la tête. J'espère qu'il comprend, qu'il me comprend. Et je crois que c'est le cas lorsqu'il frappe durement ma cuisse. Ce mec est une perle, un vrai pote ! Le genre de gars loyal, droit, empathique...

La sonnerie de mon téléphone suspend le temps quelques secondes. Ni lui ni moi ne respirons, les yeux rivés sur le bout de plastique qu'il tient fermement enserré dans sa main. Puis la terre se remet à tourner et mon cœur reprend sa course effrénée. Eliott me tend le portable après avoir regardé le nom de ma sœur barrer l'écran, puis murmure sans grande conviction :

– Vas-y, je suis sûr que tout va bien...

Son sourire timide, complètement faux, laisse encore la bile remonter ma trachée jusqu'à la brûler. Ce con n'a jamais su mentir...

– Allô...

La boule dans ma poitrine fond, se disloque jusqu'à laisser cette chaleur douloureuse, détestable se

répandre en moi. Marie pleure... Je n'y arriverai pas, je ne pourrai pas survivre à ça, pas sans elle...

– Nathan... Je suis désolée...

– Non, non, non... Marie non, s'il te plaît, ne le dis pas...

Ma gorge se serre, m'empêchant de respirer, de parler. Les larmes montent, passent le canal lacrymal et s'échouent sur mes joues. Je vais crever...

– Elle a été emmenée à l'hôpital Pasteur...

– Non, non... J'ai tout inventé, Marie, c'était dans ma tête...

Je me sens partir. Encore. Mes paupières lourdes s'abaissent, comme le rideau sur une dernière scène dans le plus triste des théâtres. La partie est terminée. Putain, j'ai perdu... Je l'ai perdue...

– Elle a perdu énormément de sang Nathan... Ils ne peuvent pas m'en dire plus... Elle n'a personne, je... Je vais y aller...

Mes yeux se sont rouverts d'un coup, fixant la tâche rougeâtre au mur qui diminue rapidement.

– Elle... Elle n'est pas...

– Non, mais son pronostic vital est engagé. Passe-moi, Eliott...

Je me lève, transcendé par l'espoir, par la détermination, par cet amour puissant que je nourris pour elle depuis plus d'un an. Elle n'est pas partie. Elle ne m'a pas laissé ! Je balance le téléphone à Eliott avant de foncer vers ma chambre. Le poids de ma valise s'écrase lourdement sur le sol. J'y fourre la moitié de mon dressing sans vraiment réfléchir, et murmure inlassablement ces quelques mots au travers de mes mâchoires crispées.

– Bébé, bats-toi, j'arrive...

Je traîne mon bagage jusqu'à la salle de bains et y jette rageusement ma brosse à dent, mon parfum, mon gel. Je déteste cette vie, putain ! Ces dix-huit dernières années me débectent ! J'ai fait du mal, c'est vrai, mais merde ! Si je trouve l'enfoiré qui pilote tout ça, je le démonte ! Qu'est-ce que je lui ai fait, sérieux ? Mes parents, ma pathologie, Aglaé, et maintenant Éliisa ! C'est quoi le concept ? Me faire crever à petit feu ? Me faire mordre la poussière jour après jour, me faire regretter d'être venu au monde ?

J'en ai trop chié, ça doit s'arrêter. Je peux inverser la vapeur, parce que je les emmerde tous. Parce que je l'aime comme un dingue, parce qu'elle se battra contre lui, contre la mort. Je le sais. J'esquisse un sourire haineux en avançant jusqu'au salon. S'il y a bien quelqu'un qui peut y arriver, c'est elle. Elle ne se laissera pas faire, elle vivra !

Je bute presque contre Eliott en pénétrant dans la pièce de vie, enragé, prêt à tout pour dégager d'ici aussi vite que possible. Mon passeport ! Je m'apprête à contourner Eliott sans même m'excuser lorsqu'il bloque mon bras et me tend de nouveau le téléphone.

– Écoute ce qu'elle a à te dire...

Je jurerai avoir senti mon cœur se briser un peu plus en entendant ce ton de voix trop sérieux, compatissant et dégueulasse. Est-ce qu'entre temps, elle... ? Bordel, non, je refuse, je te l'interdis, Éliisa ! Poussé par la peur, par la colère, je lui arrache le portable des mains et crie presque :

– Quoi ?

– Nathan... Il y a quelque chose que tu dois savoir. Je ne sais pas trop si... Elle devait t'en parler, elle me l'avait promis...

– MARIE, QUOI ?

– Elle attend un bébé.

Le sol tremble, se fissure, se craquèle doucement sous mes pieds. Ou alors le poids de mon corps

devient trop lourd à porter. Est-ce mon cœur qui frappe si fort contre ma poitrine ? Qu'est-ce que... Je plante mon regard incrédule dans celui de mon meilleur pote, et manque de m'écraser au sol. Je manque d'air, il faut que je sorte, que je laisse mes poumons s'emplier pleinement, je dois respirer !

– Qu'est-ce que...

– Elle était... Elle est enceinte de treize semaines. Je l'ai découvert quand tu es venu pour l'anniversaire de Max.

Elle savait...

– Pour... Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Mes mots quittent mes lèvres douloureusement, je ne prends même pas la peine d'articuler, je les laisse juste glisser sur ma langue. Je suis vidé, et je pivote légèrement jusqu'à reposer contre le mur derrière moi. Eliott reste là, les bras tendus, prêt à me rattraper si mes jambes venaient à céder.

– Ce n'était pas à moi de t'en parler... Elle devait le faire...

Oui, bordel, elle aurait dû ! Treize semaines qu'elle porte la vie, et à aucun moment elle n'a jugé bon de m'en parler ? Elle a eu tellement d'occasions ces dernières semaines ! Mon regard accroche de nouveau celui d'Eliott quand une éventualité me percute de plein fouet. Tous mes muscles se contractent, s'électrisent. Mon poing se serre.

– Est-ce que je suis le père ?

Ma voix dure et sévère la fait répondre dans la seconde, comme si elle avait senti mon regard assassin s'abattre sur Eliott.

– Oui.

Je ne sais pas dire si ce que je ressens est du soulagement ou de la satisfaction. De la fierté peut-être. Mais rapidement, un poids mort s'écrase sur mes épaules quand j'imagine cet enfant grandir avec mes gènes. Comment est-ce arrivé ? Ou est-ce que j'ai merdé, putain ? Je cherche, je fouille dans mes souvenirs. Nous nous sommes protégés à chaque fois, je me souviens très bien avoir fait attention. Ça ne devait pas se produire, je ne devais pas faire vivre cet enfer à une quelconque descendance. Et puis, ce flash de notre dernière fois me coupe presque la respiration. Mes yeux se ferment alors que Marie continue de s'excuser entre deux sanglots.

Mon esprit s'envole quelques mois en arrière. J'ai l'impression de sentir son souffle sur ma peau alors qu'elle répondait à mes « je t'aime », de sentir ses mains voler sur ma peau avec tendresse, ses lèvres épouser les miennes avec sincérité. Ce jour-là, aucune protection. Juste de l'amour, juste elle et moi, pour quelques heures dans ce lit, pour une éternité dans mon cœur.

– Nathan ? Tu m'en veux ?

Je crois que mon cœur se serre un peu plus d'entendre la culpabilité de Marie traverser le combiné. Mon corps n'est qu'une épave en totale dérive. Je ne sais pas dire si mes organes fonctionnent tous correctement tant mes émotions bouleversent chacune de mes facultés. Mais je m'en fous, je ne compte pas, seule Éliisa compte. Même cet enfant qu'elle porte ne compte pas. Je veux juste qu'elle vive, qu'elle puisse me redire qu'elle m'aime et qu'elle entende tout ce que je ne lui ai pas encore dit !

– Oui, je t'en veux, Marie. Mais ce n'est pas important. Va à l'hôpital, reste avec elle. Défonce le premier qui te dit que les chances sont infimes. Et dis-lui bien qu'Éliisa lui bottera le cul à son réveil ! Je prends le premier vol. Garde ton téléphone près de toi, tout le temps. Pense à prendre ton chargeur, et appelle-moi si...

Ma gorge se tord un peu plus en imaginant qu'elle puisse m'appeler pour une mauvaise nouvelle. J'en ai presque envie de rire maintenant, jamais elle ne le permettra, mon emmerdeuse ne le permettra pas !

Putain, ma main au feu... Ma vie même ! De toute façon, je donnerais ma vie si elle venait à perdre la sienne.

– Bref, tu m’appelles !

Elle répond à l’affirmative juste avant que je ne lui raccroche au nez. Je resserre le poing sur la poignée de mon bagage et avance vers l’entrée.

– Attends, Nathan, je viens avec toi !

– Tu n’es pas obligé, Eliott, tu as fait ta part !

Son bras agrippe le mien avec force et m’oblige à lui faire face. Ma voix grave, éraillée après ces dernières heures de démente, donne le ton, et pourtant son regard froid me transperce durement.

– Je viens avec toi !

Je ne sais pas si l’idée est bonne. À vrai dire, je pense même que c’est une très mauvaise idée, mais j’ai besoin de lui. Je m’apprête à voyager plus de vingt-quatre heures et j’ai besoin d’un pilier, d’une béquille au cas où. Il me connaît, il est à même de me gérer si je viens à péter les plombs. Non pas que je ne m’en sente pas capable, mon corps tout entier me crie que je suis le seul maître de la situation. Mais lui aussi ment très mal, l’intensité des émotions serait proportionnelle à la puissance de la crise. Et rien que pour ça j’ai besoin d’un plan B, si je ne veux pas me faire débarquer en Allemagne ou en Italie.

J’acquiesce alors et récupère mon passeport avant de m’emparer de mon traitement, encore étalé sur l’îlot de la cuisine. Je compte rapidement le nombre de comprimés restants. J’ai ce qu’il faut pour soixante-douze heures, si aucune crise ne se déclare. C’est jouable. De toute façon, je ne veux pas perdre une seconde de plus. Je dois dégager d’ici.

Eliott s’enfonce dans le couloir et appelle l’ascenseur. En fermant la porte derrière moi, je me surprends à parcourir mon appartement avec un regard différent. J’aime mon appartement. Mais elle, je l’aime tellement plus. Après un tour de clef, je rejoins Eliott dans l’ascenseur.

Samedi 19 novembre

– Marie, c’est moi. On vient d’atterrir. Je suis là dans une vingtaine de minutes, grand max.

– Ok...

Je bouscule le groupe d’ado devant moi, sans même me préoccuper de leurs insultes. Je n’en ai rien à foutre. Je les emmerde tous. Je suis porté par une force invisible, animé par ce besoin primaire de la retrouver, d’être auprès d’elle. De lui hurler de se réveiller, de repousser la lumière. De me revenir. Parce que moi, je suis revenu. Pour elle. Pour nous.

Eliott trotte mais peine à me suivre. J’allonge mes enjambées à mesure que nous approchons de la ligne de taxis stationnés quelques mètres plus loin. La chute va être rude, je le sais, mais je tiens le coup. Je ne peux pas faillir, c’est inconcevable, je ne perdrais pas cette partie. Elle a besoin de moi, je le sens au fond de mes tripes, autour de mon cœur et dans mon âme. Son appel à l’aide, son cri désespérément étouffé par le coma.

J’arrive, bébé...

Je m’enfonce dans le cuir matelassé lorsque le taxi prend enfin la direction de l’hôpital et je laisse mon crâne retomber lourdement sur l’appuie-tête. Je suis épuisé, et pourtant, aucun signe de fatigue malgré les dix heures de sommeil comptabilisées en quatre jours. Le ronflement d’Eliott me tord le bide. Ce mec pourrait dormir en plein rallye sans même s’arrêter de rêver. Mais je lui dois bien quelques minutes de répit. Il n’a pas cessé d’être aux aguets, d’anticiper chacune de mes réactions, de me rappeler l’heure

lorsque la prise de mon traitement approchait. J'avoue qu'à plusieurs reprises, j'aurais pu oublier.

Je n'ai pas arrêté de penser à elle. À ces moments passés qu'elle m'a offerts. À ce bébé qu'elle porte, qu'elle m'a caché, qu'elle a commencé à aimer sans moi. Qu'elle s'est autorisée à garder sans mon aval. Elle n'avait pas le droit, putain ! Elle n'a pas idée du calvaire qu'est mon code génétique. J'y ai réfléchi longuement alors que nous survolions l'océan Indien. Treize semaines révolues. C'est trop tard pour une interruption de grossesse. Et je lui en veux pour ça. Parce qu'elle se devait de me demander mon avis. Cette vie n'est pas un cadeau, elle se gère, mais elle est pénible et douloureuse. Je n'aime pas penser que mon seul héritage foutra la vie de cet enfant en l'air.

Le grondement du moteur me berce doucement. Je me souviens avoir croisé ce couple à l'aéroport de Rome. Ces jeunes parents amoureux, poussant ce landau dernier cri, avec ce bébé, cette petite fille à peine plus vieille que Maya. J'admets que, l'espace de quelques minutes, j'ai envié leur vie. J'ai jaloué l'insouciance qui suintait de leurs visages souriants. J'ai longuement regardé ce père heureux donner le biberon à sa fille, en articulant exagérément des gazouillis en réponse à sa descendance. Je me suis imaginé vivre sa vie. Je me suis vu comblé, sans bagage, sans regret, sans maladie. Moi aussi j'aurais été heureux.

J'envoie un coup de coude volontairement violent dans les côtes d'Eliott lorsque le taxi nous dépose devant l'entrée de cet immense hôpital. Ma poitrine me fait mal, mon pouls accélère. Mais j'enterre tout ça, loin, très loin. Une seule chose compte. Elle.

Je récupère mon bagage et me dirige d'un pas déterminé vers les portes coulissantes. Je me repère sans difficulté et rejoins le sas menant au service de réanimation. Nous grimpons les étages dans cette cage en fer étroite. Je n'aime pas les espaces confinés, je n'aime pas les hôpitaux. Il y a cette odeur de sang que tous essaient d'effacer avec une multitude de produits aseptisants. Mais moi, je la respire malgré ça. Et elle me glace le sang. Le frisson qui court dans ma colonne vertébrale ne m'a pas quitté depuis l'instant où mes pieds ont foulé le lino bleuté de l'hôpital. Et je le sens s'intensifier à chaque étage, sous le regard lourd d'Eliott.

– Quoi ?

– Rien, mec. Tu tiens le coup ?

Je jette un coup d'œil rapide à mon reflet dans le miroir habillant la longueur de l'ascenseur et fronce un peu plus les sourcils.

– Tu trouves que j'ai une gueule qui respire la santé ?

Il attend quelques secondes avant de répondre, puis m'assassine sans un sourire :

– T'as toujours une sale gueule, de toute façon !

Bien vu, et mérité en plus. Je ne réponds rien. Lui non plus. L'atmosphère est lourde et oppressante. L'irritabilité s'étend autour de nous, il est temps que ce voyage prenne fin, nous aurions fini par nous foutre sur la gueule sous peu. Sur le dernier étage, cette tension s'entrecoupe de mes pulsations cardiaques qui augmentent leur rythme seconde après seconde.

Parce que, merde, j'ai peur. Même si la colère et la détermination animent mon corps, mon cœur a peur. Je sais que Marie m'en a dit le moins possible, pour essayer de ne pas réveiller la bête en moi. Mais j'ai conscience que les dernières nouvelles n'étaient pas bonnes. Au changement à Rome, le médecin aurait parlé d'état stable, mais pas rassurant. J'ai eu envie de hurler à Marie que ces quelques mots n'étaient pas une réponse de diagnostic, mais j'ai retenu ma rage lorsqu'une paire de carabiniers s'était profilée au loin.

Alors, quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent, que l'oxygène médicalisé vient emplir mes poumons,

mes mains commencent à trembler. Je pénètre dans ce large couloir, en me répétant « pas maintenant, Nathan, tu y es, tu es arrivé ! ». Je couvre du regard chaque panneau, chaque recoin, chaque porte de l'étage pour trouver la salle d'attente. J'avance sans même m'annoncer à la vieille secrétaire derrière son bureau d'admission et trouve la porte vitrée du salon d'attente. Ma main se crispe sur la poignée lorsque ma sœur, celle qui m'a sauvé la vie tellement de fois, m'apparaît dans le fond de la pièce.

Un haut-le-cœur me surprend en la découvrant recroquevillée sur une chaise usée par de trop longues attentes, par d'innombrables larmes. Son front repose sur ses genoux, remontés contre sa poitrine. Elle se balance, doucement, comme je l'ai eu fait des dizaines de fois dans cette chambre capitonnée. Ses sanglots réguliers traversent la barrière de verre entre nous et me scient le bide.

– Mec, ouvre cette porte...

Je ne peux pas répondre. Je ne peux plus avancer. Je refuse d'entendre ses mots. Elle ne peut pas être partie, elle ne peut pas m'avoir abandonné. BORDEL, JE TE L'INTERDIS, ÉLISA ! Eliott pose sa main doucement sur la mienne, et baisse la poignée pour moi. Marie pleure, vraiment. Mes larmes s'annoncent, je sais ce qu'elle va me dire. J'ai peur de mourir, j'ai mal de laisser ma sœur toute seule. Mais je ne veux pas vivre sans elle. Je ne veux plus...

Novembre/Décembre
Jour 406/412/418

« *Don't let me down* » de Daya

Nathan

Je ne vais pas y arriver... Je ne pourrais pas...

– Elle est repartie au bloc il y a vingt minutes... Nathan, lève-toi... S'il te plaît...

Je ne veux pas me relever, je veux rester au sol, crever sans plus rien attendre de la vie. Qu'est-ce que j'en attendais finalement ? Rien...

Deux bras puissants m'attrapent, me remettent sur pied et me font presque glisser jusqu'au fauteuil. Je sens les mains de Marie entourer mon cou. Je sens son corps secoué de sanglots. Elle parle entre deux larmes, mais je n'entends que partiellement.

– ... hémorragie... chute du rythme cardiaque... bébé...

– Arrête.

Marie se fige en entendant ce mot sévère s'échapper de ma gorge serrée. Je ne veux rien savoir, j'en ai marre. Je bascule en avant jusqu'à laisser ma tête reposer dans mes mains et j'attends. Une heure, peut-être deux. J'essaie de ne penser à rien, d'oublier que je suis dans cet hôpital, d'oublier que je tuerais pour qu'une infirmière se pointe et me ramène vers la lumière. Je lutte pour ne pas m'enliser, de toutes mes forces. Les voix ne sont encore qu'un murmure, mais je me concentre sur le lino bleuté sous mes pieds et les fais taire.

Marie est toujours là, assise à côté de moi, muette, mais sa douleur ne fait qu'attiser la mienne. Je sais qu'elle se contient, qu'elle étouffe ses pleurs, elle aussi se bat. Pour moi. L'ombre d'Eliott ne cesse de faire des allers-retours rapides, trop rapides pour un mec qui devrait ne rien en avoir à foutre. Il n'est pas le père. Elle m'a choisi ! Moi ! Pas lui et sa belle gueule de con. Si j'avais la force, je bougerais mon cul de ce siège et j'irais lui exploser les sinus. Encore.

Mais ça ne changerait rien, ça ne l'empêcherait pas de rester près de moi. Comment peut-on partager la vie d'un homme fou et destructeur ? Comment fait-il ? Personne ne le force, je ne lui demande rien et pourtant, il est là. À dix-sept-mille bornes de son nouveau foyer, de son boulot, de sa vie... Ce mec est juste...

– Pardon, messieurs, je vais vous demander de sortir quelques minutes. Je dois m'entretenir avec madame Royer.

Je relève la tête brusquement et découvre une jeune infirmière, plantée devant nous. Marie se lève et explique en tendant la main vers moi :

– C'est mon frère, il... Il est...

Vas-y, Marie, dis-le ! Dis ces mots, que tout devienne encore plus dur à vivre, à supporter, à encaisser...

– Il est le père du bébé...

Je jure que mon souffle s'est coupé en entendant ce mot m'être attribué. Le père... Et pourtant, j'occulte

cette idée avec force et avance vers la jeune blonde au visage compatissant. Je ne la quitte pas des yeux, et sonde son regard, à la recherche d'espoir, de bonnes nouvelles. Mais Rien ! Juste cet air attristé, mielleux, dégueulasse. Comme si son attitude pouvait apaiser une quelconque souffrance ! Un quelconque malheur !

Elle reste là, attendant qu'Eliott sorte enfin de la salle d'attente. Est-ce que c'est moi ou est-ce qu'il ne comprend pas que sa place n'est pas ici ?

– Fous le camp, Eliott !

La porte claque la seconde suivante, après qu'il m'a assassiné du regard. Rien à foutre ! Qu'il crève ! Je m'approche de l'infirmière, le cœur en vrac, la suppliant silencieusement d'abréger mes souffrances et de me faire revivre. La main de Marie glisse dans la mienne jusqu'à raviver ce sentiment douloureux d'abandon, mais apaise un bref instant ma peau brûlante de cette attente.

– Mademoiselle Provost est en salle de réveil. Le chirurgien a dû intervenir une nouvelle fois en urgence, le clampage de l'artère axillaire a cédé. Pour le moment, nous la maintenons dans le coma. Nous ne pouvons pas nous prononcer quant à la suite de cette intervention, l'hémorragie n'a fait que l'affaiblir un peu plus et...

– Et quoi ?

Je devrais être effondré, paralysé par la peur. Et pourtant, chacun de mes muscles s'électrise peu à peu, laissant cette chaleur violente piloter mon corps. Je recule après avoir craché mon venin sur cette pauvre infirmière et lui tourne le dos en resserrant les poings sur mon crâne. Bordel ! Elle n'a pas le droit de me dire qu'Élisa est en vie, sans être sortie d'affaire ! C'est inhumain...

Le mur en face de moi s'assombrit, la crise s'annonce, mais je l'emmerde, elle aussi ! Je n'ai pas le temps pour ça, je ne la laisserai pas faire ! Alors que l'infirmière poursuit ses explications d'une voix calme, je prends conscience de mon état... Mon cœur bat à tout rompre, ma peau brûle et gèle en même temps, mes organes répondent aux milliers de petites décharges que mon cerveau leur envoie...

Élisa, bébé, bats-toi... Je... Je n'y arriverai pas sans toi...

– Je sais que ce n'est pas ce que vous souhaitiez entendre, mais...

Très perspicace, cette connasse ! Je m'oblige à rester de dos, bien conscient que ma colère mêlée au sentiment de désespoir ne ferait que me mettre tout l'hôpital à dos. Mon regard s'égaré au loin, à travers cette large fenêtre, et se perd dans la grisaille de ce triste après-midi... Même le temps est raccord pour une fois !

– Et le bébé ?

Marie...

Je reste droit, figé, tandis que ces quatre dernières lettres me font l'effet d'un crochet de droit en plein bide. Je ne sais pas ce que je veux ni même ce que j'attends. Je veux ma femme, celle qui devait me sortir de mon enfer, m'aider à devenir meilleur. Celle qui devait m'aimer. Alors ce bébé, je m'en tape ! Il lui pompe toute son énergie, il se nourrit d'elle, il s'en empare et ne me laisse rien. Et finalement, il n'est là que pour me détourner de mon objectif premier. Celui de l'aimer, elle, jusqu'à en crever. Pas de l'aimer lui.

Il n'est rien pour moi.

Elle est tout pour moi.

Vendredi 25 novembre

Comme chaque matin depuis six jours maintenant, ma main tremble lorsqu'elle se pose sur la poignée

de la chambre deux-cent-quatorze. Je déteste ce sentiment d'impuissance, celui qui m'oblige à prendre conscience de cette double vie qui gît sur ce lit médicalisé. Je voudrais que tout ne soit qu'un cauchemar, une hallucination, une invention de mon esprit malade.

J'entre dans la chambre en contrôlant mon souffle et fixe le lino pailleté. Je sais que sept enjambées m'amènent jusqu'au lit. Je le sais. J'ai compté. Parce que je n'ai que ça pour me raccrocher à la réalité. Mes genoux rencontrent le montant en métal écru du lit et mon regard capte la perfusion plantée dans sa chair. Et j'ai mal. Atrociement mal.

Elle dort. Je préfère me dire qu'elle dort, plutôt que voir toutes ces machines qui la maintiennent en vie. Je préfère penser qu'elle se repose, qu'elle récupère, et qu'elle sera bientôt d'attaque à reprendre là où nous avons été contraints de nous arrêter. Mes yeux glissent de sa main jusqu'à son avant-bras, puis remontent sur cette chemise de nuit blanche, aux coutures bleu ciel. Celle de l'hôpital. J'ai proposé qu'on arrête de lui faire porter ce truc immonde, mais « les règles sont les règles ».

Ce n'est tellement pas elle. Elle qui soigne son apparence jusqu'au bout de ses sous-vêtements. Elle qui n'a jamais paru si apaisée, alors que ma lionne bouillonne à longueur de temps. Elle qui râle, qui peste, qui crache continuellement. Je m'assieds sur le fauteuil que je ne connais que trop bien et scrute ce visage endormi. Même si elle le voulait, elle ne pourrait pas ronchonner. Un gros tube en plastique souple lui entrave la gorge.

Bébé...

Comme chaque matin, après ce même rituel, mon regard descend la ligne de son cou, s'attarde une seconde sur sa poitrine qui gonfle mécaniquement, et mon cœur s'emballé. Je sais qu'il est là. Je sais qu'il est la prochaine chose que mon regard accrochera. Je déglutis et laisse cette évidence s'imposer à moi en détaillant ce ventre légèrement arrondi. Elle est enceinte.

Je voudrais qu'elle se réveille, comme à chaque fois que la colère me broie l'estomac en regardant le sien. Je voudrais qu'elle entende la putain de mauvaise décision qu'elle a prise en gardant ce bébé. Il n'a jamais été question que je devienne père, je ne voulais pas, c'était convenu. Ma maladie est un fardeau, une croix trop lourde à porter, et ni elle ni moi ne serons à même de soulager cet enfant s'il venait à être aussi fou que moi.

Alors oui, je voudrais qu'elle se réveille, parce que je l'aime, comme un dingue, et qu'elle me la doit, cette vie. Comme je lui dois le bonheur, elle qui en manque cruellement depuis des années. Marie n'a pas eu le choix que de me faire comprendre que personne d'autre que nous ne viendrait à son chevet. Elle ne voulait pas m'en parler, mais elle n'a pas eu le choix. Je ne lui ai pas laissé le choix ! J'ai senti les morceaux de mon cœur déjà abîmés se briser un peu plus lorsqu'elle m'a avoué qu'Élisa était orpheline. Comme nous. Plus de famille.

Sans vouloir l'admettre, je crois que je l'ai toujours su. Je voyais cette lueur de souffrance vaciller dans son regard. Je connais cette flamme destructrice de la culpabilité, parce qu'elle brûle aussi dans le mien. J'ai juste préféré penser qu'un jour elle finirait par disparaître, dans ses yeux comme dans les miens. Elle aurait fini par m'en parler, je crois qu'elle l'aurait fait. J'aurais attendu. J'aurais passé ma vie à patienter, à lui donner du temps, à l'encourager, à la regarder s'apaiser dans mes bras. Mais elle me l'aurait dit.

Je ne connais que la face visible de son iceberg. Elle a perdu sa famille il y a treize ans, ses parents et sa sœur, dans un accident de la route. Marie n'a pas voulu entrer dans les détails et finalement, je n'en avais pas besoin. J'ai découvert ce qu'elle refusait de me confier, mais qui n'a fait que multiplier mon amour pour elle par l'infini. Elle est brisée, cassée, complètement détruite, comme moi, depuis des années. Depuis trop longtemps. Mais quand elle est dans mes bras, quand elle sourit en plongeant ses iris

jade dans les miens, elle se répare, les pièces de son cœur s'assemblent doucement... Putain, j'y serais arrivé ! Je jure que j'y serais parvenu ! Elle aurait vécu heureuse, je l'aurais rendue heureuse...

Je reste soixante-quatre minutes près d'elle, j'ai compté, jusqu'à ce que Candice, l'infirmière de jour, entre dans la chambre pour vérifier les constantes d'Élisa. Comme chaque matin, je me lève et la laisse travailler. En arrivant près de la machine à café, la voix d'Eliott me parvient du couloir adjacent. Il est au téléphone, comme souvent depuis que nous sommes sur le sol français, et il s'efforce de maintenir nos clients dans de bonnes dispositions. Je sais qu'il fait au mieux pour que la boîte tourne, mais il arrive au bout de ses possibilités à distance.

J'attrape le gobelet jaunâtre, brûlant de café, et m'adosse contre la machine en le voyant arriver à ma hauteur. Sans un regard, sans un mot, il fouille dans sa poche et insère un euro dans la machine. Je sais ce qu'il va me dire, comme je sais qu'il n'a pas le choix. Je ne devrais pas l'avoir non plus. Il s'adosse à son tour et souffle sur la surface fumante du liquide brun immonde, avant d'officialiser sa décision.

– Je vais repartir.

– Je sais. Quand ?

– Ce soir, mon vol est à dix-huit heures.

– Charly t'accompagnera à l'aéroport.

Aucune chaleur dans nos voix. Nos regards fixent le même point au loin, au fond de ce couloir éclairé artificiellement. Nous trempons nos lèvres plusieurs fois, conscients qu'une question brûle les siennes.

– Tu reviendras ?

Voilà. On y est. Ma vie aujourd'hui est réduite à une seule question, à deux mots. Est-ce que je compte rentrer à Sydney ? Je soupire longuement, sans jamais le regarder. Je vais devoir rentrer, à un moment ou à un autre. Tout dépendra d'elle, de son réveil, de ses envies. Son état est stable, les médecins sont confiants quant à son réveil prochain, même s'il leur est impossible de savoir quand. Je me souviens avoir souri en entendant le chirurgien nous donner cette subtile information. Personne ne décide pour Élisa, elle ne laisse personne le faire ! Elle se réveillera quand elle l'aura décidé, et dans six mois si seulement ça pouvait lui permettre de nous emmerder un peu plus !

Je veux être auprès d'elle. Je veux vivre avec elle. Je veux tout ça ! Et pourtant, j'ai peur, je suis mort de trouille. Ce fœtus qui grandit en elle me donne envie de me tirer, de fuir sans même me retourner. Oui, il me terrorise ! Je ne suis que son géniteur, je ne peux rien pour lui aujourd'hui, et encore moins lorsqu'il sera là. S'il est suffisamment fort pour venir à terme. Il survit pour le moment, il s'accroche. J'ai entendu son cœur battre il y a deux jours, cette cadence rythmée a rebondi contre les murs de la chambre et elle est venue percuter ma poitrine avec force. Et puis, il s'est mélangé quelques secondes aux battements de cœur de sa mère. Trois secondes, tout au plus.

Trois douces secondes. Trois secondes terribles...

– Je n'en sais rien. Pas tout de suite. Je ne peux pas la laisser...

– Je sais, Nat. Je vais demander à Tom de me filer un coup de main à l'agence, il a un peu d'expérience dans la com...

Je ne retiens pas mon sourire et tourne le visage pour découvrir ses lèvres étirées timidement, frôlant le rebord de sa tasse de fortune. Tom a bossé quinze jours pour une agence de pub, il y a trois ans, et sa seule responsabilité était de recevoir et poster le courrier.

– Il ne sera jamais aussi performant que toi, mais il est motivé, surtout depuis que je lui ai parlé d'embaucher l'assistante à gros seins !

Nous gloussons comme deux idiots en imaginant Tom baver comme un détraqué sur la pauvre secrétaire

en début de carrière. Il vaut mieux espérer qu'elle ait les reins solides, parce que ce mec a les crocs ! Passé ce rare moment d'une complicité retrouvée, le silence plombe de nouveau l'ambiance et me ramène face à mes perspectives de vie, tant professionnelles que personnelles. J'aime notre boîte, j'ai mal au bide de devoir la quitter, la laisser, mais je n'ai pas le choix. Plus maintenant.

– J'en saurai plus dès qu'elle sera réveillée. J'ai besoin de temps.

– T'inquiète. Pense juste à me donner des nouvelles de temps en temps.

J'acquiesce sans un mot. Parce que c'est dur. Parce que cet au revoir ressemble à un adieu et que cette séparation fait mal. Parce que la vie ici ne m'a jamais réussi et que j'en crèverai de foutre en l'air mes chances d'avoir une vie normale une fois de plus.

Jeudi 1er décembre

Je resserre mes doigts autour des siens en scrutant son visage impassible. Je suis sûr de l'avoir sentie bouger. C'était rapide, un soubresaut presque imperceptible, mais je sais qu'elle a bougé !

– Allez, fais un effort, bébé...

J'approche mes doigts de sa joue avec précaution et la survole délicatement. Quinze jours maintenant que je suis à son chevet, sans qu'elle ne cligne des yeux une seule fois. Ils m'emmerdent tous à me dire qu'elle ne devrait plus tarder à se réveiller ! Il n'y a aucun changement et ça devient lourd, oppressant ! Mais il y a une minute, je jurerais qu'elle a bougé, que ses doigts ont appuyé sur les miens.

Est-ce qu'elle me devine ? Est-ce qu'elle me sent ? Est-ce qu'elle m'entend ? Je souffle bruyamment et quitte sa peau en me renfonçant dans mon fauteuil, frustré. Le pire dans tout ça, c'est qu'il n'y a rien à faire. Juste à attendre. Elle vit, elle ne survit plus. Ses plaies cicatrisent comme il faut, bébé grandit, il prend un peu plus de place sous sa peau. Candice me pousse à le toucher, à lui parler, mais je n'y arrive pas. Je... Je ne suis son père que sur le papier, il ne me connaît pas. Il n'est à moi que par la force des choses, et je ne veux rien imposer. Ni à lui, ni à Élixa. Ni à moi...

La voix sévère de Candice traverse la fine cloison de la chambre et attire mon attention. Tout est trop calme ici, difficile de ne pas entendre les diagnostics ou les conversations coquines du personnel soignant ! Je me retourne lorsque la porte s'ouvre et me lève subitement en découvrant deux hommes plus âgés que moi pénétrer en force dans la chambre.

L'infirmière les suit de près et s'époumone sur eux, malgré le volume de sa voix qu'elle essaie de diminuer une fois arrivée dans l'espace qui nous est réservé.

– Vous aviez vraiment besoin de constater son coma par vous-même ? C'est une honte ! Je vais en référer au directeur !

Les deux hommes s'arrêtent à ma hauteur sans même me jeter un coup d'œil et scrutent le corps inerte de ma femme tels deux vautours en quête d'une proie. Je me sens monter en pression en une fraction de seconde et me poste devant eux en serrant les poings.

– Qu'est-ce que vous foutez là ?

Ils me fixent enfin et me toisent sans discrétion. Bordel ! Qu'ils n'essaient même pas de me prendre pour un connard d'idiot ou un truc du genre ! Les enfoirés de leur genre, je les flaire sans mal !

– Et vous, qui êtes-vous ?

Pris de court, je laisse quelques secondes s'écouler sans parvenir à répondre. Qui suis-je ? Je ne suis pas son mari ni son ami. Je ne peux même pas officiellement prétendre au statut de petit-ami, car nous n'étions plus ensemble, séparés par des milliers de kilomètres. Je reste pourtant droit, bombe le torse devant ces gros cons, et annonce ce dont je suis presque certain :

– Le père de son enfant.

L'un des deux hommes sort un bloc-notes et commence à griffonner en laissant l'autre poser les questions d'une voix antipathique au plus haut point. Des flics !

– Étiez-vous avec mademoiselle Provost le soir de l'accident ?

Mon cœur se serre lorsqu'un flash de cette soirée me traverse. Non, je n'étais pas là, je crevais de douleur, en pleine crise, gisant sur le sol de mon appartement. Je m'interdis de leur montrer la culpabilité qui me retourne l'estomac et réponds enfin :

– Non.

– Où étiez-vous ?

– Chez moi.

– Pouvez-vous le prouver ?

Non mais, je rêve ! Est-ce qu'il est vraiment en train de me soupçonner ? Je souris méchamment avec cette profonde envie de crocher le col de sa chemise et d'exploser mon front sur l'arête trop prononcée de son nez de flic !

– Oui, mon associé pourra l'attester. Mon adresse aussi, ainsi que mon billet d'avion. J'habite Sydney, bande d'abrutis !

La tension grimpe d'un cran alors que leurs regards me sondent durement. Je connais ce genre de flics pourris, constamment sur les dents, à la recherche d'une affaire juteuse, qui rapporteraient sûrement de nombreux bons points pour leur prime de fin d'année ! J'ai déjà eu affaire à eux, à ce genre de connards arrogants. Ils m'ont passé les menottes avec délectation à l'époque. J'étais jeune, terrifié, anéanti. Mais je ne suis plus ce gamin !

Je sais que je devrais éviter d'attirer l'attention sur moi, sur mon casier, mais c'est à peine si j'arrive à contrôler ma respiration. Candice s'approche rapidement et se positionne entre nous, jusqu'à m'éloigner de mes cibles.

– Vous ne pouvez pas rester, messieurs ! Laissez votre carte au secrétariat, nous vous contacterons lorsque mademoiselle Provost sera réveillée et en mesure de vous parler !

Elle les éloigne peu à peu, sans que je ne les lâche des yeux. Le plus grand plante un sourire en coin sur ses lèvres, celui qui n'annonce rien de bon. Si nous venons à nous recroiser, la confrontation sera musclée ! Et franchement, je l'attends, jamais plus je ne me laisserai faire !

La porte se referme derrière Candice et me laisse seul, dans cette chambre, avec la sensation de suffoquer. Je ne sais pas quel poids m'opprime le plus. La visite de ces deux cons ? Le fait d'avoir été à l'autre bout du monde ce soir-là ? Être considéré, encore, comme un agresseur, un assassin, un putain de psychotique instable ?

Le fait de ne pas savoir comment me définir par rapport à la femme pour qui je donnerais ma vie sans hésiter...

Je me retourne pour lui faire face et doucement mon pouls retrouve un rythme plus calme.

J'ai besoin de toi, bébé... Il faut que tu m'aides. J'ai trop de questions. Tellement de questions... Qui suis-je pour toi ? Qui veux-tu que je sois ? Qu'attends-tu de moi ? De nous ?

Je reprends ma place sur le fauteuil usé et laisse mon front reposer délicatement sur son épaule. Tout ce que je veux c'est elle. Je veux qu'elle m'enlève cette peur, cette douleur. J'ai besoin de voir l'amour briller dans ses yeux, d'être le seul, l'unique. Je veux la protéger, lui donner le meilleur. Je veux lui montrer qui je suis, tout lui dire. Je ne veux pas qu'elle ait peur, ni de moi ni de nous. Je ne veux plus avoir peur...

Et pour la première fois depuis ce qui me semble avoir duré une éternité, ma main glisse avec prudence sur son bras, sur son flanc, jusqu'à atteindre son bassin. Ma respiration se bloque lorsque la paume de ma main épouse l'arrondi de son ventre. J'ai peur. Je ne veux plus avoir peur...

Jour inconnu...

« *Hurt* » de *Christina Aguilera*

Élisa

J'entends de sombres machines bipper autour de moi. C'est étrange, vapoureux. Je me sens légère, comme flottant sur un nuage visqueux. Ce n'est pas confortable, ni agréable et je ne suis pas heureuse.

Je devrais sans doute essayer de comprendre où je suis, reprendre contenance et me raisonner, mais je n'y arrive pas. J'ai du mal à savoir ce que je veux vraiment. Il y a cette odeur particulière, saisissante, désagréable. Je n'arrive pas à la raccrocher à un lieu, et pourtant, j'ai une mauvaise impression, comme si elle me rappelait un mauvais souvenir, un instant de vie que je ne voulais pas revivre.

Élisa, connecte-toi à cette réalité étrange !

J'aimerais, mais je me sens portée plus loin, juste un peu... Plus profondément dans je ne sais quel espace sombre. Je me laisse entraîner, je ne sais comment lutter, je crois que je n'ai plus la force, que je ne peux pas batailler contre cette intensité. Les bips incessants s'éloignent de moi, ou se taisent, je ne sais pas. Je ne sais plus, mon esprit lui-même s'éteint petit à petit.

Tout à coup, un vacarme... Les bips reviennent, ils sonnent de plus belle, explosent mes tympans, mon cerveau embrouillé disjoncte. Je suis encore groggy et je n'arrive pas à revenir à la réalité de mon existence, mais je ressens la douleur, cela doit être un signe positif, non ? Je pense être plus à même de me raccorder à un monde dont je pense devoir faire partie.

Il faut que je réfléchisse. Vite. Je ne veux pas sombrer, je ne veux pas repartir avant de savoir qui je suis, où je suis. Mes souvenirs, c'est cette case que je dois trouver. Fouiller, laisser de côté toutes les choses insignifiantes qui me barrent le passage vers la réalité. Je m'épuise, m'essouffle et suis rattrapée par un sommeil sans rêve.

J'ai mal, j'ai peur. Il y a cette douleur qui me ronge de l'intérieur. Elle s'insinue dans mon corps, tous mes muscles, sous ma peau, mon visage... Tout me fait mal. Je suis enfin moi-même, mais alors que je cherche à rejoindre la réalité depuis un temps infini, j'aimerais la quitter instantanément. La souffrance est insupportable. Je veux crier, mais je n'y arrive pas. Pas encore. Et lorsque je pense à ma bouche, à ma gorge, il y a ce corps étranger entre mes dents. Ça glisse sur ma langue et ça va s'engouffrer dans ma trachée.

Qu'est-ce qui m'arrive ! Où suis-je ? Et cette odeur ? J'y ai déjà pensé, avais-je trouvé sa signification ? Je n'ouvre pas les yeux. J'ai peur de ce que je pourrais voir. Je ne bouge pas, j'ai peur de ce que je pourrais ressentir. Les bips, l'odeur, ce calme étrange, les draps autour de moi et cette sensation d'être diminuée me fait peur.

Je dois me raisonner et répondre aux questions importantes. Plus je pense à mon moi profond, plus les souvenirs douloureux m'assaillent l'âme. Cette odeur, c'est l'hôpital, je l'assimile maintenant pour

l'avoir trop connue en perdant mes proches, en restant alitée, seule, triste et vide.

Mon bébé... Je n'étais enceinte que de trois mois, et pourtant, sa présence m'était déjà indispensable. Je touchais mon ventre toujours aussi plat en souriant, cela faisait rire Benjamin. J'espérais que cette petite chose ressemble à son père.

Un bébé ?

Ma respiration se stoppe violemment. Une douleur intense me vrille le cerveau lorsque tout redevient clair. Ma grossesse, ce ventre que j'ai tant aimé caresser, ce petit être qui commençait à se faire connaître grâce à ces petits mouvements, en me caressant de l'intérieur, ma petite plume !

C'est impensable. Je ne peux pas l'avoir perdu. Pas encore. Il faut que je bouge les mains pour les poser sur mon ventre. J'aimerais soulever ma tête, ouvrir les yeux, mais j'ai si mal, si peu de force. Ma main gauche est enveloppée d'une lourde coque qui monte jusqu'à mon coude. Ma main droite, tremblante, se relève de ce drap désagréable. Je n'ai que quelques centimètres à parcourir, mais cette distance, si petite soit-elle, est la plus difficile à franchir.

Je suis épuisée, je sombre, encore, sans le vouloir, sans attendre pour savoir, sans comprendre pourquoi je ne sens pas le bébé qui m'habite...

Les bips s'éloignent alors qu'ils sonnaient de plus en plus fort, de plus en plus rapidement.

Non, je ne veux pas partir, je veux le toucher, le sentir, je veux...

Tout me revient de plein fouet. Mon patron, mon énervement, Nathan et ses mots tendres. Ses promesses d'une vie à deux... La nuit, le frais, le bruit des pneus... La douleur et cette femme qui me rassure...

Nathan... Nathan...

Nous avons enfin trouvé un petit équilibre, précaire, certes, mais quand même, nous communiquons, et j'étais prête à tout lui avouer, tout lui offrir. Ces mots que nous devions nous dire, cette vie de couple que nous espérions vivre. Pendant une microseconde, je l'ai ressentie.

J'ai eu conscience de mon cœur, se régénérant entièrement. Il a battu, fort, je l'ai senti exploser en moi, de bonheur. Et puis, c'est mon corps qui a explosé, qui s'est écrasé au sol, projeté par une masse trop forte pour moi.

Ensuite, c'est flou. Les lumières bleues, rouges, les voix qui hurlent, les mains qui me touchent, me réconfortent, me soignent.

Le néant, le vide.

Et cette perception infime qu'il faut me réveiller, ce petit je ne sais quoi qui me fait me battre, qui me lance le défi d'y arriver, de remonter à la surface. Cette impression de ne pas être seule, d'avoir un but, un destin.

Oui, c'est ça. Je me souviens, de ma main, si lourde à bouger, qui s'avançait vers mon ventre que je voulais rond. Je ne me souviens plus. Ai-je senti mon bébé avant de sombrer ? Ai-je sombré en sentant son absence ? J'ai peur de réessayer parce que... S'il n'est plus là, je ne pourrais jamais continuer. Cette fois, c'est impossible. Cette fois, je mourrais pour le rejoindre, pour les rejoindre tous. Je laisserais Nathan trouver une femme plus équilibrée que moi et je rejoindrais toutes les personnes qui m'ont quittée.

Des sanglots remontent dans ma gorge. Je n'ai plus de tube coincé entre mes dents et ouvre la bouche pour laisser s'échapper ma peine, mes angoisses de mère. J'avais décidé d'être une bonne maman, de

faire de sa vie mon essentiel. De vivre pour lui, à travers lui. Je voulais lui offrir le meilleur...

Mon bébé, mon amour, je t'en prie...

Des larmes roulent sous mes paupières et glissent. J'ai du mal à respirer, à avaler ma salive faite d'épines tranchantes. Le malheur, je ne le connais que trop et je n'en peux plus. J'ai aussi le droit d'être heureuse, d'avoir une vie calme, tendre et douce.

Je crois que j'ai besoin d'aide, j'aimerais hurler mais j'ai trop mal, ma bouche est trop sèche, mon âme trop à la dérive. J'ai un petit morceau de plastique dans la main. C'est le bouton d'alarme, je sais, je l'utilisais à foison la dernière fois. Je veux appuyer. Il faut que je me concentre pour bouger mon pouce, pour qu'il m'obéisse.

Il faut que je me calme !

Bras droit, main droite, pouce droit... Allez, Éliisa, tu peux le faire, tu peux appuyer sur ce bouton pour appeler n'importe quelle blouse blanche, demander la dose létale et te casser de ce monde de merde.

Un dernier souffle, un dernier effort et après...

Ma respiration se coupe, je suis prise de vertige, d'un trouble authentique. Ce petit mouvement, indéfinissable, mais que j'ai adoré ressentir depuis qu'il m'a rejoint. Ma petite plume, celle qui me caresse de l'intérieur. Il est là, bien installé au fond de mon ventre, mon bébé. Il m'a raccrochée à la vie, a fait fuir toutes mes envies d'ailleurs.

Mon petit-moi continue de se mouvoir sous ma peau, il est doux, lent et caresse toute la surface élargie de mon ventre.

Maintenant je le sais. Je suis vivante, je veux vivre et je vais rendre ce petit aussi heureux qu'il me rend euphorique. À partir de ce moment, je prends conscience de mon entourage. Les bips raisonnent dans la chambre, de plus en plus rapidement. J'essaye d'ouvrir mes paupières, si lourdes à soulever, et la lumière blanche me fait grimacer. J'ai mal au bras, et à la hanche. J'ai peur de bouger et de me casser quoi que ce soit.

Il faut que je me préserve. Mon pouce se contracte rapidement et j'appuie frénétiquement sur ce que je prends pour le bouton d'appel. La chambre s'anime, il y a du monde autour de moi. Ils me parlent, m'appellent, mais je n'arrive pas à leur répondre. La luminosité est baissée, j'entends les volets se fermer et j'arrive à ouvrir les yeux. C'est une première victoire. Un petit tube est placé entre mes lèvres et un filet d'eau salvateur mouille ma bouche.

Je regarde la dame qui m'abreuve, elle est belle, me sourit tendrement et je voudrais la remercier mais, j'ai beau ouvrir la bouche, rien ne sort.

Rien ne sort jusqu'à sa voix. Jusqu'à mon prénom qu'il crie presque. J'ai l'impression de recommencer à respirer enfin normalement en sentant sa présence. Ma main est englobée par la sienne et son visage se poste au-dessus de moi. Il sourit, il a l'air fatigué, exténué même. Malgré tout, il reste si beau.

– Nathan ?

Je souffle plus que je ne parle et ferme les yeux de bonheur, sa main caresse ma joue, mes cheveux, sa bouche s'écrase tendrement sur la mienne, son front reste poser sur le mien.

– Monsieur, il faut laisser mademoiselle Provost se reposer. Vous devriez attendre dehors.

– Non !

Il vient de hurler mes pensées, s'installe à mes côtés et garde le contact avec moi. Il commence à me poser mille questions et m'étourdit de ravissement. J'aimerais répondre, mais je suis si faible. Je cligne des yeux et me force à rester consciente. J'ai peur, tout à coup. Il est là, me sourit, me caresse, me rassure et au milieu de nous, il y a ce bébé dont je ne lui ai pas parlé, dont il connaît certainement l'existence.

J'ai besoin de lui dire que je voulais tout lui avouer, qu'il l'aurait su si cette voiture ne m'avait pas percutée. Que ce bébé est déjà une merveille, que j'aimerais qu'il ou elle ait ses yeux, et notre force de caractère.

Des larmes roulent encore et il les essuie avec la pulpe de son pouce, en me rassurant. Il lit mes inquiétudes, certainement bien visibles sur mon visage fatigué et m'aide à m'apaiser.

– Nous aurons le temps de parler. Endors-toi, je reste ici. Je ne bouge pas. C'est promis.

Il y a du bruit et je sursaute. J'entends Nathan parler avec une voix menaçante. Je n'arrive pas à saisir ses paroles. Un autre homme lui répond. J'ouvre un œil et vois trois étrangers autour de mon lit.

– Nathan... qu'est-ce...

J'ai soif ! Et ces aiguilles qui me raclent la bouche et la gorge... Je n'arrive plus à parler, j'ai mal.

– Mademoiselle Provost, nous sommes officiers de Police Judiciaire et en charge de votre dossier. Nous avons des questions à vous poser.

– C'est trop tôt. Elle a besoin de repos, dégagez !

Le flic brun et barbu ne regarde pas Nathan et continue de me parler.

– Nous devons aller vite. Il nous faut des réponses. Êtes-vous d'accord pour que nous vous posions quelques questions ?

– Soif.

C'est le seul mot que j'arrive à sortir, mais c'est le plus important pour le moment. Mon pouce appuie encore sur le bouton d'appel et la même infirmière arrive. Ses cheveux blonds sont lâchés aujourd'hui, ça lui donne un air lumineux. Elle me donne à boire et relève le dossier de mon lit en précisant aux policiers qu'ils ne peuvent rester que cinq minutes.

– C'est n'importe quoi !

– Monsieur ! Je pense que vous devriez sortir. D'après notre dossier, vous n'êtes rien pour mademoiselle Provost, donc votre présence n'est pas souhaitée.

Nathan lâche ma main, et j'ai aussitôt froid. Il fait le tour de mon lit et se rapproche des types, l'air méchant. Je voudrais lui crier de se calmer, que ça va, que je suis capable de répondre à ces questions, mais...

– Vous êtes de sales vautours, à traîner autour d'elle depuis des jours, et attendre qu'elle se réveille pour avancer dans votre enquête ! Vous avez la plaque d'immatriculation, des témoins, ça n'est pas assez pour arrêter le connard qui l'a renversée ? Elle aurait pu perdre la vie ! Perdre son bébé ! C'est votre boulot de la protéger, et non de l'enfoncer un peu plus !

J'aimais l'idée qu'il me défende, qu'il se mette au travers de ces types à la mine mauvaise pour me protéger, mais sa dernière phrase m'a fait plus de mal que mes douleurs déjà existantes.

« Son bébé »... « Son bébé »... C'est « Notre » bébé Nathan, je t'en prie, ne nous rejette pas !

– Je reste ! Et vous n'avez plus que quatre minutes.

Nathan se rassoit, ses doigts encerclent ma main, mais je ne le regarde pas, me mords l'intérieur des joues pour ne pas pleurer et me concentre sur les flics.

– Mademoiselle, vous souvenez-vous de l'accident ?

Je m'éclaircis la gorge et prends le risque de parler.

– Un peu.

Ma voix est faible, mais elle est bien là. Une petite victoire. Je leur fais une liste rapide de mes souvenirs, c'est difficile, je n'arrive pas à parler correctement et découpe des phrases dans le désordre. Je suis fatiguée et j'ai mal de repenser à ça.

– Ce n'est pas la femme dont vous parlez qui vous a renversée. Elle est arrivée ensuite, son compagnon a appelé les secours.

Je fronce les sourcils et Nathan pose les questions qui me brûlent les lèvres.

– Vous voulez dire que l'enfoiré qui a renversé Éliisa l'a laissée pour morte sur le bord de la route ?

Ses doigts se contractent autour des miens et je bouge à peine pour qu'il s'en rende compte. Il regarde nos mains jointes, se décontracte et s'excuse en fixant son beau regard sur le mien. L'officier se racle la gorge et nous explique.

– Les caméras de vidéosurveillance nous montrent qu'effectivement, une voiture noire de marque Audi a grillé le feu rouge avant de vous percuter. La plaque d'immatriculation nous a appris que ce véhicule a été signalé volé une semaine avant votre accident. Pour l'instant, elle n'a pas été retrouvée, et nous ne savons donc pas qui conduisait.

J'ai du mal à intégrer qu'une personne puisse être assez odieuse pour ne pas venir en aide à une autre. Que si la femme n'était pas passée par là, j'aurais pu me vider de mon sang sur le trottoir.

– Avez-vous un souvenir particulier, avez-vous vu le visage du conducteur ?

J'ai du mal à reprendre mes esprits et hoche la tête de droite à gauche. Ils ont l'air déçus, moi je suis dépitée.

– Je veux... remercier la dame.

– Nous vous communiquerons ses coordonnées si vous voulez. Mais madame Dechelet et son compagnon vivent à Paris. Ils étaient en vacances dans leur famille.

– Je ... Je n'ai pas de souvenirs, je suis désolée... J'aimerais, mais...

– Ne vous inquiétez pas, ça peut revenir plus tard. Je vous laisse mes coordonnées et je reviendrais dans quelques jours. Reposez-vous bien, mademoiselle.

La pièce se vide et je me retrouve face à un homme qui me regarde comme si j'étais la plus belle chose au monde, mais qui semble refuser ma grossesse. Je suis épuisée, mais j'ai besoin de savoir, je ne peux plus rester dans le flou. Notre conversation s'est terminée brutalement alors que je m'étais jurée de tout lui dire, nous devons continuer sur cette lancée.

– On doit parler.

– Tu es trop fatiguée.

– Non ! Je suis... trop... énervée.

J'aimerais hurler comme je sais si bien le faire, mais ma voix reste faible, à peine plus audible qu'un murmure. Il me regarde, étonné, les traits de son visage se durcissent, ses sourcils se rapprochent et je fulmine. Je veux me redresser un peu plus, mais j'ai mal partout.

MERDE !

– Tu as parlé de ma grossesse comme... si cela ne te concernait pas.

Il ne bouge plus et les mots que je devrais prononcer restent en suspens. Je dois faire preuve de courage pour la plus belle des petites choses qui pousse en moi.

– C'est ton bébé aussi, Nathan.

Ces mots me font mal et je pleure encore. Encore et toujours. Je l'entends murmurer et n'arrive pas à

comprendre le sens de ses mots. Je bouge la main et lui demande de me regarder.

– Je n’ai pas compris.

– Je n’ai pas été présenté... Officiellement, je veux dire.

Il a ce sourire au coin de la bouche, une sorte de timidité et de joie mêlée que j’ai déjà remarquée, je fonds aussitôt. Mes larmes roulent encore le long de mes joues, mais c’est libérateur. Je prends sa main, ça me fait mal, horriblement mal de bouger, mais je n’en ai rien à foutre. Je pose la grande paume de Nathan sur mon ventre, au-dessus du drap.

– Nathan, voici ton bébé. Bébé, voici... Papa.

Je termine ma phrase avec un immense sanglot. Nathan fixe sa main, les yeux arrondis de surprise. Ses doigts commencent à bouger et caressent le tissu séparant nos peaux. Je hoquette de surprise en sentant ma petite plume se mouvoir.

– Tu l’as senti ?

– Quoi ? Non !

– Enlève les draps, s’il te plaît.

Nathan s’exécute d’un geste rapide, et relève ma blouse d’hôpital. Il sort un mot de surprise, d’admiration sur la vue de ma peau gonflée. Il hésite un instant et repose sa main chaude sur moi. La sensation de ce contact est un baume protecteur, il arrive, à lui seul à me faire oublier toutes les douleurs irradiant mon corps. Je pose ma main sur la sienne et bouge pour essayer d’entrer en contact avec le bébé.

– Je ne sais pas si tu vas le sentir, treize semaines, c’est tôt.

– Tu ne te souviens pas de ce que le médecin t’a dit ce matin ?

Je ne me souviens pas avoir vu un quelconque médecin ce matin, ma mémoire me joue des tours. À mon air étonné, Nathan reprend calmement.

– Tu es restée trois semaines dans le coma. Ton accident a eu lieu il y a plus de vingt jours.

Trois semaines... Vingt et un jours sans profiter de ma grossesse, sans vivre pour lui. Je regarde mon ventre, peut-être un peu plus arrondi, certes, et un sentiment de culpabilité s’abat sur mes frêles épaules.

– Je l’ai abandonné tout ce temps.

– J’étais là pour lui.

Alors, tout ce temps, il m’a veillée, il est resté auprès de nous depuis le début ? Ses mots me font tant de bien. Je n’ai besoin de rien d’autre que de leur présence à tous les deux. Je me sens ressuscitée, mais épuisée.

– Repose-toi, je reste là.

L’homme tendre en face de moi me recouvre et s’assied à mes côtés. J’ai besoin d’être sûre qu’il ne va pas me quitter, même si la caresse de ses doigts s’emmêlant dans mes cheveux me rassure.

– Si tu pars, je n’y arriverais pas.

– Tu n’es plus seule, Élisabeth. Je serais là à ton réveil. Dors ma beauté.

Je ferme les yeux, rassurée par ses promesses, amusée par le surnom qu’il me donne. J’ai toujours mal, je ne me souviens pas de la liste de mes blessures, ni de cet entretien avec le médecin. Pour autant, je suis certaine que ça va aller. Pour la première fois de ma vie, j’ai la certitude que mon futur prend un tournant positif.

C’est un nouveau sentiment qu’il va me falloir apprivoiser, et garder bien précieusement.

« *Demons* » de James Morrison

Nathan

Vendredi 09 décembre

– Tu n’es plus seule, Élixa. Je serai là à ton réveil. Dors, ma beauté.

Elle est enfin blottie dans mes bras. Sa respiration s’allonge lentement et vient rythmer la mienne qui, jusqu’ici, frappait mon torse durement. De peur, d’impatience, de soulagement, et d’une multitude de sentiments contradictoires.

Il a bougé. Je l’ai senti. Sous ma paume. Sous sa peau. Sur la mienne. C’était doux, léger, et pourtant ça m’a fait l’effet d’un choc électrique violent. Ce petit sursaut de vie a déclenché en moi une lame de fond d’émotions, toutes plus terrifiantes les unes que les autres. Il est bien là, l’enfant qui porte mes chaînes, mes gênes. Celui qui vivra dans le même enfer que moi.

J’ai peur. Vraiment peur... Non, elle n’est plus seule. Je suis là. Et pourtant, jamais je ne me suis senti aussi seul...

Dimanche 11 décembre

Bordel, ça caille ! Je n’avais pas oublié les températures glaciales des hivers niçois, mais j’avoue préférer de loin les hivers australiens. En même temps, que ce soit l’un ou l’autre, je n’aime pas cette saison. Depuis longtemps. Depuis le jour des obsèques de nos parents. La cérémonie s’était déroulée sous la neige, dans les bourrasques de vent gelé. Je m’en souviens comme si c’était hier et je n’ai qu’à fermer les yeux quelques secondes pour me retrouver là-bas. La main de Marie, frigorifiée, agrippée à la mienne, nos yeux emplis de larmes tièdes fixant avec désespoir la double tombe de nos parents.

Ils étaient partis, emportant avec eux notre innocence, notre insouciance, et mon esprit sain. J’entends encore les mots réconfortants de notre vieille tante Julia, nous promettant une vie plus douce, un avenir moins pénible. Comme elle avait tort. Elle aussi n’a pu tenir sa promesse qu’un temps. Trois ans plus tard, elle s’envolait elle aussi. Du même cancer que maman.

J’ai toujours mal d’y penser. Mais malgré tout, la douleur s’atténue avec les années, pour ne devenir qu’un souvenir farineux et piquant. Je regrette tellement ce neuf décembre, j’aurais dû rentrer comme prévu après le cours de littérature. Jamais je n’aurais dû rester traîner près du stade, à fumer quelques joints en douce avec mes potes de l’époque. À faire mon deuil loin de mon foyer. Parce qu’il ne serait pas mort.

Je tire une longue bouffée de nicotine et l’aspire en rouvrant les yeux sur le jardin paysagé de l’hôpital. Seize ans de psychanalyse n’ont pas réussi à enlever la culpabilité lancinante qui martèle ma poitrine. Vu le fric que ça m’a coûté, je pourrais presque hurler à l’arnaque. Je n’étais qu’un gamin qui venait de perdre sa mère en trois mois de temps, j’avais peur, j’étais perdu, et la schizophrénie se déclarait tout doucement. Et puis, je suis devenu moi, le Nathan d’aujourd’hui, ce neuf décembre mille-neuf-cent-

quatre-vingt-dix-huit, alors que je découvrais le corps sans vie de mon père, se balançant au bout d'une corde.

Le jour où tout a commencé. Où tout s'est compliqué. Où tout a basculé. Où ma vie normale a disparu.

– Qu'est-ce que tu fais là, Nat ? Il fait un froid de canard !

Je me retourne légèrement et observe ma sœur approcher du banc, emmitouflée dans sa doudoune double épaisseur. Malgré son sourire, je sais qu'elle n'est pas au mieux de sa forme. Son sommeil a certainement été agité et elle a dû se réveiller avec la même boule à l'estomac que moi. Je le devine aux cernes qui habillent ses yeux. Mais c'est Marie, toujours positive, toujours le verre à moitié plein !

Elle contourne le banc et me gronde du regard en découvrant la cigarette pincée entre mes doigts. Je sais ce qu'elle va dire et elle sait que je le sais. C'est, mot pour mot, la même phrase à chaque « rechute ». Elle s'assoit près de moi, certainement pour capter ma chaleur corporelle et se réchauffer un peu, puis laisse une épaisse fumée blanche s'échapper de ses lèvres en rouspétant :

– Nathan... Pourquoi fais-tu ça ? Ça ne...

– T'apporte rien.

– Oui, c'est ça ! Alors, pourquoi ?

– J'en sais rien, j'imagine que ça fait partie du processus de deuil. Comme une sorte de rituel.

– Mouais...

– T'en veux ?

Je lui tends le reste de ma clope en souriant derrière mon écharpe. Elle grimace et recule de quelques centimètres en mimant l'écoeurement lorsque la fumée frôle de son visage. Je rapproche le mélange de nicotine et de goudron de mes lèvres, puis aspire la dernière taffe avant de jeter le mégot dans le cendrier. Je dépose le paquet de Marlboro entamé sur le banc et enfonce mes mains dans le fond de mes poches. C'est vrai qu'il fait super froid, je m'étonne même qu'il ne neige pas encore.

– Éliisa demande ce que tu es parti « foutre » depuis tout ce temps !

Je souris en imaginant le visage de ma belle utiliser ce verbe transitif ultra-direct devant ma sœur. Elle était en soins lorsque j'ai quitté l'hôpital en quête d'un bar-tabac ouvert. Elle n'avait pas besoin de savoir. C'est encore quelque chose que je garde pour moi, tout ça, tout mon passé, cet évènement déclencheur. Elle n'a pas besoin de se tracasser avec ça pour le moment. Je ne veux pas qu'elle ait à se préoccuper de moi, elle doit juste prendre soin d'elle et du bébé. Je m'occupe du reste.

– J'avais besoin de prendre l'air.

– Ouais, journée pourrie...

– Hum... Dix-huit ans, c'est pas rien. Ça méritait une clope.

Sa main se déloge de sa poche et vient frapper mon ventre avec force. Enfin, avec sa force de maman fatiguée, usée par ces dernières semaines. Autant dire que je m'oblige à sursauter et à étouffer un faux cri de douleur. Par contre, impossible de retenir mon sourire en voyant le sien naître sous son regard courroucé.

– T'es vraiment con !

Elle cale de nouveau son dos contre le dossier du banc en bois élimé et fixe le même point vague que moi en s'appuyant un peu plus sur mon épaule. Une bonne minute s'écoule en silence, rythmé par nos respirations hachées à chaque fois qu'elle ou moi soupignons de regret et de lassitude.

– Elle sait ?

– Pour ?

– Tu as très bien compris, Nat. Est-ce que tu lui as dit pour aujourd'hui ? Pour papa et maman, et pour toi ?

– Non, ce n'est pas vraiment le moment, tu vois !

– Quand alors ?

Mais elle m'emmerde ! Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ? Elle n'avait qu'à lui en parler, elle ! Elles se connaissent depuis des années, elle a eu l'occasion de lui en parler plusieurs fois. Si Marie sait pour l'accident d'Élisa, la mort de ses parents, j'imagine qu'Élisa doit, elle aussi, savoir certains trucs sur notre passé.

– Tu fais chier, Marie, je lui dirai plus tard, quand ça se présentera. Quand elle me le demandera ! Qu'est-ce qu'elle sait d'ailleurs ?

– Juste que nos parents sont décédés. Elle ne connaît ni les circonstances ni les conséquences. Je te l'avais promis, Nathan.

– Je sais...

Donc, en définitive, elle ne sait rien. Merde... J'ai déjà la tête en vrac aujourd'hui, mais imaginer une seconde lui balancer tout ce qu'elle ignore me tord le bide un peu plus. Elle m'aime, elle me l'a dit, et je veux la croire. Mais elle ne sait rien de moi, elle pourrait ne pas aimer ce qu'elle découvrira. Je ne veux pas qu'elle ait peur de moi, même si elle le devrait...

– Arrête, Nathan...

– De quoi ?

Elle se redresse vivement et plante son regard sévère dans le mien. Marie entre en mode « je suis ta boussole, ferme ta bouche et écoute maintenant ! ». Elle me ferait presque peur lorsque ses traits de visage se figent jusqu'à plisser la ligne de ses sourcils. Alors, je m'exécute et me tais, sans la quitter des yeux.

– De te retourner le crâne dans tous les sens ! On parle d'Élisa là, celle qui a fait des milliers de kilomètres pour toi, qui s'est battue contre ses propres démons pour connaître et comprendre les tiens ! Celle qui a gardé votre bébé !

Et là, c'est le mot de trop ! Peut-être que j'en avais besoin, finalement, peut-être qu'il est nécessaire que je laisse ma rage exploser ! Peut-être que le moment est venu de mettre enfin des mots sur cette sentence, sur ce choix qu'elle a fait sans moi. Sur cette putain de responsabilité qui me scie le bide depuis plus de trois semaines. Je me redresse à mon tour et lui fais face, en gonflant mes poumons, conscient de devoir m'oxygéner au maximum avant de lâcher les chiens.

– Comment tu crois que je me sens, Marie ? T'as une idée de la bombe qu'elle a lâchée ? Je suis schizophrène ! Tu sais mieux que personne ce que ça implique, ce que ça m'a fait faire il y a seize ans !

– Tu n'en sais rien...

– Mais dans le fond, on s'en fout ! Elle est morte, et c'est tout ! J'étais là, seul avec elle, et elle est morte ! Je suis incontrôlable, un putain de schizophrène violent et incontrôlable ! Tu penses vraiment que c'est ce qu'elle veut pour sa vie, pour ce bébé ? Elle aurait dû m'en parler, elle a merdé, Marie, et maintenant c'est trop tard ! Ce gosse n'a rien demandé. Il va venir au monde dans mes pompes, avec ce dysfonctionnement, avec cette folie qui me handicape au quotidien et qui foutra sa vie en l'air !

– Ce n'est pas parce que papa l'était, que tu l'es, qu'il le sera aussi !

– Mais quelles sont les chances, putain ? Une sur cent ? Une sur mille ? Et quand bien même, tu sais combien les évènements de cette vie de merde peuvent être déclencheurs. Je ne voulais pas de ça, Marie !

Bordel, non, je ne voulais pas de ça ! Et elle le sait. Le pire c'est que ça m'allait de ne jamais devenir

père. Mais aujourd'hui, je n'ai plus le choix, je n'ai plus qu'à composer avec, tout ça parce que je suis tombé raide dingue de la nana la plus chiante et la plus têtue de l'Univers !

Marie souffle bruyamment, contenant sûrement sa colère, et s'adosse à nouveau, sans un mot. Je la sens bouillir à côté de moi, préparer un argumentaire digne d'une avocate de renom. Je ne suis pas sûr d'être en mesure d'entendre sa plaidoirie aujourd'hui, parce que j'ai la rage et bordel, je m'en veux ! Cet état de nerfs est précurseur d'une éventuelle crise et je refuse de me retrouver enfermé dans une chambre d'aliéné, à un étage différent de celui d'Élisa. Hors de question, je dois me contrôler !

Je reprends appui contre le banc et tente d'apaiser les battements irréguliers de mon cœur en souffrance. Je l'aime et c'est, à cet instant précis, la seule chose qui me permet de ne pas sombrer. Elle est tout ce que je n'aurais jamais osé espérer, tout ce que je rêvais en secret de posséder un jour. Et ce jour, c'est maintenant. Alors, pourquoi ne pas m'en contenter ?

– Je ne sais pas quoi te dire, Nathan...

Impossible de ne pas me tourner vers elle en entendant ces mots. Non, elle n'a pas le droit ! Si elle ne sait pas quoi dire, qui saura ?

– T'es sérieuse, Marie ?

– Oui ! Tout ce que je suis susceptible de te dire ne te conviendra pas. Tu restes persuadé que ce bébé n'est pas la solution, alors, à quoi bon...

– Parce qu'il pourrait ? Nan, mais franchement, Marie, sois sérieuse deux secondes !

– OUI, IL PEUT L'ÊTRE, NATHAN ! Tu m'emmerdes à te barricader constamment derrière ta maladie ! Mais bon sang, qu'est-ce que tu ne vois pas ? Elle t'aime, comme une folle. Et tu l'aimes depuis le premier jour ! Alors quoi ? Ce bébé est là, tu ne peux plus rien contre ça, et que ça te plaise ou non, je suis heureuse que le délai pour l'avortement soit dépassé ! Cet enfant, c'est ton cadeau pour une vie normale ! Élisa est ton sérum. Alors, avance ! Ose me dire que nous n'étions pas heureux avant que papa et maman nous quittent ? Il était malade comme toi, Nathan, et pourtant notre vie était parfaite, ils s'aimaient jusqu'à mourir d'amour l'un pour l'autre. Et ils nous aimaient plus que tout ! Alors merde, pourquoi tu n'aurais pas cette vie, toi aussi ?

Son visage est rouge de colère alors qu'elle reprend une grande inspiration. Je ne me souviens pas l'avoir déjà vue dans cet état-là avant aujourd'hui. Je l'ai déjà devinée triste, ou en pétard, mais là, c'est plus profond que ça, plus douloureux. Je reste silencieux, quitte son visage enragé, et plonge de nouveau le regard dans la végétation blanchie par la température glaciale.

C'est vrai que nous étions bien. Nous n'avons jamais manqué de rien. Nous étions heureux. Ensemble et heureux. Sa voix, plus posée mais toujours électrisée par les restes d'une colère qu'elle essaie de maîtriser, me parvient et m'annonce une conclusion définitive à cette conversation.

– Tu as juste peur de vivre, Nathan. Quand tu l'admettras enfin, tu pourras envisager d'avancer !

Elle se lève sans attendre et s'éloigne d'un pas rapide. Elle me laisse, seul, face à mes peurs, face à mes doutes. Et je n'aime pas ça, je n'ai jamais aimé ça...

Je me décide à rejoindre la chambre deux-cent-quatorze lorsque les terminaisons nerveuses de mon visage sont définitivement gelées. Les mots de Marie n'ont cessé de tourner en boucle dans mon crâne, sans pour autant m'aider à y voir plus clair. La seule chose dont je suis certain est que je n'ai pas peur de vivre. Elle se trompe ! Je me lève chaque matin, bouffe ces comprimés et me bats pour exister ! Alors non, je veux vivre ! Mais sans me l'avouer vraiment, je sais qu'elle ne sous-entendait pas : vivre dans le

sens refuser de mourir. Elle parlait de vivre en aimant, en lâchant prise, en s'abandonnant à quelqu'un.

Je n'ai pas peur d'aimer Élisabeth. Plus maintenant. Mais oui, j'ai peur d'aimer cet enfant. Comment pourrait-il, lui, m'aimer alors que je ne lui lègue qu'un avenir torturé ?

J'arrive devant la porte semi-vitrée de la chambre d'Élisabeth, mon bonnet en laine toujours enfoncé sur mon crâne, et me fige en découvrant le hublot libre du rideau opaque qui l'habille habituellement. C'est bien la première fois. Et aujourd'hui, je me surprends à garder la poignée serrée entre mes doigts et l'épée, le souffle court. Elle est seule, allongée sur son lit, les yeux plongés dans le vague. Elle semble détendue, apaisée, et sourit. Sa main effleure l'arrondi de son ventre avec une tendresse inouïe, en laissant courir ses doigts de haut en bas.

Je souris comme un idiot devant cette scène presque irréelle, et patiente encore quelques secondes derrière la porte, en essayant de me nourrir au maximum de ce sentiment effrayant d'un bonheur sans tâche. Oui, j'ai peur.

Son regard traverse la vitre et plonge dans le mien. Un frisson délicieux pique ma nuque et descend jusqu'à la chute de mes reins. Son sourire s'étire un peu plus et me bouleverse de sincérité. J'ai envie de croire que je peux y arriver, je nous le souhaite vraiment.

« *Thinking Out Loud* » de Ed Sheeran

Élisa

Avant, mon monde se serait écroulé. Avant, ma fureur aurait été magistrale. Avant, je lui aurais rendu chaque mot, avec une puissance et une volonté destructrice à toute épreuve. Pourtant, après avoir écouté le message déroutant de mon patron sur mon répondeur, je pose mon téléphone sur le lit, sans rage. Je viens de perdre tout ce qui me raccroche à cette ville, à ma vie et à mon idée de revanche.

J'ai des préoccupations bien plus importantes, et je ne veux pas céder à la colère. Je ne l'ai que trop fait, et souvent, cela ne m'a rien apporté de positif. Je saurais me venger, ou du moins me sortir de ce guêpier, une fois remise sur pied. Il comprendra rapidement qu'il ne s'est pas attaqué à la bonne personne.

Je caresse mon ventre tendrement. J'ai beau avoir ces milliers de questions qui tournoient autour de moi, je me sens bien. Pour la première fois, depuis tant d'années, je me sens rassurée, apaisée. Je sais que ma vie prend un tournant décisif, je sais que je ne serais plus jamais la même.

J'ai survécu au pire, je veux maintenant vivre le meilleur.

Le gynécologue vient de sortir de ma chambre et a accepté ma requête, j'attends maintenant Nathan avec une patience relative. Tout n'est pas réglé entre nous, loin de là, mais j'aime penser que nous allons dans la bonne direction, que nous nous approchons petit à petit d'un calme et d'un partage qui nous a, pour l'instant, fait défaut. Je me mets à nous imaginer nous promenant main dans la main dans les rues niçoises, aller au cinéma ou au restaurant comme tous les couples normaux.

Normaux ?

Le serons-nous un jour ? Pour l'instant, nous faisons tout de travers, à l'envers. Notre relation ressemble à un brouillon, je garde mon chef-d'œuvre bien au chaud pendant quelques mois encore. Ce petit bébé est-il la solution ? Je vois les inquiétudes tournoyer dans le regard de mon homme, je vois la crainte, l'angoisse de ne pas y arriver, de ne pas être assez fort pour nous.

Il y arrivera, il se fera à cette idée, et nous aurons une belle vie. C'est utopique ? Oui. Puis-je y croire ? Oui. Il ne me reste que ça, l'espoir.

Je veux apprivoiser ce nouveau sentiment, le faire mien, j'ai besoin qu'il prenne la place de ma rage, de ma déception, de ma tristesse. J'ai besoin d'ondes positives, car la douleur ne me convient plus. Les sentiments négatifs n'ont plus rien à faire en moi, je veux m'abreuver de calme, me faire une orgie de douceur, sentir la passion prendre le dessus.

C'est avec ces pensées tendres que je lève mon regard pour capter celui que j'aime tant. Il m'observe à travers le hublot de ma chambre et je lui offre un sourire timide, pensant immédiatement à l'annonce que je dois faire dans quelques instants.

La porte s'ouvre, m'offrant la vision de ce corps que j'ai tant aimé caresser, embrasser... Je ferme les yeux un seul petit instant pour repenser à nos derniers ébats, cet échange charnel rempli de sentiments fusionnels qui nous amène aujourd'hui à voir l'avenir avec un œil neuf. Nathan s'approche, passe sa main sur ma joue, son pouce frôle mes lèvres et il se penche pour m'embrasser comme si j'étais devenue la

chose la plus fragile qu'il n'ait jamais touchée.

– Tu étais où, tu ? Tu sens le tabac. Tu fumes ?

Cette simple question me ramène à la réalité des choses. Les petites pensées fleurs bleues qui inondaient mon esprit quelques secondes auparavant s'évanouissent, gifiées par cette réalité invraisemblable. Nous ne nous connaissons pas, les petits détails qui nous font aimer l'autre nous sont étrangers. Nous avons eu ces quelques textos échangés, nous aidant à nous familiariser l'un l'autre, mais ce n'est pas assez.

– Ouais, j'ai fumé mais ... C'était juste comme ça.

Je suis en colère, je sens que ça monte et je dois contrôler mes émotions négatives. Elles ne peuvent plus régenter mon esprit. Je souffle longuement, soutenant le regard un peu trop sûr de lui de Nathan.

– Tu ne peux pas fumer. Ce n'est pas bon, ni pour toi, ni pour moi, et encore moins pour le bébé. Tant que tu restes dans le coin, tu ne touches plus à une seule clope, compris ?

Il devrait me répondre, s'énerver, m'apostropher encore un peu pour que nous repartions dans une joute verbale dont nous seuls avons le secret. Mais, contre toute attente, je vois un immense sourire lui barrer le visage. Mon Dieu, ai-je déjà vu si belle personne avant ? Il m'illumine, et son sourire, un peu trop rare, m'offre le baume apaisant que je recherche.

– Pourquoi est-ce que ça ne m'étonne pas que tu sois déjà une louve pour ce bébé ?

– Notre bébé.

– Tu as raison. Notre bébé.

Nathan s'assied sur le matelas et pose ses coudes de chaque côté de ma tête. Son nez joue avec le mien, sa bouche caresse la mienne, et la tendresse de notre échange me fait perdre le fil de mes pensées.

– Veux-tu le voir ?

Nathan se redresse et son regard passe de mon visage à mon ventre. Je devine une angoisse étonnante s'emparer de lui et je pose mes mains sur ses joues pour le ramener auprès de moi. Il n'est pas prêt, je veux le détendre et retrouver l'homme sûr de lui qui m'a tant plu. Ma main ne me fait plus si mal, mais, même dans le cas contraire, je subirais mille douleurs pour pouvoir le soulager, alors je garde le contact autour de son visage et pose mes lèvres sur les siennes, mais contrairement aux siens, mon baiser n'a rien de chaste. Je veux le posséder, revivre la passion qui nous a tant animés. Ma langue s'immisce entre ses lèvres et joue avec la sienne. Mes mains glissent sur ses épaules pour l'attirer un peu plus vers moi. Il est réceptif et cette simple impression me tire un gémissement de plaisir. Son corps s'allonge un peu plus sur moi, je veux le sentir, qu'il me caresse, qu'il me prenne, me fasse sienne, il me manque tant. Il s'écarte encore une fois et je m'impatiente.

– Nathan, mon ventre ne va pas exploser si tu te colles à moi. J'ai besoin de te sentir contre moi. C'est... c'est médical !

– Médical ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– Les hormones de plaisir aident à guérir, c'est connu, et rien ne me ferait plus plaisir que de te sentir contre moi.

– Même avec cette horrible odeur de tabac.

Ce type aura ma peau, mais je ne lui réponds pas, j'attrape les pans de son polo et l'attire à moi une nouvelle fois. Il consent à ma demande, comme libéré de ses craintes. Ses mains glissent sous les draps et remontent ma chemise d'hôpital hideuse. Elle a l'avantage d'être ample et facile à enlever, c'est déjà ça. Nathan s'allonge à mes côtés et me dévore le cou, l'épaule, sa main droite englobe mon sein et sa bouche part à sa rencontre. Il ne m'en faut pas plus pour commencer à haleter, gémir et me tordre dans ce trop

petit lit. Il faudrait certainement tirer le rideau pour que les infirmières évitent de se rincer l'œil, mais je ne peux pas stopper la progression de Nathan, alors tant pis, qu'elles s'excitent devant notre osmose si cela leur plaît. J'aimerais lui enlever ses vêtements, passer ma langue sur son torse musclé, englober ce qui fait de lui cet homme viril et si séduisant. Mais j'ai mal, je n'ose pas le dire, mais mon corps, éveillé par le désir, l'est aussi par mes blessures. Pourtant, je suis incapable de lui demander d'arrêter, j'en veux plus, je le réclame, le lui ordonne. J'ai besoin qu'il me touche, là. J'ai envie qu'il s'insère en moi, juste un instant, juste pour mon plaisir.

En temps normal, il n'aurait pas hésité, je sentirais déjà sa queue entrer en moi intensément. Je prends les commandes et guide sa main vers mon sud. Il pose ses doigts sur la culotte en coton que je déteste et je frémis de le sentir appuyer tendrement dessus. Je suis trempée et lui susurre de continuer, mordillant son oreille par la même occasion. Il n'hésite plus et passe la barrière de tissu jusqu'à glisser entre mes lèvres.

C'est si bon, je me sens vivante, je le sens excité, lorsqu'il appuie son sexe contre ma cuisse. Ses doigts connaissent mon corps, ils savent où passer, où caresser pour me faire monter en pression. J'essaie de me contrôler pour ne pas trop réveiller mes blessures mais c'est dur. J'étais mourante il y a quelques jours, et à cet instant précis, je pourrais crier au monde entier que je suis bel et bien vivante, heureuse, et que l'homme à mes côtés m'offre, en si peu de temps, l'orgasme que je réclamaï tant. Je me contrôle, arquant à peine le buste, mordant mes lèvres, serrant les paupières.

Nathan rit, la tête enfouie dans le creux de mon épaule. Ma respiration reste haletante, mais je peux commencer à reprendre le contrôle de mon corps. Je ne veux pas qu'il pense m'avoir fait du mal, alors je me gère lorsqu'il relève la tête. Sa main remonte et il passe sa langue le long de ses doigts.

– Ce goût m'a terriblement manqué.

– Le tien aussi, laisse-moi...

– Il va falloir attendre. Je sais que tu as mal partout.

Il redescend ma chemise de nuit et me recouvre de ces couvertures rêches et désagréables. Il me tarde de sortir d'ici.

– Qui veux-tu me présenter ?

Je fronce les sourcils prenant un moment pour remettre de l'ordre dans mon esprit embrouillé par l'orgasme, jusqu'à ce que mon petit bébé me fasse sentir sa présence. Sont-ils prêts tous les deux à faire enfin connaissance ? Je ne dois pas surprotéger Nathan et me lance directement.

– Oh ! Eh bien, NOTRE bébé. Le médecin a autorisé une nouvelle échographie.

Je voulais contempler de la joie, de l'émotion ou du pétilllement dans ses yeux, mais je ne constate que la panique et l'hésitation. Je ne veux pas le voir fuir, alors je me redresse, douloureusement, et pose ma main sur la sienne en parlant.

– J'ai besoin que tu sois là. Tous ces mois, je n'ai rêvé que de ce moment, celui où je ne serais plus seule, celui où nous apprendrions à devenir une famille.

Sa main se dérobe et Nathan se lève d'un bon, il tourne sur lui-même, marmonne, s'agace. Il tente de se contrôler alors, j'attends, le cœur au bord des lèvres.

– Tu étais seule parce que tu l'avais décidé, Éliisa ! Pourquoi me l'avoir caché ? Tu as eu l'occasion de me le dire une bonne centaine de fois, mais tu n'en as rien fait ! J'imagine que c'était plus facile de laisser Marie m'annoncer ta grossesse alors que je te croyais morte, à des milliers de kilomètres ! Tu as choisi toute seule notre statut de famille, sans me demander mon avis !

– Tu m'as ordonné de partir, tu m'as avoué m'aimer et m'as demandé de te quitter dans la même

phrase ! J'ai souffert Nathan. Je comprendrais que tu ne veuilles pas t'impliquer, je... J'ai mal compris, je pensais que tu voulais essayer, autant que moi.

J'aimerais qu'il réponde, qu'il me fasse part de sa frustration, mais la porte s'ouvre et le médecin entre avec un chariot d'échographie. Il semble enthousiaste et je prie silencieusement pour que Nathan ne quitte pas cette pièce. Nous nous jaugeons, espérant que l'un de nous flanche, mais nos caractères sont trop entiers pour laisser l'autre gagner. Notre échange est coupé par cette machine qui pourra nous offrir notre première rencontre familiale.

Nous y sommes, la porte émet un bruit disgracieux en se fermant doucement, il est resté.

La sonde se balade sur toute la surface de mon ventre et notre mini-nous apparaît à l'écran. Nathan est droit comme un piquet, les poings serrés, tétanisé devant ce spectacle. J'aimerais rire, me moquer pour détendre l'atmosphère, mais je suis si heureuse de revoir ce petit bébé. Il a vécu trois semaines sans moi, sans mes caresses, sans mes paroles rassurantes, sans mes démonstrations d'amour. Je l'enveloppais d'une chaleur nourrissante, mais je ne l'aimais pas, cet échange me prouve qu'il ne m'en veut pas, qu'il grandit, et accepte nos épreuves. C'est un battant, c'est le fruit de deux caractères si fort qu'il ne peut en être autrement.

Je rêve que Nathan me prenne la main, qu'il me remercie pour ce moment, qu'il s'excuse pour ses paroles blessantes. Je rêve d'une vie de couple ordinaire, celle que je n'aurais sans doute jamais avec lui. Je ravale mes larmes et mes regrets alors que mon bel homme torturé m'offre le plus beau des ressentis. Courbant les épaules, gardant le regard rivé sur l'écran noir et blanc, je vois sa main effleurer son visage et capter une larme roulant sur sa joue. Il ferme les yeux, fortement, et je prie pour qu'il chasse ses démons, pour qu'ils ne le rattrapent pas en cet instant si précieux.

J'entends son souffle saccadé et je comprends qu'il retient un sanglot. Alors, n'y résistant plus, je tends le bras et encercle sa grande main de la mienne, je la serre un peu trop pour lui offrir mon courage, pour qu'il m'accorde sa force.

– Voulez-vous connaître le sexe ?

– Oui.

– Non.

Nous répondons en même temps et restons hésitants, gênés devant nos réactions opposées. Le médecin sourit, éloigne la sonde de mon ventre et nous rassure.

– Ne vous inquiétez pas, bon nombre de couples ont du mal à se décider. J'ai la réponse, si vous voulez savoir, peu importe quand, je vous le dirais.

Je ne sais plus vraiment ce qui se passe ensuite, je suis toujours captivée par Nathan. J'aime voir ses sentiments déborder de son regard, j'aime sentir l'amour qu'il me porte. J'aimerais d'ailleurs qu'il n'y ait que ça, et que la folie qui se terre dans son esprit l'abandonne totalement.

Mardi 13 décembre

Le vent sur ma peau, l'air frais qui nous fait frissonner, voir autre chose qu'un mur blanc, sentir autre chose que le désinfectant. Ce sont ces petits riens qui me donnent le sourire ce matin. Avec l'autorisation du médecin, Nathan pousse mon fauteuil roulant le long d'une petite allée entourant l'hôpital.

– Tu peux marcher plus vite, je ne vais me pas me désagréger si tu roules sur un caillou.

– Silence, ou je te ramène dans ta chambre.

Je penche la tête en arrière pour contempler le visage radieux de mon garde-malade personnel.

– En d’autres circonstances, j’aurais continué à parler.

– En d’autres circonstances, la dentelle de tes sous-vêtements serait déjà à terre.

Oh, oui, j’oubliais le bonheur intense de pouvoir remettre ces vêtements. Rien de spécial, il me faut de larges tissus pour ne pas gêner les pansements encore existants, mais, avec ses pantalons de grossesse, Marie m’a apporté mes parures. Je commence à être à l’étroit, même si je les ai achetés dans un rayon spécialisé.

– Oh, non, Nat ! J’ai galéré à m’acheter des dessous de grossesse qui coûtent les yeux de la tête, alors c’est à manipuler avec prudence.

Les roues se stoppent et Nathan s’approche de moi, s’accroupit à mes côtés, puis saisit ma main tendrement.

– C’est tout ton corps qui est à manipuler avec délicatesse, ma beauté.

Je me mords les lèvres pour éviter de sourire comme une collégienne que l’on invite au cinéma pour la première fois. Je pense que je pourrais prendre goût à être chouchoutée par cet homme si beau, si fort, si sexy. Il s’assied sur un banc à proximité et tire sur les bras de mon fauteuil roulant pour m’approcher de lui. Nous restons contempler le paysage triste de ce parc, décimé par cet hiver niçois. Le silence n’est pas pesant, j’aime être à côté de lui sans sentir de pression, d’angoisse ou d’urgence entre nous, pourtant, je le romps brusquement.

– Tu as pensé à des prénoms ?

J’inspire, voulant gagner du temps, pensant retenir le flot de larmes qui m’assaille tout à coup. Je suis de plus en plus émotive, mon état de santé n’arrange pas mes hormones dévastées. Il secoue la tête frénétiquement, répond par la négative. Je tente un regard vers lui, le voit contempler l’horizon, perdu dans ses pensées. Nous pourrions en rester là, continuer à faire semblant de vivre réellement, mais je me suis promise de ne plus commettre cette erreur, de ne plus rien remettre au lendemain. Alors, je réponds à sa place, il doit connaître mon avis sur le sujet, cela l’aidera peut-être à prendre ses propres décisions.

– J’ai besoin de savoir le sexe du bébé. J’ai peur que ce soit un garçon, j’ai peur que ce soit une fille, j’ai besoin d’être rassurée.

– Je ne comprends pas.

C’est le moment, je resserre un peu mon manteau contre moi, fixe le même point imaginaire que Nathan et me lance dans une explication que j’espère lucide.

– Ma vie n’était pas comme ça avant. J’ai été heureuse, comblée, au summum de la plénitude. J’avais tout, et bien plus. Marie m’a connue joyeuse, insouciante et rêveuse, lorsque nous étions en colocation. Et puis, j’ai tout perdu, en un battement de cils. J’ai tué ma famille en perdant le contrôle de mon véhicule, nous avons plongé dans un ravin, je suis morte avec eux ce jour-là, au sens littéral du terme. Je crois avoir fait un ou deux arrêts cardiaques aux dires des médecins. Je ne sais pas trop, je n’ai jamais demandé mon dossier médical, et personne n’est resté à mon chevet pour me veiller et me raconter. La mort n’a pas voulu me garder, elle a emprisonné les miens et m’a rejetée. Ils m’ont tous quittée, sont tous morts, mes parents, ma petite sœur, l’homme que j’aimais et...

Les doigts trop froids de Nathan glissent le long de ma nuque et caressent ma peau pour m’encourager.

– Et ?

– Et... et le bébé que je portais.

Ses doigts ne bougent plus, je sens mon cœur se battre avec difficulté pour continuer à brasser le sang qui m’aide à me réchauffer, à nourrir mon intérieur. Je dois poursuivre, pour extérioriser ma peine, qu’il comprenne toute l’horreur de ma situation.

– Un instant d’égarement a suffi pour m’enlever tout ce que j’avais, comme l’autre jour, lorsque nous parlions au téléphone. J’étais heureuse, je touchais du doigt cette plénitude absolue en t’entendant me dire ces mots d’amour rêvés. Je n’ai pas fait attention, j’ai failli tout perdre, encore une fois. Nathan, si ce bébé n’avait pas survécu, je n’aurais pas réussi à...

J’aimerais continuer à parler, mais mes mots se perdent entre mes sanglots. Les bras de Nathan passent au-dessus de mes épaules et je l’entends me rassurer, je sens ses baisers, son souffle chaud apaiser mes froides pensées. Je sais maintenant que l’étape que je craignais le plus se passera sans douleur, qu’il comprendra, acceptera mon deuil, mes fêlures, mes douleurs comme les siennes, qu’il m’aidera à les combler. Je ne peux plus me dévoiler, pas aujourd’hui, mais je suis plus sereine.

Nathan s’adosse à nouveau au banc, souffle longuement et répond enfin.

– Pour une fille j’avais pensé à Emma, Rose peut-être, ou Ambre ; pour un garçon, ça peut être Hugo, Arthur, ou Luca. Qu’en penses-tu ?

Je me retourne, puis grimace d’avoir eu la stupidité de faire ce geste si imprudent. Nathan s’approche une nouvelle fois, attentif à chacune de mes douleurs, compatissant et étonné.

– Tu es l’homme le plus déroutant du monde. Il y a deux jours, tu m’as dit ne pas savoir comment gérer ton rôle de père, tu me balances que tu n’as rien demandé, et là, tu me sors des prénoms pour notre bébé. C’est... adorable.

Je ne pensais pas pouvoir être si touchée par son implication. Je devrais certainement pleurer de joie, mais j’ai plus envie de crier, de me lever et danser, les bras en l’air, en balançant mon bassin de droite à gauche et en hurlant de plaisir. Je ne peux pas faire le quart de ces mouvements, alors je laisse ma tête tomber en arrière et souffle d’allégresse.

Il va nous falloir entreprendre de nombreux efforts pour pouvoir être en communion, mais il vient, par ce simple échange, d’ouvrir la barrière d’un futur que j’espère heureux. Je pensais qu’il ne voulait pas évoluer dans le bon sens, qu’il restait sur ses gardes, ne sachant gérer ses craintes quant à la maladie, à son rôle non voulu de paternité.

Je croyais, mais j’avais tort.

– Je vais devoir rentrer chez moi, tu sais.

Il glisse cette petite phrase douloureuse et j’aimerais qu’il n’ait rien dit. Bien sûr, je sais qu’il doit rentrer, et que son chez lui se situe à plus de seize mille kilomètres de chez moi. Bien sûr. Mais dans ce petit espace-temps qu’est mon séjour à l’hôpital, j’avais envie d’espérer.

– Je pense pouvoir attendre que tu sortes.

– Moi qui voulais rentrer chez moi rapidement, je vais peut-être prolonger mon séjour pour te garder à mes côtés.

J’ai envie de crier qu’il n’a pas le droit de nous abandonner, mais à quoi bon ? Ses obligations professionnelles ne peuvent certainement plus attendre. J’ai une foule de questions à lui poser, mais je ne peux l’inonder avec mes doutes. Il faut que j’en choisisse une, celle qui réunirait toutes les autres.

– Comment vois-tu l’après ?

Personnellement, l’après je le vois ici, avec lui et notre bébé, nous pourrions trouver une petite maison sur les hauteurs de la ville espérant le calme dont nous avons besoin tous les deux. J’ai envoyé un mail, ce matin même, pour demander un report de scolarité d’un an, s’il m’est accordé, je pourrais reprendre plus aisément, car Nathan s’occupera du bébé. Cette fois, j’aurais le courage de trouver un autre job, de faire des projets d’avenir, de sourire au monde et à cette seconde chance offerte. Je rêve et me rends compte qu’il m’observe étrangement.

– Alors ?

– Eh bien, je ne sais pas, il faudrait déjà que tu sortes d'ici, ensuite, tu dois prendre certaines dispositions vu que ton immeuble n'a pas d'ascenseur. Sans compter...

– Arrête ! Je ne parle pas des détails matériels, Nathan. Je parle du reste, de tout le reste !

– Élisabeth, je suis certain que ce bébé va bien se porter. Ton corps reprend de la vigueur chaque jour, je n'ai aucun doute.

Il me fait chier ! Il est beau à s'en damner, mais à cet instant, j'ai envie de lui éclater le nez avec l'attelle qui encercle encore ma main. Comment ne peut-il pas comprendre que j'ai besoin de savoir s'il va rester ou s'il va nous amener avec lui dans ses bagages ? Je suis en colère et pousse les lourdes roues de mon fauteuil en essayant de retourner dans ma chambre. Nathan comprend instantanément qu'il n'a pas répondu à mes attentes, que son départ, et l'absence de projection de notre futur me mets en colère.

– Écoute, nous ne sommes pas obligés de trouver une solution dans la minute. Si nous profitons juste d'être ensemble ? Réfléchissons et ensuite, nous aviserons.

– Promets-moi que nous resterons ensemble, que nous avons ce « nous », que nous pouvons avoir un futur commun.

Sa bouche vient rencontrer la mienne, il susurre la promesse que j'attendais avant de m'embrasser avec la passion qui nous anime à chaque seconde.

Nathan

Lundi 19 décembre

Mon téléphone vibre dans la poche arrière de mon jeans, sans que je ne bouge d'un seul centimètre pour le récupérer. Je sais que Sarah m'attend, mais merde, c'est trop bon ! Qu'elle attende encore un peu. Je resserre mes bras autour de sa poitrine, la forçant à plaquer son dos un peu plus contre mon torse, et inspire longuement le parfum de ses longs cheveux bruns. Elle m'a dit vouloir les couper, changer de tête. J'ai râlé sans pour autant l'en dissuader, j'aime ses légères ondulations chocolat, presque autant que j'aime enrouler mes doigts dedans. Je me souviens avoir abandonné toute tentative de dialogue alors qu'elle énumérait les autres changements qu'elle voulait voir opérer dans notre vie.

Je l'ai écoutée, souriant de temps en temps pour donner le change. Elle paraît si sûre d'elle, elle n'a peur de rien, ne doute plus de rien. Elle veut cette vie de bonheur et j'ai compris qu'elle se battrait bec et ongles pour l'avoir. Ce n'est pas que ça m'étonne venant d'elle, c'est simplement que ça rendra les choses certainement plus compliquées.

– Tu m'emmèneras là-bas ?

Je déloge mon nez de ses cheveux après y avoir déposé un doux baiser et fixe le point qu'elle montre du doigt à travers la fenêtre de sa chambre. Je ne suis pas sûr de comprendre...

– Où ça, bébé ?

– Regarde, on aperçoit le musée Matisse derrière le parc des Arènes. Tu vois ?

Elle pose son doigt sur la vitre et tapote plusieurs fois en allant et venant entre ce point au loin et mon regard délibérément idiot. J'adore la faire suer ! Et ça marche à coup sûr ! Elle se décolle complètement de moi et se met de côté, comme pour libérer un quelconque espace qui m'empêcherait de voir l'énorme parc devant nous.

Je secoue la tête en retenant mon sourire devant son air désabusé et répète :

– Où ? Je ne vois rien...

Elle s'agace et continue de pointer le musée, mais avant qu'elle ne morde, je passe mon bras dans son dos et la plaque contre moi. Elle grimace pour la forme et va pour me souffler dessus lorsque j'appose mon index sur ses lèvres charnues. *Tais-toi, bébé...*

– Je ne vois que toi...

Elle se fige, surprise, déroutée, heureuse... J'adore la voir répondre si facilement à mes attentions, à tout cet amour dont je veux la gaver jusqu'à en crever. Notre temps est compté et elle mérite tout ça. Je me régale de découvrir ses pupilles se dilater à mesure que ses yeux brillent un peu plus. Je crois même qu'elle a cessé de respirer une seconde.

Je laisse mon doigt glisser et quitter ses lèvres, puis approche doucement de cette bouche entrouverte et muette. Autant dire que ce n'est pas souvent le cas ! Mais avant que je n'arrive à destination, ses mains agrippent ma nuque et me pressent violemment contre sa bouche gourmande. Elle me bouffe, goûte ma

langue, cherche à assouvir un besoin que je sais vital. Putain d'hormones de grossesse ! Si seulement elle était maître de son corps...

Je réponds sans hésiter à sa demande, mais suis poussé en arrière et bascule lourdement sur son lit. Tout va très vite et j'adore ça ! Elle m'enjambe, grimpe, me surplombe alors que ses mains courent sur mon corps. Ses lèvres quittent ma bouche pour s'attaquer à mon cou, elle lèche ma peau, elle murmure en même temps ce qu'elle envisage de me faire... Elle me rend dingue !

Ses doigts s'activent maintenant à déboutonner mon jeans et libèrent ma queue tendue d'un désir urgent. Sa peau tiède encercle mon érection et coulisse sans retenue. Je n'en peux plus, je veux lui faire l'amour, les doigts ça va deux jours, mais là je ne suis qu'une lance à incendie sous pression, prête à exploser à chaque combustion ! Et je ne mens pas en précisant que je suis en feu !

– Baise-moi !

Cette nana est complètement folle ! Trop folle pour le commun des mortels, mais pas assez pour un mec comme moi. Je saisis ses poignets et les pose sur mes épaules, pour l'obliger à mettre un terme à ses caresses jouissives. Elle plante son regard furieux dans le mien, sans même chercher à calmer sa respiration rapide. Elle aussi se consume...

– Tu sors dans deux jours, bébé, ça ne vaut pas le coup ! Et je te rappelle qu'on s'est fait repérer par Candice hier...

– Ce n'était qu'un petit orgasme de rien du tout ! Ce n'est pas de ma faute si personne ne la fait jouir !

Impossible de ne pas éclater de rire ! J'aime cette femme, profondément. Je ne changerais rien chez elle. Ni ses cheveux, ni sa grande gueule, ni sa tête de con, ni sa spontanéité. Non, je ne changerais rien. Rien, sauf...

Je bloque ses poignets dans ma main gauche et me rhabille maladroitement de l'autre. Elle se débat gentiment, acceptant en silence de patienter quarante-huit heures avant de me laisser la posséder avec force. Je ferais au mieux pour la préserver, mais en toute objectivité, il va falloir que nos peaux humides claquent bruyamment, rapidement. Je veux qu'elle exulte en hurlant mon nom. Je vais m'imprégner d'elle, de cette alchimie, de son plaisir, et le garder en moi, bien au chaud, pour ne jamais oublier. Je ne veux pas oublier.

– Bon, où voulais-tu que je t'emmène ?

Elle se redresse jusqu'à reposer sur ses pieds et pointe de nouveau son doigt à travers la vitre froide.

– Tous les ans, il y a le marché de Noël sur l'esplanade du musée. J'ai envie d'y aller, de boire un chocolat chaud parfumé à la cannelle, de manger des gaufres, de flâner entre les chalets... J'ai envie que tu m'emmènes patiner sur la patinoire éphémère...

Moi aussi je voudrais faire tout ça avec toi, bébé...

J'approche et viens poser mes lèvres sur son front, sans jamais lui laisser voir les regrets détruire mon regard.

– Promis, on se fait ça quand tu seras sortie...

Un doux sourire vient étirer ses lèvres à mesure qu'elle se rapproche lentement. Ce moment est à l'opposé même des dernières minutes. Il n'y a plus de désir dans son regard, plus de nécessité à assouvir un besoin, à combler un manque. Seule une tendresse inouïe brille dans ses iris émeraude et ensevelit mon cœur sous un amas de douloureux remords. Sa chaleur vient se mélanger délicatement à la mienne lorsqu'elle cale son visage dans mon cou, puis me tue un peu plus dans un murmure.

– Je t'aime, Nathan...

– Moi aussi, bébé...

Une seconde vibration dans ma poche me sauve de ce moment que je pourrais ne pas réussir à gérer. J'attrape mon téléphone et constate, comme je l'avais imaginé, deux appels en absence de Sarah. Je récupère ma veste et embrasse Élixa une dernière fois avant de quitter la chambre. Je lui ai expliqué avoir quelques contraintes professionnelles et devoir participer à une conférence téléphonique avec Eliott et certains clients. Elle n'a pas cherché à savoir si ce que j'avançais était la vérité. Elle m'a cru. Elle me fait confiance.

J'arrive devant le pavillon du centre-ville dix minutes plus tard et retrouve Sarah, un dossier coincé sous le bras, qui tapote sur son téléphone avec énergie.

– Pardon pour le retard.

– Ah, Nathan ! J'ai failli attendre ! J'ai une autre visite à honorer dans une heure, si vous voulez bien, on y va maintenant !

J'acquiesce et la suis jusqu'au perron en jetant un œil aux alentours. La rue est passante, mais moins que d'autres grandes artères du centre-ville. J'aperçois une boulangerie Paul dans l'angle, et une épicerie d'appoint. Tout à disposition si besoin, ça me plaît. Le bruit de clef dans la serrure me parvient et je fais face à une entrée étonnamment lumineuse. Après quelques pas, je comprends pourquoi. Un large puits de lumière laisse filtrer les rayons du soleil et réchauffe le hall. Il y a un large placard, la poussette devrait passer sans mal sous le portant.

J'avance dans la pièce de vie, la tête haute mais le cœur en miettes. C'est beau. Vraiment beau. Je sais qu'elle aimera, je l'imagine très bien, le regard ébahi, en découvrant cette longueur de mur habillée de pierre naturelle. Mon estomac se serre alors que je me la représente, frôler du bout des doigts le magnifique boulot de l'artisan, et évoluer avec grâce dans ce grand espace. Tout est meublé, avec beaucoup de goût, ce qui était une de mes exigences. Elle ne doit rien garder de son ancienne vie, se séparer de tout ce qui l'empêche d'avancer, et s'accomplir.

Je n'écoute que partiellement la description de la maison que me vend Sarah. J'ai déjà tout lu sur l'annonce, elle ne m'apprend rien. J'aurais pu valider mon choix sur simples présentations photo, mais il fallait que j'y vienne. Que je m'imprègne des lieux, et m'assure qu'ils y seraient bien. Et en grim pant les marches qui donnent sur l'étage, j'en suis définitivement convaincu. Une grande mezzanine met en scène un coin lecture avec un vieux fauteuil à bascule rénové, une large bibliothèque, et un grand tapis rouge. Sa couleur...

Les trois chambres sont attenantes et deux d'entre elles communiquent à l'aide d'une porte. Elle pourra aisément rejoindre la chambre de bébé en pleine nuit. La chambre où se trouvera le berceau est vide, ou presque. En tout cas, elle le sera dès que j'aurais signé le contrat de location. J'ai déjà passé commande dans un magasin de renom pour le mobilier. J'ai pris tout ce que m'a conseillé la mignonne petite vendeuse, de la veilleuse au plan à langer multifonctions. Ils ne doivent manquer de rien.

– Ça vous plaît ?

– Oui. Ce sera parfait.

– Formidable ! Nous allons repasser au rez-de-chaussée pour les formalités administratives si vous voulez bien.

Je la suis silencieusement et scrute chaque détail que j'ai manqué à mon premier passage. Plusieurs petites niches sont creusées dans le mur qui descend de l'étage, parfaites pour y mettre une décoration qu'elle choisira avec soin. Peut-être même y mettre des photos. Une photo du bébé à chaque changement important de sa vie. À chaque cap passé, chaque apprentissage remporté. Elle saura...

Sarah étale les différents documents sur l'îlot central de la superbe cuisine aménagée et glisse son stylo

sur le papier, en pointant chaque paragraphe du contrat. J'entends, sans vraiment écouter, c'est une partie de mon boulot que je maîtrise en règle générale.

– Voilà, donc si tout vous convient, vous paraphez chaque page et signez la dernière.

Je mets moins d'une minute à remplir cette tâche et fouille dans ma veste pour en sortir mon relevé d'identité bancaire. Elle a toujours ce sourire commercial de merde, certainement ravie de conclure si vite, si facilement. Je ne fais même pas l'effort de lui adresser le mien et lui tends les coordonnées bancaires.

– Ce compte sera approvisionné chaque mois pour le loyer. Il y a déjà ce qu'il faut pour les deux mois de caution, le loyer de décembre, de janvier, et le montant de vos honoraires. Rien ne doit jamais être prélevé sur le compte de madame Provost, que ce soit la taxe d'habitation, les factures EDF, ou autres. J'ai laissé une somme conséquente sur le compte pour que vous, Sarah, interveniez en cas de souci administratif. J'imagine que ça vous paiera de belles vacances au soleil.

Elle me remercie et rassemble son dossier en continuant de me vanter les mérites de cette maison. Je n'ai pas besoin d'entendre que le chauffage au sol est récent ou que le cinéma est à seulement quelques mètres. Je sais qu'ils seront bien ici. Ce sera leur bulle de bonheur, leur espace rien qu'à eux. Je passe la porte et récupère le jeu de clés en refermant derrière moi, non sans ressentir mon corps tout entier se battre pour y rester. Pas seulement y rester aujourd'hui, mais y rester demain, la semaine suivante...

Je vais revenir avec elle pour lui faire passer le plus beau des Noël. Je vais l'emmener partout où elle me le demandera. Je cuisinerai chaque plat qu'elle suggèrera. Je lui ferai l'amour dans chaque pièce de cette maison. Délicatement ou furieusement. Elle décidera. Je laisserai mon empreinte dans chaque recoin de son nouveau foyer. J'y laisserai mon cœur et mon âme. Parce qu'ils lui appartiennent jusqu'à la fin. À elle, et rien qu'à elle.

« *Candy Shop* » de 50 Cents

Élisa

Jeudi 22 décembre

– Prenez soin de vous et de votre petit, d'accord.

– Oui, merci, ça va aller.

– Vous nous donnerez des nouvelles, s'il vous plaît, nous nous sommes attachées à vous.

– Oh, c'est mon caractère agréable, ou mon empathie pour votre profession qui vous a le plus touchés ?

Candice lève les yeux au ciel et commence à rire en rougissant.

– Non, grâce à vous, j'ai gagné le concours du meilleur ragot en vous surprenant en fâcheuse posture avec votre ami.

Elle a cette façon bien à elle de mimer des guillemets en prononçant ces derniers mots et elle me tire un sourire.

– Je ne suis pas douée pour les relations amicales, enfin, je ne suis pas douée pour les relations tout court.

Je termine ma phrase, mon cœur bat un peu plus fort. Je suis adossée au mur du couloir, à proximité de la porte de ma chambre, ma valise à mes pieds.

Je sens sa présence, je sais que c'est lui, parce que mon corps est comme aimanté au sien. Trop de jours à se désirer, à séparer nos corps demandeurs sans assouvir notre passion. Et c'est la sortie, le jour où tout est possible, le premier du reste de notre vie. J'ai envie d'y croire.

Pourtant, rien ne m'encourage à le penser. Nathan m'a dit hier avoir réservé son billet de retour, et il vient me chercher pour me ramener chez moi. Mon côté fleur bleue a pris le dessus sur mes pensées négatives et je m' imagine pleurer au moment où Nathan circule en direction de l'aéroport depuis l'hôpital, ou être abasourdie de le voir faire mes cartons pour m'extraire de mon appartement minable, de ma vie désastreuse. Mais ai-je vraiment envie d'espérer pour rien ?

– Bonjour Candice, vous êtes allée chez le coiffeur ?

Cette dernière touche le bout de ses cheveux nouvellement auburn et, après m'avoir saluée une dernière fois, s'éloigne en rougissant.

– Il te les faut toutes, Don Juan !

– Je repars d'ici avec la plus belle.

Il ponctue sa phrase d'un petit clin d'œil et m'embrasse délicatement. Son baiser effleure à peine ma bouche, mais électrise tout mon corps en une fraction de seconde.

– Ne perdons pas un instant, amène-moi loin d'ici !

Nous roulons depuis quelques minutes et je ne reconnais pas la route. Ai-je raison ? Nathan me prépare une surprise ? Est-il assez prévenant pour me faire ce plaisir, pour avoir lu en moi, pour avoir répondu à toutes mes attentes ? Je n'ose rien dire pour ne pas briser la magie du moment. Nous nous garons devant une imposante bâtisse, certainement construite avant les années mille-neuf-cent-vingt. C'est à cette

époque que l'architecture niçoise s'est modernisée et inspirée des chefs-d'œuvre immobiliers italiens. Je reste bouche bée en entrant dans le hall. Nathan passe devant moi, me prend la main et m'entraîne dans le séjour, avec une joie surprenante.

– Ce salon est parfait, grand, lumineux, et confortable. Tu y seras à ton aise. Les chambres sont à l'étage, mais pour l'instant, je t'ai installé un lit au rez-de-chaussée, je pense que tu devrais patienter quelques semaines pour monter les marches en toute sécurité. En attendant...

Je n'ai pas le temps de répliquer et suis soulevée dans les bras de Nathan. Nous montons l'escalier, il continue à faire son boulot d'agent immobilier, mais je ne l'écoute plus. Mon cœur bondit, hurle de bonheur de savoir qu'il nous a trouvé une maison, un petit coin de paradis pour que nous vivions sereinement notre vie de famille. Mais mon cerveau n'atteint pas la même euphorie. Lui comprend, analyse et en déduit une conclusion intolérable. J'essaye de reprendre de l'assurance lorsque mes pieds touchent le magnifique parquet de l'étage. Nathan me montre les chambres, attenantes les unes aux autres.

« Plus facile avec le bébé ».

Il marche de long en large, se donnant en spectacle, en fait des tonnes pour faire passer la pilule.

« TU seras bien... »

« TU pourras dormir à côté du bébé... »

« TU n'as aucun souci à te faire... »

« J'ai acheté tout ce dont TU vas avoir besoin... »

Il reprend ma main et m'entraîne dans une salle de bains, au fond d'une chambre. Elle est immense, autant que la baignoire trônant au centre. Peut-être devrais-je le remercier, après tout, il m'offre une cage dorée, un endroit pour vivre, un endroit où il peut laisser pourrir sa culpabilité, sa lâcheté. Comment ai-je pu être aussi conne ? Pourquoi me suis-je mis en tête que tout allait bien se passer ?

C'est Nathan, je suis Élisabeth. Bien sûr que nous ne vivons pas la même chose au même moment, bien sûr que chaque petit instant de notre vie est difficile, conflictuel. Je dois garder mon calme, penser à cette petite plume qui grandit en moi. C'est ce qu'il fait lui... Il me vante les mérites du stérilisateur dernier cri qu'il a choisi, de la caméra auditive indispensable pour surveiller l'enfant. Je soupire et tourne les talons, lessivée. Arrivée en haut des escaliers, je sens les doigts de Nathan entourer mon coude.

– Attends, je vais t'aider.

Je me détache de son emprise et gère tant bien que mal la descente en m'agrippant solidement à la main courante en métal noir. Au rez-de-chaussée, je ne peux qu'admirer ce salon immense. J'avoue m'imaginer avec un bon livre, face à un feu de cheminée revigorant lors de mes prochaines soirées, j'aurais aimé compter Nathan dans le tableau. Je m'installe sur le canapé qui doit valoir plus cher que tous mes meubles réunis et me laisse tomber contre le dossier. Nathan, aux petits soins, m'enveloppe d'un plaid volumineux et ultra-doux. Je tente de sourire, mais le cœur n'y est pas. Je n'ai jamais su cacher mes émotions, et je n'ai pas la force d'essayer maintenant. De grosses larmes coulent sur mes joues, encore. Finirais-je un jour par être réellement heureuse, au comble du bonheur ?

– Pourquoi Nathan ? Qu'est-ce que tu fais de notre « Nous » ? Tu bousilles tout, encore.

Cet homme que j'aime, autant que je hais, en ce moment s'installe lourdement sur la table basse en face de moi. Il passe les mains dans ses cheveux et souffle également. J'ai compris, et je ne valide pas son choix, il ne lui reste plus qu'à argumenter, sachant que son plaidoyer est foutu d'avance.

– Je ne peux pas rester. Ma vie n'est pas ici. Il y a trop de choses qui... Elliott fait ce qu'il peut pour porter, seul, la boîte à bout de bras, et... je ne peux pas tirer un trait sur tout ça, Élisabeth... J'ai besoin de temps.

– Je pensais que si nous nous ouvrons l’un à l’autre, tout serait plus simple, j’espérais que l’on pourrait y arriver, tous les deux. Ensemble ! Je ne suis pas une poule de luxe que tu peux loger et garder sous le coude pour venir jouer au papa une ou deux fois par an ! Je ne veux pas de ça, Nathan ! Je ne resterai pas ici sans toi.

– Et tu iras où ? Tu as tout le confort possible ici, bordel !

– C’est de toi que j’ai besoin ! Ne me jette pas ton fric au visage, je n’ai pas besoin de ça pour rebondir. J’y arriverai, je suis habituée à être seule, s’il faut que j’élève notre bébé sans toi, je ne le ferais pas ici, alors que tout me rappellera ton souvenir.

– Je suis néfaste pour vous deux.

Je n’en peux plus, je me lève, furieuse et déçue. Tant et tant que je laisse mes émotions prendre le contrôle de mes pensées. Je devine que sa vie n’a pas été facile, qu’il me cache encore ses zones d’ombres et je serai patiente. Mais je ne peux plus supporter qu’il se cache derrière sa maladie pour s’éclipser devant ses responsabilités.

– C’est en prenant cette décision que tu as vraiment merdé. Tu m’as rendue la tristesse que j’avais réussi à éloigner de moi. C’est toi que je veux, rien de plus, rien de moins. Je me cogne de l’endroit ou du pays ! J’ai le droit d’être heureuse, nous avons le droit d’être gâtés par la vie, de bouffer du bonheur à en être repus, chaque soir. Chaque putain de soir où j’aimerais m’endormir, me coller à ton corps, et croquer une nouvelle part de jouissance en me réveillant chaque matin sous tes baisers.

Je suis à bout de souffle. La maison est grande et ma voix résonne, donnant une ambiance encore plus misérable à mon pauvre et ultime discours.

– Je t’aime, Nathan, plus que tout, plus que ma vie, plus que je ne pourrais jamais aimer. Mais si tu me laisses ici, seule, je te jure sur ce que j’ai de plus cher, sur le bébé que tu m’as offert, que tu ne nous reverras jamais, que notre vie commune s’arrêtera là.

– Bordel, Éliisa ! Tu ne peux pas disparaître comme ça !

– Tu veux quoi ? Que je reste là, disponible, la bouche en cœur et la chatte en avant à chacune de tes visites ? Lorsque tu partiras retrouver la connasse qui chauffe tes draps à Sydney, je devrais recommencer ma pauvre vie solitaire et élever cet enfant avec le souvenir des quelques jours passés ensemble ! Je te déteste, Nat !

– Il n’y a pas et n’y aura pas d’autres connasses, comme tu dis ! Ce n’est pas ce que je veux ! Éliisa tu... Tu ne peux pas me dire que tu me détestes alors qu’il y a quelques secondes tu disais m’aimer !

– La frontière est si mince entre les deux. Je sais que tu dois repartir pour ton boulot, mais... Je ne sais pas, je pensais que tu allais revenir ensuite, que nous allions vivre ensemble. Mon amour, je n’y arriverais pas sans toi.

– Je ne pars que dans trois jours. Je te promets d’y réfléchir. Je suis désolé, je... je pensais bien faire.

Je suis enveloppée dans une immense serviette et fouille frénétiquement dans les tiroirs de la commode. Il a pensé à tout. Mes vêtements sont tous entreposés dans les placards et je trouve mes sous-vêtements, rangés par taille. Note pour plus tard : défoncer Marie pour avoir cautionné les idées débiles de son frère. Pour autant, la douche vivifiante que je viens de prendre a réussi à me détendre. Nous sommes restés un long et pénible moment à discuter en fin d’après-midi, sans trouver la moindre solution.

J’avais besoin d’enlever les odeurs de l’hôpital, de redevenir moi-même. Reste à savoir réellement quelle femme je suis, quelle femme est ressortie de cet accident. J’ai peur de retomber dans mes vieux

travers et d'assombrir un futur que j'aimerais doux. J'ai besoin de me retrouver, d'être la femme que j'ai toujours voulu être. Et je sais que je ne pourrais être elle seulement dans les bras de Nathan.

Dans ses bras réconfortants, contre son torse bouillant, sous ses caresses prometteuses. Je ne sais pas si ce sont mes hormones détraquées, le manque de sexe, ou la proximité de Nathan, mais je suis dans un état d'excitation qui frise la folie. Je frôle mes sous-vêtements du bout des doigts et arrête mon choix sur une parure que je n'ai jamais portée. J'enfile un soutien-gorge doux et agréable au toucher et une culotte échancrée, afin de mettre mon plan en action. Un rapide coup d'œil au miroir me fait remarquer que mon corps est moins sexy, plus en rondeurs. Je n'ai pas pris de poids grâce à la nourriture de l'hôpital, mais bébé fait son œuvre, et son nid s'accroît de jour en jour.

Je tapote mes joues pour me donner du courage et passe la porte de la chambre. Je le vois, au loin, concentré sur son ordinateur. Bon sang qu'il est séduisant. Mon corps est complètement à sa merci, mon entrejambe se contracte, mon ventre papillonne. J'ai besoin qu'il comprenne que mon envie est plus qu'amoureuse. C'est un besoin primaire, bestial. J'ai besoin de lui, de son sexe, s'enfonçant assez profondément en moi pour me remplir avidement, de sa bouche, mordant, suçant chaque centimètre de ma peau, de ses mains dominantes, sauvages.

Il me semble qu'il a parlé de matériel hifi dernier cri avec détecteur Bluetooth, j'entre dans la chambre, pianote sur mon téléphone, monte le son et entends déjà les premières notes et la voix suave et excitante de 50 Cent qui vient combler le silence pesant. Je m'approche, telle la lionne que je veux redevenir. J'ai mal au genou, mon bassin me gêne encore un peu, mais ce soir, je ne veux pas penser à ça, mon envie est plus importante, elle domine le reste de mes sentiments.

Je le surveille, il pose son ordinateur sur le coussin à proximité, je vois ses lèvres se retrousser, et il secoue la tête lentement, se concentrant sur la musique. Il sait, et il est prêt, de toute façon, il n'a plus le choix. Cela fait des jours que j'attends ma sortie, qu'il me promet la totale, et l'on doit toujours tenir ses promesses.

J'avance lentement, me mordant l'intérieur des joues pour ne pas sourire. Je veux du sérieux, je veux que cet acte impérial soit mené sans encombre.

– Merde, bébé, tu es...

– ... Surexcitée !

– J'allais dire magnifique, mais, je prends aussi. Encore tes recommandations médicales ?

Je m'installe à cheval sur ses cuisses, et déchire les pans de sa chemise d'un geste rageur.

Putain, j'ai mal au poignet !

Mais, je fais fi de cette douleur et concentre mon attention sur le point culminant de mon excitation.

– Je suis folle de toi, et je t'aime à l'infini, mais à cet instant, j'ai juste besoin de toi. Ne sois pas doux, ne me préserve pas. Saute-moi, Nathan, c'est un ordre !

Je suis assise au plus près de son sexe et je le sais déjà prêt. Les mains de Nathan, posées sur mon bassin, remontent le long de mon dos, sa bouche englobe déjà un de mes seins à travers le tissu fin. J'appuie sur l'arrière de sa tête pour qu'il se colle réellement à moi, qu'il m'embrasse le plus possible, qu'il me morde, qu'il me fasse passer cette envie sexuelle dévorante. Je presse mon buste au sien lorsqu'il relève la tête pour me prendre la bouche. Je le sens hésiter, esquiver un léger mouvement de recul, son regard se pose immédiatement sur mon ventre.

– NON ! Interdiction de trouver une nouvelle excuse, Nathan ! C'est toi qui m'a mise dans cet état, c'est à cause de toi que je suis en feu en ce moment !

Je m'extirpe de ses genoux et me vautre lourdement sur le sofa à gauche. Comment peut-il, dans la

même journée, me demander de vivre sans lui et me repousser sexuellement ? Qui suis-je pour lui ? Une petite proie à sauver, à câliner tendrement, à soigner ? Une copine de passage ? Un ventre de location ?

– Bébé, ne t’enflamme pas comme ça !

– J’étais enflammée, tu viens de tuer le bûcher qui montait en moi !

Il se lève, avance vers moi en débouclant sa ceinture et son pantalon, s’agenouille et m’écarte les cuisses pour y trouver sa place. Car oui, c’est bien sa place, je ne veux plus aucun homme dans le périmètre de sécurité de mon vagin à part celui, torturé, qui glisse ses mains sur moi pour arriver au point central de mon désir. Il n’en faut pas plus pour me redonner envie de le posséder entièrement, pas plus, pour me laisser aller à mes délicieuses convoitises.

– C’est si différent, tu es si différente, bébé.

Ses mots me font mal, et je me concentre comme je peux pour ne pas le prendre trop mal. Oui, je suis différente, j’ai plus de courbes, mes hormones prennent l’ascendant sur ma vie, mon corps se transforme, ma mentalité aussi. Mais j’aime ce changement, je voudrais tellement qu’il l’accepte également. Je rêve qu’il désire cette nouvelle Élixa comme il fantasmait sur moi, l’année dernière.

– Bébé, je ne sais pas comment faire, il faut y aller doucement, faire attention à ton ventre, à tes blessures. J’ai tellement peur de te faire mal.

– Tu me fais souffrir en te refusant à moi.

Mon regard jade s’emmêle à ses yeux azur, bataillant pour obtenir ce qu’il veut. J’ai des picotements sur mes jambes, là où ses doigts se posent, là où son contact m’électrise. J’aimerais qu’il remonte, qu’il déchire même ces sous-vêtements qui m’ont coûté trop cher, peu importe. J’ai besoin de lui, c’est indiscutable.

– Je ne te plais plus ? Est-ce que mon corps te dégoûte ?

– Non, non ! Élixa, ton corps est un appel à la luxure, hier comme aujourd’hui. J’ai vraiment du mal à me contenir, crois-moi ! Mais...

– Tu sais que tu ne peux plus me mettre en cloque ?

Il rit, laisse retomber sa tête sur mes cuisses et la relève après avoir déposé un doux baiser sur ma peau.

– Oui, pour ça, le mal est fait. Je ne veux pas te posséder, j’ai besoin de prendre soin de toi, d’être doux, attentif, je veux prendre mon temps, ma beauté.

– J’ai juste envie d’être avec toi, de partager encore ce que nous connaissons le mieux. Je te désire tellement Nathan, c’est si douloureux, intense, presque animal. Laisse-moi te montrer que nous sommes toujours ça l’un pour l’autre, que nos corps se comprennent, et sont faits l’un pour l’autre.

Je glisse du canapé, mes genoux touchent le doux tapis de sol alors que mon entrejambe s’installe sur ses cuisses. J’enroule mes bras autour de ses épaules et l’embrasse avec toute la passion qui m’habite. C’est ma dernière cartouche, mon coup de poker. Après ça, j’aimerais qu’il se rende compte qu’il ne peut pas continuer sans moi, que nous ne pouvons vivre l’un sans l’autre. Que notre vie a fusionné il y a déjà trop longtemps pour pouvoir revenir en arrière.

Ses bras contournent mon ventre, pressent mon dos pour que je me colle enfin à lui. Sa bouche rencontre la mienne, sa langue, avide de plaisir, entre en moi, domine l’échange. Je geins de retrouver la connexion intense de nos corps. Sa queue appuie contre le tissu léger de ma culotte, je crois que je pourrais accepter qu’il l’arrache pour aller plus vite. Il y a une certaine urgence qui monte en moi, un mélange d’excitation, de tristesse, de malaise, d’euphorie.

– Nat, je ne peux pas attendre, prends-moi, je t’en supplie.

Il parle en continuant à lécher ma peau, à me caresser, je me blottis contre lui.

– Ici ? Dans le séjour ? Tu ne serais pas plus à l'aise dans un lit ?

– Maintenant !

– Vos désirs sont des ordres, mademoiselle Provost.

Ses mains quittent mon corps, j'ai froid, mais cette chaleur est immédiatement attirée vers le centre de mon corps, là où ses mains se posent, là où elles arrachent la fine dentelle qui me sépare de lui. Sa main gauche en prend la place, son pouce appuyant déjà fortement sur ma peau humide. L'autre main remonte mon corps et entoure mon cou et ma mâchoire. Il serre, rapproche mon visage du sien et me prend les lèvres avidement.

Voilà, c'est ce dont j'ai envie, ce que je réclame. Un seul coup de bassin m'aide à me positionner au-dessus de lui, puis je me laisse retomber après avoir dirigé sa queue vers moi.

Bordel, ce qu'il m'a manqué. Nous soupignons de concert, lorsque j'entame ma descente. Mes mains agrippent sa nuque, les épaules, mes hanches. Je ne devrais pas être dans cette position, mon genou n'est pas guéri, mon bras me fait atrocement mal, mais pour l'heure, rien n'a plus d'importance que cette communion des corps. Je tremble en respirant, prête à exploser dans une seconde. Jamais je n'ai senti autant de désir lorsque je me faisais pénétrer ainsi. Même avec la douleur de mon corps, même avec la fatigue due à mon état, je réponds à ses coups de boutoir, je participe à notre échange.

Je n'ai plus vraiment conscience d'où nous sommes, de la partie intense que nous jouons. Je bouge, mais peu importe après tout, car Nathan est contre moi, il mène la danse, me fait ressentir toutes ces choses qui me manquaient tant. Je sens de doux draps sous mon dos et le corps bouillant de mon homme au-dessus de moi, ses mains qui me caressent le visage, sa voix qui me susurre tout ce à quoi j'aspire, et nous terminons notre joute sur l'immense lit.

Notre orgasme n'est pas identique à mes souvenirs, intense, brutal. Cette fois, j'ai l'impression, et j'ai tellement envie qu'il en soit de même pour lui, que nos corps s'acceptent enfin, qu'ils fusionnent avec une telle intensité qu'ils ne pourront plus jamais se séparer. J'ai tant besoin qu'il reste avec moi, à jamais. Alors, que je souris d'être libérée de cet orage sexuel extrême, cette fois, c'est toute la tension de ces dernières semaines, toute la peur de le voir me quitter, qui me broient le bide et le cerveau. À peine ai-je repris mon souffle que les larmes ruissellent sur mon visage, mon corps tremble, mais cette fois, c'est la terreur de me retrouver à nouveau seule qui m'angoisse.

Je ne voulais pas devenir si faible, si dépendante. Je m'étais jurée de rester seule, libre et forte. Nathan a fait tomber toutes mes barrières, la miniature qui bouge en moi a réparé déjà tant de choses. Ma conscience n'est plus en état de gérer les émotions si intenses que je vis depuis que mon corps a accepté de revivre.

« My love » de Jess Glynne

Nathan

Je suis encore sous le coup d'un orgasme démentiel lorsqu'elle bascule brusquement sur le flanc et laisse ses pleurs incessants résonner dans la chambre. Mon cœur se brise, encore, comme à chaque fois que sa douleur percute ma poitrine et me bousille un peu plus. Je sais qu'elle ne pleure pas de souffrance physique. Je sais qu'elle a peur. Comme j'ai peur de me retrouver seul, sans elle.

Malgré le fourmillement qui affaiblit mes jambes, je me cale contre son dos secoué de spasmes. Merde, j'ai mal ! Jamais je ne me suis senti aussi déchiré qu'à ce moment précis de ma vie. Je glisse un bras sous son corps fragile et l'encercle avec force. Je laisse ma peau encore moite se presser sur sa poitrine généreuse de ces premiers mois de grossesse et pose délicatement ma main libre sur son ventre.

J'ai encore du mal à le toucher, à imaginer qu'une partie de moi s'est mélangée à la sienne, pour grandir jour après jour dans ce corps magnifique. Ça ne devait pas arriver. Je ne devais pas laisser mon code génétique défaillant altérer la vie d'un petit être. Et pourtant, c'est là, sous ma main, contre ma paume. Ça bouge, il ou elle bouge, remue, se fâche de ressentir la tristesse de celle qui le nourrit depuis toutes ces semaines.

Comme tu as raison de m'en vouloir. Je ne sais rien faire d'autre que la faire souffrir. Je ne ferais que vous faire souffrir.

J'ai envie de croire que je suis capable d'assumer ça, de vivre le torse bombé, la tête haute. De marcher avec fierté, ma main enlacée à celle de cette femme façonnée pour moi. Sans avoir peur du jugement, du regard de ceux qui ont vu la noirceur en moi. Je voudrais être de taille à affronter ça, à vivre. Et non plus survivre...

Je devrais lui dire qu'elle n'a pas à s'inquiéter ni à avoir peur. Je trouverai une solution, je dois en trouver une. Mais nous sommes dans une impasse depuis son retour de l'hôpital. Je ne me sens pas la force de rester vivre à Nice, il y a trop de souvenirs douloureux, mes parents, Aglaé. Trop de souvenirs que je me suis promis d'enterrer et de ne pas laisser hanter mon esprit fou à nouveau. Je suis, au quotidien, une bombe à retardement et si je reste, ça ne ferait qu'empirer les choses.

Elle pourrait comprendre, je crois qu'elle pourrait. Si seulement je trouvais le courage de lui raconter, de mettre des mots sur ce qui s'est passé. Elle pourrait venir vivre avec moi, et pourtant elle s'entête. Elle veut continuer de ressasser ses souvenirs douloureux, pour honorer la mémoire de ceux qu'elle a perdus. Foutaises ! Mais malgré ça, je suis prêt à la laisser s'accomplir, à lui donner le temps qui lui est nécessaire pour faire le deuil.

Je mentirais si je disais ne pas avoir, moi aussi, besoin de temps pour encaisser cette grossesse, cette nouvelle vie qu'elle me propose... Ce bébé...

Mais aujourd'hui, je tais mes angoisses et repousse durement les limites de ma folie en la respirant longuement alors qu'elle semble enfin endormie. Son souffle s'est allongé, ses muscles se sont relâchés doucement, et ses doigts sont venus recouvrir la main que je n'ai pas réussi à ôter de son ventre.

Ni elle ni moi n'avons prononcé un seul mot. Parler n'était pas nécessaire. Ses larmes l'ont fait pour

elle. Ma peau collée contre la sienne l'a fait pour moi.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés allongés dans ce lit. Ni même combien de temps j'ai respiré son odeur jusqu'à m'en faire mal. Mais mes yeux ont fini par se fermer...

Une pression légère et régulière sur mes doigts me réveille doucement. Lorsque j'ouvre les yeux, je suis toujours sur le flanc, mais elle n'est plus contre moi. Elle s'est rallongée sur le dos et fixe le haut plafond en pianotant sur son ventre et sur ma main toujours en contact. Quelques mouvements sous ma paume me tirent une grimace à peine visible. Je ne suis même pas sûr qu'elle se soit rendu compte de mon réveil.

Je reste silencieux et laisse mon regard s'éparpiller sur son visage. La peine, la défaite, la lassitude ont ravagé ses traits si gracieux, habituellement si doux. Même la teinte légèrement hâlée de sa peau s'est éclaircie, s'est vidée du bonheur que j'ai eu l'occasion de voir illuminer son visage ces derniers jours. Mais pas aujourd'hui... Sa bouche est pincée, ses sourcils sensiblement froncés...

Je m'en veux de lui faire vivre tout ça, de la voir si triste à cause de moi et de mon problème récurrent. Ce n'est pas ce que je veux ! Je n'ai jamais voulu qu'elle souffre, et pourtant c'est le cas. Les mots de Marie viennent résonner dans mon crâne et me tordent le bide en une seconde.

« Cet enfant, c'est ton cadeau pour une vie normale. »... Jamais elle ne le sera. Je suis fou, cinglé, complètement détraqué.

« Élixa t'aime comme une folle... Elle est ton sérum. » Mon sérum. Celle qui m'a fait péter les plombs plus de fois en un an que ces dix dernières années de crises. Et pourtant, je le sais, je le sens au fond de mon âme, elle est celle qui apaise tout ça, tout ce bordel. Elle me guérit doucement, à sa façon. Elle me pousse dans mes retranchements, m'oblige à bousculer mes plans et à faire fonctionner mon cœur abîmé. Elle me fait rire, me donne mal au crâne, m'émerveille, m'insulte, me passionne, me fait peur, m'excite... Et le plus incroyable, c'est qu'elle m'aime, qu'elle ait envie de construire sa vie avec un mec aussi compliqué que dangereux. Ma lionne est folle, elle aussi...

« Pourquoi tu n'aurais pas cette vie toi aussi ? »... Je ne pensais pas y avoir le droit jusqu'au jour où j'ai rencontré ces yeux aussi sombres que lumineux. Cette vie me fait peur, parce qu'elle signifierait un lâcher-prise, un abandon total. Plus de contrôle, plus de combats quotidiens. Si je baisse les armes, je peux perdre le fil, être trop concentré sur elle, sur eux, et oublier que cette connasse de maladie peut m'emporter comme ça, en un claquement de doigts.

Mais merde ! Dix-huit ans de galères, dix-huit ans d'une existence sans saveur, sans amour, sans vivre réellement. Est-ce que je n'ai pas eu mon compte ? Est-ce que mon contrat avec le diable n'arriverait pas enfin à expiration ? J'en ai marre. Si je ne le fais pas pour moi, je dois le faire pour elle.

Ses doigts continuent de se promener mécaniquement entre les miens et rebondissent sur sa peau. Quand tout à coup, je comprends. Tout peut changer, si seulement je m'en donne les moyens. « Tu as juste peur de vivre. ». Peut-être, sûrement. Mais j'ai la sensation qu'avec elle, tout pourrait se surmonter sans trop de mal. Elle se battrait pour moi, pour nous, je dois simplement la laisser faire.

Mon cœur s'emballe, tambourine ma cage thoracique, puis j'inspire silencieusement un maximum d'air. Elle est prête à encaisser ma maladie et vivre avec. Je n'ai plus qu'à lui montrer mon passé et voir si elle se sent la force de m'aimer malgré ça. Je déglutis difficilement, mais me jette enfin dans le vide d'une voix fébrile.

– Je pourrais rester.

Je n'ai pas réussi à articuler plus de trois mots. Je scrute son visage minutieusement, son souffle s'est coupé quelques secondes. Elle continue de fixer le plafond et laisse un long moment s'écouler avant de

répondre.

– C'est un futur ou un conditionnel, Nathan ?

– Conditionnel, parce qu'il te reste des choses à savoir sur moi. Et qu'il se pourrait que tu n'aies plus envie que je reste dans ta vie après ça.

Elle se décide à tourner le visage jusqu'à laisser sa joue reposer sur l'oreiller. Aucun sourire, aucun signe qui pourrait me faire penser qu'elle a envie d'entendre ou de comprendre, ni même de décider pour nous. Il y a juste ce mélange de peur, de souffrance et d'espoir, brillant dans le fond de ses iris vert, presque gris aujourd'hui.

– Tu vas me raconter ?

– Seulement si tu en as besoin.

– Oui, j'ai besoin de comprendre, Nathan.

Très bien. J'inspire profondément sans jamais la quitter des yeux et vais pour me lancer dans un récit de vie quand elle pose à la hâte son index sur mes lèvres.

– Et après ça, je pourrais te garder près de moi ? Jusqu'au bout ?

Je ne retiens pas mon sourire alors qu'elle me donne une nouvelle fois une bonne dose de bonheur, en seulement quelques mots. Elle n'a encore rien entendu, mais semble déjà si déterminée à accepter mon passé, mes erreurs, mes douleurs...

– Si tu le veux toujours, oui. Jusqu'au bout, bébé...

J'approche jusqu'à effleurer ses lèvres délicatement et me nourris de sa chaleur pour me donner le courage qui me fait défaut avant ma confession. Ses paupières s'alourdissent, je l'embrasse chastement, puis ses lèvres murmurent contre les miennes :

– Raconte-moi...

Je recule en sentant mon cœur battre un peu plus vite de cette échéance enfin arrivée. Le sien frappe sa poitrine avec autant de force que le mien, d'impatience, de trac... De peur... C'est le moment, je le sais, tout se joue maintenant. Ses doigts se resserrent sur les miens et donnent le départ.

– Je venais de fêter mes seize ans lorsque ma mère a déclaré un cancer du pancréas. Ça a commencé avec des maux de ventre, une perte de poids trop rapide. Tout est allé très vite. Mes parents nous ont préservés au maximum, mais cette connerie a fini par nous bouffer, malgré tout. Elle est partie en trois mois. Un cinq décembre, il y a maintenant dix-huit ans. Nous étions anéantis, mais nous étions ensemble. Dès le lendemain, Marie, qui n'avait que quatorze ans, a pris les rênes et s'est chargée de l'administratif. Mon père, lui, pleurait, terré dans son lit, la perte de la femme de sa vie. Et moi, je n'étais déjà plus vraiment moi. J'avais la sensation de la sentir, de l'entendre la nuit. J'ai compris plus tard que la maladie avait commencé à m'emporter. Les minutes semblaient durer des heures, je les regardais survivre, pleurer, souffrir, sans être capable de me battre pour eux. Je m'en suis voulu. Je m'en veux toujours...

Le dire, le ressentir encore une fois, me fout en l'air, et je prends quelques secondes pour chasser le tremblement naissant dans ma voix. *C'est derrière toi, Nathan...*

– ... Le neuf décembre, j'ai traîné après les cours. Je n'aurais pas dû, mais je la sentais autour de moi, surtout chez nous. Je ne savais pas, je ne comprenais pas... Je suis rentré le premier, ce soir-là, et j'ai retrouvé mon père, pendu à la cage d'escalier. J'ai su plus tard qu'il ne s'était donné la mort qu'une dizaine de minutes avant que je ne le trouve. J'aurais pu éviter ça, j'aurais dû rentrer plus tôt. La vie m'a puni en déclarant définitivement ma maladie. Je n'ai pas vraiment de souvenir des suites de cette soirée. Marie raconte qu'elle m'a retrouvé aux pieds de mon père, je riais, je hurlais, je divaguais complètement... Un fou ! C'est ce que j'étais. C'est ce que je suis.

Malgré ses paupières closes, une grosse larme s'échappe sur sa joue et roule jusqu'au drap. Sa respiration est courte, Éliisa se contient, sûrement malmenée par ses hormones. Je ne supporte pas de la voir pleurer et m'approche un peu plus afin d'essuyer délicatement du pouce les restes humides de larmes.

– Ne pleure pas, beauté, c'est juste mon histoire. Tu connais cet ado, dis-toi qu'il a les armes maintenant pour se battre contre la maladie. Même si cette connasse est rusée et sadique, il y arrive...

Elle acquiesce sans jamais ouvrir les yeux et monte la main que je gardais sur son ventre pour la déposer sur sa joue. Ce geste est d'une tendresse incroyable, bien plus puissant qu'un mot d'amour, ou qu'un baiser. Il me donne la force, il m'aide à continuer. Elle m'aide...

– Marie a dû te parler de tante Julia, c'est elle qui nous a recueillis après ça. Je vivais avec elle et Marie sans vraiment être auprès d'elle. Après mon épisode psychotique, le médecin m'a fait bouffer tout un tas de cachetons et ils ont stabilisé mon état. Mais j'étais dans un brouillard constant, je dormais tout le temps. J'étais abruti par les antidépresseurs, ça a duré six semaines. Et puis, j'en ai eu marre. J'ai tout balancé dans les chiottes et j'ai repris ma vie d'ado en deuil. Mais tout avait changé. J'avais changé. J'étais en colère en permanence, à cran, imbuvable. Je me souviens des voix, des hallucinations, des pertes de repères, des regards sur moi... J'étais devenu quelqu'un d'autre... Les crises étaient douloureuses, parce qu'incontrôlables. Seule Marie réussissait à me calmer, à me faire reprendre conscience de la réalité...

Je souffle en basculant doucement sur le dos lorsque des dizaines d'images de ces années-là me traversent l'esprit. J'aurais pu sombrer dans la dépression, me laisser mourir, mais c'était sans compter sur la ténacité de ma sœur.

– J'ai eu une chance folle d'avoir Marie près de moi, et ce depuis toujours. Elle est la seule à avoir compris que le deuil n'était pas seulement à l'origine de mes changements d'humeur, de mes excès de colère. Elle me voyait décliner, devenir de plus en plus dangereux. Pour moi et pour les autres. C'est elle qui a su me guider, m'apaiser. Elle m'attirait dans sa chambre, m'asseyait sur son lit et me parlait autant de temps que mon état le nécessitait. Elle avait ce ton de voix lisse, doux, presque mélodique. Je ne voulais tellement pas de tout ça, je ne voulais pas devenir fou. Je m'accrochais à elle, à ses mots. Dans les derniers temps, sa voix seule n'était plus suffisante, alors elle y a ajouté celle d'un autre. Toujours la même chanson, toujours le même rythme. Toujours le même rituel... Et puis, tante Julia a déclaré son cancer, le même que celui qui a emporté ma mère. Le médecin est venu à domicile un jour où je n'étais pas en grande forme. Il a vu, il a compris, les tests ont été faits, le diagnostic posé et la médication a été mise en place. Deux ans après le décès de mes parents. J'étais paumé, putain, c'était trop pour moi. J'ai eu des moments de rejet violent, je refusais cette maladie, je la haïssais.

Je peine à inspirer tant ces souvenirs me compriment la poitrine. Quel gâchis ! Je suis passé à côté de ma jeunesse... Un mal de crâne sourd, vicieux, presque autant que ma connasse de maladie, vient envelopper mon cerveau et frapper contre mes tempes. Je presse ma main libre sur mon visage et frotte ma peau avec force. Si seulement ça pouvait effacer tout ça... Dégager la douleur, les souvenirs, les emmerdes...

Et puis, soudain, la chaleur de ses doigts vient tiédir ma peau brûlante. Je n'ai pas besoin de musique, du refrain apaisant de Marie à cet instant précis, ni d'une quelconque molécule. Sa main se resserre avec tendresse sur la mienne et l'aide à libérer mon visage, ainsi que mon âme, de l'obscurité. Mon regard trouve le sien, et ce dernier brise en une seconde les chaînes qui alourdissent mon cœur. Elle est là, à seulement quelques centimètres de mon visage, ses iris brillent d'intensité et d'une douleur qu'elle partage aujourd'hui avec moi. J'aurai beau chercher à l'éloigner, à combattre mes démons, sans elle,

aujourd'hui, je sais... Je suis foutu sans elle, sans ce regard sur moi.

Ses lèvres bombées restent closes, mais son regard me guide. Il m'offre le plus beau des cadeaux, le courage, la force et la confiance. Ce regard magnifique, d'un vert profond et sincère. Faites qu'il ait ses yeux, pour que je puisse m'y plonger, m'y noyer, me laisser couler avec cette certitude d'être ramené à la surface grâce à eux...

Je n'ai plus peur.

Je pourrais m'arrêter là, l'embrasser de toutes mes forces, lui répéter combien je l'aime et qu'il n'est pas nécessaire qu'elle entende la partie de mon passé qui va suivre. Mais je veux qu'elle sache tout de moi, qu'elle me connaisse entièrement, qu'elle m'aime en connaissance de cause, et que, malgré ça, elle continue de poser ce regard tendre sur moi... Jusqu'au bout...

– Peu à peu, semaine après semaine, le temps a fait son œuvre, et je me suis habitué à cette vie en pointillé. Je composais avec les crises, je les annihilais avec les comprimés et les cachais sans trop de mal à notre entourage. Jusqu'à ce jour de mai... Elle s'appelait Aglaé, nous étions en première année de BTS ensemble. Elle m'a plu tout de suite, elle était innocente, belle, ingénue, et ne portait aucun jugement sur moi. Elle représentait une sorte de renaissance, une façon pour moi de retrouver une vie normale. Alors, j'ai arrêté de me battre et je me suis laissé porter par notre relation. Tout se passait bien entre nous, trop bien sûrement. Je ne crois pas lui avoir dit que je l'aimais, mais elle oui. Et finalement, je m'en foutais, j'étais bien avec elle, je récupérais de ces mois d'enfer, elle les effaçait peu à peu. Et puis, j'ai eu cette envie de passer la journée près de la côte. Je n'avais pas pris de traitement depuis plusieurs jours, parce que ça allait, parce que j'estimais ne plus en avoir besoin... Parce que je me sentais bien.

Je marque une pause alors que le plus pénible est sur le point de franchir mes lèvres. Je sais qu'elle lit en moi, qu'elle devine le calvaire qui entache mon esprit. Parce que personne d'autre qu'elle ne peut dorénavant me percer à jour avec autant de facilité. Je lui donne les clefs, je lui offre mon cœur, mon passé, sans réfléchir aux conséquences, mais persuadé qu'elle en prendra soin. J'inspire profondément. Elle laisse glisser ses doigts fins sur mon visage sans jamais me quitter des yeux. C'est maintenant que tout se joue...

– Je me souviens avoir vu mes mains trembler, mais me convaincre que j'avais juste froid. Je me souviens entendre mon père, mais refuser d'y croire. J'étais bien, je ne voulais pas que ça s'arrête. On a beaucoup ri ce soir-là, on a partagé des moments parfaits, ceux dont tu rêves qu'ils ne s'arrêtent jamais quand tu penses que la vie c'est juste ça... Je ne me rappelle pas de tout après ça, la crise est arrivée trop vite. Je nous revois marcher au bord de la falaise, faire les cons, avoir peur et en même temps être grisés par le vide...

Elle continue d'effleurer ma peau lorsqu'une larme s'écrase sur sa joue et rejoint lentement le doux sourire qu'elle s'impose de porter. Je sais qu'elle a compris...

– J'ai le vague souvenir de lui hurler dessus, lui dire des trucs atroces. Je me rappelle le coucher de soleil, le froid, le mal-être qui m'oppressait. Et puis plus rien... Je me suis réveillé en cellule, complètement perdu. Je ne la voyais pas, je ne comprenais pas pourquoi j'avais mal au bide à ce point. Pourquoi mes mains douloureuses étaient enveloppées de bandages tachés de sang. J'ai tourné en rond pendant plus d'une heure avant que Marie n'arrive. Elle avait cette douce détermination dans la voix, et pourtant des larmes embuaient son regard... Aglaé avait été retrouvée cinquante mètres plus bas, sur les rochers...

De nouvelles larmes viennent rejoindre la commissure de ses lèvres maintenant dénuées de sourire. Elle voudrait parler qu'elle n'y arriverait pas tant sa gorge semble gonflée de cette boule de douleur que je ne connais que trop bien. Elle souffre avec moi... Peut-être même que toute cette merde que je ressasse

la plonge elle aussi dans celle qui définit son passé. Je veux aller au bout, pour que ce sujet soit clos une fois pour toutes, et qu'enfin je m'autorise à avancer.

– J'ai été désigné responsable, mais pas coupable. Mon incarcération a suivi. Les crises étaient tenues en laisse par le traitement que le psy carcéral me faisait manger. Mais j'enrageais de ne me souvenir de rien. Même aujourd'hui, je suis incapable de te dire si... Si elle est tombée à cause de moi. J'aurais pu, en pleine crise, j'aurais pu... Le procès a statué pour un homicide involontaire, avec une peine de prison de deux ans. Je les méritais sans doute, peut-être même que ce n'était pas assez, trop peu pour tout la douleur que je causais à ses proches. J'ai vu l'horreur dans leurs yeux, le chagrin immense, le même que celui qui emplissait le regard de ma sœur lorsque nos parents sont décédés. Plus jamais je ne voulais voir leur haine, leur dégoût, leur peine incommensurable. Alors, après vingt-quatre mois de détention, j'ai été libéré et je suis parti. Je ne pouvais pas rester. J'ai pris l'avion en direction de l'Inde, et puis j'ai bougé année après année. Le Népal, la Chine, la Thaïlande, le Vietnam... Jusqu'à l'Australie, il y a huit ans. Je n'ai plus eu envie de bouger après ça. Jusqu'à aujourd'hui...

Ses yeux se ferment lourdement alors qu'elle approche jusqu'à plaquer son corps contre le mien. Sa respiration est saccadée, elle tremble presque. Je resserre mes bras autour d'elle et pose mes lèvres dans ses cheveux avec cette douloureuse sensation d'en avoir trop dit.

Et j'attends. Mon cœur ralentit. J'ai dit que je n'avais plus peur ?

« *Listen to your heart* » de DHT

Élisa

Vendredi 23 décembre

Nous n'avons pas parlé. Il est inutile d'extrapoler les sentiments si forts que nous ressentons l'un pour l'autre, ni la culpabilité qui nous inonde le cœur. Nous sommes restés allongés, nos corps enlacés l'un à l'autre comme pour nous protéger de cette triste réalité. J'ai fait ce que j'ai pu, essayé d'être aussi forte que possible en écoutant ses aveux douloureux.

Je ne sais pas ce qui est pire. Savoir être coupable de la mort de mes proches, mais avoir été déchargée de toute responsabilité après cet accident, ou, comme lui, de rester dans le flou le plus total et avoir payé le prix fort pour cette perte immense. Ma tête est posée sur sa poitrine et je sens son cœur reprendre un rythme normal. J'imagine que nous sommes dans cette position depuis longtemps, mon corps me fait mal de rester stoïque et mon ventre, bien qu'appuyé sur le flanc, me pèse un peu. J'attends que Nathan dorme et me décolle lentement de lui. J'ai froid, terriblement, de m'éloigner de l'homme que j'aime tant.

Je déambule dans ce vaste séjour, entourée d'un plaid moelleux et essaye de prendre un peu mes marques.

Ce lieu va devenir ma maison, mon antre, mon nouveau départ. J'aimerais tant que la proposition de Nathan soit réelle, qu'il reste ici, avec nous, pour toujours. Pourrons-nous être aussi heureux que le sont Marie et sa famille ? Cet enfant que j'aime déjà plus que ma vie va-t-il finalement connaître la douceur d'une cellule familiale confortable ?

J'ai l'impression d'avoir gagné une bataille, ou peut-être même la guerre en pensant à notre futur en France. Je me vois continuer mes études dès l'année prochaine et rechercher un nouvel emploi rapidement. Je pourrais m'ouvrir aux autres, aller de l'avant, croquer la vie à pleines dents. Nous avons tous les deux de mauvais souvenirs sur ces terres, mais à deux, nous serons plus forts, nous éloignerons nos peurs, les unes après les autres.

C'est avec cet engouement positif que je me rapproche de la cuisine et commence à fouiller dans les placards. Cet homme merveilleux a pensé à tout, nous avons ce qu'il faut pour tenir un siège pendant un mois. Je prends un verre de jus de fruit et m'évertue à chercher cette idée fixe, presque frénétiquement. Il y a tout ce qu'il faut mais, évidemment, il manque LA chose, cet aliment qui me fait presque saliver en pensant à lui, et que je n'arrive pas à sortir de mon crâne.

Je soupire, quitte la salle et espère enlever ces stupides envies de femme enceinte en allant prendre une douche. Je frotte frénétiquement mon corps, frustrée de ne pas avoir ce que je veux, mais il n'y a pas que ça. Je ressens ce petit quelque chose de nauséabond en moi, j'essaye de chasser mes idées noires, penser positif mais rien y fait. Une petite voix murmure dans ma tête, me siffle rageusement que je ne fais pas le bon choix, que cette vie n'est pas la mienne et ça m'agace au plus haut point. Je comprends que Nathan doive quitter le travail qu'il affectionne tant s'il reste avec moi, et je m'oblige à penser que c'est bon pour lui. Sa relation avec Elliott n'étant plus si agréable, peut-être doit-il prendre, lui aussi, un nouveau départ professionnel, avec sa famille, moi, le bébé, Marie, Charly et leurs enfants.

J'en ai ma claque de chercher la petite bête à chaque fois. Je veux vivre simplement, être heureuse, amoureuse, libre et sereine, point barre ! Je sors de la douche encore plus énervée que lorsque j'y suis entrée et m'avance vers la chambre pour m'habiller.

En poussant la porte, je découvre Nathan, assis sur le lit, le dos courbé et la tête entre ses mains si douces. Ma détresse et ma rage s'évanouissent. Je fonce sur le lit pour le prendre dans mes bras. Je ne veux pas qu'il replonge dans ses souvenirs douloureux, ni que sa maladie l'emporte loin de moi. J'aimerais qu'il ait assez de force pour faire face, pour rester avec moi, pour combattre ses démons.

– Nathan, je t'en prie...

Je l'atteins rapidement, il est chaud, peut-être un peu trop, je lui pousse les épaules pour qu'il se redresse, monte à cheval sur ses jambes et le force à relever la tête, apeurée de ce que je pourrais trouver dans son regard azur. Il se laisse faire, n'hésitant pas à me montrer toute la souffrance qu'il endure après ses aveux, et je ne l'aime que plus. Il reste silencieux, je sais que je dois le reconforter, l'aider à aller mieux, à se sentir plus léger, mais je ne sais pas faire ça, j'ai si peur d'être maladroite.

– Mon ange, je suis désolée de t'avoir laissé seul, mes muscles étaient endoloris, je devais me lever, ne te méprends pas. Si tu savais ce que ta franchise m'a fait, si tu savais à quel point tu m'as rendue heureuse, parce qu'à travers ton récit tourmenté, tu m'as ouvert enfin la porte de ton cœur, de ta vie. J'ai senti que tu me faisais confiance, que tu savais que je comprendrais. Et c'est le cas. Je ne pourrais jamais t'aider à savoir ce qu'il s'est réellement passé en haut de cette falaise, mais... Je peux t'aider à vivre avec ce doute, à effacer, si c'est possible, ce sentiment de culpabilité qui te ronge... Je suis...

– En es-tu capable, toi-même ?

Je fronce les sourcils, ne comprenant pas la nuance sombre qui flotte dans son regard. Il reprend, après s'être redressé un peu plus et écarté de moi.

– Arrives-tu à vivre sans te sentir coupable pour ta famille ?

Je réponds par la négative d'une toute petite voix, ne comprenant pas pour quelles raisons mes paroles me reviennent en pleine face. Je baisse les yeux, lassée de ces joutes sans fin entre nous.

– Élixa, c'est à moi de te protéger, de faire en sorte que ta vie soit plus douce, que tes angoisses soient moins fortes. Je n'ai pas besoin que tu prennes soin de moi, ta présence à mes côtés me suffit. Je peux y arriver, pour toi... Et pour lui.

Il caresse mon ventre avec une infinie douceur et je me sens régénérée de l'intérieur. Ne pouvant résister, je tente une pointe d'humour pour dédramatiser nos échanges.

– Ou elle...

Il ferme les yeux, et j'espère qu'il le fait pour chasser ses sombres idées et non pour réfuter l'idée d'avoir une fille. Je ne sais plus vraiment quoi faire à cet instant. Nous avons fait connaissance il y a plus d'un an, avons conçu un enfant et pourtant, je le connais si peu qu'une pointe de frustration me pique le cœur. Sans lui demander son avis, sans peur de ses réactions parfois violentes, je m'approche, entoure ses épaules de mes bras et me colle à lui. Ma poitrine rejoint la sienne, ma tête se niche au creux de son cou, mon bassin ne fait qu'un avec le sien.

Serre-moi dans tes bras mon ange, je t'en prie.

S'il me serre contre lui avant dix secondes, nous arriverons à surmonter nos démons.

Dix... Neuf... Huit...

De toute façon, je ne bougerai pas, je resterai contre lui le temps qu'il faudra pour récupérer la fragile complicité que nous sommes en train de nouer. Il sait que je ne lâcherai rien, il sait qu'il va devoir baisser les armes, admettre que nous ne sommes bien qu'ensemble.

Sept... Six... Cinq...

Il faut aussi qu'il accepte son passé, qu'il fasse l'effort de vivre positivement sans culpabiliser. Ce chemin est long, moi-même je ne suis pas encore guérie, mais ce petit bébé me donne la force de combattre tous mes démons. Nathan y arrivera également, s'il entoure mon corps de ses bras, si seulement il pouvait faire un petit geste vers moi.

Quatre... Trois... Deux...

Je ne lâcherai rien, même après le zéro, je compterais en négatif s'il le faut, mais je ne me décollerai pas de lui sans obtenir ce que je veux.

Un... Zéro... Moins un...

Je sens sa poitrine se soulever un peu plus fortement, puis redescendre un peu trop lentement, ses mains glissent le long de mes flancs, trouvent mon dos et s'entrecroisent pour que mon corps s'aplatisse contre lui. Je me mords les joues, crispe mes paupières pour ne pas avoir la moindre réaction qui lui laisserait penser que j'ai douté de lui. Nous restons là, un long moment, échangeant nos peines et notre courage, scellant ainsi notre nouvelle vie à deux.

– Tu restes vivre avec nous ?

Je ne devrais sans doute pas percer la petite bulle de douceur entre nous, mais le besoin de savoir est presque douloureux. Je ne veux pas voir ses doutes, ou son hésitation, alors je ne bouge pas d'un millimètre et attends qu'il accepte enfin de se dévoiler.

– Je pense être incapable de vivre sans toi.

Je ne peux pas le serrer plus contre moi, alors je me contente de sourire et je perçois qu'il en fait de même.

C'est donc ça le bonheur ? Ces infimes instants de communion, où l'on se sent assez confiant pour aller de l'avant sans peur, sans hésitation ? J'aime ce sentiment, et ne veux plus m'en séparer.

Je fouille encore dans chaque placard de cette immense cuisine en rageant.

Nathan arrive derrière moi, pose un baiser sur mon épaule et me demande ce que je veux.

– Ce n'est pas humain d'avoir acheté autant de denrées mais d'avoir oublié l'élément essentiel à une alimentation saine !

– OK, calme-toi, et dis-moi ce qui te ferait envie.

– Si je dois être honnête, je te dirais que j'ai envie d'une clope, mais je sais que c'est impossible. Là, je ne sais pas, c'est plus qu'une envie, c'est un besoin !

Nathan commence à rire et secoue la tête de droite à gauche. Il est beau, mais il m'énerve à ne pas comprendre.

– Il me faut des olives noires ! Pourquoi tu n'as pas pensé à en acheter ?

Il est hilare maintenant et commence vraiment à m'horripiler. Il s'avance, veut me prendre dans ses bras, mais je m'écarte rapidement pour ne pas tomber dans ses filets.

– Tu ne comprends pas, Nat ! C'est un besoin primaire, comme respirer, dormir ou te faire l'amour. C'est indispensable à mon bien être, à mon état mental.

– En gros, c'est une envie de femme enceinte.

– NON ! C'est l'envie de la femme que TU as foutue enceinte !

– Ma beauté, il est six heures du matin, dès l’ouverture des commerces, j’irai t’en chercher. En attendant, nous pouvons combler un autre de tes besoins. J’ai une petite idée de ce qui pourrait t’aider à patienter...

Il m’enserme la taille et commence à déposer une petite collection de baisers sur mon cou et mon épaule. Je me détache de son emprise, recule jusqu’au salon, râle et m’écrase lourdement sur l’immense canapé du salon sans arrêter de parler.

– Trois heures à attendre pour pouvoir manger ces satanées olives, je ne vais jamais pouvoir patienter, c’est plus fort que moi ! Je suis en train de devenir folle.

– Oh non, ma belle, la folie, je connais et ce n’est pas ça.

Il se penche et m’embrasse sur le haut du crâne, soupire et reprend :

– Je connais une petite épicerie, ouverte très tôt et qui ferme très tard. Avant, j’y allais souvent pour trouver de quoi m’approvisionner.

Je me relève d’un bon, plus amoureuse que jamais.

– Tu irais là-bas pour moi ? Tu ferais ça ?

– Je suis capable de rester vivre ici pour toi, alors traverser la ville ne me semble pas impossible, effectivement.

Je presse l’amour de ma vie à sortir de la maison pour m’acheter mon sésame, heureuse qu’il accepte tant de chose pour moi.

– À ton retour, tu subiras le même sort que les olives, je vais te dévorer.

– J’espère bien, tu vois ce que tu me fais faire ? Sérieusement !

Je tourne en rond dans cette immense maison et profite du temps qui passe pour écouter les multiples messages enregistrés sur mon répondeur. Le premier est de l’officier de police que j’ai rencontré à l’hôpital. Je n’ai pas eu de sentiment très agréable en le rencontrant, je ne sais si c’est l’animosité de Nathan à son égard, ou seulement sa façon d’être, mais ce type m’apparaît comme une personne antipathique. Cela se confirme lorsque j’entends sa voix monocorde m’indiquant qu’aucun nouvel élément n’aidera l’enquête. En temps normal, je me serais énervée, aurais certainement insulté mon téléphone, mais, ma normalité à évoluée. J’efface le message et passe au suivant. Marie voudrait avoir des nouvelles de mon état. Son message date d’hier, je pense la rappeler dans quelques minutes. Il est tôt, mais elle m’a fait comprendre que le boulot de maman commençait aux aurores.

Le dernier message fait exploser le calme qui m’anime. Mon patron, connard de son état, m’ordonne de lui faire une lettre de démission pour ne pas avoir à payer mon arrêt, puis mon congé maternité. Paraît qu’il n’a pas assez de trésoreries pour me garder et trouver un remplaçant. Il veut me dégager alors que je suis enceinte ? Il n’en a pas le droit ! Je fulmine, pense à jeter mon téléphone à travers la pièce mais...

... Mais j’appelle ma meilleure amie comme la fille sensée que je veux devenir. Après les sempiternelles questions d’une amie trop maternante, je peux enfin déverser ma colère.

– je vais le traîner aux prud’hommes, il ne va pas s’en tirer comme ça. Je... Je pensais garder ce job avant d’en trouver un autre, j’ai besoin de mon salaire !

– Oh, parce que tu restes en France ? J’espérais que Nathan t’emporterait dans ses bagages.

– Non, il reste avec moi, ici. Je ne veux pas lâcher mes études, c’est ma revanche, tu le sais très bien. Nathan l’a compris également.

– Permets-moi de ne pas être d'accord, Éliisa. Nathan a beaucoup de souvenirs douloureux à Nice, il ne doit pas rester ici. Sydney lui a offert l'équilibre qu'il a recherché aux quatre coins du monde. Il ne peut pas s'installer en France !

– Je sais tout ça. Il s'est livré, je sais tout de son passé et je l'aiderai. Nous serons plus fort à deux.

J'ai besoin qu'elle soit d'accord avec moi. Je pensais qu'elle se réjouirait d'avoir son frère à ses côtés. Marie reste silencieuse un peu trop longtemps. Je reprends d'une voix moins assurée.

– Tu veux qu'il rentre chez lui, sans moi ?

– Non, non, bien sûr. J'aimerais que tu le suives. La revanche que tu as tant besoin de prendre sur la vie n'est peut-être pas celle de terminer les études que tes parents ont payés ! Mais plutôt de surmonter ta peine, d'être heureuse, d'aimer, et croquer la vie à pleines dents.

Ses paroles se frayent un chemin rapide en moi. A-t-elle raison ? Ai-je pris les mauvaises décisions ? Ai-je, encore une fois, été trop égoïste, pensant à mon petit confort de vie, à mes intérêts avant ceux de l'homme que j'aime ?

– Je n'en sais rien, Marie. Tes mots me touchent, mais l'inconnu me fait trop peur pour pouvoir prendre ce genre de décision. J'ai réussi à le faire parler de lui, il a ensuite accepté de rester ici. J'avais l'impression d'avoir plus avancé en une nuit que pendant tous ces mois d'indécision.

– Il ne sera jamais heureux ici, crois-moi.

– Tu ne penses pas qu'il est capable de faire ses choix lui-même ? Au départ, il voulait me laisser ici, seule, et repartir dans sa petite vie parfaite en Australie, je ne le supporterai jamais ! Je ne peux pas vivre loin de lui, devenir maman sans l'avoir auprès de moi !

– Je dis juste que je connais mon frère, je n'ai pas envie de revivre les années douloureuses de mon adolescence.

Je marche sans but dans cette trop grande maison que je n'arrive pas à m'approprier. Pourrais-je le suivre à Sydney ? Acceptera-t-il de vivre avec moi, là-bas ? Après tout, je quitterais certainement moins de choses que lui en quittant la France. Je ne passerais plus devant le panneau indiquant ce petit village touristique où je devais me rendre avec ma famille, je ne subirais plus les rires, et la fête nationale alors que je revis sans cesse la plus tragique journée de mon existence.

– Tu as peut-être raison, il faut que je discute avec Nathan, que je connaisse ses attentes. Il est parti m'acheter...

J'entends un vacarme étonnant à l'autre bout du fil et Marie me demande de patienter. Soudain, je l'entends crier, appeler Nathan, lui demander de lui parler, de se concentrer. J'entends la panique, la détresse de sa voix. Les râles douloureux de Nathan explosent en moi, j'ai mal, autant que lui, je suffoque, je perds pied.

« *Drunk in love* » de Beyoncé (reprise par Bobby Newberry)

Nathan

En refermant la lourde porte d'entrée, je l'entends râler, pester le fait que je lui ai ordonné de s'enfermer en attendant mon retour. Cette nana me rendra dingue ! Elle le fait déjà d'ailleurs, et je m'en fous. Je veux bien crever de folie si c'est pour la vivre avec elle.

Une légère brise vient s'engouffrer dans le col de ma veste que je me hâte de remonter en m'enfonçant dans cette rue qui est maintenant la mienne. Alors oui, on est loin de l'artère luxueuse d'Elizabeth Street, et même de mon appartement de deux cents mètres carrés. Mais cette vie, cette ville, cette maison pourraient me plaire.

En passant devant la boulangerie Paul, une odeur de pain chaud vient me chatouiller les narines et m'ouvre l'appétit en une seconde. C'est vrai, elle me fait sortir à six heures du matin pour ses envies de femme enceinte, mais c'est maintenant moi qui ai une folle envie de viennoiseries, tout juste sorties de four. Je ne dévie pas de mon objectif, mais me promets de faire un crochet au retour.

La gastronomie française ne me manquait pas tant que ça, je m'étais habitué aux barbecues de décembre, au burger à la betterave ou à la pâte à tartiner salée. Mais je dois bien avouer avoir plusieurs fois rêvé d'une baguette fraîche au petit-dej, ces dernières années. Ces dix-huit dernières années. Pour peu que Marie nous file un pot de sa confiture d'abricot et je serai le plus heureux des hommes.

Le plus heureux...

Je souris comme un con en continuant d'arpenter la ruelle qui m'amène à l'épicerie d'Alberto. Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu, j'espère qu'il n'a pas fermé boutique depuis, Éliisa ne me laissera pas mettre un pied dans la maison si je ne lui ramène pas ses olives. J'aimais bien ce quartier, cette effervescence quotidienne, rythmée par les allées-venues étudiantes. Cet endroit même où je me suis promené pour la première fois avec Aglaé, main dans la main.

Je secoue la tête une seconde et dégage toute cette merde de mon crâne. Je ne veux pas penser à ça. Si j'en avais la possibilité, je dirais même que je ne veux plus jamais y penser. Ce matin, une sensation nouvelle réchauffe ma peau et aère ma poitrine. Lui en parler n'a rien changé à ce que j'ai fait ni à ce que je suis. Mais j'ai vu dans son regard cette petite flamme briller, celle qui aurait dû s'éteindre après que je lui ai déballé mon passé et mes emmerdes. Je crois que c'est ce qui m'a fait ouvrir les yeux. Elle n'effacera pas la douleur, ou la culpabilité, ni même la maladie, mais elle les étouffera. Parce qu'elle est comme ça et... Et parce qu'elle m'aime.

Je jure de consacrer ma vie entière à cette femme, de lui montrer chaque jour qu'elle a eu raison de s'accrocher et de se battre pour nous quand je m'en sentais incapable. Aujourd'hui, la donne a changé, je me sens libéré, prêt à bousculer la vie pour elle. Pour eux.

Je vais être père...

Je revois son ventre arrondi, nu, tendu, me passer sous le nez ce matin, et je souris un peu plus. Je crois que j'ai aimé sentir les coups répétés sous sa peau, pourtant j'ai une trouille bleue, mais j'ai aimé. Sérieux, on a vraiment tout fait à l'envers ! Je l'ai baisée sans même la connaître, je l'ai ressentie alors

qu'elle était à des milliers de kilomètres et je l'ai aimée avant même de la toucher. Si seulement nos routes avaient été plus tranquilles, moins sinueuses, j'aurais franchi chaque étape d'une relation avec elle, pour elle.

Je lui aurais demandé son numéro le premier soir, qu'elle aurait sûrement traîné à me donner d'ailleurs ! Mais je l'aurais appelée le lendemain et elle aurait accepté de me voir, pas à ma première proposition, mais à la seconde. Élisabeth reste Élisabeth. Et qu'est-ce que j'aime ça ! Après le dîner, elle m'aurait proposé de monter. Sûr qu'elle l'aurait fait... Mais j'avoue qu'ensuite, on aurait retrouvé nos instincts, nos besoins. Il se peut même qu'elle n'ait pas eu à sortir de l'ascenseur pour jouir.

Ouais, ça aurait été bien...

En tournant dans la rue principale, le vent souffle un peu plus fort. J'inspire largement en sentant mon cœur battre d'une cadence délicieuse. Ça fait si longtemps, trop longtemps. Je me souviens vaguement avoir déjà ressenti ce doux rythme qui cogne ma poitrine avec force jusqu'à m'enivrer complètement. J'enfonce les mains dans mes poches et, pour une fois depuis ce qui me semble avoir duré une éternité, pour une putain de fois, je m'en nourris. Ma tête tourne presque, ma peau fourmille, mon souffle est plein. Le bonheur est là, il fait enfin partie de moi, de ma vie. Et tout ça grâce à elle.

Je reste, bordel ! Et je vais l'aimer, la chérir, la couvrir, la baiser, la protéger jusqu'au bout...

Je ne suis plus qu'à cinq cents mètres de l'épicerie et déluge une de mes mains pour fouiller dans ma veste. Six heures trente-cinq. Fin d'après-midi à Sydney, il doit toujours être à l'agence. Je me cogne qu'il soit en rendez-vous, ou en plein dossier, il faut qu'il sache, le plus tôt sera le mieux. Et sans vraiment me l'admettre, je crois que je veux partager ça avec lui...

– Mec, salut !

– Salut, Elliott, je te dérange ?

Son rire traverse le combiné et assassine mon oreille.

– Genre t'en as quelque chose à foutre de me déranger ? J'aurais pu être en plein cuni !

– Pas au boulot, si ? Et puis, j'aime penser que tu n'aurais pas décroché si ça avait été le cas !

– Grave ! Bref, comme tu vois, je n'ai pas la bouche pleine. Comment vas-tu ?

Je vais bien ! Tellement bien que je voudrais te dégueuler mon bonheur au visage, parce que t'es mon pote et que tu fais partie des meilleures choses qui me soient arrivées dans la vie.

– Ça va, ça va même très bien...

– Woaw ! Merde, t'es bourré ? En pleine crise ? Faut que j'appelle les flics, l'asile, ta frangine ?

– Va te faire foutre ! Je sais que tu n'as pas souvent eu l'occasion de m'entendre dire ce genre de trucs, mais c'est la vérité. Je vais bien... Je vais rester, Elliott...

Il laisse quelques secondes s'écouler silencieusement, réfléchissant sûrement à ce que ma nouvelle adresse fixe signifie pour lui, pour nous, pour la boîte. Mon sourire s'efface doucement alors que mon estomac vrille un instant. Ça va me manquer...

– Je suis content pour toi, Nathan. Même si ça m'emmerde pour moi...

– Je sais, Elliott, mais je dois rester, elle... C'est grâce à elle tout ça, je me sens bien, mec, comme ça n'a été que trop rarement le cas. Je ne veux pas que ça s'arrête. Et puis, il y a le bébé, je ne peux pas les laisser. Je ne veux pas les laisser.

– Je comprends, t'inquiète, tu n'as pas à te justifier. Il faut juste que je me fasse à l'idée de partager mes journées avec Tom ! Ce mec est une plaie, mais j'ai bon espoir d'arriver à lui faire envoyer un mail avant la fin du mois !

Il a délibérément lissé le ton de sa voix pour alléger l'atmosphère et camoufler sa peine. Ce mec est un ami, un vrai bon ami comme je n'en ai pas eu avant lui. Presque comme un frère. Je pourrais lui dire que je comprends ses non-dits et sa déception, mais je ne le fais pas. Ce n'est pas nécessaire, il sait, je sais, point. Je me glisse dans la brèche d'humour qu'il a creusée et m'oblige à sourire pour appuyer mes mots.

– Dis-moi au moins qu'il est meilleur copilote de soirée que moi ?

Mon pas ralentit en arrivant devant l'enseigne en bois peint de l'épicerie. J'attends qu'il réponde, mais ce con traîne. Et après dix secondes interminables, son ton enjoué s'efface et il souffle :

– C'était toi le meilleur.

Moi aussi je t'aime, mon pote...

– Minute émotion ?

– Ta gueule ! Bref, je vais appeler Pierce pour revoir les statuts de l'agence et préparer ton chèque. Tu reviens quand même rendre ton appart ?

– Oui, mais il se peut que je décale de quelques jours. Je ne sais pas encore, je te dis ça vite.

– Le premier week-end de janvier, il y a le gala de charité Mila Tran, et... Comment te dire ? Tom ne va faire que de la merde ! J'adorerais que tu sois là. Une dernière fois, Nathan, en souvenir de notre collaboration détonante !

– J'en sais rien. Peut-être. Il faut que j'en parle avec Élisabeth.

Trois coups francs, frappés à la porte de son bureau, m'arrivent aux oreilles.

– Faut que je raccroche, Nat, tu me rappelles ?

Je suis sur le point de lui confirmer mon coup de fil prochain lorsqu'une voix résonne dans le haut-parleur et me donne la nausée. Moïra ! Qu'est-ce qu'elle peut bien lui vouloir ?

– Est-ce que j'ai bien entendu ?

Il ne me répond pas, mais propose à son « rendez-vous » de patienter. Je l'entends s'éloigner et refermer une porte derrière lui avant qu'il n'étouffe sa voix en précisant :

– Oui tu as bien entendu... On se voit avec Moïra, enfin c'est récent, rien de concret. Ça t'emmerde ?

– Oh putain non, pas du tout, mon pote ! Tu as mon entière bénédiction !

– Bon, c'est cool ! Si tu veux bien, je vais te laisser, hein ! J'ai des trucs à faire.

– Bonne baise, mec ! Bises !

Merde alors... Il se tape Moïra ! Je range mon téléphone et pousse la porte d'Alberto jusqu'à faire tinter le petit carillon, toujours sous le coup de cette nouvelle. Je ne ressens aucune animosité envers elle, mais j'ai le souvenir qu'elle était... tenace ! Bon courage à lui s'il ne la considère que comme un plan cul ! Elle est du genre endurente !

Alberto vient à ma rencontre et me salue chaleureusement, ravi de revoir ma « tête de gland ». Nous déambulons dans le petit rayonnage de sa boutique et discutons des grandes lignes de nos vies, sans que je ne perde mon objectif de vue. Les olives noires ! J'arrive enfin devant l'étagère où sont entreposés les pots en verre et en saisis trois, tout en écoutant l'épicier me raconter sa dernière anecdote sportive.

Je quitte la boutique dix minutes plus tard, après avoir fait cinq tentatives d'esquive, pour finir par promettre de revenir le voir bientôt. Cet Alberto est une perle, mais je tiens à ma vie, et si je ne rentre pas illico à la maison, Élisabeth m'attendra avec un Beretta derrière la porte, prête à faire feu !

J'active le pas en reprenant le chemin inverse et aperçois quelques mètres plus loin, la fleuriste sortir ses bacs de fleurs. Un sourire s'étire sur mon visage alors que je devine les roses rouges. Rouge, sa couleur préférée... Je n'hésite pas et avance jusqu'à l'étalage, sous les yeux ensommeillés de la jeune

employée. Je retire une rose de l'ensemble et la place sous mon nez en souriant un peu plus. Elle devrait lâcher le Beretta en me voyant revenir avec les olives et la rose... Peut-être même qu'elle en oubliera les olives et me laissera la bouffer, elle...

La fleuriste récupère la fleur et s'éclipse dans la boutique pour l'envelopper dans un papier transparent comme c'est l'usage. Je vais pour lui emboîter le pas, lorsqu'une voix rauque, possédée, virulente, me glace le sang. Je me fige à quelques centimètres de la boutique et ferme les yeux en entendant ses pas rapides approcher bien trop vite.

Respire, Nathan, tout va bien, il ne peut pas te briser... Pas plus que tu ne l'es déjà. Pas aujourd'hui...

– Espèce d'enfoiré ! C'est bien toi !

Je ne bouge pas, je ne peux pas. Je suis tétanisé, je crois même que ma respiration s'est coupée. Je serre les poings lentement tandis que les premiers tremblements secouent mes mains.

– Regarde-moi, enculé !

Ses doigts empoignent mon biceps et me forcent violemment à lui faire face. Mon estomac se retourne à l'instant où mes yeux se pose sur lui. Et j'ai mal, mal partout, mal au cœur, mal au crâne, mal pour lui... Il lui ressemble tellement. Il a le même regard chocolat que sa sœur, la même ligne de sourcil. Ma température grimpe, chute, déconne complètement alors qu'il approche son visage du mien. Il pue l'alcool, ses yeux brillent d'enivrement et ses lèvres pincées écument en coin. J'imagine qu'il revient d'une nuit festive, trop festive...

Merde...

Je ne suis pas sûr d'être en vie, de respirer, ni même d'entendre ses insultes. Je crois qu'il hurle que ma place est en taule, ou sous terre. Je crois que je réponds que je suis désolé, que je ne voulais pas. Il s'en fout. Il me bouscule. Je vacille contre l'étalage de fleurs. Mes poings tremblent vraiment. J'ai peur. J'ai mal.

Je pars...

La douleur me ramène un instant dans cette rue assombrie par l'aube et par ma folie. Son visage est déformé de colère, le mien en sang. Il frappe, fort, plusieurs fois. Je me protège sans forcer, presque soulagé qu'il déverse sa haine sur moi. Trop d'années à ruminer, à me détester, à me vouloir mort. J'encaisse, je rends quelques coups. Mes os craquent, ma peau brûle. Mon sang coule, m'aveugle...

Et puis, plus rien. Le noir total. Je me sens bien dans les ténèbres. Je n'ai plus mal, je ne saigne plus, je suis sauvé, bercé comme un enfant dans les bras de l'enfer.

Mes yeux fonctionnent à nouveau et mon esprit capte la réalité un court instant. La peur revient, la douleur aussi. La crise est là, dans chaque cellule de mon corps, chaque battement de mon cœur, chaque inspiration. Je me vois grimper des marches immenses, jusqu'à arriver devant une porte que je reconnais. Elle va flipper. Il est tôt, trop tôt... Et pourtant, je frappe plusieurs fois le vinyle.

Sauve-moi... Sauve-toi !

Marie ouvre la porte, horrifiée. Elle recule pour me laisser entrer comme un fou furieux dans son appartement. *J'ai mal, Marie, aide-moi !* Seuls quelques grognements s'échappent de ma gorge. Ses lèvres bougent, mais je n'entends rien. Mon corps tremble, mes terminaisons nerveuses s'enflamment. Sans être maître de quoi que ce soit, mon bras vient s'écraser contre le bahut et fait voler ce qui le décore. Un vase je crois. Des souvenirs, sûrement. Un cadre photo...

Elle ne crie pas, non, pas elle. Mais Charly oui. Elle ordonne à son mari de reculer, de rester avec les enfants, de s'éloigner. Malgré le sang qui embue ma vision, malgré ma paupière boursoufflée, je la vois

briller aujourd'hui, de cette aura dorée, et tellement significative de crise. Je délire complètement, je voudrais me battre, mais rien à faire. La colère envahit mes cellules, la rage commande mes gestes. La maladie tire les ficelles... Je ne dois pas, putain !

Je m'oblige à articuler le plus clairement possible et laisse cette voix d'aliéné quitter ma gorge, avec un peu trop de puissance.

– Enferme-moi.

– Nathan, ça va aller. Je suis là, viens avec moi, je...

– ENFERME-MOI !

« Human » de Rag'n Bon Man

Élisa

– ENFERME-MOI !

Juste une demi-seconde, un cri, une prière douloureuse. Juste de quoi me faire réagir et exploser d'angoisse. J'entends les voix de loin, le vacarme est assourdissant, je crie, j'appelle Marie, mais elle m'a oubliée depuis longtemps, se concentrant sur son frère. Nathan est parti, arraché à la vie par cette maladie, détruisant tout sur son passage. Je n'ai pas reconnu sa voix, mais sa douleur m'a touchée. Je suis stoïque au milieu du salon, ne sachant quoi faire. Puis, tout se remet en place, très vite, je bouge dans ce séjour où je ne me sentirai jamais chez moi. Le temps de me concentrer et trouver mes clefs, je dévale l'allée du jardin et ouvre la porte du garage en appuyant frénétiquement sur le bouton de la télécommande. Le moteur de ma voiture vrombit, je m'élanche pour sauver celui que j'aime.

Je l'ai exposé à ses démons, il m'a choisie, par amour, je l'ai retenu, par égoïsme.

Encore une fois, j'ai voulu regarder mon bonheur d'un peu plus près, le garder avec moi un peu trop longtemps, et j'ai tout fait foirer.

Comme toujours.

Je prends les virages trop rapidement, mes pneus crissent, mon regard cherche des indications. Je n'ai pas été assez attentive en venant et me perds dans les petites rues sinueuses de ce quartier. Nous sommes sur les hauteurs, j'aperçois une grande route, les panneaux m'aident à m'y retrouver. Je ne suis pas loin de chez Marie. Bien évidemment, il a pensé à tout. À cette maison tout confort, à ce mobilier contemporain, au nécessaire pour le bébé et à la proximité avec sa sœur. Je le maudis, en ce moment, et je me déteste encore plus. Marie et lui m'avaient prévenue, il ne devait pas rester ici, les souvenirs sont trop présents, les fantômes tournoient et ne le lâcheront jamais. Comment puis-je être aussi égoïste, aussi inintéressée par les sentiments des autres, par les ressentis de l'homme que j'aime le plus au monde, que je me suis promise de protéger, d'aider et de soutenir chaque instant ?

Nathan, je t'en prie, ne sombre pas.

Je me gare en vrac sur le bord du trottoir et sors de la voiture sans perdre une seconde. Mes gestes sont brusques et j'ai mal au bras de pousser la portière, à la jambe de pousser mon corps dessus, au bassin de devoir me mouvoir si rapidement. Une fois debout, je dois prendre un moment pour garder mon équilibre. Mes jambes tremblent, ma respiration est saccadée lorsque je pousse la lourde porte du hall. Courir dans les escaliers serait plus rapide, mais je n'y arriverais pas. Je contemple les marches un instant, me sentant trop faible pour y parvenir. J'appuie frénétiquement sur le bouton de l'ascenseur et regarde de tous côtés en l'attendant. Je tremble et serre mes mains l'une contre l'autre.

Je me déteste, car, sans vraiment le vouloir, j'ai mis Nathan en danger, je mets ma petite plume en danger, mon corps subit mes humeurs, mon cœur suffoque. Je m'engouffre dans la cage métallique et prie pour que Nathan m'attende, pour que sa sœur ait réussi à le calmer, pour que notre vie redevienne si douce, si heureuse que cette nuit. Je veux que nos âmes se rejoignent encore, que nous ne formions plus un « nous » mais une seule et même personne. J'ai besoin de fusionner avec sa folie, de l'atteindre, je ne

suis pas assez forte pour la broyer, mais je pense l'être assez pour la canaliser.

À peine les portes s'ouvrent que j'entends les cris effrayants de Nathan traverser les murs. Je ne frappe pas, et entre en trombe dans le logement. Charly arrive dans le couloir et me somme de m'arrêter, mais ses propos n'ont aucun effet sur ma détermination. Je le pousse en sentant ses doigts encercler mes bras et m'approche du bureau, situé à l'arrière du séjour.

– Nathan est dangereux ! Tu ne dois pas passer cette porte, laisse-le avec Marie, elle est la seule à...

Je ne faisais pas attention, ne voulant pas lui donner l'importance qu'il n'a pas à avoir, mais ses mots ont eu raison de ma patience. Il le sent lorsque je lui fais face. Mes yeux lui envoient toute la haine et l'inquiétude que je ressens à ce moment. Il me lâche, puis recule en levant les mains.

– Il est dangereux et tu es trop faible, mais j'imagine que mes paroles ne te feront pas changer d'avis.

Je n'ai pas le temps de lui répondre, poignardée par les supplications de Nathan. Il souffre, gémit, ordonne à sa sœur de l'enfermer, de ne plus le laisser nuire. Ma main est sur la poignée, si j'appuie dessus, j'arriverais dans l'enfer de sa maladie. Si je pousse cette porte, je dois être différente, mes soucis doivent être secondaires, ma vie également, plus rien ne comptera à part Nathan, à part son bien-être.

Bébé bouge, la caresse passe d'un côté de mes côtes à l'autre. Ce n'est pas un petit mouvement, pas un frottement de douceur. Non, bébé se retourne, s'agite avec autant de ferveur que mon anxiété, autant d'énergie qu'est la colère de son père. Si j'étais en possession de tous mes moyens, je penserais qu'il ressent mon mal-être. Mais je ne vais pas bien et j'aime à croire qu'il m'envoie l'énergie qu'il me manque. Que ma petite plume se transforme en aigle géant, que son aile, qui pousse sous la peau de mon ventre m'intime l'ordre d'avancer, d'entrer en guerre contre la maladie. C'est le signal, il me dit qu'il est prêt, qu'il m'accompagne. Il m'offre la tendresse et la force qu'il me manque pour contrer la folie de son père. À cet instant, je n'ai plus peur et je plonge dans l'antre de la folie.

Marie se retourne dès que la porte s'ouvre. Elle est debout, au milieu de la pièce, le regard affolé. Elle parle au téléphone, mais je ne fais pas attention, je cherche Nathan du regard. Il est accroupi, face à un mur, je vois son dos, ses épaules basses, son corps tremble et ses mains cachent son visage. Je devrais certainement courir vers lui, l'entourer de mes bras rassurants, lui dire que tout va bien, que, peu importe ce qu'il lui est arrivé, son état en ce moment, je suis là, et je resterai à ses côtés.

Mais non, je reste figée, à contempler l'homme fort et viril se comporter comme un enfant apeuré. Je me concentre quelques secondes sur Marie et comprends sa conversation. D'un geste rapide, je m'empare de son téléphone et raccroche, puis le lance à l'autre bout de la pièce.

– Qu'est-ce que tu fais ? Tu veux interner ton frère ? C'est ça ta solution ?

– Élisabeth, tu ne devrais pas être là. Va-t'en avant qu'il ne se rende compte de ta présence. Il n'est pas dans son état normal, il peut...

– ... Me faire du mal ? Je suis là pour lui, pour le reconnecter à la réalité, pour l'aider à me rejoindre et pour... le protéger de toi ! Jamais je ne supporterais qu'il soit enfermé, tu m'entends ?

– Il a passé un stade, il est ingérable et j'ai peur... Il va se faire du mal.

Marie parle d'une toute petite voix. J'ai la rage, et je m'emporte contre elle alors qu'elle a sans doute fait son maximum. Ses yeux brillent d'une tristesse intolérable, je m'avance vers elle. J'ai besoin de la prendre dans mes bras, de lui dire que nous allons y arriver, toutes les deux, que nous allons le sauver. Avant que mes bras l'enserment, elle pousse ma main et commence à vociférer à mon encontre.

– C'est de ta faute ! Tout ça, son état, ses cris, sa douleur ! La panique dans les yeux de mon fils lorsqu'il a vu Nathan ! C'est de ton fait, tout ça ! Tu as pensé à ton petit confort sans voir les soucis de Nathan ! Il était stable en Australie, ses démons lui foutaient la paix, ses souvenirs étaient restés en

France ! Et il a fallu que tu mettes un bordel sans nom dans sa vie, que tu le fasses plier pour qu'il reste ici !

– Comment oses-tu ? Tu m'as demandé de lui dire pour ma grossesse, tu l'as appelé après mon accident ! Tu nous demandes de régler notre histoire et nous essayons ! S'emporter comme ça ne sert à rien ! Te sens-tu mieux à me rendre responsable de l'état de ton frère ?

– Ferme-la, Éliisa ! Depuis quand es-tu devenue la voix de la raison ?

– Depuis que tu as décidé d'être celle de la garce !

Marie se prend le visage dans les mains et soupire de douleur.

– Je vis avec sa maladie depuis trop longtemps. Je n'en peux plus ! Et voir Maxence terrorisé tout à l'heure m'a fait prendre conscience de beaucoup de choses. Je ne peux plus être là seulement pour mon frère, je ne peux plus...

Sa voix se brise et elle explose en sanglots. Je n'attends pas et la prends dans mes bras, fortement, sans doute un peu trop, mais peu importe. Nous avons besoin de cela, elle et moi, nous avons besoin de nous insuffler assez de force pour gérer l'homme que nous aimons.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ? A-t-il dit quelque chose ?

– Il est très confus, je n'ai pas saisi, mais il parlait d'Aglaé, encore, d'un membre de sa famille, ou... Comment a-t-il pu entrer en contact avec son ancienne vie ?

Nathan n'a pas bougé, je n'ai pas l'impression qu'il sait que je suis là, qu'il a gardé un lien avec la réalité. Je murmure à l'oreille de Marie, prête à oublier ses paroles, prête à prendre le relais, à réparer mes fautes.

– Il est retourné dans son ancien quartier pour moi. Rejoins ta famille, sortez de l'appartement. Je vais m'occuper de lui. Laisse-nous, ça va aller.

Je la sens accepter en hochant la tête et avaler quelques sanglots. Elle s'écarte de moi et rejoint la porte. Elle ne me reproche rien, mais n'en a pas besoin, je le fais très bien moi-même. Elle m'adresse encore quelques mots et quitte la pièce.

– Nathan a pris son traitement il y a dix minutes, Charly restera dans le salon. Au cas où. Bonne chance.

Je sais que c'est un déchirement pour elle, qu'elle donnerait tout pour aider Nathan. Mais c'est aussi une maman, et ses deux enfants ont besoin d'elle en ce moment. Je comprends sa démarche, ses choix, plus qu'elle peut en douter. Maintenant, je suis seule face à la menace qu'est l'homme de ma vie. Ce n'est qu'à cet instant que je prends conscience du lieu. Le bureau est sens dessus dessous, les meubles sont retournés, les papiers et le matériel informatique jonchent le sol.

Nathan ne bouge toujours pas, je ne sais pas si je dois m'approcher de lui, s'il va accepter ma présence, s'il est calmé. Je ne connais rien à cette foutue maladie et les centaines d'heures de lectures avalées depuis ma rencontre avec Nathan ne m'ont pas appris à gérer un cas concret. Il m'a dit avoir des hallucinations, mais que peut-il ressentir en plus, quels sont ses vrais symptômes ? Dédoublément de la personnalité, délires paranoïaques, violence ?

Je l'appelle, lui parle en m'approchant. Si je n'étais pas enceinte, je me serais jetée sur lui, pour qu'il reprenne contact avec moi, quitte à me battre, quitte à avoir mal. Mais je ne suis plus seule, et je dois me protéger autant que j'aimerais le protéger, lui. Je suis accroupie, à quelques centimètres de lui. J'ai attrapé le coussin d'un fauteuil que je pose contre mon ventre et tends la main vers son épaule. Encore quelques centimètres, une poignée de secondes avant de le toucher et le faire réagir, en priant pour qu'il ne me repousse pas.

– Nathan, c'est moi. Mon amour, c'est Éliisa, regarde-moi, je peux t'aider.

Mes doigts effleurent à peine sa peau lorsqu'il s'écarte violemment et tombe en arrière. Se rattrapant de ses mains, il se met debout, s'éloignant de moi, le regard dans le vide. Je le suis, laissant tomber le coussin pour me remettre sur mes jambes. Je ne peux pas le laisser s'éloigner de moi, plus jamais je ne veux connaître ça.

– Nathan ! Reconnecte-toi avec la réalité ! À notre réalité, notre couple ! Reviens-moi, je t'en supplie.

Il me fait face maintenant, les poings serrés, les yeux exorbités. Je ne sais pas ce que son regard lui offre comme réalité et je suis prête à tout accepter.

– Dégagez, toutes les deux !

– Marie est partie, mais moi je reste et ce n'est pas négociable.

Nathan se prend le visage dans ses mains pour camoufler un cri sorti d'outre-tombe. Je sais qu'il se bat, que sa conscience lutte avec acharnement contre la maladie qui le détruit. J'aimerais l'aider, trouver le remède. Il m'a dit un jour que j'étais son antidote, et je veux m'accrocher à ça. Doucement, je m'avance ; doucement, je lui prends les mains ; lentement, je les abaisse. Il garde les yeux fermés, sa mâchoire est contractée, et ses muscles tremblent de nervosité.

– Sens mon contact, la douceur de ma peau, la chaleur de mes mains.

Je m'approche encore, prête à dompter cet animal sauvage. Je dépose un baiser sur le coin de sa bouche, puis pose mon front contre sa joue, en continuant à chuchoter.

– Accepte mon amour, ce lien est bien plus fort que la maladie, Nathan, je t'en prie, reviens-moi.

– Vous ne devriez pas être là.

– Je suis toute seule, Nat, il n'y a que toi et moi.

Je pensais le retrouver à cet instant, mais son bras me pousse en arrière violemment. Il vocifère, peste et je ne comprends pas la moitié de ses paroles confuses.

– Tu veux me rendre encore plus cinglé ! Tu penses que je ne la vois pas ! Tu es comme les autres, tu me mens. Je pensais avoir... Mais non... Chaque jour, putain, chaque jour, j'ai envie, mais... Pourquoi je... Tu me mens, je la vois, elle est là et tu fais comme si tout était...

J'ai reculé, effrayée, et j'entends Charly me demander si tout va bien à travers la porte. Non, rien ne va, mais si la question est de savoir si Nathan m'a fait du mal, je ne sais quoi répondre. Je n'ai pas mal au corps, mais mon cœur a encore pris un sale coup. Mes forces me quittent, je n'ai pas de solution. Je pensais pouvoir être assez forte pour l'aider, mais je me suis encore fait bernier par mon audace. Qui suis-je pour Nathan, à part la fille qui lui court après depuis trop longtemps ? À part la fille qui porte l'enfant qu'il n'a pas désiré ? Suis-je vraiment à-même de l'aider dans son calvaire ?

Je me laisse glisser au sol, mon dos appuie contre la table renversée du bureau. Les larmes coulent mais je n'ai pas la force de lever la main pour les essuyer. Je ne sais combien de minutes passent, mais le silence entre nous est insupportable. J'ai besoin de parler, je déverse mes derniers espoirs comme une prière, une thérapie pour pouvoir, si c'est possible, passer à autre chose, un jour.

– Nathan, tu es l'homme de ma vie. Tu es celui qui me correspond, j'aime penser que je suis celle qui peut te rendre heureux. Nous avons tout fait à l'envers, ce désordre est infernal et je suis épuisée. Je voulais juste avoir une vie normale, sortir en te tenant par la main, aller prendre un verre, regarder au film au cinéma. Je voulais que tu me fasses la cour, que l'on prenne notre temps pour installer des bases solides à notre vie commune. Mais voilà, je suis tombée amoureuse de toi en une seconde, on a baisé comme des fous et nos corps se sont connectés. Ensuite, nous nous sommes perdu, puis retrouvés pour mieux nous déchirer. Pourtant, malgré tout mon amour, malgré toutes les larmes et les cris, je t'aime. L'amour que je ressens chasse chaque part d'ombre entre nous. Et ce bébé. Nathan, ce bébé est notre

victoire sur la vie, notre deuxième chance. J'ai besoin d'être heureuse, et de compter sur toi pour m'aider dans ce projet de vie. J'ai compris, tu sais... Ma revanche, ce n'est pas de finir ces études si compliquées. Ce que je veux dédier à mes parents, c'est la vie harmonieuse qu'ils aimeraient que je vive. Me comprends-tu, d'où que tu sois, mon amour, entends-tu ma supplique ?

Je ne peux pas continuer, car ma gorge est si serrée que c'est douloureux. Mes membres me font mal, ma tête bourdonne. J'ai froid, peur et je suis à bout de forces. Je n'ai plus d'armes, j'ai perdu, la maladie a vaincu. Et ce silence qui redouble d'intensité après mon triste plaidoyer ne m'aide pas à me rétablir.

Je suis tellement désolée, pour lui, pour moi, pour notre bébé.

– Oui, je t'ai entendue. Élixa ?

J'aimerais me redresser rapidement, lui sauter au cou avant qu'il ne sombre à nouveau, mais mon corps a perdu toute l'énergie qu'il avait. Je relève les yeux et tombe sur ceux, encore sombres, du seul homme que je veux pour le reste de mes jours. Il avance en chancelant, et se laisse tomber à côté de moi. Nous restons silencieux lorsque ma main rejoint la sienne, lorsque nos doigts s'entrelacent pour ne plus jamais se quitter. Sa respiration est saccadée, la tension de son corps n'est toujours pas redescendue.

– Tu ne peux pas rester ici, tu dois rentrer chez toi, à Sydney.

Dis les mots, je t'en prie... Demande-moi de t'y accompagner.

– Pas ... Pas sans toi. Jamais plus sans toi...

Ses mots sont décousus, mais je comprends le sens qu'il met dans cette petite phrase. Je me détends enfin, espérant lui donner un peu de ma douceur.

– Je ne voyais pas les choses autrement.

Je souris et tourne ma tête vers lui, soulagée. Ses yeux sont fermés, mais sa bouche esquisse un début de bonheur. Je pose ma tête sur son épaule, attendant que notre monde se calme un peu.

Lundi 26 décembre

– J'imagine que je n'ai pas le choix ?

– Vous imaginez très bien, effectivement.

– Mademoiselle Provost, vous avez subi un traumatisme important. Pour votre santé, et celle de votre bébé, je pense qu'il serait bon de remettre ce voyage à plus tard.

– Vous n'avez pas compris ! Je ne voyage pas, je déménage. Mes billets d'avion sont réservés, nous partons ce soir. Donnez-moi ce fichu papier m'autorisant à prendre l'avion malgré mon état de santé !

– Vous êtes insupportable !

– Vous devriez vous réjouir de ne plus m'avoir comme patiente. S'il vous plaît, docteur Macé...

Le regard du doc passe de mon visage à celui de Nathan, puis il griffonne un morceau de papier. Mon compagnon semble amusé par la voix que j'ai prise pour supplier notre interlocuteur. J'ai déjà eu une matinée usante, je ne peux pas recommencer à m'énerver, je n'en ai plus la force. Je suis retournée au cabinet d'architecture, j'y ai emballé mes affaires, sous les yeux étonnés de mes collègues. J'ai ensuite frappé à la porte du bureau de mon connard de patron. Après son « entrez ! » des plus accueillants, une fois en face de lui, j'ai déposé un document expliquant que je le poursuivais pour harcèlement moral. Il s'est énervé, me traitant de tous les noms. Nathan a déboulé dans le bureau et le merdeux qui me sert de boss s'est affaissé sur son fauteuil, chuchotant ses pauvres menaces. Avec la force irradiant de l'homme de ma vie, j'ai eu le courage de lui dire mes quatre vérités, de vider mon sac et de partir, pour ne plus

jamais revenir.

– Bon... Je vous donne ce certificat médical. Seulement, je veux avoir de vos nouvelles à votre arrivée. Dès que vous avez le nom d'un de mes confrères, vous m'envoyez ses coordonnées et je lui transmettrai votre dossier.

– Merci.

– Avant de partir, je serais honoré de vous faire une dernière échographie.

Je jette un œil à Nathan qui semble ravi mais tendu et m'avance vers la salle d'examen. Les minutes s'arrêtent lorsque le docteur nous demande si nous voulons connaître le sexe. Je ne sais pas, j'ai peur, encore. Mes craintes refont surface instantanément et je suis incapable de prendre une décision. Nathan à côté de moi, répond par l'affirmative et entremêle ses doigts aux miens. Ma pression retombe et je me noie dans son regard plein d'assurance pour y retrouver la mienne.

– Vous êtes les parents d'une petite fille, félicitations.

Une petite fille ? Une petite fille ! Je la vois, je l'imagine, brune, les cheveux fins et longs, les yeux d'un bleu limpide, la peau hâlée par le soleil australien, courant dans les vagues avec son père. Je crois que j'entends son rire se mêler au nôtre. À cet instant, je suis certaine d'avoir pris la meilleure décision de ma vie en gardant ma petite fée en moi. Elle est ma revanche, ma part de bonheur. Je n'ai plus peur et je crois que nous allons être heureux.

Non, j'en ai la certitude.

Je reprends contact avec la réalité, car Nathan serre ma main beaucoup trop fort, son index et son pouce appuient sur l'arrête de son nez. Je ne comprends pas, il avait l'air si sûr de lui, si content...

– Mon amour, tu me fais mal, regarde-moi, Nathan !

Il lâche ma main, me fixe maintenant avec ce regard que je ne voulais plus jamais revoir. Il n'est pas question qu'il retourne là-bas, avec cette maladie démoniaque ! Je me redresse et secoue ses épaules frénétiquement. Je sens le docteur Macé prendre du recul pour nous laisser cette intimité salvatrice.

– Parle-moi, ne me quitte pas...

– Je... Je croyais que c'était dans ma tête... Ça ne pouvait pas être vrai, Éliisa...

– De quoi tu parles ? Tu me fais peur ! Nat, regarde-moi !

Je veux voir le bleu de ses yeux, je veux constater qu'il est encore un peu ici, avec moi, qu'il se bat pour nous. Ce devait être le plus beau moment de notre vie de couple et tout cela se transforme en angoisse terrifiante.

– Tu ne comprends pas... Cette petite fille... Elle... Elle était là, je l'ai vu. Chez Marie. Je délirais, je le sais, et pourtant je l'ai vue. Elle était avec toi... Elle avait tes yeux...

– Qu... Quoi ? C'est de notre fille que tu parlais ? Mais comment ? Je...

Je le lâche parce qu'il me fait peur, parce que je ne comprends rien et que cela dépasse l'entendement. Nathan secoue la tête frénétiquement de droite à gauche, perdu, étonné, résigné.

– Je suis fou Éliisa, réellement. Et ça me fait peur, tout me fout la trouille...

Je veux répondre, le rassurer, mais je reste sans voix. J'entends le docteur se racler la gorge et commencer une explication.

– Mademoiselle Provost m'a parlé de votre maladie, monsieur. Si je peux me permettre une petite analyse, il se peut que vous ayez sublimé le fantasme de devenir père si vous étiez en pleine hallucination. L'enfant que vous attendez, et que vous désirez, s'est matérialisé comme dans un rêve. Vous aviez une chance sur deux pour tomber sur le bon sexe, tout simplement.

L'explication du docteur paraît plausible, mais nous mettons un moment à nous remettre de cela, car nous sommes encore fragilisés par la dernière crise. Je vois Nathan faire des efforts intenses pour reprendre son assurance naturelle. Il me sourit timidement et je me rhabille avec l'esprit un peu cotonneux, rêvant à ce futur accessible mais sensible. Le docteur Macé me sort de ma rêverie depuis son bureau.

– Pour être tout à fait honnête, je pense réellement que ce voyage, pardon, ce déménagement est trop fatiguant pour vous. Mais, en tant que gynécologue-psychologue, je peux imaginer que votre moral, et donc votre état général, sera amélioré par votre nouveau projet de vie.

Il termine sa phrase par un clin d'œil et je souris en me levant.

– Je vous enverrai tout cela, c'est promis.

Je lui serre la main, mais je sens qu'il hésite à me dire autre chose. Je l'encourage à parler pour en finir au plus vite.

– Mademoiselle, vous faites partie de ces gens qui passent dans votre vie, aussi rapidement et bruyamment qu'un char de guerre. Connaître des personnes telles que vous me renvoie vers l'essentiel, me fait réfléchir sur l'importance des choses, de la vie en général. Vous m'avez fait cet effet, c'est à moi de vous remercier. Prenez soin de vous.

Je ne réponds rien, car, il n'y a pas de réponse assez forte, et je n'ai pas l'habitude des grandes déclarations. En mauvais psychologue qu'il est, il s'en rend compte, me lâche la main et se tourne vers Nathan.

– Bonne chance, monsieur, j'espère que vous êtes armé de patience...

Sa réflexion détend l'atmosphère, et nous sortons. Nous partons rejoindre Marie et sa famille à l'aéroport pour les au revoir d'usage. Le frère et la sœur ont beaucoup discuté au cours de ces deux derniers jours, depuis la crise de Nathan, pourtant je ressens une sorte de gêne entre eux. Marie s'en veut de ne pas avoir été à la hauteur, Nathan enrage d'avoir effrayé son neveu. Je sais qu'ils passeront au-dessus de cela, et la distance que nous mettons entre nos deux familles va nous y aider.

« *Can't take my eyes off of you* » de Lauryn Hill

Nathan

Le hall est bondé de monde. Je resserre sûrement trop durement mes doigts sur les siens et l'attire un peu plus contre moi. Quelle putain de mauvaise idée de partir le lendemain de Noël, c'était inconscient ! C'EST inconscient ! Il pourrait lui arriver n'importe quoi, être bousculée par un père impatient, heurtée par un gosse turbulent, ou piétinée par un groupe d'ados encore sous le coup de la déferlante des cadeaux reçus au réveillon.

Nous continuons de nous enfoncer dans cette marée humaine, que j'écarte de notre passage sans aucune douceur, et cherchons activement l'enseigne du Costa Coffee où nous attend Marie. Ma veste semble peser des tonnes et une bouffée de chaleur me terrasse en quelques secondes. Cette journée est complètement dingue, presque irréelle, et j'en viens à me demander si je ne suis pas en plein délire. Elle est là, avec moi, tirant la valise qu'elle a refusé de me laisser porter, et sur le point de prendre cet avion.

Et puis, je l'ai vu sur cet écran nuancé de gris. Ce bébé, cette petite fille que je crois avoir devinée il y a trois jours. Comment cette femme, sûrement aussi folle que moi, peut-elle envisager sa vie avec moi après tout ça ?

Après cette énième crise ? Après cette échographie surréaliste ? Je l'ai fait flipper, je n'aurais pas dû lui raconter mes pensées délirantes de cette transe psychotique. De toute façon, ce n'est qu'un ramassis de conneries ! Une partie inhérente de ma folie...

– Nathan, ralentis ! Tu veux me faire accoucher dans le hall c'est ça ?

Je me stoppe net et lui fais face en la détaillant des pieds à la tête. Son corps ne semble pas en souffrance et pourtant, sa main lâche la mienne pour se poser sur le bas de son ventre. Je remonte le regard sur son visage et découvre sa ligne de sourcil froncée, alors qu'elle souffle pour reprendre sa respiration. J'ai envie de me mettre une droite et remettre de l'ordre dans mes priorités ! Je voudrais tellement qu'elle soit préservée de tous, de ces gens complètement inconscients de son état, de sa fragilité, que j'en oublie d'être attentif à ce que je lui fais subir.

Je monte la main dans mes cheveux et m'y agrippe quelques secondes avant d'être projeté contre elle. Putain, je vais défoncer le connard qui...

– Nathan, STOP !

Ses deux mains sont venues empoigner mes biceps et m'interdisent de me jeter sur l'enfoiré qui s'éloigne trop rapidement en souriant. Je souffle d'une frustration intense, parce que, clairement, lui mettre mon poing sur le nez m'aurait fait un bien fou ! Élisabeth s'évertue à capter mon regard et l'ancre au sien avec détermination. Je crois que je pourrais rire d'épuisement, de lâcher-prise, et de bonheur. Elle se tient droite et approche doucement jusqu'à coller ce ventre rebondi sur mes abdos. En une seconde, une minuscule infime petite seconde, elle étouffe mes angoisses.

– Mon amour, détends-toi. Tout va bien, JE vais bien. Nous avons plus de deux heures devant nous, soit largement le temps de rejoindre la salle d'embarquement. Alors, à moins que tu ne sois prêt à me voir perdre les eaux, tu vas respirer profondément, arrêter d'être un connard impatient, et tu vas coller ta

bouche sur la mienne !

Un sourire satisfait s'étire sur mon visage alors que le sien se camoufle derrière une moue sévère. Merde, je l'aime ! Peu importe qu'elle soit dingue d'imaginer vivre avec moi, je jure de gérer sa folie et de l'entretenir jour après jour pour que jamais elle ne perde le regard amoureux qu'elle m'offre à cet instant. Dans des moments comme celui-là, je me sens le maître du monde. Prêt à porter NOTRE monde à bout de bras. Pour elle. Pour ses magnifiques yeux verts qu'elles deux partageront.

– Embrasse-moi...

Son murmure a passé la barrière de ce brouhaha assourdissant ou peut-être l'ai-je juste lu sur ses lèvres humides. Qu'est-ce que ça peut bien faire, finalement ? Rien, parce qu'en une fraction de seconde, ma main a capturé sa nuque avec trop peu de délicatesse et mes lèvres sont venues trouver cette bouche délicieuse. Je suis définitivement le mec le plus chanceux du Monde. Sa langue roule sur la mienne et m'insuffle une accalmie, elle me coupe du monde et m'anesthésie de toutes mes angoisses.

Je pourrais rester là, à la goûter, à la déguster des heures, à sentir sa poitrine gonfler contre mon torse de plus en plus rapidement alors que son souffle se perd en moi. Oh putain ! Oui ! Je pourrais passer le reste de ma vie dans ce hall, suspendu à sa bouche avec la douce et rassurante sensation qu'elle est la clef de mon monde. Mais soudain, une petite main vient agripper la poche arrière de mon jeans et m'oblige à quitter la chaleur de son baiser.

– Tonton Nathan !

Je souris en trouvant le regard malicieux de Max, totalement dénué de la peur qui assombrissait ses yeux d'enfant il y a encore deux jours. Ses petits bras s'ouvrent et me quémangent le câlin que je lui dois tellement. Je l'attrape dans un rire libérateur et embrasse sa bouille joyeuse avant de le poser sur mes épaules.

Après avoir récupéré la main de ma femme, j'avance jusqu'au café et retrouve ces personnes qui composent ma famille. L'animosité a disparu du regard de Charly alors qu'il me rend fermement ma poignée de main. J'ai mis sa famille en danger et je n'aurais que trop bien compris qu'il m'en tienne rigueur à jamais. Et pourtant non, il a pardonné.

Je repose Max au sol, sous le regard attendri de Marie, et approche jusqu'à la prendre dans mes bras. L'émotion me gagne lorsque ses bras s'enroulent autour de mon buste, et que ses lèvres me soufflent son amour. Elle ne m'en veut pas, ou en tout cas plus. Je ne suis pas sûr de mériter cet amour démesuré dont elle fait preuve à mon égard, je lui ai tellement pourri l'existence, jusqu'à l'empêcher de s'accomplir à un moment de sa vie où elle en avait le plus besoin. Mais je le prends et m'en imprègne. Elle va me manquer, comme à chaque fois que je repars. Pourtant, aujourd'hui, cette séparation n'a pas le même goût, pas le même impact sur nos au revoir. Ils signent un nouveau départ, une nouvelle vie, une sorte de renaissance, une option délicieuse que je refusais d'envisager avant Élisabeth.

Après avoir promis de donner des nouvelles plus souvent, de leur envoyer les échographies du bébé et de programmer leur venue pour avril prochain, le bras d'Élisabeth glisse sous le mien et nous nous enfonçons dans la foule jusqu'à les perdre de vue. Mon cœur est lourd et pourtant, mes pas sont légers. Mon sourire a déserté lorsque nous pénétrons dans le terminal, mais mon souffle est posé. Tout ira bien maintenant, parce qu'elle est là, parce qu'elles sont là toutes les deux...

Mardi 27 décembre

Seize heures que nous avons passé les portes du terminal à Nice. Une foutue éternité ! Et maintenant,

trente minutes que l'avion refuse de décoller ! J'ai déjà demandé trois fois à l'hôtesse la raison de ce retard sans qu'elle n'ait d'autres excuses à me donner qu'un « problème technique ». S'il n'y avait que moi à voyager, je m'en accommoderais, mais là je deviens dingue de voir la mine usée de ma femme, les deux mains sous son ventre et le front collé au petit hublot. Si elle ne m'avait pas expressément demandé de me calmer il y a dix minutes, je serais déjà en train de défoncer le pilote !

– Bébé, ça va ?

– Hum...

C'est quoi cette réponse ? Ma peau brûle de plus en plus, parce que j'ai mal de la voir en souffrance. Deux escales, des heures à piétiner, des repas sur le pouce et un sommeil en pointillé. Rien de recommandé pour une femme enceinte ! On aurait dû écouter son gynéco. J'aurais dû attendre, retarder mon retour. Je devais la protéger...

– J'ai froid...

– J'appelle l'hôtesse.

J'appuie comme un connard sur le bouton d'appel, sans jamais relâcher la pression. Je ne suis pas un chiant en règle générale, mais aujourd'hui, je pourrais me transformer en un vrai bon emmerdeur si l'hôtesse ne se pointe pas dans la minute ! On a payé pour être en première classe et je ne comprends même pas qu'une couverture ne soit pas déjà à notre disposition.

– Vous pouvez lâcher le bouton, monsieur, je suis là. Que désirez-vous ?

– J'ai failli attendre ! Ma femme a froid. Ramenez-nous deux couvertures. Et un coussin pour qu'elle puisse dormir en attendant que votre avion décolle ! Prenez aussi quelques boissons ! Qu'est-ce que tu veux boire ?

Je me retourne en pensant obtenir un grognement, ne serait-ce qu'une demi-réponse, mais je me heurte presque à son visage furieux. J'avoue qu'elle me fait flipper à répondre qu'elle n'a pas soif d'une voix sévère, sans me quitter des yeux. Elle reste silencieuse à mesure que l'hôtesse s'éloigne, puis crache d'un ton excédé :

– Écoute-moi bien, Nathan. Je te jure que je débarque dans la seconde si tu n'arrêtes pas tes conneries ! Je n'ai pas besoin que tu stresses, j'ai besoin que tu sois doux, conciliant et patient !

– Mais Élixa, je vois que tu galères, putain ! Il reste encore dix heures de vol et... Et ça me gonfle qu'on soit encore sur la piste !

Elle ne décolère pas et fait mine de se lever. C'est bon, c'est bon, j'ai compris ! Je retiens son bras avant de fermer les yeux et d'inspirer largement plusieurs fois. Il faut que je me calme, parce qu'elle me le demande, et parce que je vais finir menotté dans la soute si je ne me détends pas.

– D'accord... Mais dis-moi ce que je peux faire pour que tu te sentes mieux.

Elle retient un sourire victorieux et fier, puis relève l'accoudoir qui sépare nos deux sièges avant de s'allonger tant bien que mal et de reposer sa joue sur ma cuisse. Merde, mais comment fait-elle ça ? Tout ça là, tout ce truc avec moi ? Il y a deux secondes, je me serais attaqué au pilote jusqu'à ce qu'il pisse le sang, et maintenant, une chaleur délicieuse parcourt ma peau et apaise chacune de mes cellules. Je viens caresser la ligne de son visage parfait lorsque l'hôtesse revient et me tend les deux couvertures.

– Madame, nous allons bientôt décoller, il faut vous redresser et attacher votre ceinture.

Je veux bien être zen, mais il ne faut pas non plus déconner ! Je lui arrache les couvertures et crache sans plus de contrôle :

– Vous vous foutez de ma gueule ? Ça fait presque trois quarts d'heure qu'on est soi-disant prêts à...

Je me stoppe net alors qu'une brûlure aiguë me broie la cuisse. Je ne peux pas voir son visage, mais je

sais qu'elle sourit, je crois même qu'elle se délecte de parvenir à piloter mon corps en silence et avec seulement deux doigts. Je souffle en signe de défaite et reporte mon attention sur la « pauvre » hôtesse en forçant un sourire.

– Ma femme bouclera sa ceinture quand vous repasserez nous prévenir du décollage imminent de l'appareil.

Elle acquiesce et repart aussi vite qu'elle est arrivée. Avec le plaid épais, je recouvre le corps recroquevillé d'Élisa et dépose de nouveau le bout de mes doigts sur la peau fine de son visage. Elle frissonne en sentant la chaleur de la laine réchauffer son corps lentement, puis murmure d'une voix fatiguée :

– Tu as pris ton traitement ?

J'étire un sourire en continuant d'arpenter sa joue, sa tempe, puis son front. Alors qu'elle souffre de ce voyage, de cette attente interminable, plus fragile que jamais, se battant pour deux, elle m'ajoute à son équation et s'inquiète pour moi. Si elle n'était pas épuisée, pelotonnée sur mes cuisses, je me serais laissé aller à l'embrasser avec force et passion, mais au lieu de ça, mes doigts s'égarent dans ses cheveux bruns et je réponds, apaisé :

– Oui, bébé, juste avant d'embarquer.

– Bien. Parle-moi... Emmène-moi là-bas. Chez nous...

Je continue de caresser ses cheveux en m'enfonçant contre le large dossier de mon siège et inspire pleinement avant de me plonger dans cette vie qui nous attend.

– Il y a ce parc à une dizaine de minutes de l'appartement, juste à côté de l'école maternelle. Plutôt grand et parfaitement adapté pour s'y promener ou courir. Je t'y emmènerai, on longera le petit bassin jusqu'à ce banc qui borde l'étendue d'eau. On y restera des heures, on pique-niquera en regardant les enfants s'émerveiller devant la fontaine. On les écouterait rire et on prendrait le temps de vivre. Et quand tu en auras assez, je te ramènerai à l'appartement. En chemin, on s'arrêtera chez le traiteur, juste pour ne pas avoir à cuisiner en rentrant. Tu t'allongeras sur le canapé pendant que je débarrasserai notre dîner, mais je ne l'apporterai pas au salon. Parce que je n'aurai pas envie de manger, j'aurai juste faim de toi. Tu me sentiras arriver, je suis sûr que tu souriras, comme tu le fais à chaque fois, peut-être même que tu auras glissé ta main sous la couture de ta belle lingerie. Et je te ferai l'amour, bébé, avec patience et douceur. Tu me sentiras partout sur toi, j'imprègnerai ta peau pour que tu n'oublies jamais combien...

– Mesdames, messieurs, veuillez nous excuser pour ce retard et attachez vos ceintures, nous décollons.

Le bruit des réacteurs gronde et fait trembler la carlingue, confirmant ainsi notre départ imminent. Élisa met quelques secondes avant de se redresser et m'offre un sourire gourmand, rehaussé par la belle couleur empourprée de ses joues. Alors qu'elle boucle sa ceinture, son regard voilé de désir vient capter le mien et déclenche un millier de décharges concentrées dans mon entrejambe.

– Bébé, ne me regarde pas comme ça...

Elle approche jusqu'à laisser son nez flirter avec le mien et souffle sur mes lèvres :

– Comment ?

– Comme si tu allais me bouffer...

Ses lèvres se pressent contre les miennes. Putain, elles sont chaudes, ourlées de désir, gourmandes. Elle mordille ma langue, puis laisse glisser la sienne sur ma bouche, sur ma peau rugueuse, sur ma mâchoire, et remonte sous mon oreille avant de susurrer :

– Fais-moi jouir...

Je retiens un gémissement lorsque sa main saisit la mienne et la fait passer sous la couverture. Sa

respiration accélère et frappe la peau fine de mon cou. Mes doigts s'égarèrent sur son bassin jusqu'à passer la barrière de son collant. L'avion se lance sur la piste, de plus en plus vite, et étouffe son souffle haletant alors que je trouve sans difficulté l'humidité tiède et abondante de ses parois contractées. Ma queue, gonflée comme jamais, palpite, cogne contre le tissu trop serré de mon jeans et me hurle d'être soulagée. Éliisa geint en mordant ma nuque tandis que deux de mes doigts s'insèrent en elle et s'animent.

J'ai envie d'elle, qu'elle me touche, qu'elle empoigne ma queue. Je veux qu'elle me goûte, qu'elle suce jusqu'à me faire exulter sur sa langue. Je n'aurais qu'à tirer le rideau, nous enfermer dans notre bulle fumante de désir pour déboutonner mon jeans et la laisser s'emparer de moi. Un autre de mes doigts vient accompagner les deux premiers et s'enfonce un peu plus loin dans son intimité. Ma main libre attrape son menton et la force à me faire face. J'ai besoin de la voir, de plonger dans son regard alors qu'elle jouira sur mes doigts.

L'avion quitte le sol et ses yeux fatigués se voilent. Nous grimpons en altitude, et au même moment son vagin se contracte par à-coups. Elle tremble, ses paupières s'alourdissent... Elle est belle, tellement belle, tellement désirable. Tellement tout... Tout pour moi.

« *I'm still remembering* » de *The Cramberries*

Élisa

Jeudi 29 décembre

Nous entrons dans les bureaux immenses de la société de Nathan, je me sens comme intimidée, petite dans ce monde trop éloigné de mon quotidien. Je raffermis la pression de mes doigts autour de ceux de mon compagnon et avance, un peu en retrait. Un homme, assez grand s'approche en nous saluant. Mon homme m'explique que Tom l'a remplacé lors de son séjour en France. J'esquisse un semblant de sourire et opine du chef discrètement. Je devrais certainement faire plus, mais je vois Elliott arriver au loin et mon cœur commence à prendre une cadence trop rapide. Il faut que je me calme, je l'ai promis à ma petite plume, je me suis jurée d'être adulte et de gérer la situation du mieux possible.

– Nat, putain, ça fait du bien de te voir ici ! Élisa...

– Elliott.

Un froid intense passe entre nous, je ne sais quoi dire, quoi faire, seul Tom semble interloqué et son regard passe sur nos trois visages, tentant de comprendre quoi que ce soit à ce malsaine naissant.

– Tom, t'as des dossiers en attente, dégage !

Elliott paraît froid, mais son collègue semble content de pouvoir s'en aller. Je sens le regard de mon ex amant sur moi, et sa voix est plus douce maintenant.

– Merci de l'avoir ramené à la maison. Tu vas mieux ?

– Oui, j'ai encore quelques douleurs, mais rien d'insurmontable. Merci de t'être occupé de lui depuis... Enfin, lorsque je suis partie.

– Lorsque tu as joué à la pire des garces ?

– Elliott, ça suffit ! Ne lui parle pas comme ça !

Nathan, un peu trop protecteur depuis que nous avons quitté le territoire français, bombe le torse et s'approche férocement de son ami. Je dois intervenir, faire en sorte de calmer tout le monde, mais Elliott me coiffe au poteau.

– C'est bon, mon pote. Si nous faisons comme si rien de toute cette histoire merdique n'avait jamais existé ? Si tu me présentais ta nana au lieu de jouer à l'homme des cavernes ?

Nathan est interloqué, moi amusée. Je saisis la perche tendue et offre ma main pour saluer l'ami, le frère de l'homme que j'aime. Une fois les présentations effectuées, sous le regard désabusé de Nathan, Elliott repart vers son bureau.

– Elle a l'air sympa ta copine Nat, mais t'inquiète, c'est pas mon genre !

Nathan explose enfin de rire et se détend immédiatement en me regardant. Comme il est beau quand il est heureux. Lorsque son visage s'illumine de la sorte, je retombe instantanément amoureuse, à chaque fois. Il me fait un petit clin d'œil et répond à son ami.

– T'as raison, ton genre, c'est plus Moïra !

Là, c'est moi qui me fige. *Moïra* ? La garce qui s'est tapé MON mec ? Qui a, ne serait-ce qu'effleuré l'idée d'une vie avec lui ? Cette garce sort avec Eliott ? Nathan voit mon air mauvais et passe son index sur mes sourcils contractés en souriant.

– Je peux savoir ce qui te fait rire ?

– Toi, et ton air jaloux et possessif. Je crois que j'adore ça.

Il caresse le bout de mon nez avec le sien et je serais prête à lui pardonner tout et n'importe quoi. Avec ce petit geste de tendresse, que je trouve pourtant ridicule, il réussit à me faire descendre en pression, envoyer balader mes envies de meurtres et me faire oublier que l'homme que je me suis tapé il y a quelques mois nous regarde.

– Ma beauté, j'ai pas mal de boulot aujourd'hui, avec la préparation du gala Mila Tran. Je suis désolé. Mais tu peux rester ici si tu veux, et me reluquer tout l'après-midi si tu en as envie...

– Tu veux que je reste t'observer, te détailler avec un regard amoureux, ou tu veux nous surveiller, moi et mon état de santé ?

Nathan grommelle, car j'ai tapé juste, je reprends avant d'entendre sa réponse pleine d'inquiétude :

– J'aimerais aller me promener, profiter de la fraîcheur matinale, hier il faisait si chaud que je n'ai pas voulu sortir. Cet après-midi, je commencerai à ranger mes affaires, je peux pousser les tiennes pour me faire de la place ?

– Tout ce que tu veux. Je vais prendre le temps de trouver un médecin compétent dans le coin.

Je me promène, légère, heureuse, amoureuse. Quel changement par rapport à ma dernière visite, que de chemin parcouru en si peu de temps, finalement. Je me pensais paumée et triste, et me voilà amoureuse et enceinte. La rencontre avec Eliott a été particulière, mais s'il fait l'effort, je le ferais aussi, je pense que nous sommes capables d'y arriver tous les deux pour la santé mentale de Nathan, pour sa stabilité. Je n'ai pas ressenti de picotement, d'envie, ni revécu nos nuits ensemble lorsque je l'ai vu, il n'y a pas eu d'amertume dans mes propos, seulement un zeste de regret, mais je ne peux changer le passé, je l'ai appris il y a bien longtemps. J'ai aussi appris à vivre avec des erreurs bien plus difficiles à assumer et m'en suis relevée, alors cet épisode ne me fera pas flancher.

J'arpente les rues du quartier Paddington et suis ébahie par les petites maisons victoriennes colorées. Les rues sont animées, je piétine dans les allées d'un marché en extérieur, y trouvant de quoi assouvir mes envies et mes fringales, mais c'est une galère impensable. Entre la viande pas assez cuite, les fruits et légumes crus et peut-être pas assez lavés, je n'arrive pas à savoir ce que je peux manger. Je reprends le bus pour m'orienter vers l'hypercentre de Sydney. Je me sens comme une touriste, avide de tout connaître, pourtant ma vie est maintenant dans cette ville, je lui appartiens comme j'appartiens à Nathan. Ce sentiment m'enlève toute notion d'urgence et de mal-être en redécouvrant les lieux. Je prends le temps de humer cet air qui devient peu à peu le mien, ces bruits qui définissent maintenant mon quotidien, cette langue que je vais devoir maîtriser.

Assise à une terrasse, je déguste le seul café que je m'autorise dans la journée, caressée par les rayons du soleil de plus en plus chauds. Nathan me bombarde de messages et d'appels, j'essaye de le rassurer au mieux, car il doit se concentrer sur sa soirée de gala. Mais c'est peine perdue, il semble convaincu que quelque chose de dramatique peut m'arriver.

Comme si c'était mon quotidien ?

Je pense rentrer rapidement pour le rassurer, et aussi pour mettre de l'ordre dans l'appartement. Il est envahi par les cartons déposés hier par l'entreprise de déménagement. Je n'ai pas eu le temps de faire de tri avant de partir, tout s'est un peu trop précipité, mais je suis bien décidée à jeter le trop-plein de

souvenirs et à me détacher de mon ancienne vie.

Je suis assise au sol, dans la pièce maintenant vide devant servir de chambre de bébé dans quelques mois. Il m'a fallu cinq jours de boulot intensif, mais j'ai trié mes vêtements, déprimant sur chaque robe trop étroite, chaque pantalon ou pull que je ne peux plus mettre. J'ai l'impression d'avoir encore grossi. Mes formes ne se sont pas développées à l'hôpital, mais rattrapent leur retard rapidement. J'ai bien travaillé, mais je me sens fatiguée, lasse de tous ces mouvements dans ma vie. J'aimerais un bain chaud, avec de la musique douce, un verre de vin et un bon bouquin.

Bon, on oublie le verre !

Ma vie va trop vite, trop fort, trop intensément, et je peine à profiter de ces petits moments de bonheur que nous vivons maintenant. Il faudrait que je me prépare, que je me rende compte que mon statut change et qu'il me faut faire des choix en rapport avec notre nouveau quotidien familial.

– Hey, ça ne va pas ?

Nathan passe la porte et s'agenouille devant moi, son air inquiet ne le quitte plus.

– Si, si. Je me demandais... C'est con, mais... je voulais savoir comment tu as fait pour trouver toutes les choses indispensables pour le bébé. Comment as-tu su le matériel qu'il fallait acheter ? Je me sens inutile, nulle, car je serais incapable de choisir ce dont le bébé a besoin. Je suis une mère horrible. Je t'assure, elle va me détester.

Ses bras m'enveloppent et son menton se pose sur le haut de ma tête après avoir déposé un baiser au même endroit.

– Je suis aussi perdu que toi. J'ai appelé le premier magasin spécialisé que j'ai trouvé et je leur ai demandé de livrer tout le nécessaire à la maison de Nice. Je n'avais pas donné de liste, ni de budget, ils avaient carte blanche.

– Quand recevons-nous tout ça ? Je pensais que tout arriverait en même temps que mes affaires.

– Tout ce qui devait venir ici est arrivé. Tes vêtements, tes souvenirs. Les achats faits pour notre fille restent en France. Marie se charge de les offrir à une association d'aide aux familles démunies.

Je m'écarte et tente de sonder l'homme étonnant qui partage maintenant ma vie.

– Comment allons-nous faire ? Tu es si riche que tu peux te permettre de tout acheter une nouvelle fois ? Tu rigoles, j'espère.

Oui, il se marre vraiment et j'ai même l'impression qu'il se moque de moi.

– Disons simplement que tu n'as pas à t'inquiéter du point de vue financier. Ces affaires étaient impersonnelles. Tu peux choisir ce qui te fait plaisir, regarder les magazines, demander des conseils à Marie. Tout ce que tu veux, tu l'auras.

– Tu m'accompagnerais dans les boutiques ? Ne fronce pas les sourcils, tu m'as dit « *Tout ce que tu veux, tu l'auras* ». Et c'est toi que je veux, plus que tout.

Mardi 03 janvier

Les jours passent et je commence à prendre mes marques. J'ai trouvé un docteur, mon dossier médical a été transféré. Nathan n'est pas très présent, car la préparation de son gala lui prend énormément de temps. Cela ne me dérange pas, je suis habituée à être seule, j'ai même besoin de ces moments de calme pour

apaiser mes angoisses. Malheureusement, c'est aussi dans ces moments-là que je me sens réellement isolée du reste du monde. Je ne peux en vouloir qu'à moi-même, et à ma hantise de m'attacher à l'être humain, mais... je n'ai personne à qui raconter ma nouvelle vie, pas d'amis à appeler, plus de famille pour me demander comment je vis les choses. Marie s'inquiète, elle a toujours été là et le sera toujours. Elle redouble de petites attentions, de messages ou, comme aujourd'hui, de colis.

Je défais rapidement le scotch entourant la lourde boîte en carton. Je suis comme une gosse heureuse de connaître mon cadeau. J'ai accepté d'être heureuse de me réjouir de chaque petit élément de ma nouvelle vie et je réussis l'exercice du jour avec brio. J'ouvre le paquet, contemple l'objet désarticulé enveloppé de film plastique et appelle mon amie.

– Salut, tu as reçu mon colis ?

– Bonjour, oui, je vais bien, toi aussi apparemment.

– Ah, oui, pardon. Qu'en penses-tu ? C'est génial, tu verras, j'avais le même et ça a sauvé mes journées à la maison.

– Je n'ai pas encore déballé, je vais attendre ton frère. Si je soulève ce truc, il va me faire une scène. Tu sais que je n'ai même pas le droit de prendre un pack d'eau ? Il est insupportable.

– Sérieusement, tu t'attendais à moins venant de sa part ?

– Un point pour toi. Bon, tu m'expliques ce qu'est ta merveille ?

– Alors, accroche-toi bien, c'est une balancelle avec mouvements réglables, musiques douces, arche de jouets et tout le confort évidemment. C'est LE matériel nécessaire, chaque maman rêve de ça.

– Je ne dois pas être une bonne maman, parce que je n'en ai jamais entendu parler. Il a l'air complet, ça change les couches et fait les biberons la nuit également ?

– Non, pour ça, tu vois avec ton mec !

– Ah, d'ailleurs en parlant du loup. Le voici qui rentre à la maison, tu veux lui parler ?

– Non, passe-lui le bonjour, il est temps d'aller réveiller Maxence pour le préparer pour l'école. Au fait, il a bien reçu ton chèque, tu as dit tant de gros mots que ça ?

– C'est une avance...

Je l'entends rire et elle raccroche. Pendant ce temps, l'homme que j'aime embrasse mon front et caresse mon ventre, puis s'intéresse au colis de sa sœur.

– Encore un objet essentiel à notre quotidien ?

– Il paraît oui, je te laisse déballer la bête ?

Je m'installe confortablement sur le canapé et prends mon livre. J'ai trouvé une librairie spécialisée très intéressante, et déniché un bouquin sur l'histoire de l'architecture en Australie, c'est exactement ce qu'il me fallait. Nathan me regarde du coin de l'œil et commence à sourire, puis va fouiller dans sa sacoche en cuir. Il me tend un dossier rouge que j'ouvre avec curiosité. Je prends un petit instant pour lire le contenu, relève la tête étonnée et surprise. Nathan s'installe sur l'accoudoir, juste à côté de moi, et commence à parler en glissant ses doigts sur ma joue.

– Je sais que tu ne veux pas rester à ne rien faire, même après la naissance du bébé. Alors, j'ai pensé que reprendre tes études ici pourrait s'envisager. Depuis que tu as ramené tous ces bouquins de la librairie, ça me semble logique.

– C'est... adorable, mais... poursuivre ces études en France était déjà compliqué, alors ici, avec toutes les normes différentes, le langage compliqué et ...

– Tu n'es pas obligée de t'inscrire maintenant, ni de t'inscrire tout court si tu n'en as pas envie, mais tu

sais qu'il existe cette option. D'après ce que j'ai lu, la formation dure trois ans et de nombreux stages t'aident à valider tes épreuves. J'ai un ami, plutôt une connaissance à vrai dire, gérant d'un grand cabinet d'architecture, je suis sûr qu'il accepterait de te prendre en stage.

– Tu n'as pas à faire tout ça pour moi.

– Tu m'as suivi, mais je ne veux pas que tu vives avec plus de regrets que tu en as déjà, alors je t'offre la possibilité de recommencer ici. Tout simplement.

– Je t'aime.

– Je t'aime aussi.

Il n'est plus question de continuer la lecture, de remplir ce dossier d'inscription ou de déballer le colis. Je me lève, m'installe à cheval sur les genoux de Nathan, et passe mon tee-shirt par-dessus ma tête. Ses mains sont déjà sur mes flancs, remontent lentement, sa bouche embrasse mon cou. Je me colle à lui après avoir ouvert sa chemise, j'aime la chaleur émanant de son corps, c'est rassurant, excitant, apaisant. Je l'embrasse sur le visage, mordille son oreille, commence à déboutonner son jean lorsqu'il me demande d'arrêter.

– Quoi ? Pourquoi veux-tu arrêter ? C'est hors de question !

– Bébé, j'étais vraiment, vraiment très excité, mais la petite à bouger, je l'ai sentie et ...

– Et ? Oui, elle bouge, tous les jours, plusieurs fois par heure, je ne vois pas le problème ! Je te dégoûte ?

– Non, bien sûr que non, mais...

Il me pousse doucement en arrière pour m'asseoir sur le canapé et se lève, commence à faire les cent pas dans le séjour. S'il me fait une crise alors que je suis chaude bouillante, il ne vaut mieux pas qu'il en sorte, sinon, je lui explose le crâne ! Je me lève et essaye de l'arrêter en me postant devant lui.

– La petite bouge parce qu'elle est contente, parce qu'elle ressent ma joie et mon excitation ! Ne t'enferme pas dans tes délires et écoute-moi, bordel !

– Si elle a mal, si je lui fais du mal ? Je ne me le pardonnerais jamais.

Il me fait chier ! Je n'étais déjà pas ravie de louper une baise avant, mais depuis que je suis enceinte, j'ai l'impression que mon corps est en demande perpétuelle et me voir refuser mon dû me rend folle. J'attrape mon téléphone et appelle en France. J'entends les sonneries et mets le haut-parleur. Nathan me regarde, étonné, mais je suis déjà ravie qu'il ne soit pas parti dans ses démons.

– Secrétariat du doct...

– Excusez-moi de vous couper la parole, madame, mais je dois parler au Docteur Macé, c'est une urgence !

La femme hésite, puis me transfère l'appelle.

– Docteur Macé à l'appareil, bonjour.

– Bonjour, c'est mademoiselle Élixa Provost, j'ai un gros problème, vous seul pouvez m'aider.

– Oh, la grossesse ne se passe pas bien ? Vous auriez dû rester en France, je vous avais...

– Stop ! C'est mon compagnon le problème, il a peur de faire du mal au bébé lorsque nous faisons l'amour. Pouvez-vous lui expliquer que je ne peux pas me passer de lui pendant les mois qui viennent ?

– Oh... Je vois... Il m'entend ?

– Allez-y, et dépêchez-vous, je sèche !

Je l'entends rire et il commence ses explications, quelque peu gêné.

– Monsieur, vous ne pouvez pas faire de mal au bébé, ni l'atteindre, et le bouchon muqueux le protège

de votre sperme. De plus, les hormones de plaisir s'intensifient lors de l'acte et tout ceci entretient le bien-être de la maman et donc celui du bébé. Je ne sais pas si mes explications sont assez claires.

– C'était parfait. Merci beaucoup et à bientôt.

Je raccroche sans attendre sa réponse et m'approche de l'homme torturé qui partage ma vie.

– Nathan, il n'est pas question que tu me refuses quoi que ce soit de sexuel, tu m'entends ?

Il retrouve peu à peu ses esprits et commence à rire de ma détermination. Je sais qu'il ne peut rien me refuser, alors je reprends où je m'étais arrêtée, je dégrafe son pantalon et l'entraîne sur le canapé avec moi.

« *Where I sleep* » de Emeli Sandé

Nathan

Vendredi 06 janvier

– Est-ce que vous voulez revenir sur certains détails, monsieur Thomas ?

– Non, rien à ajouter, tout me paraît parfait !

Manquerait plus qu'il nous fasse refaire le plan de table ou changer de traiteur !

Eliott a bossé comme un dingue sur ce gala de charité et je l'aurais mauvaise pour lui s'il fallait bouger les choses à la dernière minute. Daniel Thomas se lève alors et nous salue avec virilité avant de faire quelques pas vers le bureau d'accueil.

– Je suis vraiment très heureux de vous avoir confié l'organisation de ce gala, messieurs. J'avoue avoir été surpris de vos compétences. Je ne m'attendais pas à ce que vous abattiez une charge de travail aussi importante avec si peu de personnel. Ça me plaît ! Il va de soi qu'une fois la complète réussite de la soirée de demain, vous percevrez le dernier tiers de votre cachet, ainsi qu'un éventuel contrat à honorer sur Canberra. Si vous êtes intéressés, bien évidemment !

Eliott et moi nous sommes figés au même moment et échangeons un regard furtif. De quoi parle-t-il ? Qu'est-ce que Canberra vient faire dans notre partenariat ? Passé le sentiment de fierté, nos cerveaux fument en silence et ni lui ni moi ne sommes capables de répondre à cette... Cette quoi d'ailleurs ? Proposition ?

Daniel étire en sourire en coin en découvrant notre stupéfaction et s'explique d'une voix pleine et directive :

– Le siège de Mila Tran est implanté à Sydney, mais nous avons en projet d'ouvrir une succursale sur Canberra dès le mois de mars avec, à terme, une implantation de nos bureaux là-bas. Nous cherchons une agence telle que la vôtre pour gérer l'événementiel sur place qui, avec les années, pourrait vous rapporter gros, voire tripler votre chiffre d'affaires. Votre état d'esprit me plaît et j'espère que vous réfléchirez positivement à ce partenariat exclusif avec notre enseigne.

Bordel de merde... C'est tout réfléchi ! Hors de question de passer à côté d'une opportunité de cette envergure ! Tripler notre chiffre d'affaires, c'est un chèque à plusieurs zéros, sur plusieurs années, peut-être même toute une vie. Je crois que je souris aussi connement qu'Eliott lorsque le standard sonne et nous ramène à l'instant présent. Mon associé s'excuse poliment et s'éclipse pour répondre à ce coup de téléphone qui incombe normalement à notre nouvelle assistante, aujourd'hui portée aux abonnés absents.

Je reprends mes esprits sous le regard insistant de Daniel et m'oblige à sortir un son, un mot, plusieurs même, en tout cas à faire en sorte que ce contrat exclusif ne nous file pas entre les doigts. Ce ne sont pas les agences d'événementiel qui manquent dans le coin et la concurrence s'avère rude et impitoyable.

– Merci, Daniel, je vous promets que vous ne le regretterez pas.

– Je n'en doute pas. Faites le point avec monsieur Avery et confirmez-moi votre décision demain au Gala.

– Je peux d’ores et déjà vous donner notre accord, Eliott partage mon point de vue sans l’ombre d’un doute.

– Très bien, vous m’en voyez ravi. Entendez-vous sur les formalités et faites rapidement le transfert de vos bureaux. Mon comptable prendra contact avec vous la semaine prochaine pour la paperasse.

La vibration de mon portable fourmille contre ma cuisse et me tire de mon état de choc. Nous allons devoir partir... Nous installer là-bas et y vivre. Définitivement. Tout un tas d’images se succèdent dans mon crâne et compriment l’air que je retiens dans mes poumons. Elle est venue ici, pour moi, pour nous. Il faudrait que nous déménagions, une nouvelle fois. Ça reviendrait à mettre entre parenthèses sa reprise de cours. Encore. Et puis mars, elle en sera à sept mois de grossesse...

Je tâtonne dans ma poche et récupère mon téléphone lorsqu’Eliott salue notre client avec véhémence et le guide jusqu’à la sortie. C’est Éliisa.

« J’ai fait un détour à l’épicerie, j’avais une envie de pommes ! J’arrive ! »

Peut-être qu’elle aimerait vivre là-bas, finalement, je ne connais que peu la capitale, mais j’imagine qu’elle regorge de structures d’accueil pour enfants, d’université, de lieu de rencontre pour jeunes parents. Comme partout, en fait. Merde, je n’en sais rien...

– Mon pote ! T’es sûr qu’Éliisa ne baise pas avec un autre, parce que ce contrat bordel, c’est une putain de chance de cocu !

Mon regard sévère s’abat sur lui à la seconde où ses lèvres ont prononcé « Éliisa » et « baise » dans la même phrase. J’ai pardonné, j’ai fait avec leur... Merde, j’ai même du mal à le dire ! Bref, j’ai accepté leur rapprochement charnel de l’année dernière, mais il ne faudrait pas non plus pousser !

– Ouais, enfin, je ne voulais pas dire que... Bon, je reformule : c’est une chance en or ! Comme le seront nos couilles après avoir signé là-bas !

– Il faudrait délocaliser Elite Events...

– Oui et alors ? On s’en cogne, même s’il avait parlé de seulement doubler notre chiffre, on aurait accepté ! Parce qu’on accepte, hein ? Fais pas le con, Nathan, dis-moi qu’on va signer ce putain de contrat à plusieurs centaines de milliers de dollars !

La porte de l’agence s’ouvre et laisse apparaître celle qui illumine ma vie chaque jour, celle pour qui je crois être capable du meilleur comme du pire. Elle rayonne aujourd’hui, comme à chaque fois qu’elle sourit. Elle porte cette petite robe bleu ciel, frôlant tout juste le haut de ses genoux et qui enveloppe magnifiquement son corps de femme enceinte. Le mien, mon corps, celui qui m’appartient doublement maintenant.

Je ne peux pas partir, je refuse de changer nos plans, de perturber cet équilibre que nous construisons peu à peu. Je crois qu’elle aime habiter ici, elle aime le parc où je l’emmène marcher le week-end, elle a commencé à se renseigner pour les écoles et... Non, je ne peux pas faire ça !

Elle arrive à notre hauteur et se hisse sur la pointe des pieds pour m’embrasser avant de faire face à Eliott et de déposer une bise furtive sur sa joue. J’aime qu’elle soit dans la retenue avec lui. Je sais, c’est dégueulasse, et même complètement puéril, mais je ne le contrôle pas et ne cherche pas à le faire ! Eliott me gronde du regard alors qu’Éliisa revient se blottir contre moi et je comprends que notre conversation n’est pas terminée.

– Bébé, tu veux bien m’attendre dans mon bureau ? Je finis un truc avec Eliott et j’arrive. Ça ne prendra pas plus de deux minutes, promis.

Elle recule jusqu’à mon bureau en souriant et croque dans sa pomme avant de se retourner. Cette robe lui fait un cul de dingue ! Parfaitement rebondi... Alors que je m’imagine une seconde soulever

délicatement la jupe qui recouvre sa chair, la basculer sur le bureau et m'enfoncer en elle avec puissance, Eliott se plante devant moi et fout en l'air mon fantasme.

– Nathan, on DOIT signer ce contrat ! Tant pis, on délocalise la boîte, mais on ne peut pas passer à côté de ça !

J'attrape son bras et l'attire dans son bureau avant de refermer doucement la porte derrière nous. Il fulmine de voir la désapprobation sur mon visage, mais je m'en cogne. Il est hors de question que notre vie change d'adresse !

– Je ne partirai pas, Eliott. Elle est venue pour moi !

Ses mains empoignent ses cheveux et les tirent d'exaspération. *Je sais, mec, mais c'est non négociable !*

– Tu nous condamnes pour une adresse sur un GPS, tu fais chier ! On parle de l'avenir d'Elite, de ton compte en banque ! De tout le confort que tu pourras lui apporter ! Merde, on a trop galéré pour tout foutre en l'air maintenant !

La culpabilité me terrasse alors que nos huit dernières années me reviennent par bribes. Huit ans que nous avons monté la boîte, que nous nous saignons jour après jour, que nous nous sommes fait un nom dans ce monde de requin. Et aujourd'hui, je viens souffler sur tout ce pour quoi nous nous sommes battus... Je m'en veux de lui refuser ce contrat, mais je ne peux pas.

À moins que...

– Pourquoi ne pas simplement la dédoubler ?

– Quoi ?

– Tu y vas. Tu embauches un associé et moi je reste. Deux boîtes. Deux visibilitées. Deux terrains conquis. T'en penses quoi ?

Il se fige face à la fenêtre panoramique qui habille le mur de son bureau. Il doute, je le sens, il hésite comme j'aurais hésité il y a encore deux mois. Elite Events c'est nous, expatriés, compatriotes, deux grands gamins avec des rêves plein la tête. L'un ne va pas sans l'autre. Et pourtant c'est la seule solution pour que nous en sortions gagnants tous les deux.

Après une longue minute ponctuée par nos expirations lasses, Eliott me fait enfin face et s'adosse à la vitre. Son regard ne respire plus de colère malgré les quelques plis fronçant encore son large front.

– OK. On accepte le partenariat avec Mila Tran sous réserve de garder notre agence principale ici. Et une fois les papiers signés, je me casse pour ne plus avoir à supporter ta sale gueule de connard amoureux...

Je souris largement et avance jusqu'à me planter devant lui. Ce mec que je considère comme mon frère. Le seul que je n'aurais jamais espéré avoir. Il accepte la poignée de main que je lui tends, sans un mot, et me laisse faire demi-tour.

– J'espère que je la trouverais...

Je me fige la main sur la poignée métallique de sa porte et pivote jusqu'à découvrir mon pote les épaules relâchées, le dos courbé et le regard perdu dans le vague.

– Trouver quoi ?

Un sourire se dessine timidement sur son visage alors qu'il grimpe le regard vers moi.

– La nana qui me fera perdre tout sens logique. Celle pour qui je serai prêt à tout. Comme toi...

Merde, j'en ai la chair de poule. Je ne doute pas qu'un jour il trouve sa moitié, mais j'avoue que la vie fait sa chienne. Il est, de nous deux, celui qui mérite le plus d'être aimé. Ce mec pue le romantisme à deux

balles, il est doux, prévenant, trop sympa, et pourtant, totalement seul.

– Tu la trouveras. Elle se cache ta garce, mais elle ne tardera pas, j’en suis sûr.

– Ouais, t’as sûrement raison... Bon allez, bouge de là, Decroix, va retrouver ta garce à toi ! Je m’occupe des derniers détails pour demain.

– Et après ?

– Après, je vais certainement rejoindre Tom et Pierce au Billboard et chercher un plan cul pour arrêter de penser à ma vie totalement inaboutie.

– Moïra ?

– Oh putain, non ! Ça fait quelques temps déjà que je ne la saute plus. Elle nous voyait mariés dans cinq ans avec deux morveux. Bref, j’ai préféré arrêter, elle fait presque flipper, sérieux !

J’éclate de rire en voyant sa bonne humeur colorer de nouveau ses joues et quitte son bureau le cœur un peu plus léger. Ça va me gonfler de bosser ici sans lui, de lui trouver un remplaçant, de ne plus entendre ses conneries à longueur de temps. Ouais, il va me manquer.

– C’est encore loin ? Je me sens fatiguée et cette chaleur ne fait rien pour m’aider à me sentir bien. Dis-moi que nous n’allons pas traverser tout le pays ?

Je resserre mes doigts autour des siens en apercevant notre destination une vingtaine de mètres plus loin. Le soleil tape aujourd’hui et je dois bien admettre que ces températures caniculaires ne sont pas forcément recommandées pour une femme enceinte. Je m’arrête quelques secondes devant la large enseigne bleu roi et la laisse découvrir l’endroit.

– MotherCare ? Est-ce que c’est... ?

– Oui.

J’approche doucement de son oreille en inspirant l’odeur de sa peau hâlée, et reprends mes mots, ceux qu’elle avait délicieusement retournés contre moi :

– Tout ce que tu veux, tu l’auras...

Mes lèvres frôlent maintenant la ligne de son cou, et bordel... C’est ça le bonheur, le foutu sens à ma vie ! Sentir son sourire s’étirer. Humer son parfum. Deviner les centaines de petits dômes gonfler sur son épiderme lorsqu’un frisson parcourt sa peau. Voir sa poitrine monter et descendre plus largement de désir...

Oui, mon bonheur est là, devant moi, sous mes yeux, sur mes lèvres.

Je me reconnecte au moment présent lorsque les rayons du soleil brûlent la peau nue de mes bras et sans plus attendre, je l’entraîne dans l’immense magasin de puériculture. L’air conditionné souffle jusqu’à faire voler quelques mèches échappées de son chignon, et putain, ce qu’elle est belle ! Sa peau luisante de chaleur me rend fou, plus fou que ce que je ne suis déjà. Sa bouche étirée au maximum me donne envie de la bouffer, entièrement, sans rien lui laisser. Ses yeux écarquillés d’un bien-être simple et grisant me donnent l’impression d’être né seulement pour m’y plonger.

– Waouh, comment allons-nous faire pour nous y retrouver ? C’est gigantesque, Nathan, c’est... flippant. Je n’arriverai pas à choisir, je ne suis pas faite pour ça, pourtant je devrais pouvoir le faire, n’est-ce pas ? Je suis en train de devenir une maman et je panique devant ces rayons.

Je cherche une employée près de la ligne de caisses, bien décidé à nous faire aider. Les doigts d’Élisa se resserrent sur les miens, me demandant silencieusement de la guider et lui montrer le chemin. Je

voudrais tellement avoir une réponse à chacune de ses questions, mais le sujet m'est complètement inconnu. Oui, je sèche, je ne cherche même pas à mentir, je ne connais rien à ce nouveau monde de la parentalité. Et c'est juste flippant !

Après avoir tourné dans le magasin pendant plus d'une heure et demie, la liste de nos achats semble enfin se compléter. S'il vient à nous manquer un seul gadget après ça, c'est que nous nous y sommes vraiment pris comme des manches ! Tout est inscrit sur cette liste, du babyphone dernier cri, aux anneaux de dentition, jusqu'au sac à langer.

Je suis resté près d'elle à chaque seconde, essayant d'être à la hauteur. Je lui ai donné mon avis lorsqu'elle me le demandait, j'allais dans son sens quand mes envies n'auraient eu d'effet que de la faire douter un peu plus. Je l'ai accompagnée de mon mieux, parce qu'elle en avait besoin, et qu'elle mérite que je me plie en quatre pour elle.

Elle a tout laissé derrière elle, pour moi. Pour notre famille. Jamais je ne pourrai la remercier assez d'avoir quitté ce pays qui, pourtant, la raccrochait à ses racines. Après ce marathon de fin d'après-midi, je comprends que ma décision de rester sur Sydney était la meilleure pour elle. Je sais qu'on y sera bien, que notre fille y sera bien.

– Avons-nous encore un peu de temps devant nous ?

Je regarde l'heure sur ma montre et acquiesce.

– Il n'est que dix-huit heures, donc oui, il nous reste une petite heure. Tu veux qu'on refasse un tour ? Tu hésites pour le lit, c'est ça ?

– Non ! Celui qu'on a choisi paraît bien... Pourquoi cette question ? Tu penses que notre premier choix était plus adapté ? Le matelas me semble correct et la sécurité aussi, mais si on se trompe, si notre fille n'est pas à l'aise, si...

– Non, non, non, beauté, le lit est parfait ! Il ira contre le mur sud, comme convenu. Pourquoi voulais-tu plus de temps ?

Sa main vient enlacer la mienne et m'attire vers le rayon de vêtements de grossesse jusqu'à s'arrêter devant les quelques étagères de sous-vêtements. Je grimace dans son dos en voyant la déclinaison de lingerie, regrettant déjà ses ensembles en dentelle. Je souris lorsqu'elle me jette un regard en saisissant un soutien-gorge en coton blanc d'une simplicité virginale à tuer n'importe quelle queue tendue !

– Ne grimace pas, d'accord. Je ne suis pas non plus ravie de choisir ce genre de lingerie, mais je ne peux plus respirer dans mes anciennes parures, mes seins gonflent à vue d'œil, c'est affolant.

– Aucun souci, tu veux aller essayer ?

Elle balaie l'espace restreint du rayon textile jusqu'à trouver les quelques cabines d'essayage dans le fond du magasin. Elle libère ma main avant de m'embrasser furtivement et slalome entre les étagères en précisant :

– Je ne serais pas longue !

Je la regarde refermer la porte de la cabine, tout seul au milieu de ces dizaines de vêtements de grossesse. Après avoir enfoui mes mains dans mes poches pour me donner l'attitude d'un mec à l'aise, j'avance et feins de m'intéresser aux pièces de tissus entreposées sur les étales. Il n'y a rien de vraiment joli, pas de couleur qui appelle le regard ni de matière qui donnerait envie de toucher, jusqu'à...

Je déplie lentement le mélange de dentelle et de satin sombre. Anthracite, peut-être ? Et puis merde, qu'est-ce qu'on s'en fout de la couleur, finalement ! Mes pouces soutiennent les bretelles fines de la nuisette alors que j'imagine sans aucune difficulté Élisabeth la porter. Mon sang afflue étrangement entre mes cuisses, jusqu'à laisser mes doigts se resserrer sur le tissu. Je repère la cabine une seconde plus tard et

frappe à la mince porte en PVC.

– Bébé, c’est moi... Ouvre...

Après qu’elle a déverrouillé la porte, j’entrouvre tout juste la porte et me glisse à l’intérieur, la nuisette toujours enserrée dans mon poing. Je referme derrière moi et pivote jusqu’à découvrir cette beauté pure. Elle se tient face au large miroir, sa robe reposant nonchalamment sur ses pieds. Elle ne porte qu’une culotte en dentelle blanche, la sienne, et le fameux soutien-gorge en coton.

Jamais plus je ne douterai du pouvoir puissant du coton, parce que, merde, sur elle, c’est juste... C’est tellement... C’est parfait ! Je crois que je laisse la nuisette rejoindre sa robe au moment où mes lèvres goûtent sa nuque délicatement, sans jamais quitter des yeux son reflet magnifique. Elle a placé ses mains autour de notre fille et sourit tendrement lorsque les miennes enlacent ce ventre maintenant bien rebondi. Elle est belle, tellement belle ! Et terriblement bandante !

Mes doigts remontent sur sa poitrine et viennent encercler ses deux bombes, jusqu’à me faire basculer dans la folie en une fraction de seconde. Mais pas de maladie, pas d’hallucination, juste un désir incontrôlable, un besoin nécessaire de la posséder. Et elle l’a compris. Son sourire s’est effacé et son souffle s’est durci autant que ma queue sur son cul.

– Nat... Tu... Mon amour, je...

Elle tremble d’excitation, frissonne de désir. Je n’ai pas besoin de plus. J’avance jusqu’à la presser contre le miroir qui nous renvoie une image perversément érotique et plaque une main sur sa bouche en lui murmurant de ne pas faire de bruit. Je me dépêche de déboutonner mon pantalon et libère ma queue déjà prête pour elle, avant d’abaisser la dentelle de sa culotte un peu trop brutalement.

Je devrais la préserver, être doux, délicat, et la ramener chez nous pour lui faire l’amour tendrement. Ouais, je devrais, ça serait tellement plus sage, bien plus digne d’un futur papa, ou d’un homme classe, mais merde ce n’est pas nous ! Je l’ai déjà baisée un peu partout, en intérieur comme en extérieur, mais jamais dans une fichue cabine d’essayage !

Je recule son bassin jusqu’à laisser son dos se cambrer et dans un mouvement parfaitement millimétré, je m’enfonce en elle. Elle gémit contre la paume de ma main et ses paupières s’abaissent. Je sombre, bordel, la sentir se contracter autour de ma queue m’enlève dans cette douce démente, celle dont je refuse de me guérir. Mes doigts viennent trouver son clitoris et le stimulent alors que j’accélère mes coups de reins avec force. Elle appuie son front contre le miroir et rejoint ma main pour me guider avec précision sur sa zone électrisée de désir.

Je vais crever.... Elle me tue, elle me condamne à n’être plus que cette demi-entité, cet atome incomplet si elle ne fait pas partie de moi. Lorsqu’elle jouit autour de ma queue, contre mes doigts, en mordant ma chair, elle vient confirmer ma décision de rester ici. Notre vie est à Sydney et nulle part ailleurs. Juste nous et cette ville qui m’a vu renaître, qui a fait de moi celui qu’elle aime aujourd’hui.

« *Girl on fire* » de Alicia Keys

Élisa

Samedi 07 janvier

Nathan rentre tard, ou tôt, ce matin, c'est une question de point de vue. Le matelas s'affaisse lourdement lorsqu'il s'allonge. Il est exténué, le gala qui aura lieu ce soir lui pompe toute son énergie, la maladie qu'il contrôle quotidiennement lui vole ses dernières réserves.

Je me retourne et colle mon corps au sien, en soupirant d'aise. Je n'aime pas le savoir loin de moi, et sa fatigue m'inquiète. Je le sais plus vulnérable, moins enclin à combattre sa maladie dans ces cas-là. J'embrasse son torse et je le sens s'apaiser.

– Comment vas-tu ?

– Tout va bien, nous sommes prêts pour demain, il n'y a aucune raison de s'inquiéter, nous gérons parfaitement, comme d'habitude.

– J'aime ton assurance.

– Et moi, je t'aime tout court.

Je devrais lever les yeux au ciel, me moquer de ses paroles trop romanesques, mais je ne peux pas, je suis accro à sa tendresse. Je lui caresse la joue, embrasse ses paupières et lui demande de s'endormir, contre moi, car nous avons le temps de repenser à tout cela. Nathan doit dormir le peu d'heures qu'il reste de la nuit pour pouvoir assurer comme il sait le faire demain soir.

Le jour traverse les rideaux épais, je fixe le réveil en face de moi, vu l'heure, je devrais certainement réveiller Nathan, mais cela fait à peine trois heures qu'il dort, je n'ai pas le cœur de l'extraire de son sommeil. Je pense à ses aveux d'hier, au fait qu'il veuille mon bonheur et qu'il se projette dans notre vie de famille. Si mon âme n'était pas encore réparée, elle le serait à cette heure, car il m'offre la vie dont je ne rêvais plus, que je refusais de visualiser. J'entends son souffle se faire moins régulier, il se réveille, déjà épuisé, j'imagine. Nous restons immobiles un moment, moi, allongée sur le flanc, dos à lui, feignant de dormir, lui, allongé sur le dos, me semble-t-il, fixant le plafond comme à son habitude. Il bouge, s'approche de moi. Ses mains retrouvent le chemin de mon corps et ses doigts frôlent mon épaule, glissent sur ma peau, rebondissent sur la courbe de mes hanches. Il soupire encore mais la fatigue est remplacée par le désir.

– Tu dors, ma beauté ?

Je ne réponds pas, sans vraiment savoir pourquoi. Ai-je envie de le faire languir, ou préféré-je qu'il se repose ? Même si je dois taire mes envies lubriques, ma peau frissonne, se réchauffe et je l'entends rire.

– Élisa, ouvre les yeux, tu as été dénoncée par ton excitation.

Je souris en me retournant et enroule mes bras autour de son cou, je lui prends la bouche furieusement,

il m'a tellement manqué. D'un mouvement, Nathan se rallonge sur le dos et m'emporte avec lui. Je me relève et m'installe à cheval sur son bassin, mes mains caressent son torse musclé et attirant. Son sexe est dur contre le mien, je m'appuie dessus en relevant ma nuisette pour un peau à peau sensuel. Il remonte son bassin pour augmenter la pression, passe mon habit de nuit par-dessus ma tête et relève le buste pour prendre mes seins dans sa bouche. J'aime le sentir collé à moi, j'agrippe ses épaules pour resserrer notre étreinte, en soufflant de désir.

Je ne veux pas de préliminaires, je n'en ai pas besoin, mon ventre se contracte d'impatience. Il faut qu'il vienne en moi, qu'il me libère de cette furieuse torpeur. J'appuie sur mes genoux, me soulève et empoigne son sexe pour le diriger vers moi. Je descends lentement sur sa verge, nos bouches se frôlent, nos soupirs de soulagement s'entremêlent. Je m'assieds sur mon homme et reprends mes mouvements lentement, très lentement, en totale opposition avec mes envies. J'ai besoin de me déchaîner, d'exulter pour connaître le frisson qu'il m'offre à chaque ébat, mais cette attente est si belle, si agréable que, comme à chaque fois, je me laisse prendre au jeu et nous fais languir. Les mains de Nathan sont partout.

Il m'aime, m'adore et je suis reine lorsqu'il me fait l'amour.

Je vois le désir dans son regard comme j'y découvre sa folie par moment, ce type est un livre ouvert pour moi. J'ai trouvé la clef, m'en suis emparée pour ne plus jamais la perdre, il est à moi, pour la vie, je le prends entièrement parce que je l'aime, parce qu'avec lui, je me sens enfin vivante, belle, heureuse. Il fait de mon présent un instant merveilleux, il me promet un avenir plus beau que la moindre de mes espérances. Je sais que nous aurons des moments difficiles, comme depuis nos débuts, mais rien ne sera plus jamais insurmontable.

Nathan bouge et me couche sur le dos. Il s'approche, tel un chasseur vers sa proie, j'accepte ce statut, ravie qu'il me dévore encore. Ses doigts entourent mes chevilles et les guident vers ses épaules lorsque son bassin rencontre le mien. Il me pénètre, mais la douceur dont j'avais fait preuve est remplacée par la dureté de ses mouvements.

Il m'aime, m'adore et je suis chienne lorsqu'il me baise furieusement.

Je me laisse faire, concentrée sur les mouvements, sur le frottement de nos sexes, sur la poigne de ses mains contre ma peau. Il met plus de pression, plus d'envie, de rage, et je le suis, criant ma jouissance, espérant qu'il prenne autant de plaisir que moi, c'est ma récompense. Il me rejoint rapidement, fusionnant ses cris avec mon prénom. Je laisse retomber mes jambes et le buste de Nathan s'allonge près du mien. Avant, il se serait allongé sur moi, mais notre fille lui semble si fragile qu'il ne veut pas exercer de pression sur mon ventre. Au départ, cela m'agaçait, maintenant, cela m'émeut.

Je me regarde dans la glace, essayant de m'observer sous toutes les coutures. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais me préparer pour la soirée de gala m'angoisse. Je n'avais pas réellement prévu d'accompagner Nathan, mais j'ai compris que mon refus, l'autre jour, l'avait blessé. Pour me rattraper, le soir-même, je lui avais annoncé ma présence après l'avoir sucé avidement dans notre bain. Je ne sais toujours pas ce qui lui a fait le plus plaisir : éjaculer dans ma bouche ou mon annonce... Peu importe, ce souvenir m'aide à me détendre. Je souris maintenant à mon miroir, comme une adolescente se préparant pour son premier rendez-vous.

Il a fallu du temps pour trouver la tenue idéale pour ce soir. Comment s'habille la compagne du responsable communication ? Comment s'habille une femme enceinte ? Comment doit-on se vêtir sérieusement en société ? Ce pays a-t-il des codes particuliers ? Je me prends la tête depuis des jours pour trouver la tenue idéale. J'ai fini mes investigations dans le magasin où l'on a acheté le nécessaire pour notre fille et, contre toute attente, j'ai trouvé une petite robe noire parfaite. Je me maquille

simplement pour faire disparaître mes cernes, comme chaque jour. Je ne le faisais pas systématiquement ces derniers temps car l'air ensoleillé de Sydney me donne un teint agréable, seulement, Nathan a remarqué ma fatigue et s'inquiète. Je préfère lui cacher que je me lève chaque nuit, angoissée par l'arrivée de ce bébé, je ne veux pas qu'il sache que je fais les cent pas dans notre salon, essayant de deviner le visage de notre fille, savoir si mon instinct maternel sera assez fort pour bien m'occuper d'elle, espérant que la maladie de Nathan ne vienne pas tout gâcher, encore une fois.

Mon téléphone sonne, mettant un terme à mes réflexions. Encore un message, encore de Nathan, encore pour me couvrir, il me saoule, bordel ! Ce doit être le quinzième texto me demandant si je vais bien, m'assurant qu'il a tout prévu pour que je ne m'épuise pas, me proposant de mettre des chaussures plates, car je n'aurais pas de place assise avant de longues minutes. Cette fois, c'est le comble de l'absurde puisqu'il me prévient qu'une voiture m'attend en bas de chez nous pour me conduire au gala.

Je sais conduire !

Je jette mon téléphone dans mon sac et regagne la chambre pour prendre une veste légère, maugréant après l'homme de ma vie. Je passe devant la penderie et, parce que je suis quand même moi et qu'il est impensable qu'il me façonne à sa façon, je modifie quelque peu ma tenue.

Une fois sur le trottoir, un homme ouvre la porte arrière d'une luxueuse voiture noire en me saluant. Je suis un peu gênée et prends place sur la banquette arrière, resserrant, comme par réflexe, mes bras autour de mon ventre. Je n'arrive pas à savoir comment cette soirée va se passer, comment Nathan va se comporter avec moi en société, s'il va avoir du temps à m'accorder, s'il va gérer la cadence de cette organisation. Les réponses ne vont pas tarder, car nous approchons du lieu du gala.

À peine sortie de la voiture, j'entends mon prénom au loin et me retourne pour apercevoir Eliott qui court vers moi. Pourquoi ? Est-ce que Nathan a fait une crise ? Est-ce qu'il s'est blessé ? J'avance vers lui rapidement et l'interroge :

– Nathan va bien ?

– Non, enfin oui, mais... Tu es ravissante.

Je remonte un sourcil, étonnée par son compliment. Nous ne sommes pas réellement amis, ni proches, nous nous supportons pour le bien de Nathan et essayons de nous croiser le moins possible. Ceci dit, sa remarque me paraît sincère, alors je le remercie avant de réitérer ma question en appuyant un peu plus sur ma nervosité. Eliott me rassure, mais émet quelques réserves.

– Il est un peu stressé, comme moi, mais lui s'inquiète pour ton bien-être et c'est insupportable. Il m'a demandé d'aller chercher une chaise pour toi, afin de la placer à tel endroit, sauf que cette foutue assise n'était pas assez confortable. Ensuite, j'ai dû goûter chaque cocktail pour m'assurer qu'il en existait bien sans alcool, sans parler de...

– C'est bon, je pense que j'ai saisi l'idée. Il m'a également envoyé une collection de messages dans la journée après m'avoir sermonnée avant son départ ce matin. Que puis-je faire pour l'apaiser ?

Eliott sourit de plus en plus, sans retenue, et commence à marcher vers un petit bâtiment derrière moi.

– Il me semble que tu es très douée pour un tas de choses, j'en ai quelques vagues souvenirs, tu trouveras bien un moyen pour le faire redescendre en pression.

Il s'esclaffe et entre se cacher derrière une grosse porte blanche.

Connard !

Le chauffeur, resté en retrait, m'invite à le suivre pour rejoindre mon homme. J'imagine qu'il a, lui aussi, eu l'ordre de ne pas me laisser seule et d'être assez prévenant pour m'ouvrir une porte, et m'expliquer qu'il y a trois marches à descendre juste après.

Je vais tuer mon mec, je ne suis pas en porcelaine !

Je reste en retrait, observant Nathan parler et sourire à un couple. L'homme, en face de lui, semble avoir une soixantaine d'années, la jeune femme pendue à son bras paraît plus proche mon âge. Nathan est un homme avec une telle prestance que, même sans le connaître, nous pouvons comprendre qu'il est sûr de lui, que la programmation, l'ordre, le travail ne lui font pas peur, il paraît si serein. Mais je le connais, et sous ses airs d'homme d'affaires, je peux voir sa fragilité, et cela le rend plus humain, plus aimant, plus à moi. Je devrais avancer, aller le voir et me présenter, mais j'hésite. Je n'ai jamais été timide, cela ne fait pas parti de mon ADN, pourtant, une petite hésitation m'empêche de le rejoindre. Cette petite absence ne dure qu'une seconde, car de l'autre côté de la salle, la jeune femme, jusque-là accrochée au bras de l'homme inconnu s'approche de Nathan et se pend à son cou. Mon homme pose ses mains sur ses bras - *je vais LES tuer* - et repousse cette pétasse - *je vais LA tuer* - en souriant - *j'hésite* -.

Finalement, je rejoins mon compagnon à grandes enjambées. Mes talons claquent au sol et le bruit alerte Nathan. Il vient à ma rencontre, pose un rapide baiser sur ma bouche et m'accompagne pour me présenter. Je ne fais pas réellement attention aux paroles échangées, je serre les mains, souris, formule un petit message de politesse, mais mon regard reste figé sur celui de la femme.

Qui est-ce ? Comment ose-t-elle le toucher ?

Le couple s'éloigne, mais la pétasse n'hésite pas une seconde à faire un clin d'œil à Nathan en se retournant quelques mètres plus loin. Je fulmine et sens les doigts de mon homme encercler mon bras.

– Range tes griffes, Élixa, ce n'est pas le soir pour une crise de jalousie.

– Alors dépêche-toi de tout me dire sur elle !

– Claire est la fille de notre client, rien de plus.

– Pourquoi ai-je l'impression que vous vous connaissez ? J'imagine que tu l'as baisée ! Reste à savoir si c'était avant ou pendant notre histoire.

J'enrage, mes paroles sortent lentement entre mes dents serrées pour essayer de ne pas alerter toutes les personnes qui nous entourent. Je suis ridicule, je le sais, mais la voir enlacer Nathan a réveillé la lionne qui sommeille en moi depuis trop longtemps.

– Je l'ai rencontrée dans l'avion lorsque je suis venu à Nice en octobre dernier. Nous avons sympathisé, mais il ne s'est rien passé.

– Tu ne l'as pas touchée ou tu n'as rien ressenti en la sautant ? Sois franc !

– Je ne l'ai pas touchée.

– En octobre, j'étais déjà enceinte. J'ai eu si mal lorsque tu m'as ignorée dans le centre commercial.

– Elle m'avait donné son numéro de téléphone et je l'ai jeté ce jour-là. Après t'avoir revue, j'ai réellement compris qu'il n'y aurait que toi, et ce jusqu'à la fin de ma vie. À l'époque, je t'ai ignorée pour te protéger.

– C'était réussi, bravo.

– Tu ne peux pas m'en vouloir Élixa, et de toute façon, il ne s'est rien passé. Trouve une autre excuse pour passer tes nerfs sur moi.

– Oh, mais je n'ai pas besoin de chercher, tu es pire que la pire des mères avec moi. Je n'en peux plus d'être traitée comme tu me traites. C'est toi qui m'énerves, qui m'angoisses avec tes textos et tes petites attentions continuelles.

– Je... J'ai besoin de prendre soin de toi. Mais, ce n'est pas comme si tu m'écoutais, tes talons doivent bien faire dix centimètres !

– Douze, pour être exacte, mais j’adore mes chaussures. Je sais que tu les aimes aussi, de toute façon, et que ça t’excite que j’enfreigne les règles.

– La plupart du temps, c’est vrai. Mais c’est ton sale caractère et ta répartie qui m’ont plu en premier.

– Ce n’est pas mon cul ? Je suis déçue.

Il rit maintenant et ses épaules se décontractent un peu. J’ai réussi à le détendre sans le prendre dans ma bouche, Eliott serait étonné. Nathan s’excuse et part faire des vérifications, j’en profite pour me rapprocher du comptoir, les serveurs posent en ce moment des plateaux de mignardises salées appétissantes.

– Mademoiselle Provost, monsieur Decroix nous a suggéré de vous réserver un plateau, vous pouvez vous installer sur cette chaise, vous y serez à l’aise. Que voulez-vous boire ?

Je reste stoïque, me retourne et fusille Nathan du regard, il doit le sentir, car il me fait face et arbore un trop grand sourire.

Je vais le trucider, et il va souffrir !

Je remercie le serveur et m’éloigne, mes envies ont été stoppées net. Je marche sans but dans cette immense salle, appréciant la décoration et la mise en avant de la société du client. Je feins de m’intéresser à un tableau explicatif lorsque j’entends une personne se racler la gorge derrière moi.

– Salut, je suis Claire, la fille du patron, mais je suis aussi bipolaire.

Je reste muette un instant. Je n’ai pas envie de faire amie-amie avec cette fille, malgré le long sourire qu’elle m’offre. Je lâche un « salut » que j’espère glacial et continue ma progression. Elle me suit en parlant sans discontinuer.

– Ton mec est vraiment super sexy, j’ai longtemps attendu qu’il m’appelle, mais... Bon, je vois qu’il était occupé ailleurs. C’est son gamin que tu portes ?

Je me retourne, estomaquée par sa question.

– D’après toi ? Tu es juste bipolaire ou tu es aussi très conne ?

– L’un peut aller sans l’autre, je demande ça au cas où. Comment t’appelles-tu déjà ?

– Éliisa. Et puisque nous en sommes aux confidences, ne t’approche plus de mon Nathan, ne le touche plus, tu m’as comprise ?

– Je viens de te le dire, je ne suis pas stupide. Il ne me regardait déjà pas beaucoup dans l’avion, mais ce soir, ta présence l’hypnotise complètement.

Je suis ravie d’entendre ces mots, pourtant, je ne peux pas m’empêcher de lui en vouloir, ce doit être mes hormones de femmes enceinte, il est impensable que je sois si jalouse. Je comprends à cet instant que ce n’est pas de la jalousie, c’est bien plus que ça, plus profond, ancré dans mes entrailles : je suis possessive, et ne supporterais pas qu’une autre femme s’approche de Nathan. Je ne laisserai pas s’échapper mon bonheur.

La salle s’est remplie rapidement, je n’arrive plus à voir où est mon compagnon, mais je le pense trop occupé pour rester avec moi. Je me promène, un verre de jus de fruits à la main, écoutant les conversations alentours. Je suis heureuse d’entendre les remarques élogieuses concernant le déroulement et l’organisation de cette soirée, je suis si fière de Nathan. Il se démène jour et nuit depuis tant de temps pour cette soirée que c’est la moindre des récompenses. Eliott passe à côté de moi, les bras chargés et fait une pause pour me glisser une petite phrase dont il a le secret.

– Bravo Éliisa, ton talent n’est plus à démontrer, mon pote est on ne peut plus calme.

– Je n’ai pas suivi ton idée salace. J’ai d’autres pouvoirs sur lui.

– Je t’avais mal jugée, je pense que tu es quelqu’un de bien, finalement. Peut-être que nous arriverons à nous entendre un jour.

– Je ne sais pas, je fais des efforts pour lui, mais...

– Tu devras donc aussi en faire pour ta fille, puisque je m’autoproclame parrain !

– Qu... Quoi ?

– C’est la moindre des choses, Nat est mon meilleur ami, et mon associé ! Je pourrais également demander un test de paternité vu notre passé, tu préfères quoi ?

– Je préfère penser que tu es un sombre connard ! Ce bébé n’est pas le tien, je...

– Je sais tout ça, j’ai juste voulu faire de l’humour, pardon. Je me rends compte que c’était déplacé, oublions, tu veux ? Tu fais le bonheur de mon pote, c’est le principal. J’espère que cette nouvelle vie t’apportera la sérénité que tu mérites.

– Oh... Eh bien... Merci.

Je ne sais plus quoi dire et m’apprête à répondre pour enterrer la hache de guerre, mais il est déjà loin. Je vois la cinglée arriver vers moi avec ce sourire à vous faire déguerpir rapidement.

– Éliisa, j’ai besoin de toi !

– Trouve-toi quelqu’un d’autre, nous ne sommes pas amies.

– Juste une question, ensuite je te laisse tranquille.

Je lui fais un signe du menton, elle sourit en se frottant les mains.

– Le type avec qui tu parlais, l’associé de Nathan, est-il célibataire ? Je veux dire, aucune chance qu’une femme parfaite arrive dans quelques minutes pour lui prendre la bouche comme tu l’as fait il y a une heure avec ton mec ?

– Aucune chance, il a largué la connasse qui lui servait de copine il y a peu.

– Génial. Je te laisse, mais nous nous reverrons ! Pourquoi ne pas sortir tous les quatre en couple un de ces soirs ?

Cette fille est folle, dans tous les sens du terme ! Elle n’a pas encore adressé un mot à Eliott qu’elle se dit en couple avec lui. Quoique, je suis tombée amoureuse de Nathan après le premier regard, alors, qui sait...

« *Better together* » de Jack Johnson

Nathan

Je garde un œil sur elle en me dirigeant vers les hôtes postées aux vestiaires. Elle me cherche, je le sais, et ça me gonfle de ne pas pouvoir passer la soirée avec elle. J'espère simplement qu'elle va bien... Elle a l'air en tout cas, à part peut-être les cernes qu'elle a tentés de camoufler avec son fond de teint ou autres trucs qu'elle a mis sur son visage fatigué.

Mais malgré ça, elle est sublime ce soir. J'aime la façon dont elle a relevé ses cheveux pour laisser quelques mèches balayer sa nuque. J'aime qu'elle ait choisi un décolleté tout juste aguçeur, moulant ses deux magnifiques seins dans ce tissu noir.

Mon regard passe de sa poitrine à l'arrondi prononcé de son ventre, parfaitement mis en valeur dans cette robe. Merde... Elle porte mon enfant. Ma fille... Je vais être père. Pas le meilleur, pas le plus sain d'esprit ni le plus compétent. Sûrement terriblement maladroit et stressé...

Mais je l'aimerai. Je jure qu'elle n'aura jamais à douter de l'amour que je lui porte. J'ai trouvé ma place, je crois même pouvoir dire que je l'ai gagnée, je me la suis appropriée et il est juste impensable qu'on me la retire.

Ma place. Ma femme. Ma fille.

Ma vie.

Avant que mes yeux n'atteignent les semelles compensées de ses foutus escarpins, je percute violemment un corps chaud et me stoppe net, foudroyé par le regard agacé de Claire.

– Bordel, Nathan, fais gaffe !

– Désolé, mais tu aurais dû me voir arriver.

Ses lèvres pleines s'arrondissent de stupéfaction, et elle fronce légèrement la ligne de ses sourcils blonds en me lançant un regard sévère.

– Peut-être que si t'arrêtais de mater ta gonzesse, tu ne me serais pas rentré dedans !

Ouais, je sais, mais je n'ai juste pas envie de lui donner raison. Pourtant, je devrais prendre des gants, ne pas trop relâcher ma frustration sur elle. Elle est la fille de Daniel Thomas, ce gros client qui va donner à Elite Events la possibilité de s'agrandir, de passer un palier, et d'évoluer dans la cour des grands. Et de voir s'envoler mon meilleur pote à plus de trois cents bornes. Mon cœur se serre en y pensant, mais je m'oblige à me répéter intérieurement qu'Élisa seule me suffira et m'aidera. Elle me suffit déjà et m'aide tellement.

Je tente de contrôler mes inspirations, les mâchoires serrées, mais c'est plus fort que moi, cette nana m'exaspère aujourd'hui.

– As-tu vu ton père ?

– Tu me parles sur un autre ton, s'il te plaît, je ne suis pas ta connasse ! Et puis, c'est quoi le problème ? Je ne crois pas avoir été désagréable avec toi, si ?

– Non. Mais j'aimerais que tu ne poses plus tes mains sur moi à partir de maintenant.

Son attitude tendue se transforme en une seconde et son rire généreux s'envole autour de nous.

– Nathan, Nathan, Nathan... Je ne peux rien te promettre tu sais, je ne suis pas du genre à obéir, vois-tu ! Mais rassure-toi, je ne touche pas aux restes. Le réchauffé ce n'est pas mon truc, et j'aime autant te laisser aux griffes de ta connasse à toi ! D'ailleurs, elle mord comme ça tout le temps ou c'est juste ce soir ?

– Qu'est-ce que t'as fait ?

– Rien ! C'est bon, détends-toi ! On a discuté deux minutes tout à l'heure et j'ai bien cru qu'elle allait...

– Nan, mais en fait, je m'en tape ! Je cherche ton père et si tu ne l'as pas vu, je n'ai rien à faire ici avec toi.

Je me détourne d'elle et me fonde dans la foule en la sentant sur mes talons. Après un bref coup d'œil en direction d'Élisa, je me laisse rattraper par Claire sans lui porter plus d'attention que ça. Il est bon qu'on me voie avec elle, que les potentiels clients m'associent à cette famille très influente dans le monde caritatif. Et je comprends que mon flair avait vu juste lorsque j'aperçois Daniel et Eliott, une dizaine de mètres devant nous, tous deux souriant avec fierté.

Que Daniel soit fier, heureux, voire ravi de voir sa fille, je peux comprendre, mais Eliott ? Bref, je continue ma course et les rejoins rapidement.

– Tu as pu régler l'histoire du portant ?

Eh merde ! Le portant, les vestiaires, les hôtes... J'ai zappé tout ça après la collision avec Claire. Tant pis, j'y retourne dès que j'ai eu la réponse à la question qui me taraude depuis ce matin.

– Non, j'ai été retardé.

Je n'attends pas qu'il rétorque quoi que ce soit et me tourne vivement vers Daniel avant de me forcer à lisser le ton de ma voix. Pourquoi je stresse, sérieux ? De toute façon, peu importe sa réponse, je ne bougerai pas d'ici.

– Est-ce qu'Eliott a pu vous faire part de notre projet pour l'agence ?

– Oui, il l'a fait. J'ai quelques réserves...

Non, putain ! Tu n'as rien comme réserve !

– ... J'aurais aimé vous avoir tous les deux sur place. J'ai bien compris que c'était compliqué pour vous et j'accepte votre proposition non sans contrepartie. Je vous veux au fait du dossier de la même façon qu'Eliott, prêt à intervenir si votre associé venait à s'absenter, et disposé à participer aux conférences téléphoniques chaque semaine.

– C'est d'accord. Je m'organiserai pour l'être.

– Je le sais. Eliott me l'a confirmé pour vous.

Je jette un œil à Eliott quand ce dernier incline sensiblement la tête et soulève les sourcils. S'il pouvait parler sans filtre, il me dirait sûrement qu'il ne pouvait qu'accepter. Parce que de cette façon, le deal était validé et mon adresse fixe aussi. Je force un sourire en reportant mon attention sur notre plus riche client et le remercie de nous donner la chance d'agrandir notre boîte.

– Vous ne serez pas déçu, Daniel. Eliott sera le meilleur chargé de communication que Mila Tran n'a jamais connu. Et, malgré les kilomètres, vous pourrez compter sur mon soutien et...

– Quels kilomètres ?

Je me fige alors que sa voix vient couper la mienne. Élisa glisse sa main dans ma paume et se mêle au cercle que nous formons maintenant tous les cinq. Je m'oblige à lui rendre son sourire en réfléchissant activement à ma réponse. Je ne lui ai pas encore parlé de ce partenariat ni de ce qu'il impliquait. Je sais que j'aurais dû, mais je ne voulais pas qu'elle s'inquiète ou qu'elle montre les crocs. En même temps, qui

dit qu'elle l'aurait fait ?

Le regard sévère d'Eliott me prouve qu'il a compris et qu'il désapprouve. Mais je l'emmerde, mes décisions de couple ne le concernent en rien ! Et franchement, je me passerais volontiers de son jugement. Je n'ai rien dit, parce que ce n'était pas nécessaire. Point.

– Aurais-je posé la question de trop ?

J'ouvre la bouche pour lui donner un semblant de réponse lorsque Daniel me devance et commence à creuser ma tombe.

– Aucunement, Éliisa. Nous parlions des kilomètres qui séparent Sydney de Canberra pour notre projet exclusif avec Elite Events. Ces messieurs ont accepté d'installer leurs bureaux dans notre belle capitale.

Chier... Je n'ose pas tourner la tête et découvrir le visage de ma femme alors que notre nouveau client principal vient délibérément de foutre le bordel dans mon couple. Je suis persuadé qu'il a intentionnellement appuyé la délocalisation de l'agence en omettant de préciser qu'elle n'était que partielle. Et son sourire en coin, maintenant que tous les regards sont braqués sur moi, ne fait que le confirmer.

Merci maman d'avoir fait de moi un homme civilisé, parce que dans le cas contraire, mon poing percuterait déjà son nez ! Merde, il va falloir que je me détende, j'ai envie de frapper tout le monde, ce soir !

– Quand a été faite cette proposition ?

Je ne sais pas si la question m'est adressée ou si elle est destinée aux trois hommes présents dans son périmètre. Pourtant, personne ne se tente à répondre. Quelques secondes passent silencieusement, l'ambiance encore électrisée par le ton de voix acerbe d'Éliisa. Je n'ai pas le choix, j'ai merdé, je dois assumer maintenant. J'inspire profondément et trouve les iris nacrés de celle qui serre durement mes doigts d'impatience avant de me lancer.

– Elle a été faite hier. Je ne t'en ai pas parlé parce qu'il n'est pas prévu que nous déménagions. Eliott ira à Canberra et je resterai ici.

Ses lèvres se pincent à l'instant où mes mots, que je pensais pourtant bien choisis, semblent la bousculer avec force. Voilà exactement ce que je redoutais et ce qui a motivé mon envie de ne rien lui dire. Pourquoi le faire puisqu'on ne part pas ? Il n'y avait aucune sorte d'urgence. Je l'aurais fait dans les jours à venir, demain peut-être, la semaine prochaine au plus tard.

Ses doigts relâchent la pression qu'elle maintenait sur ma main et elle recule d'un pas en prenant congé.

– Si vous voulez bien m'excuser...

Elle fait demi-tour et slalome entre les couples amassés sur la piste. Je bloque mon regard courroucé dans celui de Daniel une seconde avant qu'il ne rétorque, le torse bombé avec fierté :

– Ne jamais rien cacher à sa moitié, Monsieur Decroix, c'est une règle d'or.

Le rire à demi étouffé de Claire m'enlève un peu plus dans une colère sourde. Ce même sentiment qui m'a fait perdre pied de trop nombreuses fois avant. Avant elle. Je ne suis plus ce mec. Je ne veux plus être ce mec. Sans un mot, sans un geste déplacé, je souris aussi faussement qu'il m'est donné de le faire à cet instant précis et les abandonne pour m'enfoncer à mon tour dans la foule.

Avec ses talons de deux mètres, elle n'a pas pu aller bien loin. Après avoir bousculé un ou deux couples enlacés, je l'aperçois, prête à quitter la piste de danse. Mon cœur s'emballe et rythme l'accélération de mes pas me menant jusqu'à elle.

– Éliisa, attends, laisse-moi t'expliquer...

Elle se fige lorsque mes doigts encerclent son avant-bras, mais ne se retourne pas. Je reste con une

seconde, je m'attendais à voir son regard me défier, elle aurait dû chercher à récupérer son bras avec force. Mais rien, pas même une insulte, pas un éclat de voix. J'ai peur, elle ne m'a pas habitué à ça ni à cette attitude presque lassée, défaite. Je m'oblige à resserrer les doigts sur sa peau nue et lui fais faire demi-tour pour l'attirer contre moi.

– Bébé... J'allais t'en parler, promis...

Son souffle étrangement posé caresse mon visage alors que son regard blessé ternit cette partie de mon âme qui lui appartient. Encore une fois, je suis prêt à recevoir ses mots durs, à rebondir sur chacun de ses arguments, mais elle reste muette. Je laisse glisser ma main dans son dos et la dépose sur la chute de ses reins jusqu'à presser son corps chaud contre le mien. Elle se laisse faire, ne se bat pas contre moi. Elle ne se bat plus...

Merde...

Je recule et nous mélange aux couples se balançant en rythme avec la musique. Elle suit, sans jamais lâcher mon regard suppliant. Je dépose ses mains sur ma nuque, priant pour qu'elles y restent, et commence à bouger avec elle.

– Je suis désolé, beauté, je ne voulais pas t'inquiéter avec ça.

Nous tournons lascivement, nos mouvements s'accordant à la perfection, quand elle se décide enfin à faire vibrer ses cordes vocales. Mon cœur se serre de l'entendre murmurer :

– Je suis fatiguée, Nathan...

– Tu veux qu'on rentre ? Elliott peut très bien se charger de...

– Je suis fatiguée de tout ça. De la façon maladroite que tu as de gérer ma grossesse, de tes angoisses. J'étouffe et me mets en question sans cesse pour te préserver... Si seulement...

Ma respiration vient d'accélérer en quelques secondes. Je ne veux pas croire qu'elle soit sur le point de... Non, pas elle. Pas maintenant. La peur me paralyse et pourtant, mes lèvres laissent s'échapper ces trois mots que je pourrais regretter toute ma vie :

– Si seulement quoi ?

– Si seulement je ne t'aimais pas si fort...

– Je vais changer, bébé, je te jure que je vais essayer. Je ne voulais pas te contrarier.

Son rire soudain me fait perdre le peu de confiance que je venais de retrouver et m'angoisse de plus belle.

– Contrarier ? Non, Nathan, je ne suis pas contrariée. Je suis déçue. Mets-toi à ma place un instant...

– C'est justement en essayant de le faire que j'ai pris la décision de ne pas te parler du projet. Tu as tout quitté pour moi, Élixa, je ne pouvais pas bousculer tes repères une nouvelle fois. J'ai pris les choses en main, j'ai trouvé la solution et géré le problème. J'ai fait ça pour toi.

– Bordel, Nathan !

J'adore l'entendre jurer. Vraiment, profondément. Ça fait partie des choses qui m'ont plu chez elle ce premier jour. J'aime qu'elle soit entière, spontanée, et sans filtre, même si ça tend à être trop peu dosé certaines fois. Et je l'aime comme ça.

Elle tente de reculer devant mon sourire en coin, sans y parvenir tant je fais pression sur sa peau pour la garder collée contre moi jusqu'à la fin de la chanson. Jusqu'à la fin de la journée, de la nuit. De ma vie.

– Tu ne comprends rien ! Je n'ai aucune attache ici, peu m'importe notre adresse, je suis chez moi là où tu es, ce n'est pas plus compliqué que ça. Comment peux-tu ne pas l'avoir encore intégré ? Arrête de te mentir, de prendre des décisions concernant notre vie sans me consulter au préalable. Sans compter que tu

ne veux pas rester à Sydney pour moi, mais pour toi !

Je crois qu'elle a raison, et merde, ça me fait mal de l'admettre. J'ai motivé ma décision, mes choix en me persuadant que c'était mieux pour elle, pour elles deux, sans jamais me rendre compte que rester ici était ce que je voulais aussi.

– C'est vrai, je ne veux pas partir. Je l'ai trop fait. Je nous vois vivre ici, toi partant à la fac tous les jours, moi déposant notre fille à la crèche en bas de l'immeuble... Cette image me plaît et me rassure. Imaginer que tout allait changer encore une fois m'a déstabilisé. J'ai déconné. Je te demande pardon, bébé...

À mesure que je prends conscience de la défaillance de mon esprit compliqué, mes lèvres s'approchent des siennes, les frôlent.

– Je t'aime, Élixa, je suis fou de toi...

J'attends, à l'orée de cette chair pulpeuse et terriblement excitante. Ses yeux brillent un peu plus alors qu'elle enfouit le bout de ses doigts dans mes cheveux, et caresse doucement mon crâne.

– Fou et chiant...

Mon sourire a à peine le temps de s'étirer qu'elle plaque ses lèvres aux miennes et relâche dans ce baiser toute la frustration qu'elle avait emmagasinée ces dernières heures, ces derniers jours peut-être. Je connais mes défauts, je sais qu'avec sa grossesse je me comporte comme le pire des emmerdeurs, sans rien pouvoir contrôler. À la seule différence qu'aujourd'hui je ne vais pas avoir le choix que de la laisser respirer, souffler. Je vais l'aimer, la désirer follement, tout en restant à bonne distance, suffisamment pour qu'elle n'ait plus jamais envie de partir.

– On reste alors ?

Mon front vient reposer contre le sien et je hume pleinement le doux parfum de sa peau. Jamais plus elle n'aura envie de me quitter, je le jure devant Dieu. Je réponds alors à sa question avec la sensation de respirer sans plus aucune difficulté et avec la certitude que notre place est ici.

– Oui.

– Tu vas arrêter d'être un connard ?

– Je te promets d'essayer.

– Nathan, ne me mets plus jamais dans ce genre de situation ! Je partage ta vie, je dois tout savoir, tout connaître de toi avant le commun des mortels. Tu aurais vu l'expression du visage de cette garce de Claire, elle jubilait de voir que je n'étais au courant de rien !

– J'admets qu'elle est particulière. Mais oui, je te ferai part des différentes décisions d'Elite Events, du contrat Mila Tran, en tout cas de tout ce qui pourrait amener un changement dans notre vie.

– Bon, très bien. Va me chercher une coupe de champagne maintenant, j'ai soif.

– Tout ce que tu veux sauf ça !

Son sourire malicieux vient percuter mon cœur, et sans aucun doute, me fait une nouvelle fois tomber amoureux d'elle.

– Ça valait le coup d'essayer. Tout ce que je veux ?

– Tout !

– Alors dans l'ordre : embrasse-moi, ramène-moi chez nous, embrasse-moi encore, et fais-moi l'amour, encore, et encore, et encore...

Je laisse un rire sincère s'échapper de ma gorge avant de fondre à nouveau sur cette bouche délicieuse. Je ferais tout, et bien plus encore...

« Je m'en vais » de Vianney

Élisa

Mercredi 26 Avril

J'arpente le séjour de long en large depuis trop longtemps dans la pénombre de notre appartement. Il fait nuit et les lumières de la ville m'aident à ne pas me cogner dans les meubles. J'essaye de contrôler ma respiration et de penser à autre chose. Le séjour fait vingt et un pas sur dix-sept, je vais faire la diagonale pour être sûre de moi. Cet appartement est démesurément trop grand, je m'y perds dans les comptes.

Je suis dans un état de nerfs impensable, je devrais certainement me poser sur le canapé ou rejoindre Nathan dans la chambre, m'endormir paisiblement en rêvassant de notre si belle vie de couple. Seulement, je n'ai jamais été sereine et ce n'est vraiment pas le moment de penser le devenir. Je me frotte les mains, me tords les doigts, j'ai déjà bu deux thés et une tisane, mais rien n'y fait, j'ai chaud, froid, et j'en ai marre. J'ai peur, je suis excitée, je ne sais pas ce que je veux, ce que j'ai, ce qu'il est normal de faire dans ces cas-là.

Je devrais réveiller Nathan, mais il est épuisé en ce moment et je ne veux pas qu'il me rejoigne pour rien.

La semaine a été difficile pour lui, le nouveau contrat qu'il prépare lui prend beaucoup de temps, le départ d'Eliott se passe sans heurts, mais je sens bien qu'il faut que mon bel amour trouve ses marques. Cette nouvelle organisation lui demande beaucoup d'énergie et je le vois se battre contre ses démons chaque matin, chaque soir, lorsqu'il pense être seul alors que je le surveille à la dérobée. Il se contrôle, prend son traitement et, par manque de piscine, s'épuise sur son tapis de course. J'aimerais faire plus, mais je sais qu'il doit gérer ces moments seul. Dès que son regard redevient azur, je m'avance pour le serrer fort contre mon corps, espérant que les derniers sursauts de maladie s'évaporent sous nos câlins.

Je n'ai personne à appeler, personne à qui parler sauf Marie. Je suis épuisée par cette solitude, mais ne connais pas les codes pour faire des connaissances, tisser des liens, apprendre à connaître l'autre. Je reste seule, avec ce ventre un peu trop tendu, attendant l'accalmie, espérant apaiser mes douleurs, sans vraiment savoir quoi faire.

Maman, ma petite maman chérie, j'ai tellement besoin de toi en ce moment. Tu trouverais les mots, tu apaiserais mes craintes et me boosterai, te connaissant, tu piétinerais à mes côtés en ce moment. Ta force me manque, le son de ta voix aussi, sans parler de la douceur de tes étreintes.

J'efface frénétiquement les larmes qui roulent sur mes joues, il ne sert à rien de se morfondre, cela ne changera pas ma vie. Mon existence prend un tournant décisif depuis ma rencontre avec Nathan, me faisant basculer dans un monde lumineux, doux et réconfortant. C'est assez stupéfiant comme notre vie évolue positivement. J'aime ces moments de douceur à deux, lovés l'un contre l'autre devant un film, ou face-à-face autour d'un bon repas. J'exulte de bonheur lors de nos balades dans les rues de Sydney, dans ses parcs verdoyants ou à bord d'une petite vedette pour apprécier, depuis la mer, la baie et la vue de cette ville gigantesque. Nathan est à mes petits soins, nous sortons beaucoup, je sais qu'il trouve toutes

ces idées pour rattraper le temps perdu, les souhaits que j'avais formulés en France ne sont pas restés lettre morte.

Nous avons commencé à visiter tous les monuments architecturaux de cette ville d'histoire. J'ai aimé visiter l'opéra si caractéristique de la ville. Nathan y voit un nid lorsque je décris cette immensité comme un voilier. Les multiples quartiers me font voyager, m'entraînent assez loin pour y découvrir les senteurs, les traditions et les coutumes de chaque civilisation. Il y a quelques jours, nous avons arpenté les couloirs de la galerie d'art, c'est un édifice de style classique et je pourrais certainement y passer des journées entières. Nous avons découvert la collection de l'art aborigène. Je m'y sentais bien, m'abreuvant de nouvelles connaissances, découvrant les origines de ce pays. Mon garde-malade n'a pas voulu continuer la visite des autres pièces, prétextant ma future fatigue. Nous sommes sortis fâchés, mais son idée de pique-nique au Jardin botanique a fini de me convaincre. Ces sorties à deux sont des bouffées d'air frais dans notre quotidien.

Il prend ses nouvelles marques à l'agence. Les premiers jours ont été difficiles, et j'angoissais de le savoir seul dans ces bureaux, mais Tom a repris du service et, d'après Nathan, il gère de mieux en mieux. Malgré tout, mon amour a peu de temps à m'accorder, je ne me plains pas, car nos moments à deux sont époustouffants et j'aime la solitude, seulement... En ce moment, je regrette amèrement la balade que j'ai faite cet après-midi. Nathan m'avait dit de me reposer, de rester tranquillement à la maison, mais, comme à mon habitude, j'ai voulu suivre mes envies. J'ai vadrouillé dans le quartier de Kings Cross, les animations de rues, la musique, l'ambiance festive de ce lieu m'ont plu. C'est en totale contradiction avec ma vie d'avant, avec mes anciennes attentes, mais... je veux offrir de belles sensations à ma fille, je veux qu'elle me sente heureuse et la journée passée m'a aidée à apprécier la vie. Seulement, je pense avoir trop piétiné, trop marché, je sentais mon ventre un peu trop lourd, mon dos un peu trop tendu et je suis rentrée en taxi. J'ai voulu me délasser dans un bain en arrivant chez nous, mais mon homme nerveux tournait comme un lion en cage en m'attendant.

Je n'ai pas aimé ses reproches, je déteste sa façon de me couvrir, de penser que je suis si fragile que je ne sais plus prendre mes propres décisions. Il avait arrêté son comportement ultra protecteur depuis janvier, mais ses angoisses reviennent parfois comme un coup de canon et m'explorent au visage. J'ai terminé la soirée, allongée dans notre immense lit, ressassant notre dispute, essayant de contenir la rage qui montait en moi. Nous nous sommes couchés sans paroles, sans caresses, sans amour et j'ai détesté cela.

Cette nuit, lorsque mon ventre a commencé à bouger étrangement, lorsque mon corps s'est éveillé bizarrement, au lieu de réveiller mon compagnon, je me suis levée et j'ai fui sa présence. Deux heures plus tard, je tourne toujours en rond, incapable de savoir quelle décision prendre. Cela fait dix minutes que je me triture les méninges pour connaître l'heure en France. J'y arrive pourtant facilement d'habitude, mais mon état d'angoisse ne m'aide pas à résonner sereinement. Bon, peu importe, j'appelle.

Décroche, décroche, bordel.... DECROOOOOOCHE !

– Secrétariat du Docteur Macé, bonjour.

– Bonjour, j'aimerais parler au docteur s'il vous plaît, c'est une urgence !

– Je vais voir s'il est disponible, je vous mets en attente.

Il faut absolument qu'il prenne mon appel, je ne sais vers qui me tourner autrement. Il y a bien Marie, mais elle risque de paniquer et de m'ordonner d'aller rejoindre son frère.

– Docteur Macé à l'appareil, bonjour.

– Bonjour, c'est mademoiselle Élisabeth Provost. Je vous appelle car ça ne va pas du tout, mon corps est

bizarre, mon ventre est tendu et ma fille ne bouge plus. Je... Je ne sais pas quoi faire !

– Oh, mais pourquoi m'appellez-vous ? J'ai transféré votre dossier à un confrère à Sydney me semble-t-il ? Je suis si loin...

Je sens une légère panique dans sa voix et cela ne m'aide pas du tout.

– Il est plus de trois heures du matin ! Je ne peux pas l'appeler... Je pourrais aller aux urgences, mais, je ne sais pas, je me fais peut-être du mouron pour rien...

– Avez-vous des douleurs aux reins ? Des contractions ? La perte du bouchon muqueux, ou des eaux ?

– J'ai mal au dos. Pour les contractions, je n'en sais rien. Mon ventre se tend par moment, mais la douleur est supportable.

– À votre première vraie contraction, vous saurez, je vous le promets. Laissez-moi quelques secondes pour reprendre votre dossier.

– Docteur, j'ai peur, je ne peux pas accoucher maintenant, c'est trop tôt, elle est trop petite, je vais la perdre.

Je termine ma phrase dans un sanglot douloureux. Ma gorge se serre à la formulation de mes doutes. Je ne peux pas la perdre, je ne peux pas être damnée à ce point ! Je dois m'asseoir pour ne pas flancher, avant que mes jambes ne me soutiennent plus. Je la vois, cette peur intense, cet indéfinissable présage que l'on veut éviter, ce mur qui m'arrive de plein fouet. Je ne peux pas dévier, je n'ai jamais pu, jamais su et m'en suis toujours relevée, cette fois sera la dernière, je n'aurais jamais la force de survivre à ma fille.

– Calmez-vous. Votre fille est viable depuis de longues semaines, avec un peu de chance, elle ne passera pas un seul moment en couveuse, il n'y a aucun souci à se faire. Vos contractions n'ont pas commencé, je pense qu'il vous faut juste vous reposer. Je vous conseille de vous allonger, les jambes un peu relevées, et de faire quelques exercices pour vous décontracter.

– Vous... Vous êtes sûr qu'elle peut naître sans difficulté ?

– Je pense que votre bébé est bien plus fort que vous ne le croyez. Cette petite fille a vécu déjà une épreuve difficile sans soucis, j'imagine qu'elle a votre force et votre caractère impétueux, cela joue en sa faveur.

– Euh... merci. Vous me draguez ?

– Oh, mon Dieu, non ! J'ai réussi à me débarrasser de vous comme patiente, ce n'est pas pour vous avoir comme compagne !

Ce type est un connard, mais je dois bien avouer qu'il me fait sourire. Nous discutons encore un moment, puis je raccroche, tranquilisée. Mon ventre est toujours aussi dur et je dois me faire violence pour que mon inquiétude idiote se taise. Je chauffe de l'eau pour prendre une tisane et m'installe sur le canapé. Marie m'a envoyé quelques livres « coup de cœur » comme elle aime les appeler. J'ai tout de suite jeté mon dévolu sur celui à la couverture en noir et blanc. Elle représente deux corps enlacés, et le titre, en rose au milieu de la page nous donne un aperçu du punch du récit. J'ai commencé ma lecture hier et j'aime déjà beaucoup cette histoire. Après quelques minutes, je me sens mieux, et décide de me lever pour prendre ma tasse sur le comptoir de la cuisine. Peut-être fallait-il seulement que quelqu'un me rassure ? Peut-être est-ce la tension emmagasinée hier soir après notre dispute qui se répercute sur mon corps ? Je dois continuer à positiver comme je le fais depuis de longs mois pour mener à bien cette grossesse. L'odeur de la menthe se diffuse autour de moi lorsque le sachet entre en contact avec l'eau chaude, je prends mon mug et recule pour rejoindre le salon.

Il avait raison, ce médecin de mes deux ne m'a pas menti. Je la sens, je sais maintenant ce qu'est une contraction, une vraie. Celle qui vous déchire le ventre, celle qui vous fait presque hurler et vous courber

en deux. Celle qui m'a fait lâcher ma tasse, mais qui m'empêche de m'en vouloir, qui ne me laisse pas le temps d'entendre la porcelaine se briser au sol. C'est tout mon corps qui se brise en ce moment, je fais un pas en arrière, toujours courbée, la main droite sur mon ventre et essaye désespérément d'attraper l'arrête du plan de travail pour me maintenir debout. J'ai besoin d'appeler Nathan, il faut qu'il soit là, qu'il m'aide, qu'il me conduise à l'hôpital.

J'ai trop attendu, j'ai encore suivi mes envies, patienté trop longtemps. J'ai voulu garder le bonheur d'être enceinte, juste assez pour me punir d'avoir fait ce choix, juste assez pour m'enlever encore une fois le bonheur d'une vie heureuse, que je frôle à peine. Il y a une présence autour de moi, je dois retrouver le peu de concentration qu'il me reste pour réagir comme il faut. La douleur virulente s'estompe, je la sens encore, mais moins dense, et je relève la tête pour voir mon homme, les yeux exorbités, devant moi.

– Je... Qu'est-ce que...

Je vois la panique, ressens dans cet essai de phrase la crise arriver. Il a peur pour moi, a éprouvé mon supplice et encaisse mal ma détresse. Je me redresse, pose la paume de ma main contre son torse nu et m'appuie un peu sur lui. Je dois être forte, savoir lui expliquer sans l'angoisser, j'ai besoin de lui, dans son entière santé mentale.

– Bébé, écoute, je crois que je vais accoucher, il faudrait... Outch, attends, laisse-moi respirer... Il... il faudrait que tu m'amènes aux urgences.

Il n'a aucune réaction, reste stoïque, j'écarte ma main de son corps et reviens un peu plus violemment pour lui claquer les pectoraux.

– Réagis, Nathan ! Il n'est pas question que ta putain de maladie se réveille maintenant. J'ai besoin de toi, alors laisse ta folie où tu veux, mais ne viens pas m'emmerder avec ça en ce moment ! C'est compris ?

Il me fixe maintenant avec cet air étonné que j'ai envie de détruire. Je sens une nouvelle contraction arrivée. Merde, je n'ai pas compté le nombre de minutes entre les deux, le doc m'a parlé d'un délai à ne pas dépasser et je n'ai pas compté. Mais d'ailleurs, est-ce qu'une seule minute est passée depuis la dernière ? Nathan ne bouge pas et je me retourne pour poser mes mains sur le plan de travail froid quand les douleurs recommencent à monter. Je serre les dents, sachant que mes cris angoisseront mon homme torturé, pourtant, il me faut évacuer cette douloureuse sensation.

– Tu... tu es sûre ?

Si je suis sûre de quoi au juste ? Que j'ai une putain de contraction qui m'explose tant que j'aimerais m'écrouler au sol et me rouler en boule ? Que je vais certainement accoucher dans la cuisine s'il ne sort pas de sa saloperie de torpeur ? Je grogne, consciente qu'aucun mot ne peut jaillir de ma bouche.

– Essaie de respirer, tu es trop tendue.

Non, mais ce n'est pas possible ! Il ne comprend rien ? Ô Saint Satan, donne-moi la force d'écraser sa figure stressée sur le bord de la paillasse, je suis certaine que voir le sang jaillir de son nez et de son arcade m'aidera à « respirer » et à être moins « tendue ».

– Nathan, prends ton putain de téléphone et appelle les urgences ! Il faut que tu réagisses, que tu m'aides !

Je suis toujours dos à lui, mais je le sens se mouvoir et l'entends parler aux urgences... Enfin, je me détends et me laisse glisser le long des placards et m'assieds au sol, en pleurs. Je ne veux pas accoucher ici, mais elle descend déjà. Elle arrive et les secours ne seront jamais là à temps. J'ai peur, tant que je tremble, ma vision est brouillée, je vais la perdre... Nathan se colle à moi, relève les cheveux collés à

mon visage et m'embrasse tendrement.

– Je suis là, ma beauté, ça va aller, les secours arrivent dans moins de cinq minutes, tiens le coup, je suis là.

Je m'apaise de le savoir à mes côtés, il a gagné la bataille contre ses démons, j'ai besoin de lui et il répond présent au plus difficile des moments.

– Je veux savoir, Nat, j'ai besoin que tu me dises comment elle est. J'ai tellement peur...

Je souffle, respire le plus doucement possible, évacuant l'air de mes poumons lentement, inspirant l'oxygène indispensable, puis reprends.

– Si elle ressemble à ma sœur dans quelques années, je ne le supporterai pas... Son souvenir me fait si mal.

– Chut. Tout va bien. Notre fille est sublime, certainement autant que ta petite sœur, parle-moi d'elle.

– Elle... Putain, c'est dur... Elle avait les cheveux beaucoup plus clairs que moi et les yeux noisette. Elle était d'une douceur infinie... Elle voulait me ressembler, mais semblait si fragile...

J'arrête de parler parce qu'une contraction tend le ventre et m'empêche de prononcer quelconque parole supplémentaire.

– Notre fille est très brune et ses yeux verts sont aussi intenses que les tiens. Son visage m'a projeté une sorte de puissance étonnante, certainement ce mélange fou de nos deux caractères. Elle est belle bébé, autant que toi.

La contraction est toujours là, mais les paroles rassurantes de Nathan m'aident à me concentrer sur l'avenir. Il faut juste que notre merveille survive à cette arrivée rapide. Je glisse un peu plus sur le sol, ma tête est posée sur les jambes de mon amour, sa main caresse mon visage en sueur et notre fille descend de plus en plus, élargissant mon corps sur son passage.

Je ne veux pas accoucher dans ma cuisine !

« *Say you won't let go* » de James Arthur

Nathan

Respire Nathan... Respire...

Ses doigts se resserrent sur ma cuisse, elle se tend, elle geint, elle pleure... Elle souffre... Je voudrais hurler pour elle, prendre sa douleur, mais je suis là, impuissant, à même le sol de la cuisine. Je déteste ça, ce sentiment écœurant de ne servir à rien, d'être le seul responsable de sa souffrance. L'unique chose que mon esprit embrouillé me permet est de caresser ses cheveux humides de transpiration en soufflant quelques mots.

– Ça va aller, bébé, ils arrivent...

Elle halète, transcendée par cette énième contraction, pour finir par pousser ce cri de gorge, cette supplique apeurée. *Moi aussi j'ai peur, bébé, tellement peur...* Tout va trop vite, les secondes filent, mes muscles se contractent, ma peau brûle, mes doigts tremblent... Bordel non, pas maintenant, je ne dois pas, putain !

Je ferme les yeux sans jamais arrêter de lisser ses cheveux du plat de ma main et plonge dans mes dernières forces mentales pour chasser ce murmure glauque qui tyrannise mes tympans.

« *Tu vas la perdre, fils. Tu n'es pas assez fort, je ne l'étais pas non plus. La vie n'aura plus aucun sens sans elle. Abandonne. Lâche tout. Enfuis-toi. Meurs...* »

Je retiens une insulte derrière mes mâchoires serrées, bien conscient que la femme qui repose entre mes jambes perdrait pied en m'entendant répondre à mon père décédé. Et pourtant, je voudrais hurler qu'il a tort, qu'elle est la raison qui m'a poussé à cesser la fuite. Qu'elle a fait naître le Nathan amoureux d'aujourd'hui, jusqu'à lui donner envie de vivre aliéné des siècles durant si seulement il pouvait les vivre avec elle. La mort n'est pas une solution, elle ne l'a jamais été. Je ne veux pas mourir...

Je veux la voir sourire chaque jour, l'entendre rire aux éclats. Je veux voir ma fille grandir, aimer, pleurer de bonheur, danser. Vivre.

– Nathan...

J'ouvre les yeux en priant silencieusement pour que l'image de mon père soit loin, très loin, et me concentre sur le visage épuisé de ma femme.

– Je suis là, tu as besoin de quelque chose ? De l'eau ? Un linge humide ?

– Parle-moi, je n'ai que peu de temps avant la prochaine contraction, et j'ai besoin de t'entendre.

Ok, d'accord, lui parler, mais de quoi ? *Concentre-toi, Nathan, ce n'est pas le moment de déconner.* Elle monte le regard et trouve le sourire que je me force à étirer. Presque immédiatement, la brume se dissipe. Je n'ai qu'à m'accrocher à son sourire à elle, même faible, même pincé, pour que mes démons rendent les armes.

Ma putain d'évidence. La lumière qui guide mon âme.

– Un jour, je vous emmènerais en Mongolie, nous irons là où tu as toujours rêvé d'aller. Après quelques heures d'avion, tu seras fatiguée, nous le serons tous les deux, mais pas elle... Elle n'aura qu'à sourire

pour recharger nos batteries. Je vous imagine si bien, toutes les deux, main dans la main, dans ces herbes hautes près de la yourte que tu auras réservée contre mon avis. Il y a des choses qui ne changent jamais, bébé, tu voudras une yourte pour l'aventure, pour le côté sauvage, pour ce sentiment de liberté. Alors que j'aurais bataillé pour le confort de l'hôtel, simplement pour que vous ne manquiez de rien...

Elle laisse un rire quitter ses lèvres asséchées, et confirme que nos désaccords délicieux ne cesseront jamais.

– Et je gagnerais la yourte... Parce que tu m'aimes, et que tu ne peux rien me refuser lorsque mes lèvres entourent ta queue...

– Je ne ferais effectivement pas le difficile. Je crois même que tu gagneras le droit de me faire monter sur ces canassons de malheur alors que j'en ai juste horreur. Mais à la seconde où je verrais tes yeux pétiller de bonheur, tu m'achèveras et me condamneras à te suivre. Partout. Jusqu'au bout du monde.

– Jusqu'au bout du monde...

Son filet de voix à peine audible me scie le bide. Une contraction approche. Je le vois à cette larme de souffrance qui ruisselle sur sa joue et au froncement trop prononcé de ses sourcils. Ses doigts agrippent de nouveau la peau nue de mes cuisses, ses ongles s'enfoncent dans ma chair, un cri de douleur lui échappe et vient fracasser nos murs.

Il résonne, il fait écho à sa douleur, et vient ébranler ma santé mentale. Encore.

« *Elle souffre tellement, fils, libère-la. Libère-toi...* »

Alors que j'essaie de réfléchir à une façon de la laisser quelques secondes pour aller bouffer mon traitement, une douleur vive se répand dans ma cuisse, jusqu'à laisser apparaître quelques gouttes de sang. Bordel !

– Elle est là, Nathan !

« *Abandonne, fils...* »

PUTAIN ! Je jette un coup d'œil rapide à l'horloge, ils devraient être là depuis plus de cinq minutes maintenant ! Qu'est-ce qu'ils foutent, sérieusement ?

– Bébé, respire tranquillement, ils vont bientôt arriver.

– Écoute-moi, Nat, elle est là ! Aide-moi !

J'inspire bruyamment alors qu'elle retient un cri et se cambre en tremblant. J'attrape la dizaine de torchons impeccablement pliés et rangés dans le tiroir derrière moi et me dégage aussi vite que possible pour les placer sous sa nuque. Bordel, et maintenant je fais quoi ? Des perles de sueur mouillent ses tempes, son front, son cou. Je n'y arriverai pas...

Je la contourne et m'agenouille entre ses jambes. Réfléchir vite. Ne pas perdre pied. Se concentrer. Je place mes mains sous les coutures de sa culotte et la fais glisser tant bien que mal sur sa peau frissonnante. Elle est brûlante...

« *Ça ne sert à rien, fils. Tu la perdras tôt ou tard...* »

– Ta gueule, putain !

Elle se fige sous mes doigts et me fixe, les yeux exorbités de terreur.

– Nathan, s'il te plaît, ne sombre pas...

– Je gère bébé, ne t'inquiète pas pour moi, concentre-toi sur...

Son visage se tend, ses mâchoires se crispent, ses paupières s'alourdissent et laissent s'échapper de nouvelles larmes. Putain, quelle torture ! La voir souffrir avec autant de violence me broie le bide, je ne sais pas quoi faire !

Je baisse le regard sous son hurlement agonisant et découvre une masse brune gonflant les parois de son vagin. Elle est brune... La chair de son entrejambe s'étire, craque presque sous mes yeux et pourtant, la seule chose que je vois, ce sont ses cheveux. Brune, comme dans ma vision...

– De quoi tu parles, bordel ?

Je relève le visage et trouve ma femme, ma merveilleuse femme, épuisée mais le regard très expressif. Elle a peur, elle n'ose pas y croire, ou alors elle sombre dans la démence peu à peu, je n'en sais rien. Et finalement ça n'a plus d'importance, parce que je suis là, qu'elle n'a plus qu'à se raccrocher à moi pour toucher du doigt le bonheur auquel elle aspire tant.

– Nathan ?

Si elle savait, elle lisserait les traits sévères de son front, elle relâcherait peut-être la tension dans sa nuque, elle s'apaiserait sûrement...

– Notre fille est brune, Éliisa. Une sublime couleur sombre, à la limite de l'ébène...

Comme je l'avais imaginé, la ligne de ses sourcils se défronce quelques secondes, et son sourire s'étire sensiblement. Mais rapidement son souffle se saccade et ses doigts viennent lacérer la peau fine de ses cuisses. L'angoisse qui coule dans mes veines pourrait aisément m'emporter loin, très loin d'ici, très loin du Nathan qui se tient face aux deux morceaux de son cœur. Mais bordel, non ! Je ne veux plus !

– Il faut que je pousse, Nathan, IL FAUT QUE JE POUSSE !

Je me penche délicatement et libère sa peau tendue du tee-shirt qui la recouvrait. Ma paume épouse le ventre durci d'Éliisa, j'ai besoin de le toucher, de la sentir. Je veux lui montrer que je suis là, qu'elle n'a pas à avoir peur et qu'elle peut nous rejoindre. Je l'attends la boule à l'estomac, mais l'esprit en paix.

Une main sur son ventre, l'autre libérant maladroitement la voie qu'empruntera notre fille dans quelques minutes. Putain, je n'ai aucune idée de ce que je suis en train de faire ! Je n'ai jamais accouché personne avant ça, jamais je n'aurais même imaginé devoir le faire un jour, pourtant j'observe et j'agis sans vraiment comprendre d'où me viennent mes gestes.

– NATHAN !

– Oui bébé, je suis là, tu peux pousser, je ne bouge pas. À la prochaine...

... Contraction ! Le visage d'Éliisa se transforme, lutte contre ce déchaînement de douleur et elle pousse avec force. Bébé arrive, centimètre après centimètre, la tête sort. Est-ce que ce n'est pas complètement irréel et délirant ? Ma folie prend-elle le dessus ? Ça ne peut pas être vraiment en train d'arriver... Malgré mon incrédulité, la chaleur de ce tissu mou, de ce cuir chevelu trempé, ne peut que me confirmer la réalité.

Je suis en train d'accoucher ma femme de notre fille, sur le carrelage froid de la cuisine...

– Est-ce que tu la vois ? Dis-moi qu'elle va bien ? NATHAN ?

Elle hurle alors que je repousse de nouveau la chair à vif d'Éliisa d'une main tremblante. Je ne veux pas lui faire mal, leur faire mal. Éliisa souffre déjà tellement.

– Elle est là bébé, donne tout ce que tu as...

Je plonge quelques secondes dans son regard effrayé, mais fier et tellement impatient. C'est à ce moment-là que le temps s'arrête, se suspend pour ne laisser planer qu'une douce connexion, un moment de partage intense. Pendant ce court laps de temps, nous n'avons plus peur. Nous sommes tous les deux prêts à bouffer la vie jusqu'à satiété. Cette vie, bordel ! Celle que nous nous sommes promis de vivre.

– Pousse...

Son léger sourire s'efface. Ses yeux se ferment. Elle inspire et dans un grognement à peine étouffé, elle

contracte ce ventre encore plein et lui commande de nous offrir notre fille. Mes mains tremblent, un peu, trop peu pour que ça ne m'inquiète. Je ne les vois même pas, parce que je la vois elle, cet ange brun, ce visage aux teintes encore incertaines. Elle a sa bouche, ses lèvres bombées qui tendent à inverser le sens d'un sourire.

– J'ai la tête, Élisabeth, pousse encore, allez bébé !

Je ne l'entends plus haleter ni même pleurer, je suis bien trop concentré à accompagner la venue au monde de ma fille. Je crois qu'Élisabeth crie en l'expulsant définitivement dans mes mains. Notre fille bleuit. Elle ne pleure pas, inerte dans mes bras. J'ai peur, je ne comprends pas, est-ce que c'est...

– ... Retourne-la, Nathan... Passe ta main sur son dos, doucement... Aide-la...

Je m'exécute sans même lui adresser un regard. Nos deux peaux nues ne rendent pas les choses faciles et pourtant, je l'allonge d'un geste sûr sur mon avant-bras et masse son dos trois fois. Trois petites frictions, comme trois bouffées d'oxygène, comme trois mots que je ne cesserai jamais de lui souffler à l'oreille.

Je la sens remuer sous la paume de ma main et ma vision s'embue. La seconde suivante, ses pleurs sonores se mélangent au silence des miens. Elle respire, ses petits membres se tendent, tremblent. Elle vit. Je ne sais pas vraiment expliquer le changement qui s'opère en moi. Peut-être que ça a toujours fait partie de moi, sans que je n'en sois conscient. Peut-être l'ai-je toujours aimée, finalement.

Peu à peu, les sons autour de moi me reviennent. Les larmes d'Élisabeth, les coups frappés à la porte, les cris de cette petite chose fragile... Mon regard brûlant d'un bonheur inespéré trouve celui de celle qui vient de m'offrir le plus beau des cadeaux. Merde, elles sont ma putain de revanche sur la vie...

Mes évidences.

Je crois que je chiale encore en déposant notre fille sur le corps luisant d'Élisabeth, j'ai beau essayer vulgairement mes joues sur le chemin qui me mène à la porte, les larmes continuent de couler abondamment lorsque l'équipe de secours pénètre dans l'appartement. Je les suis d'un pas lent, frôlant à peine le sol tant mon corps s'est délesté de tout ce qui alourdissait mon âme jusqu'à aujourd'hui.

Malgré les gestes rapides et contrôlés du personnel soignant, la scène qui se déroule sous mes yeux est d'une lenteur apaisante. Je me sens bien, tellement bien. Je les entends parler de notre fille, nous annoncer qu'elle va bien, qu'elle est arrivée dans notre monde sans encombre. Qu'elle était bien entourée...

Les félicitations pleuvent, les rires soulagés nous libèrent des restes de doutes que nous gardions enfouis au fond de nos âmes torturées. Parce qu'elle va bien, elles vont bien toutes les deux. Je bloque enfin mon regard dans celui de cette femme incroyable qui vient de donner la vie, et vois tout son amour pour nous briller dans ses iris d'un vert presque trop clair. Son sourire fatigué m'appelle avec douceur, me commande avec tendresse d'approcher et de communier avec elles deux.

J'avance jusqu'à prendre la place qui me revient. Je glisse contre le meuble et m'y adosse en attrapant ma femme et laisse son dos reposer contre mon torse. Putain de bonheur indécent... Notre fille est là, sous nos yeux émerveillés, confortablement blottie dans les bras de sa mère, nichée dans ce décolleté que j'aime tant. Elle bouge, cherche, râle... Je souris davantage avant d'embrasser la tempe encore humide de ma femme, elles se ressemblent déjà tellement !

– Elle est magnifique, Nathan...

– Juste parfaite... Merci, bébé...

Sa tête bascule lourdement en arrière et vient reposer sur mon épaule. Malgré sa récente douleur, elle sourit et donne un peu plus de sens à tout ça. Elles sont mon tout, cette partie de moi que je chérirai avec

force jusqu'au bout.

– Je t'aime...

C'est maintenant que tout commence, que tout change. Le premier jour du reste de notre vie.

Avril – Jour 1... Définitivement.

« *For once in my live* » de Stevie Wonder

Élisa

Je sens mon corps différent, j'entends les « *bips* » que je ne connais que trop, cette odeur qui m'égratigne le nez par ce côté aseptisé. Je suis capable d'ouvrir les yeux, mais... je ne sais pas, je ne veux pas. J'ai peur.

Où suis-je vraiment ? Quelle réalité va exploser lorsque mes paupières vont se soulever, lorsque ma conscience, mon cerveau vont reprendre vie ? Les hôpitaux, les douleurs, la perte des êtres chers, les souffrances, je n'ai pas envie de ça. Je me concentre une seule seconde pour que mes souvenirs affluent à une vitesse assourdissante.

Mes douleurs, mon incapacité à gérer les contractions, ma chute au sol, Nathan qui essaye de m'aider, la douleur, insurmontable, irradiant mon âme, déchirant mon corps... Elle est arrivée trop tôt... Huit mois, c'est viable, est-ce trop petit, trop faible ?

Je vois les yeux horrifiés de Nathan, posté entre mes cuisses écartées, j'ai encore la sensation de ses yeux trop foncés, de sa folie prenant vie. Les ombres planaient au-dessus de lui, prêtes à prendre possession de son être, à commander sa conscience.

Il les a repoussées, il m'a choisie.

En choisissant notre amour, en se battant pour rester auprès de moi, luttant pour sa femme, sa fille, il a gagné. Il m'a sauvée. Je sais que nous aurons encore de difficiles moments, que la maladie est là, bien ancrée dans la chair de mon amour, mais je n'ai plus peur. Je peux lutter, je peux l'aider, je réussirais à l'accompagner, chaque heure, chaque jour, chaque instant, à jamais.

J'ose ouvrir les yeux, car l'angoisse ne peut plus faire partie de mon vocabulaire. Je vois le mur blanc en face de moi, la lumière tamisée qui éclaire la pièce m'aide à discerner la réalité des choses. Les ombres planent sur le visage endormi de l'homme de ma vie. Il est assis sur un fauteuil, la tête penchée sur le côté, le visage serein. Sa main gauche est posée sur son torse couvert d'un tee-shirt certainement enfilé à la hâte, sa main droite est surélevée au-dessus d'un berceau translucide, ses doigts posés sur une couverture formant un petit dôme.

Il l'a protégée alors que je somrais, comme lorsqu'elle était dans mon ventre. Il est là lorsque je faiblis, je suis présente quand il s'égaré.

Je me lève avec douceur, redoutant quelques douleurs, mais j'en ai envie, le besoin de rencontrer une nouvelle fois notre fille est plus forte. Je n'ai pas mal, je ne suis plus fatiguée, je suis juste bien.

Oui, là, je suis juste bien, maintenant, debout devant elle, regardant son petit visage endormi, découvrant ses traits angéliques, je suis au comble du bonheur. Elle est parfaite, peut-être un peu trop petite, mais déjà si forte, si belle. Nathan dit qu'elle me ressemblera, j'aime à penser qu'il a raison, qu'elle aura mes traits fins, mon caractère, mais ses yeux, son ambition, sa joie de vivre, je veux qu'elles les tiennent de son père, car c'est ce qui m'a plu chez lui.

Je soupèse ma poitrine douloureuse en me remémorant notre première fois à toutes les deux, ses lèvres entourant mon sein, ce petit bruit de succion si étonnant et cette sensation de confort intense, de douceur berçant mes maux, effaçant mes craintes. Elle a eu cette manière, innée de me rassurer alors que je ne

savais rien. Je suis maman, mais c'est elle qui m'apprend la vie depuis ces huit mois, elle qui me permet de prendre mon rôle à cœur depuis ces quelques heures. J'ai passé un temps infini à l'observer avant de sombrer dans le sommeil, je le fais encore maintenant et pense ne jamais être rassasiée de sa vision, de cette aura autour d'elle qui nous plonge son père et moi dans cette béatitude bienfaisante.

J'ai atteint ce sentiment parfait... Papa, maman, j'ai ma revanche, reposez en paix pour l'éternité, car je n'essayerais plus de vous rejoindre. Je resterais avec eux, parce que j'ai retrouvé l'amour, l'abandon de soi, cette faculté à aimer pour vivre, à vivre pour aimer.

Benjamin, tu es et resteras le premier amour de ma vie. Nous aurions été heureux, je n'ai plus de doutes, mais ce temps n'est plus et je garde en moi ce souvenir impérissable d'un doux amour inachevé. Je sais que là où tu es, tu gardes un œil bienveillant sur notre bébé, tu l'entoures de ton tendresse, celui que tu aimais tant partager autour de toi. Vous êtes mes étoiles, mes guides, vous irradiez mes rêves, illuminez mon passé. Je ne vous oublie pas, jamais, je vous le promets... La douleur restera dans mon cœur, mais je dois apaiser la rage qui me consume, elle s'égrène, s'atténue, car ma vie, ma seconde chance est devant moi. Mon existence a perduré alors que je vous ai perdus, je devrais me haïr d'être heureuse sans vous, m'en vouloir de bouffer cette vie si intense, cette deuxième chance inespérée. Je ne peux pas, je sais que vous êtes quelque part, autour de moi, j'aime penser que mon bonheur vous aide à reposer en paix, dans votre inexistence infinie. Benjamin, où que tu sois, prends soin de notre petit, aime-le pour nous deux, dis-lui, répète-lui si nécessaire que je ne l'oublie pas, que je l'aime et qu'il sera à jamais mon premier enfant, mon premier amour. Je dois vous laisser partir, me détacher de ma peine, et ne garder que le souvenir d'un tendre passé.

Je me penche et dépose le premier vrai baiser sur le front de ma merveille, celui de la maman comblée que je suis, non plus comme la femme angoissée qui l'a fait naître. Celui d'une maman fière de celle qu'elle est devenue et qui se fait la promesse d'être la plus heureuse du monde.

Son odeur emplit mes narines, je pense ne jamais avoir senti de pareille senteur, je ne l'oublierai pas, je ne pourrais jamais effacer cet instant, cette sensation d'être invincible, hermétique au mal.

– Élixa... Mais... assieds-toi, tu n'es pas en état de te lever.

Les mains de Nathan encerclent mes hanches et me dirigent vers mon lit. Je me laisse faire, car je ne veux plus me battre, pourtant, mon regard reste rivé sur ce petit bébé, qui dort paisiblement.

– J'avais besoin de la voir, elle est si belle.

– Elle te ressemble, je te l'avais dit.

Ses mots m'apaisent, il s'assied à mes côtés sur le matelas, enlaçant toujours mon corps de son infinie douceur.

– Tu as été formidable cette nuit, tu as fait preuve d'un courage intense. Tu es une force de la nature...

– J'ai seulement accouché, toi, tu as vaincu tes démons. Lequel de nous a le plus travaillé ?

– Disons que nous formons une parfaite équipe.

Nous nous sourions, encore émus de ces dernières heures étonnantes, puis restons un moment silencieux, admirant notre beauté. J'ai vu sa lutte, son combat contre ses démons, je sais, il le sait également, nous n'avons pas besoin d'en dire plus, nous avons passé ce cap. La maladie est là, certes, mais elle ne nous empêchera pas de vivre et d'être heureux, plus maintenant.

– Sommes-nous d'accord pour le prénom ? C'est arrivé si vite, trop tôt. Aide-moi à prendre cette décision.

Nathan

Mon bras enroulé autour du cou d'Élisa, je contemple le visage apaisé de notre fille, emmitouflée dans cette couverture bien trop grande pour son petit gabarit. Je sais que tout ça est bien réel, que notre fille l'est, et que ce moment de paix débordant de bonheur l'est aussi, mais je peine à y croire.

J'ai traversé un tas d'emmerdes et de déceptions. J'ai ramassé trop de coups, en ai donnés plus que de raison, et pourtant la vie me bénit. Elle m'ouvre enfin les bras, et j'avoue être un peu hésitant quant à recevoir tout cet amour. Je ne le mérite pas, mais je défends quiconque d'essayer de m'enlever.

Je resserre mon étreinte jusqu'à coller la chevelure brune de ma femme sur mes lèvres et y appose un doux baiser. Je continue de détailler la bouille endormie de notre fille, laissant cette vague chaude et euphorisante se déverser en moi. *Contamine-moi, ma fille, fais de moi celui sur qui tu te reposeras, quels que soient les enjeux et les conséquences. Je suis là, pour toujours, mon ange. Mon magnifique petit ange.*

– Tu réfléchis ?

– Oui et non. Pour le prénom, je ne sais pas, j'ai la sensation que tout lui irait parfaitement. Qu'avais-tu pensé de ceux que je t'avais proposés ?

– Les trois me plaisent...

– Moi aussi.

Des flashes de son séjour à l'hôpital, en novembre dernier, reviennent emplir mes pensées. L'attente de son réveil avait été pénible, frustrante, et douloureusement interminable. Je me souviens avoir déambulé dans les couloirs des différents services, sans but, simplement pour tuer le temps qui, lui, m'assassinait peu à peu. Et quelques jours avant qu'elle ne rouvre les yeux, mes pas m'avaient guidé jusqu'au service maternité.

Chaque porte de chambre portait un petit écriteau, peint d'une couleur douce, sur lequel était inscrit à la craie le prénom du nouveau-né qui y logeait. Je me rappelle les lire avec cette boule au bide inconfortable et terrifiante. Je n'avais aucun désir d'enfant, et j'étais furieux qu'elle ait pris cette décision irréversible pour nous. Malgré tout, certains m'étaient restés en tête et avaient fragilisé mon équilibre déjà instable. Au fond de moi, si je dois être tout à fait franc, je crois que le mot « peut-être » s'est infiltré sous ma peau ce jour-là, et m'a rongé jusqu'à faire crépiter l'étincelle d'espoir.

Comment ai-je fait pour ne pas voir ce qui aujourd'hui me semble si évident ? Marie avait raison, comme souvent d'ailleurs. Cette vie, que je reniais en bloc, est bel et bien pour moi. Jamais je ne voudrais revenir en arrière, défaire ce que j'ai construit dans la souffrance. Non, rien, justement parce que le mélange de tout ça m'a conduit ici, aujourd'hui, dans cette chambre avec ma femme et ma fille.

Alors que le silence règne dans cette petite chambre médicalisée, je récupère mon portable de la poche arrière de mon jeans et calcule rapidement. Huit heures ici, vingt-deux heures à Nice. Elle dort peut-être, mais tant pis, j'ai besoin de lui dire qu'elle avait raison, ou en tout cas qu'elle le devine au son de ma voix. J'appuie le corps d'Élisa un peu plus fermement contre moi lorsque la sonnerie cogne contre mon tympan. Mon sourire s'étire avant même qu'elle ne décroche, anticipant ce moment bien particulier de l'annonce.

– Salut, Nat, tu tombes bien, j'étais en train de regarder pour la voiture de location. Tu crois qu'ils facturent les sièges auto ? Je sais qu'il nous reste encore quinze jours pour voir ça, mais ce voyage m'angoisse un peu pour être honnête, le vol me stresse, la barrière de la langue me stresse, les gosses aussi... Bref, je suis en panique ! Sinon ça va, toi ? Tu partais bosser ?

Je ferme les yeux quelques secondes et étouffe un rire. J'aime cette inversion des rôles. Marie n'est pas

du genre à se laisser dépasser par les évènements, elle fait face, affronte les intempéries de la vie en positivant à longueur de temps, mais leur arrivée prochaine à Sydney la rend hystérique. Pauvre Charly...

Alors oui, j'adore être celui qui rassure pour une fois, celui qui relativise, qui guide. J'imagine que c'est un juste retour des choses après toutes ces années de galères.

– J'appellerai avant le week-end, promis.

– Merci, Nat, tu me sauves ! Tout va bien chez vous ?

– Parfaitement bien. Éliisa a accouché cette nuit...

Je souris un peu plus en entendant un bruit de fond étouffé, alors que je l'imagine porter les doigts à ses lèvres. Je mettrais ma main à couper que des larmes d'une émotion puissante sont apparues dans ses beaux yeux jusqu'à embuer sa vision.

– Je... Je suis tata ?

– Oui, Marie, elle est sublime, tu vas l'adorer...

– Putain, Nathan, bien sûr que je vais l'adorer, je l'adore déjà ! Merde, mais pourquoi tu n'as pas appelé avant ? Et Éliisa, est-ce qu'elle va bien ? Tout s'est bien passé ? Combien pèse-t-elle ? Est-ce qu'elle a déjà des cheveux ? Et comment s'appelle-t-elle, bordel ?

Éliisa recule juste assez pour bloquer son regard amusé dans le mien, et mime les chiffres trois et articulante le mot « insultes ». J'éclate de rire, conscient que la fréquence vocale de ma sœur a traversé les océans pour résonner dans la chambre. J'aime cette sensation de plénitude qui se diffuse en moi. Tout est différent, mon rire, ma respiration, mes gestes, mes réactions. Tout est plus doux, plus léger. Délicieusement plus léger.

– Je suis dégoûtée de ne pas être avec vous, Nathan ! J'avais tout prévu pourtant ! La chipie ! Allez, raconte-moi s'il te plaît, parle-moi d'elle, est-ce qu'elle pleure beaucoup ? Est-ce qu'elle mange bien ?

– Elle va très bien, Éliisa aussi. Ça n'a pas été simple, le travail a été fulgurant, et nous n'avons pas eu le temps d'aller à l'hôpital. Mais ta belle-sœur a été incroyablement courageuse. Notre petit ange est brun comme sa mère, et râle aussi comme elle, ce qui n'étonne personne.

– C'est certain, il ne pouvait pas en être autrement.

– Je crois qu'elle a le nez de maman, parfaitement arrondi et proportionné. Ses petites oreilles sont parfaites, ses yeux sont encore sombres, mais j'ai bon espoir qu'ils virent au vert. Sa petite bouche est parfaite, ELLE est parfaite, un vrai petit bijou...

Un bijou... Une pierre précieuse...

Je cale ma main sur la joue de ma femme et fais délicatement pression pour que ses pupilles dilatées de fatigue trouvent les miennes. Plus de doute, tout est clair... Je sais qu'elle validera mon choix, parce qu'une fois que le prénom aura quitté mes lèvres, il s'imposera à elle comme il s'est imposé à moi.

Je n'entends plus Marie dresser une liste de questions sans fin, parce que je ne vois plus que ce sourire libéré et apaisé, qui se rapproche de mes lèvres doucement. Mon cœur semble avoir trouvé une cadence plus soutenue sans que ça n'altère quoi que ce soit à mon état. Mes mains ne tremblent pas, je n'ai pas peur. Non, je n'ai plus peur.

– Bébé, je crois que j'ai trouvé...

– J'adore ton sourire, Nathan, ne le perds plus jamais, s'il te plaît. Je t'écoute, comment s'appelle notre fille ?

– Elle s'appelle Ambre. Notre fille s'appelle Ambre.

– Ambre...

Nous reportons tous les deux le regard sur cette petite chose encore trop fragile, geignant à présent dans son berceau transparent. Ce prénom lui va si bien.

– J’adore. Notre fille s’appelle Ambre...

Ses mots ne sont qu’un murmure et pourtant ils résonnent en moi comme le début de cette nouvelle vie. Ce nouveau départ. Ce nouveau Jour un.

Ses bras viennent encercler mon buste, plaquant davantage son corps contre le mien. Et j’aime ça, bordel ! Jamais je ne voudrais que ça s’arrête. Jamais ça ne s’arrêtera !

La voix de Marie, hurlant au téléphone, me ramène à cette douce réalité, un peu vaporeuse, mais tellement délicieuse.

– Pardon, Marie. Je vais te laisser, je te donne des nouvelles bientôt.

– Oui d’accord, mais je veux plein de photos ! Je suis tellement heureuse pour vous, Nathan, et tellement fière de toi. Embrasse ta femme pour moi...

Je crois que Marie a fini par raccrocher après m’avoir soufflé son amour. Je n’en suis pas vraiment sûr, parce que deux mots sont venus m’ébranler jusqu’à résonner en moi et étouffer tout le reste autour. Tant d’évidence. Tant de bonheur.

Lasage-femme entre dans la chambre en souriant devant les nouveaux parents comblés que nous sommes, et approche du berceau avant de proposer :

– Nous pouvons faire la première toilette de bébé ensemble si vous le souhaitez.

Élisa quitte mon corps en moins d’une seconde et se retrouve debout à côté d’Ambre, prête à vivre ce moment de complicité avec sa fille. Je suis sur le point de lui intimer de se rasseoir, pour appuyer les conseils du personnel soignant, quand elle pivote à peine et me laisse voir ce sourire magique et transpirant d’excitation. Mon irritation est balayée en une fraction de seconde. Je suis vaincu. Ce sourire me fera faire n’importe quoi...

– Tu viens ?

Je me lève à mon tour et m’approche jusqu’à déposer un baiser rapide sur ses lèvres.

– Je te laisse profiter de cette première fois, je vais aller me prendre un café.

Elle acquiesce, puis reporte son attention sur notre petit ange. Merde, je l’aime, je l’aime comme un dingue ! Je sors de la chambre, porté par cette certitude. En arrivant au rez-de-chaussée, mon esprit fume. Quinze enjambées plus tard, je me retrouve dans la petite boutique, devant l’étagère vitrée de cadeaux à offrir. Il y a des tasses, des broches, des collections de stylos, mais pas ce que je cherche. Bordel, je ne peux quand même pas faire ça avec une broche en toc !

Chier ! J’avance, énervé, frustré, jusqu’à la machine à café et introduis maladroitement mon dollar. Et en plus, le café est immonde ! Mon poing vient agripper mes cheveux en vrac alors que je m’adosse contre le métal froid de la machine. J’ai le palpitant, ma peau frissonne... Je me fige une seconde et fixe mes mains. Pas de tremblement. Alors, merde, pourquoi mon corps réagit-il de cette façon ?

Je m’oblige à inspirer calmement et jette le gobelet en plastique jaunâtre avant de prendre la direction des ascenseurs. Je vais remonter, me suffire de tout l’amour que les deux femmes de ma vie m’offrent, et reporter cette folie. Parce que c’est une folie, non ? Je ne sais même pas si c’est ce qu’elle souhaite ni même si elle l’a envisagé un jour.

Je longe l’étalage de journaux et magazines lorsque mon regard accroche celui d’une petite fille, qui tient entre ses mains ce qu’elle considère visiblement comme le Saint Graal. Mon pas ralentit et j’observe son visage ému de découvrir la surprise cachée sous le plastique enveloppant sa revue fétiche. Je laisse mon regard curieux dévier sur le cadeau qui la comble de bonheur, je me fige et m’accroupis à

côté d'elle. Plus de frustration, plus de déception.

– Bonjour, mademoiselle. Je vois que ce magazine te plaît. Est-ce que tu m'aiderais à trouver le même ? Je voudrais l'offrir à quelqu'un que j'aime beaucoup.

Elle me sourit après avoir eu l'autorisation de sa maman et se retourne pour fouiller dans l'étagère. Elle s'avance timidement vers moi avec un exemplaire qu'elle me tend.

– J'espère que ta petite fille aime les bagues à fleurs qui brillent. Parce que celle-là brille beaucoup. Moi je l'aime vraiment vraiment trop !

Impossible de ne pas rire devant cette petite gamine adorable, maintenant très à l'aise avec moi. Je me redresse en ébouriffant ses beaux cheveux blonds et lui réponds sans jamais cesser de sourire :

– Je ne sais pas si elle aime les bagues à fleurs qui brillent, mais je crois qu'une bague fait toujours plaisir, tu ne penses pas ?

– Si, moi j'adore les bijoux, surtout ceux qui brillent beaucoup.

– Alors, elle va aimer. Merci pour ton aide, peut-être à plus tard dans les couloirs.

Je m'éloigne en lui rendant son signe d'au revoir et me hâte de payer le magazine à la caisse. La minute suivante, je grimpe les étages qui me rapprochent du service maternité, et déchire le plastique d'emballage afin de récupérer le précieux cadeau. Je souris comme un couillon transi d'amour en poussant la lourde porte d'accès. Qui aurait cru que ma vie changerait à ce point en si peu de temps ? Sûrement pas moi !

Je souffle en appuyant sur la poignée de la porte de sa chambre et prends conscience des battements rapides de mon cœur. Merde, j'ai la trouille... Mais à peine ai-je retrouvé son sourire que tout mon stress s'évapore. C'est tellement clair...

– Tu en as mis du temps ! On a déjà terminé, elle a été adorable, je crois qu'elle aime l'eau, tu l'aurais vue, un vrai petit poisson...

Elle ne m'adresse qu'un regard furtif avant de reporter son attention sur notre petit bijou. J'avance lentement jusqu'à elle, la bague glissée sur mon petit doigt, et récupère notre fille pour la remettre dans son berceau.

– Mais Nathan, pourquoi tu me l'enlèves ? On était bien toutes les deux !

J'attrape ses mains et l'attire contre moi.

– C'est mon tour maintenant.

Sans attendre qu'elle réplique ou qu'elle ose même refuser, mes lèvres viennent trouver les siennes avec force. Je veux qu'elle comprenne combien elle est importante pour moi, combien ma vie sans elle serait vide de sens, vide de tout. Elle ne riposte pas, au contraire, ses muscles se détendent un à un, et ses doigts viennent trouver la peau de ma nuque jusqu'à appuyer notre baiser. Mon corps s'enflamme, se charge d'une électricité sexuelle à couper au couteau. Je regrette de ne pas pouvoir l'allonger sur ce lit trop petit et la faire mienne de la plus sauvage des façons. Mais pas aujourd'hui, pas maintenant. Nous avons la vie devant nous. Toute la vie...

Je quitte ses lèvres, motivé par ce petit rond de métal sur mon doigt, et saisis sa main sans jamais quitter ses magnifiques iris émeraude. Ses paupières, à demi-fermées, s'entrouvrent pleinement lorsque je glisse la petite bague d'enfant à son doigt et murmure sans plus aucun doute, sans plus aucune hésitation :

– Épouse-moi, Élixa... Fais de moi cet homme fou, heureux et enfin entier. Je te promets une belle vie, bébé, telle que tu l'as rêvée depuis des années. Telle que tu la mérites. S'il te plaît, sois mienne...

Titres présents dans ce tome :

Diamond - Rihanna
U-turn - Aaron
Chandelier - Sia
Behind blue eyes - Limp Bizkit
Lost on you - LP
Hallelujah - Jeff Buckley
C'est ma faute - Kyo
À fleur de toi - Slimane
We don't talk anymore - Charlie Puth Feat Selena Gomez
How You remind me - Nickelback
J'ai pas les mots - Grand corps malade
Close - Nike Jonas Feat Tove Lo
Chasing Cars - Snow Patrol
Just like a pill - Pink
Crazy for You - Hedley
You and me - Lifehouse
I hateU, I love you - Gnash
Je te promets - Zaho
The sound of silence - Disturbed
Enemy Fire - Bea Miller
Don't you remember - Adèle
Last love song - ZZ Ward
We'll be burn the sky - Scorpion
With or without you - Scorpion
Creep - Radiohead
Au bout de nos peines - Corneille
My immortal - Evanescence
Don't let me down - Daya
Hurt - Christina Aguilera
Demons - James Morrison
Thinking out loud - Ed Sheeran
I never wanted to go - Willamette Stone
Candy Shop - 50 Cent
My love - Jess Glynne
Listen to your Heart - D.H.T.
Druck in love - Beyoncé
Human - Rag'n Bon Man
Can't take my eyes off of you - Lauryn Hill
I'm still Remembering - The Cramberries
Where I sleep - Emeli Sandé
Girl on fire - Aliccia Keys
Better Together - Jack Johnson

Je m'en vais - Vianney
Say You Won't Let go - James Arthur
For once in my life - Stevie Wonder

NOTE DES AUTEURS

Bonjour à toutes et à tous. Dernier exercice de cette écriture à quatre mains, nous vous proposons des remerciements communs.

Tout d'abord, il nous tenait à cœur de vous expliquer la naissance de Repousse-moi. Tout est parti d'un atelier écriture proposé par le groupe Facebook des **Bitches, Books, Cocktails & Friends** pendant l'été 2016. Il s'agissait d'écrire sur un thème donné : « Coup de foudre et gueule de bois ». Ensuite, il nous a paru naturel de continuer l'écriture toutes les deux. Nous voulions également garder ce lien solide avec nos lectrices wappadiennes. Pourquoi ne pas écrire une petite histoire, avec quelques chapitres ? Bonne idée. Très bonne idée qui nous a valu de partir dans le tourbillon des caractères intenses de nos deux héros.

Nous avons procédé comme cela. Noémie était dans la peau d'Élisa et Sonia dans celle de Nathan (chanceuse !!!!). Nous avons effectué l'exercice captivant de rebondir sur le chapitre de l'une ou l'autre. Pas de ligne directrice, pas d'histoire pré-écrite. Notre jeu nous a fait progresser, et nous surpasser pour toujours surprendre l'autre auteure et les lectrices. Un jeu fou, pour nos personnages qui le sont tout autant.

Nous voulions remercier en premier lieu, **nos familles**. Parents, maris (ces deux hommes extraordinaires qui subissent nos folies d'auteur au quotidien), enfants, frères. Bref, tous nos proches qui nous soutiennent et nous encouragent dans cette aventure incroyable. Sans vous tous, nous n'aurions pas accompli ce rêve !

Une mention spéciale à **nos meilleures amies** qui sont toujours présentes malgré la distance, malgré les heures plongées dans l'écriture plutôt que dans un verre de mojito... Vous êtes une réelle source d'inspiration.

Un incommensurable merci à cette folle équipe de **SC**, ces filles un peu bancales, un peu dingue, à l'humour décapant et au cœur énorme. Vous êtes notre rayon de soleil quotidien, nous ne pourrons jamais vous remercier assez pour cette sublime aventure et ces amitiés sincères. Vive les Fuck'fie, les Tass'fie, les coups de gueule et les coups de cœur ! « *Il y a les gens normaux... Et il y a NOUS !* ». Cœur - cœur - cœur

Un grand merci aux **Bitches** pour ces belles rencontres, pour tous ces échanges littéraires et un peu déjantés. Une famille à part, mais tellement parfaite ! Un merci tout particulier aux admins qui nous ont permis de faire naître cette histoire, vous ne seriez pas en train de lire ces lignes sans elles !

Merci du fond du cœur à toi **Séverine** qui nous a offert ce magnifique poème. Il retranscrit en seulement quelques mots l'âme de Repousse-moi, tu as rapidement su lire entre les lignes de Nathan et Élisa, et c'est avec un immense honneur que nous déposons tes mots sur la version finale de leur histoire. Tu es une poétesse de talent, une sublime auteure, et une amie en or. Love et cœur

À vous toutes qui nous suivez, nous lisez, nous encouragez, et nous portez jour après jour. MERCI. Tous ces échanges sont un vrai plaisir, jamais nous ne nous en lasserons, que ce soit sur les réseaux sociaux ou sur Wattpad. Ne changez rien, vous êtes merveilleuses !

Nous voudrions enfin remercier **notre Maison d'édition, Eva et Christelle**, pour leur confiance. Vous rendez cette aventure incroyable, complètement démentielle. Un grand merci à **Marie** qui embellie nos

histoires grâce à de magnifiques couvertures.

Noémie et Sonia

Vous voulez découvrir les actus d'Erato-Editions ?

Retrouvez nous sur notre blog
eratoeditionseblog.wordpress.com/

Sur notre page Facebook
www.facebook.com/eratoedition

Sur Twitter
twitter.com/EratoEditions

Erato-Editions

Cami dels Cabanyls
66740 Villelongue dels Monts

www.erato-editions.fr

*Illustration et conception graphique: Créama
Crédits Photos : Fotolia*



- [Couverture](#)
- [premieres pages](#)
- [Octobre - Jour 1](#)
- [Décembre - Jour 73](#)
- [Décembre – Jour 74](#)
- [Décembre – Jour 74/77](#)
- [Décembre – Jour 77](#)
- [Décembre – Jour 78/79](#)
- [Juin/Juillet – Jour 264/278](#)
- [Août – Jour 300/301](#)
- [Août – Jour 230](#)
- [Août – Jour 304](#)
- [Août – Jour 307/308](#)
- [Août – Jour 308.1](#)
- [Août – Jour 308.2](#)
- [Août – Jour 309](#)
- [Août – Jour 309/312](#)
- [Août – Jour 312.1](#)
- [Août – Jour 312.2](#)
- [Août – Jour 313](#)
- [Août – Jour 314.1](#)
- [Août – Jour 314.2](#)
- [Octobre – Jour 365](#)
- [Décembre – Jour 368/369/370](#)
- [Octobre – Jour 375/376](#)
- [Octobre – Jour 377](#)
- [Octobre... Novembre – Jour 398](#)
- [Novembre – Jour 398/405](#)
- [Novembre – Jour 405/406](#)
- [Novembre/Décembre Jour 406/412/418](#)
- [Jour inconnu...](#)
- [Décembre – Jour 426/428](#)
- [Décembre – Jour 428/430](#)
- [Décembre – Jour 436](#)
- [Décembre – Jour 439.1](#)
- [Décembre – Jour 439.2](#)
- [Décembre – Jour 440.1](#)
- [Décembre – Jour 440.2](#)
- [Décembre – Jour 440/442](#)
- [Décembre – Jour 442/443](#)
- [Décembre/Janvier – Jour 445/450](#)
- [Janvier – Jour 453](#)
- [Janvier – Jour 454.1](#)
- [Janvier – Jour 454.2](#)
- [Avril – Jour 546.1](#)
- [Avril – Jour 564.2](#)

- [Avril – Jour 1... Définitivement.](#)
- [Titres présents dans ce tome :](#)
- [NOTE DES AUTEURS](#)